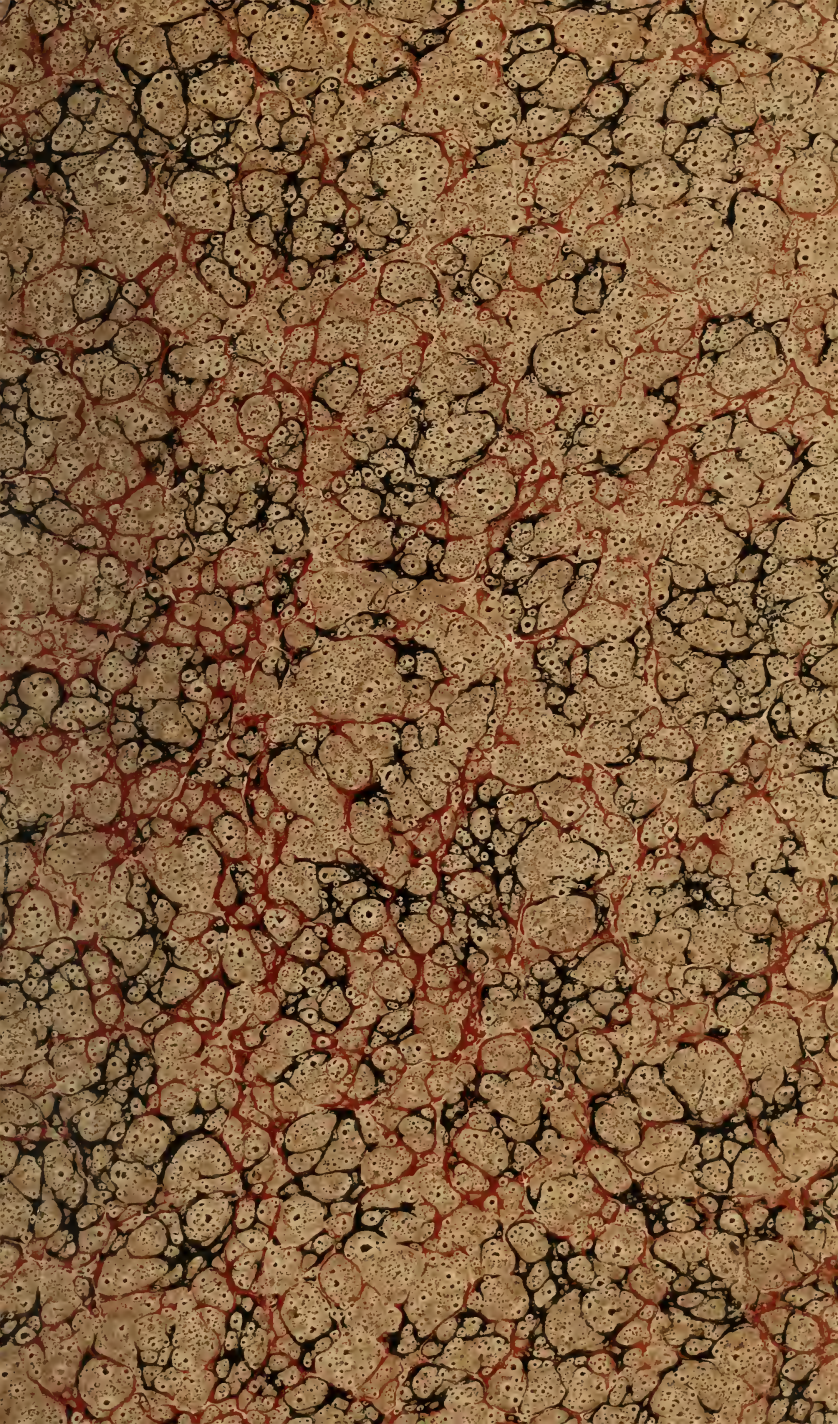



UNIVERSITY OF
MICHIGAN
LIBRARY





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

CE
Coll.
Spec

LA

MEMOGRAPHE,

OU

IDÉES D'UNE HONNÊTE-FEMME

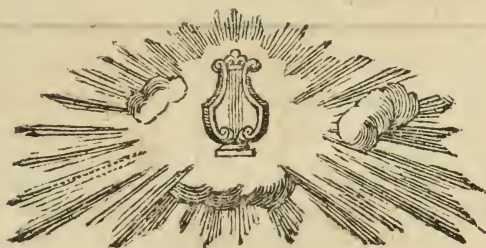
POUR

LA RÉFORMATION

DU THÉÂTRE

NATIONAL.

Le Plaisir est le baume de la vie. Le Plaisir . . .
c'est la Vertu sous un nom plus gai. *Young.*



A AMSTERDAM,

Chez CHANGUION, Libraire.

A LA HAIE,

Chez GOSSE & PINET, Libraires de S. Altesse S.

M. D C C. L X X.



Ainsi rappelait ses Citoyens par des Fêtes modestes , & des Jeux sans éclat , cette Sparte , que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer.... C'est à Sparte que dans une laborieuse oisiveté , tout était plaisir & Spectacle.... C'est-là que les Citoyens , continuellement assemblés consacraient leur vie entière à des amusemens qui faisaient la gloire de l'Etat.

Lettre de Jean-Jacques Rousseau , à M. d'Alembert , sur les spectacles.

PN

2633

.R4

1770

Coll. Spic.

A V E R T I S S E M E N T
D E L'É D I T E U R ,

En forme de TABLE des MATIÈRES.

DEPUIS la renaissance du Dramatisme , le goût des Spectacles n'avait pas encore été si général qu'aujourd'hui ; par conséquent jamais leur influence sur les mœurs ne fut si grande, & jamais l'on ne dut autant espérer ou craindre de leurs effets.

Les Ennemis du Théâtre ont voulu l'anéantir , en l'attaquant par la Religion , par les Loix & par le raisonnement : Mais le Gouvernement protège les Représentations Dramatiques ; & son approbation , sans doute bien fondée , rend inutiles les plus belles démonstrations. Riccoboni prit seul la route convenable : il dit qu'il fallait réformer le Théâtre ; il indiqua quelques moyens , qui ne furent goûtés que des Spéculateurs. L'Auteur de l'Ouvrage que je publie , plus sévère que Riccoboni , voit le Théâtre des mêmes yeux que le célèbre & vertueux Citoyen de Genève : mais loin de chercher , comme J. J. Rousseau , à nous priver , parce qu'il peut être dangereux , d'un plaisir qui réunit l'agréable à l'utile , elle propose les moyens de l'augmenter , en même temps qu'elle en suggère pour honester la profession de Comédien.

La MIMOGRAPHE (*) débute par le tableau d'une de ces Intrigues communes à nos Actrices , qui sert de preuve que leur personne , leurs talens , leurs mœurs , & leurs attraits inconvénientent la Représentation des Pièces les plus sages. Cette Aventure fait le sujet des Lettres qui servent d'enveloppe au Projet.

(*) Ce mot a deux acceptions différentes dans les Auteurs : il signifie ordinairement un Dramatiste ; mais il désigne encore l'auteur d'un Ouvrage sur les drames & sur les acteurs : c'est le sens qu'il prend ici.

Le Plan de Réforme s'ouvre à la sixième Lettre, page 45 par une définition du <i>Mimisme</i> , ou de l'Art de l'imitation; suivie de celle des Spectacles en général.	52
Sous le § I, on entre dans quelques détails sur les inconvéniens des Représentations Dramatiques. Renvoi à la Note [A] 297 qui contient la réponse aux objections, & l'Histoire du Théâtre,	60
Septième Lettre, ou continuation de l'Intrigue, à la suite de laquelle se trouve le § II.	72
On y traite de l'utilité des Spectacles, & de la légitimité du plaisir qu'ils procurent. On y répond aux huit questions par lesquelles monsieur Rousseau commence sa Lettre à monsieur d'Alembert.	75
Huitième Lettre, ou suite de l'Intrigue.	86
Le § III qui la suit, propose les moyens de remédier à tous les abus, & d'augmenter les avantages du Théâtre. Nouveau Plan de Réforme.	100
Il commence par des éclaircissimens sur les trois genres de Drames principalement en usage sur nos Théâtres, & l'on renvoie aux Notes [B] 379, [C] 390, [D] 398, [E] 399, [F] 407.	104
Le Règlement est divisé en trois Titres.	106
Le TITRE PREMIER regarde nos Théâtres: Note [G] 408. Le préambule de ce Titre traite de nos Salles de Spectacles, & des changemens qu'il serait à propos de faire à notre Scène pour donner plus de vérité à la Représentation. Note [H] 415.	108
L'Article <i>premier</i> concerne le Parterre.	119
L'Article <i>deux</i> , ce que nous nommons l'Amphithéâtre.	120
L'Article <i>trois</i> , les quatrièmes Loges.	121
L'Article <i>quatre</i> , les troisièmes.	<i>ibid.</i>
L'Article <i>cinq</i> , les secondes.	122
L'Article <i>dernier</i> de ce Titre, les premières Places.	<i>ibid.</i>
Le TITRE SECOND embrasse ce qui regarde les Pièces à représenter sur les nouveaux Théâtres.	123
On parle dans le Préambule, 1. des qualités constitutives d'un Drame utile.	<i>ibid.</i>
2. De la vraisemblance extérieure du Drame, ou des Modelemens.	128
3. De cinq degrés de vraisemblance pour le fond du Drame.	130
4. De la décence extérieure.	141
5. On fait une digression sur l'Opéra, où l'on parle du	

genre propre à ce Spectacle.	145
L'Article <i>premier</i> de ce Titre règle ce qui concerne les Opéras en général.	150
L'Article <i>deux</i> est pour la Tragédie.	152
L'Article <i>trois</i> distingue nos Comédies en treize classes.	156
L'Article <i>quatre</i> est pour les Pièces du Théâtre Italien.	163
Article <i>cinq</i> , des Pièces de rebut des deux Théâtres.	165
La Note [Q] 443, sur la Parodie, se trouve dans cet Art.	167
Article <i>dernier</i> de l'assortiment des Pièces, dans lequel est la Note [O] sur la Pantomime 435.	168
Le TITRE TROISIÈME concerne les Acteurs, & contient l'essenciel du Projet de Réforme. Note [I] 417, sur le Comédifme.	175
Le Préambule expose 1. la manière dont les Comédiens étaient regardés chez les Grecs & chez les Romains.	<i>ibid.</i>
2. On y donne quelques moyens de perfectionner le Jeu Théâtral, ou l' <i>Aftricisme</i>	179
Article <i>premier</i> , Éducation des Acteurs, dans lequel est placée la Note [J] 419.	186
Article <i>deux</i> , Décence dans les Exercices.	190
Article <i>trois</i> , Temps de l'admission au Théâtre.	191
Article <i>quatre</i> Applaudiffemens.	194
Article <i>cinq</i> , Pièces nouvelles.	<i>ibid.</i>
Article <i>six</i> , Imitation de la nature dans le jeu de Théâtre.	198
Dans cet Article est la Note [K] 420, sur les Masques.	200
Article <i>sept</i> , Habits & Décorations. Note [L] 424.	<i>ibid.</i>
Article <i>huit</i> , Condition des Acteurs.	202
Article <i>neuf</i> , Comment représenter les Tragédies.	205
Article <i>dix</i> , Rôles de Vieillards & de Mères.	214
Article <i>onze</i> , Danscurs. Note [M] 425.	213
Article <i>douze</i> , Direction.	218
Article <i>treize</i> , Jours des Représentations.	221
Note [N] 430, sur les Théâtres Ephébiques.	222
Article <i>quatorze</i> , Répétitions.	225
Article <i>quinze</i> , Entrées, Places, & Sorties des Acteurs.	226
Article <i>seize</i> , Souffleurs.	227
Article <i>dix-sept</i> , Emploi de la Recette.	<i>ibid.</i>
Article <i>dix-huit</i> , Parts-d'Auteurs.	229
Article <i>dix-neuf</i> , Prix.	230
Article <i>vingt</i> , Jouer à la Cour.	231
Neuvième Lettre, ou suite de l'Intrigue.	232
§ IV. Conclusion. C'est la compensation du produit de la Recette avec la dépense dans le nouveau Système.	236

Dixième Lettre, ou suite de l'Intigue qui n'est plus interrompue. 242

SECONDE PARTIE. Contenant les Notes, en Dialogues & en Lectures. 297

La Note [A] est composée de trois entretiens : Le premier a pour objet de prouver la légitimité des Spectacles Dramatiques ; l'on y répond à MM. Rousseau & Riccoboni. 298

Le second Entretien contient des Réponses aux Objections sur le Plan de Réforme. 320

Le troisième Entretien est une Dissertation sur l'Origine & la Renaissance du Dramatisme. 337

Le quatrième Entretien renferme la lecture des Notes depuis [B], jusqu'à [Q] inclusivement. 379

La Note [B] fournira des détails instructifs sur la Comédie en particulier. *ibid.*

La Note [C] remplit le même objet quant à la Tragédie. 390

Dans la Note [D] l'on se contente de renvoyer à différents Ouvrages qui ont traité de notre Opéra ; parce que ce Spectacle n'entrant presque pour rien dans le Plan de Réforme, ce qu'on en a dit, *page 145*, a paru suffisant. 398

La Note [E] est sur le Spectacle à la mode, & les autres genres du Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. 399

On dit un mot, dans [F], des avantages du Jeu découvert 407

[G] donne une idée des Théâtres des Anciens. 408

[H] traite des Décorations. 415

On parle dans [I] de la manière dont les Comédiens ont été regardés par les Anciens & par les Modernes. 417

Dans [J] l'on expose les choses nécessaires à l'Acteur. . 419

La Note [K] est sur les Masques des Anciens, leurs avantages & leurs desavantages, &c. 420

La convenance des Habits fait le sujet de la Note [L].. 424

[M] est une dissertation sur la Danse. 425

Dans la Note [N], il est question d'un nouveau Théâtre-Éphémérique, établi depuis un an. 430

La Note [O] explique ce qu'étaient les Pantomimes des Anciens. 435

[P] est sur les Parades, les Farces & les Pièces satyriques. 440

La Note [Q] concerne le genre Parodique. 443

Enfin la Note [R], qui commence le dernier Entretien, dit un mot des Baladins & des curiosités spectaculaires. . . 446

L'Ouvrage est terminé, 1. par un nouveau Projet, pour l'établissement d'un Comédisme, rendu non-dangereux en

conséquence de la dégradation des Comédiens, comme le Plan de Réforme produirait cet avantage par l'élevation & l'honnêteté de nos Citoyens-Acteurs ;	459
2. par une Liste des anciens Acteurs Français ;	457
3. & par l'État actuel de nos Acteurs, avec le sentiment du Public à leur sujet.	462

Une aussi grande abondance de matières aurait excédé les bornes d'un Volume : mais l'Auteur a mieux aimé taire quelque chose, que de rendre la lecture de son Ouvrage trop laborieuse : quel que soit le sérieux & l'importance des objets qu'elle y traite, son but a toujours été d'en faire un Livre d'amusement.

On reconnaîtra dans le style de la MIMOGAPHE la négligence d'une femme, & son insouciance dans le néologisme : elle s'est donnée de ce côté-là, des libertés qui scandaliseront plus d'un Grammairien puriste. Le néologisme consiste 1. dans quelques termes de l'Art théâtral très-nécessaires, qu'elle explique par les circonlocutions synonymiques, la première fois qu'ils sont employés ; 2. dans quelques verbes substitués à des auxiliaires, trop multipliés dans notre langue ; 3. dans les mots formés soit du Grec, soit du Latin. L'Auteur, qui ne fait pas assez de ces deux langues pour être une Savante, mais suffisamment pour entendre parfaitement la sienne, a puisé sans scrupule dans le langage de l'ancienne Rome ; au lieu que c'est malgré elle, qu'elle s'est vue obligée de recourir au Grec ; & je sais qu'elle regarde comme autant de barbarismes, tous les termes que nous en avons empruntés. Quant aux expressions dérivées de mots français, elles deviennent légitimes, dès qu'elles sont claires, agréables à l'oreille, & qu'elles abrègent la diction. L'Auteur n'en a employé que de pareilles.

Avant de terminer, il est à propos de dire un mot des

Projets donnés pour la construction d'un nouveau Théâtre National, dont on paraît sérieusement occupé. La Salle de l'OPERA est achevée : à quelques défauts près, que la critique a relevés, elle surpasse toutes les autres Salles de Spectacle que nous avons encore vues en France (*). Il ne reste donc qu'à desirer, pour le Théâtre Français, un édifice convenable, qui réunisse la salubrité à tous les autres avantages.

Quatre Architectes (MM. *D'Ameun, Antoine, Douailly, Liégeon*) viennent de donner chacun un Plan, tant pour la construction que pour l'emplacement du Théâtre de la Nation. Le premier propose de le placer dans l'enceinte de la Foire Saint-Germain ; le second sur l'emplacement actuel de l'Hôtel-des-Monnaies ; le troisième sur une partie du terrain de l'Hôtel Condé ; le quatrième dans l'un des angles du Carrefour-Buffi. Ce dernier Projet a paru préférable.

On se propose de faire du Carrefour-Buffi une Place à-peu-près grande comme celles des Victoires ; de couper une rue de 27 pieds de largeur, dans le corps du Bâtiment actuel de la Comédie-Française, jusqu'à la rue des Mauvais-Garçons, & de la prolonger jusqu'au cul-de-sac de Rohan ; de percer en face une autre rue, en retour d'équerre, laquelle aboutira dans celle de Saint-André, à l'opposite de la rue des Augustins : d'élargir de six pieds la rue des Mauvais-Garçons, dans toute sa longueur, & d'isoler ainsi le Bâtiment, dont la principale entrée formera l'une des façades de la Place vis-à-vis la rue Dauphine. On ne deman-

(*) Il paraît une Critique bouffonne du nouveau Théâtre de l'Opéra, dans laquelle les mystifications de M. Poi.... & la méchanceté du sieur Pal.... ne viennent pas à-propos. L'Auteur, au lieu de feindre une Lettre de M. l'Abbé ** sur l'insalubrité de l'air dans nos Salles de Spectacles, devait tout bonnement renvoyer à l'article de l'Encyclopédie dont il a tiré cette observation, que LA MIMOGAPHE rapporte, page 322.

de que trois ans pour tous ces ouvrages : les Comédiens-Français occuperont durant tout le temps qui doit s'écouler jusqu'à la confection de la nouvelle Salle , le Théâtre des Tuileries que l'Opéra vient de quitter.

On a raison de dire , que ce Plan entraîne d'énormes dépenses : Mais cet inconvénient se réduit presque à rien , lorsque l'Etat exécute au-dedans , des travaux dont le coût ne lui fait rien perdre , puisqu'il n'a d'autre effet que de rendre plus vive la circulation des espèces. Je crois néanmoins , qu'il est possible d'en proposer un autre , & de l'appuyer de bonnes raisons. Le Théâtre National ne pourrait-il pas être plus avantageusement placé dans la partie du triangle de la Place-Dauphine qui borde la rue de Harlay ? D'un côté , il ferait face au Temple de Thémis , de l'autre à la Statue du bon Roi : au-lieu de l'entrée de la Place percée vis-à-vis la porte du Palais , il y aurait deux passages suffisans pour l'aller & le retour des voitures , dans les deux angles , & le Théâtre occuperait le milieu : on pourrait élargir , & orner d'un arc à la gloire du Dauphin , l'entrée du côté du Pont-Neuf : on ouvrirait plusieurs portes-de-côté sur les deux quais , dont celles du milieu seraient pour les carrosses , & la Place aurait quatre grandes issues , outre un nombre d'autres pour les gens-de-pied ; elle serait environnée de trottoirs , pour donner à ces derniers la facilité de faire le tour de la Place , & de se retirer sans danger : le quai des Orfèvres , toujours tranquille , se garnirait de deux files de carrosses , lorsque la Place ne pourrait les contenir tous. On profitera , pour la construction intérieure , de toutes les observations qu'on a faites sur l'impropriété des anciennes Salles , tant pour la majesté & la vérité de la Scène , que pour la salubrité.

Si l'on voulait donner au Théâtre plus de magnificence ,

au-lieu des trottoirs élevés, il conviendrait mieux, que l'on construisît autour de la Place, des portiques colonadés, dans le goût de ceux des Théâtres Grecs & Romains, qui prendraient tout l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les maisons : l'on découvrirait le fleuve des deux côtés ; l'air ferait en été plus frais & plus pur : l'isolement de l'Edifice donnerait la facilité d'y pratiquer des ventouses, des ventilateurs, & tous les moyens de purifier l'air & de rafraîchir usités en Italie. Pour obvier à l'embarras que le trop grand concours pourrait occasionner dans cet endroit, je ne proposerai pas, comme il serait peut-être raisonnable de le faire, de défendre aux carrosses l'approche du Théâtre, & de ne la permettre qu'aux chaises à porteurs ; quelque sage que fût cette disposition, elle ne pourrait être goûtée dans notre siècle : mais d'abattre, d'un côté, toutes les maisons jusqu'à l'Hôtel-du-Premier-Président, & toutes celles qui sont entre la rue Sainlouis & le Palais jusqu'à la rue de la Barillerie : de l'autre, tout ce qui borde le Quai-de-l'Horloge, & toute l'aîle des rues Sainbarthélemi & de la Barillerie qui masque le Palais : ainsi le Théâtre, absolument isolé, aurait des issues multipliées. On sent quelle beauté de coup-d'œil on donnerait, par ce moyen, à l'endroit le plus fréquenté de la Capitale, & le plus remarqué des Etrangers, qui se trouverait décoré de la manière la plus élégante, la plus convenable & la plus avantageuse. Les Sentinelles placées sur le Pont neuf & ailleurs, en faisant suivre exactement aux voitures la file d'aller & de retour, garantiront ces passages de la confusion. Je préférerais donc cet emplacement, pour l'ornement, la beauté des vues & la salubrité que procurerait son dégagement naturel.

On a tort, je pense, lorsqu'on dit qu'il faut distribuer

les Spectacles dans des quartiers éloignés les uns des autres. Beaucoup d'honnêtes-gens qui vont à pied , & qui n'ont qu'un jour ou deux dans la semaine dont ils peuvent disposer pour le Spectacle , trouveraient un avantage sensible dans le rapprochement des trois Théâtres : il en coûte peu à chacun de se rendre de bonne-heure dans un quartier déterminé , à quelque distance qu'il soit ; mais lorsqu'on y est parvenu , si la Salle est déjà remplie , il devient pénible & décourageant d'être obligé de chercher son pis-aller à une lieue , au risque de perdre encore ses pas , ou tout-au-moins d'arriver très-fatigué , pour rester trois heures debout au Parterre. Cet arrangement , qui favorise la Médiocrité , est sans inconvénient pour l'Opulence. Ainsi je proposerais de mettre le Théâtre des **ARIETTES** à la Place-des-Victoires vis-à-vis la rue des Petits-Champs. Par ce moyen les deux Comédies causeraient moins d'embarras qu'aujourd'hui ; les Théâtres auraient des emplacements convenables à ces sortes d'Edifices , & se suppléeraient plus facilement.

Si la Nation Française , dans les siècles de sa gloire , ne laisse rien à la Postérité qui prouve son goût pour les Spectacles , & l'estime qu'elle fait des chefs-d'œuvres Dramatiques en tout genre dont les Siècles de Louis XIV & de Louis XV l'ont enrichie ; c'est à leur opposition à sa Religion qu'il faut s'en prendre , & à l'espèce d'infamie que cette opposition répand sur le Dramatisme. Proposer de la regarder comme nulle , & de favoriser les Représentations Dramatiques , sans réformer le Théâtre , ce serait montrer qu'on est peu scrupuleux sur les obligations du Citoyen & de l'honnête - homme : le mépris de la Religion entraînerait celui des mœurs , de la subordination , de la piété filiale & paternelle , du civisme , de tous nos devoirs. Détruisons

donc l'opposition dont je viens de parler ; avant de construire des Théâtres , sans quoi ce serait une inconséquence de plus : Mais si nous parvenons enfin à la conciliation , en prenant l'esprit tolérant de l'une , & donnant aux autres la majesté , la sagesse & la décence dignes de la première Nation de l'Univers , alors qu'on élève un Théâtre somptueux comme le Palais des Rois (*).

(*) Le véritable esprit de notre Religion ne condamne pas le Spectacle en lui-même, puisqu'il l'admet dans le culte de la Divinité : « L'expérience nous apprend qu'il faut des Spectacles pour » attacher le Peuple : une Religion dépouillée de tout appareil extérieur ne peut ni l'affecter ni l'instruire : les Protestans ne s'apperçoivent que trop aujourd'hui des inconvéniens d'un culte » trop décharné. *Apol. de la Rel. par Bergier, Tome I. seconde édit. page 420.* Dès que le Spectacle est légitime, la Religion n'en peut imputer que les accessoires, tels que le Drame, l'État de Comédien, le Jeu de Théâtre : Si l'on desinconvénient ces trois objets, les plaisirs du Théâtre cessent d'être contraires à la Religion établie ; nos loix & nos usages ne contrastent plus ; nous pouvons être heureux & vertueux sans inconséquence.



L A
MIMOGRAPHE,
O U
LE THÉÂTRE
R É F O R M É.

P R E M I È R E L E T T R E.

De madame D'ALZAN,
à madame DES TIANGES, sa sœur.

Paris, lundi matin 4 septembre 17...

MOI! regarder votre éloignement
comme une marque d'indifférence! Vous
ne m'aurez pas fait l'injustice de croire
que je me plaignais de vous? Rassurez-
moi, je vous prie, & ne vous justifiez
pas. Ah ma chère Adelaïde! je n'accuse

B

que mon malheur... Il ne me reste qu'un moyen de me dédommager ; ardente à le saisir , je vais faire un Journal fidèle , & votre absence ne vous dérobera rien de ce qui se passe dans mon cœur.

Toujours comme avant votre départ , voilà ma réponse à l'égard de mon mari. Quant à moi , c'est tout autre chose ; plus affligée , moins consolée , je suis ce que je dois être loin de vous. Il n'est que trop vrai , *nous n'étions pas faites pour être séparées : le temps , l'espace ne devaient jamais se trouver entre nous.* Vous savez ce que coûte l'absence d'un époux ; vous vous étiez promise de ne plus vous y exposer : mais vous n'éprouvates jamais ce vide que laissent l'indifférence de l'époux , & l'absence d'une amie... Ah ! pour le sentir... Cela n'est pas possible : moi seule je puis connaître ce qu'on souffre loin d'une amie telle que vous.

O ma sœur ! je ne suis pas tranquille : mon sommeil , agité par des songes...

le tems de la veille plus onduleux encore... tout me fait présager la tempête. Triste, rêveur au moins, je le vois, monsieur d'Alzan n'est pas heureux... Il ne le ferait pas ! lui, dont le sourire, un seul regard, ranime mon cœur abattu par l'ombre... la plus légère de l'indifférence !... Je pénétrerai dans son âme, j'y lirai ;... mais il ne s'en doutera pas.

Heureuse Adélaïde ! c'est un sort tel que le vôtre que vous m'aviez fait espérer : hélas ! quelle différence ! Cet amant si tendre, cet époux si complaisant, il est déjà changé ! Le gage précieux de notre tendresse, ce fils que je lui ai donné n'a pas retardé ce cruel changement ! On dirait que mon attachement le fatigue... A ce mot, la vanité se révolte, ma fierté s'éveille, & je me sens prête à rougir de mes larmes.

Depuis votre départ, il ne s'absente que le soir, pour aller au Spectacle ;

presque tous les jours, il se rend au même Théâtre de fort bonne heure; le desir de le voir m'y conduit quelquefois sur ses pas; monsieur de Longepierre, qui me croit passionnée pour la Comédie, quitte tout pour m'accompagner: je cherche des yeux monsieur d'Alzan dans la foule de l'Orquestre; je l'ai bientôt démêlé: je le vois; & le calme renaît dans mon cœur; je me trouve presque contente.

Mandez-moi ce que vous faites à *Poitiers*; si vous y prenez quelques divertissemens; si vous songez à moi, si vous m'aimez autant que le fait votre sincère

URSULE D'ALZAN.

P. S. Votre fille & mon fils se portent bien: la petite Sophie demande sa maman; elle dit qu'elle *la veut*, du même ton dont elle se fait donner sa poupée. C'est un joujou qui lui manque, & qu'on ne peut remplacer. Depuis votre départ, Agathe & moi ne pouvons la contenter.

S E C O N D E L E T T R E .

De madame DES TIANGES,

À sa Sœur.

Poitiers , jeudi soir 7 septembre.

EH ! tu l'as donc pensé , que je t'accusais d'humeur ! La pauvre petite ! elle m'a bien attendrie , vivement touchée ; mais elle ne m'a pas appris qu'elle ne m'aime que pour moi : je n'en doutai jamais.

Écoute , mon amie , il faut quelquefois m'épargner. . . . Non , ce n'est pas ce que je veux dire ; il faut toujours m'ouvrir ton cœur. Ursule ! ô ma sœur , ma fille ; fille chérie que je porte dans mon sein. . . . Mais que veulent dire ces terreurs paniques ? . . . En vérité , je plains beaucoup les imaginations vives & les cœurs tendres avec excès. Ne montres-tu pas trop à ton époux que tu l'adores ? Je serais tentée de le croire

atteint d'une plénitude de bonheur ; maladie dangereuse pour tous deux , & que tu lui auras maladroitement causée. Innocence ! innocence ! tout le monde te loue , paraît te chercher , te désirer : trompeuses apparences ! une jeune personne vient de quitter la retraite où elle fut élevée ; d'abord elle enchante par cette réserve si rare & si féyante à la beauté ; mais bientôt elle refroidit par sa simplicité modeste , & sa timide uniformité. Tu n'as pas encore vu le monde ; ton âme pure & naïve chérit la solitude , ne connaît qu'une chaste tendresse & tes devoirs : cela devrait bien suffire pour le bonheur ; & cependant , avec ces avantages , on ne l'atteint pas toujours : les hommes , ces êtres inconséquens , voudraient qu'adroitement nous pussions allier les deux contraires ; le manège de la coquetterie , & la naïveté de l'innocence. Quel parti doit prendre une femme vertueuse , raisonnable & sensi-

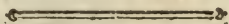
ble? Celui de se conformer à ce goût général ; de conserver toujours une conscience sans reproche, un esprit sensé, une âme tendre, & de laisser quelquefois échapper au-dehors les apparences de l'étourderie & de la frivolité. Ursule, il faut, avec ce cher époux, qu'un culte trop assidu peut engouer, affecter souvent, sinon l'indifférence, du moins une tranquillité badine & gaie.

Je n'aime pas cette prédilection pour un de nos Spectacles: Qu'y va-t-il chercher *tous les jours*? Point de Pièces dont on ne soit rebattu, d'Acteurs qui soient supportables, d'Actrices qui veulent perfectionner leurs talens; tout est médiocre ou mauvais.... Le goût de ton mari n'en est pas moins vif.... Qui l'attirerait?... Peut-être cherche-t-il à ranimer des sentimens qui languissent.... Peut-être, toujours aussi tendre, ne trouve-t-il de plaisir qu'à s'occuper de sentimens analogues à ce qu'il ressent pour toi.... Peut-être, si c'est l'Ariette

qui l'attire (ce que je ne crois pas) sa légèreté le décide-t-elle seule pour un Spectacle frivole... Peut-être aussi ne te quitte-t-il, durant quelques heures, que pour te revoir avec plus de plaisir. Il n'est que sérieux avec toi? Il ne paraît ni triste, ni dévoré par l'ennui: n'est-ce pas mon amie?... Va, il t'aime, il est heureux; sois-le comme lui, ma sœur; c'est l'amitié la plus tendre qui t'en prie, qui le veut, qui l'exige de toi.

ADELAÏDE DES TIANGES.

Nous avons ici une société fort aimable : mais... Ursule y manque.



TROISIÈME LETTRE.

De madame D'ALZAN.

Lundi matin 11.

PLUS d'espoir, plus de raison, plus de bonheur!... Ah! mon amie! monsieur d'Alzan est tendre, sensible; & ce n'est plus moi qu'il aime! Lisez:

Jugez de mes sentimens par ce que vous vîtes hier, Mademoiselle : ils sont bien vifs, ils le sont trop. Aujourd'hui, que la première émotion calmée me permet d'écouter la raison, je ne vois plus que votre magnanimité. Oui, mon amie, sauvez-moi de moi-même : il n'est que trop vrai que j'ai des devoirs à remplir! Mais comment vous aurais-je résisté, à vous qui m'aimiez, à qui tout cède; qui triompheriez de l'indifférence même, & qui soumettez ceux qui ne peuvent espérer de vous toucher?

Vous savez que j'ai des devoirs à remplir ; je ne vous en ferai pas moins cher ; mais vous espérez avoir la force de vous immoler à celle que vous nommâtes votre trop heureuse Rivale. . . . Non , je ne méritai jamais ni son amour , ni votre estime : vous êtes toutes deux trop au-dessus de moi. . . . Mon cœur se déchire. Je vois que j'afflige une épouse estimable , qui n'en est pas moins tendre , pas moins occupée de mon bonheur. Quelle générosité ! . . . Si je pouvais y demeurer insensible , je serais un monstre qui m'effraierais moi-même !

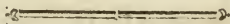
Je vous reverrai ce soir ; il le faut : ce ne sont pas des rigueurs qui peuvent me rendre tel que vous desirez que je devienne. Je suis tout à vous.

D'ALZAN.

Un laquais étourdi vient de laisser tomber ce billet à mes pieds : je n'ai pu m'empêcher de le lire ; & j'ai fait plus que vous n'eussiez osé peut-être en

pareille circonstance ; j'ai mis une autre enveloppe ; j'ai déguisé mon écriture ; je viens de l'envoyer. A qui croyez-vous qu'il s'adresse ?... O ma sœur ! hier, il était derrière elle au Spectacle ; je les vis se parler à l'oreille ; la joie brillait dans leurs regards.... Voilà donc ce qu'il cherchait au Théâtre !

Moi , qui me croyais adorée , si le devoir n'était pour moi , je me verrais abandonnée. Ah ! ma chère Adelaïde!... Conseillez-moi : ce moment est cruel. Mais, le croiriez-vous ? dévorée de jalousie , j'ai la faiblesse encore de préférer au mien le bonheur d'un ingrat.... Je l'entends ; il vient ; je vais lui cacher le desespoir qu'il cause. Adieu.



 QUATRIÈME LETTRE.

De madame DES TIANGES.

Jeudi soir 14.

QUE peu de chose effraye une âme
 neuve & trop sensible ! En ouvrant ta
 Lettre, j'ai cru que ton mari, affichant
 le desordre, profitait de notre absence,
 pour avouer publiquement une de ces
 Créatures dont le crime est l'état, que
 l'impudence annoblit, & dont les hom-
 mes mesurent la gloire, par l'atrocité
 du scandale qu'elles ont donné. Ima-
 gine avec quelle surprise, mêlée de
 joie, j'ai vu, en achevant de lire, que
 monsieur D'Alzan est un honnête-hom-
 me, qu'un goût passager a surpris ; qui
 se l'avoue, reconnaît ses torts, & cher-
 che à intéresser à son retour vers toi
 jusqu'à la vanité de celle qui lui a trop
 plu... Elle veut *s'immoler*... Elle n'est
 donc pas... Tu as oublié de me la

nommer : mais je la crois une Actrice.
De quel théâtre?... Marque-le moi,
ma bonne amie.

Ursule, voilà les peines du mariage,
dans les conditions où les richesses lais-
sent du superflu (*). Rarement la com-
pagnie du Cultivateur éprouve, sous

(*) Madame Des Tianges doit ignorer que les habi-
tans des villes, dans les conditions communes, privent
quelquefois leurs familles du nécessaire, pour se livrer
aux desordres dont leur médiocrité semblait devoir les
préserver. Tel Artiste, tel Marchand, dont la fortune
commence, n'attendent pas qu'elle soit assurée non-
seulement pour étaler un faste qu'ils prétendent néces-
saire, mais pour se donner une *Maitresse*, qui certai-
nement ne l'est pas. C'est avec cette créature qu'ils
goûtent tous leurs plaisirs: ceux d'une union légitime
sont devenus sans piquant & sans faveur; ils ne sont
plus connus que d'un petit nombre d'honnêtes gens,
assez heureux pour avoir rencontré de ces femmes rares
tendres sans fadeur, plus propres que magnifiques;
belles sans hauteur, caressantes sans importunité; qui,
faites pour le plaisir, sont aussi réservées & plus ver-
tueuses que les froides. C'est une belle, une sage loi,
sans doute, que celle qui défend le divorce; mais qu'
elle cause d'abus! Cependant elle est nécessaire, &
sans elle nous reverrions les horreurs de l'abandonne-
ment & de l'exposition d'enfans, qui ont deshonoré
les anciennes législations. [*Note de l'Éditeur.*]

son toit de chaume , les atteintes de la jalousie : son époux a bien d'autres occupations que de fades amourettes : il est homme ; il en prend les peines ; il en a la dignité (*) : son bras fait tout. Il faut bien que sa vie honnête lui procure la plus précieuse des prérogatives , d'être le conservateur & le dieu tutélaire de sa famille ; avantage si grand aux yeux des hommes sensés , que monsieur Des Tianges ne croit faire son bonheur & le sien qu'autant qu'il en jouit. Oh ! qu'un mari dameret est un être.... S'ils savaient s'occuper ! .. Ames pusillanimes , qui ne sont pas en état de supporter l'abondance.... Mais aussi , il est d'une grande inconséquence dans nos mœurs , d'avoir une multitude d'établissèmens ou de choses tolérées , qui contredisent directement le but de la

(*) C'est-à-dire , qu'il devrait l'avoir : mais la dédaigneuse opulence fait remper devant elle l'homme estimable. O citoyen ! sois honnête , & brave tes tyrans. Que te feront-ils ? Sois honnête , brave-les , & soule aux pieds le lâche qui les adore.

Religion & des Loix. On révère fans doute la vertu, & cependant, dans nos amusemens, dans nos usages, elle trouve des écueils à chaque pas! Quoi! nous, tranquilles casanières, nous ne pourrons vivre dans la sécurité! Il y aura des femmes dont l'état est de plaire, de tout soumettre, de tout charmer, qui nous feront à tout moment trembler de perdre le cœur d'un époux! Ah! si j'étais Législateur!...

Que veux-tu que je te dise? Ursule, d'elle-même, a fait ce que sa tendre sœur, sa parfaite amie lui aurait conseillé de faire. Oui, ma chère, dissimule : puisque tu connais ta Rivale, étudie-la, pénètre-la, copie-la, surpasse-la; & crois que pour regagner entièrement un cœur sur le point de t'échapper, le moyen le plus sûr est de prendre les grâces de ton ennemie, de paraître plus aimable qu'elle : s'il est d'autres routes non moins sûres, il t'est permis de les suivre. Adieu.... Ursule,

je t'adore : songe au sentiment qu'exprime ce mot ; la bouche qui le prononce , le cœur qui l'éprouve ne se rétracteront jamais.

P. S. Tu ne me dis rien de nos enfans ; je me persuade qu'ils se portent bien. Les affaires des Pupilles de monsieur Des Tianges sont fort avancées ; notre séjour ici ne devait plus durer que huit jours ; j'allais t'annoncer notre retour , lorsqu'un nouvel obstacle est venu le retarder. Tu fais que monsieur *Des Arcis* , l'ami & le parent de mon mari , lui fit promettre , en mourant de veiller , de concert avec monsieur de Longepierre , sur un fils & une fille qu'il laissait , & de les pourvoir à son gré. C'est à cet engagement que monsieur Des Tianges veut satisfaire , en unissant le jeune Des Arcis , à la fille d'un ami commun. Dans les circonstances où tu te trouves , tout ce qui peut éloigner notre réunion est un fâcheux contretemps , & m'afflige beaucoup.

CINQUIÈME .

CINQUIÈME LETTRE.

De madame D'ALZAN.

Lundi matin 18.

O H!..... Mais, j'entreprendrais en vain de vous peindre mon trouble..... Je vous écris toute hors de moi..... En voulez-vous voir... voulez-vous voir de son style; à cette Rivale?... Agathe vient de me le remettre; je le copie... Le voici ce Billet:

EH! que me demandez-vous, Monsieur? quel sera le fruit de ma condescendance, je ne dis pas pour vos desirs seulement, mais pour ma faiblesse?... O Ciel!... j'ai peine à me l'avouer.... j'ai porté dans une âme innocente, pure, le poison de la douleur.... Monsieur, c'est assez que vous m'ayiez rendu malheureuse, sans associer à mes peines une victime, dont la vue me ferait mourir

de honte. D'Alzan, tout-à-l'heure, on m'entretenait d'elle, de ses vertus, de sa douceur, de sa tendresse envers vous; une femme qui la connaît comme vous-même, celle qui m'a révélé ce secret qu'il m'eût été moins cruel d'apprendre de votre bouche, une inconnue en un mot qui me fit promettre, avant de parler, de ne point chercher à la deviner, vient de m'assurer qu'elle est toute belle, cette épouse que vous aimez...

Oui, vous l'aimez; je connais trop bien votre cœur pour en douter: il n'est point fait pour l'ingratitude, l'inhumanité, la perfidie; vous aimez votre épouse bien plus que vous ne le croyez: vous l'aimez plus que moi, plus que vous ne vous aimez vous-même. Lorsqu'on m'a peint cet air touchant, enchanteur, ce charme inexprimable répandu sur toute sa personne, j'ai senti combien vous deviez l'aimer; qu'il n'était dans le monde aucun homme qui pût résister à la douceur de ses regards. Ah! dites-le moi, vous qui jouis-

sez à chaque instant de sa présence, de son entretien, n'avez-vous pas fait mille fois entr' elle & moi une comparaison qui ne serait que trop capable de m'humilier ? Que vous me paraissez injuste, je ne dis pas, de cesser de la préférer ; vous la préférez Monsieur ; mais en voulant me tromper, moi, qui ne le méritais pas, qui vous distinguais, que vous aviez su rendre sensible ? Pourquoi vous étiez-vous persuadé que vous m'aimiez ?... Vous m'estimez, Monsieur, malgré vos entreprises, & le criminel déguisement qui vous a fait me cacher que vous n'étiez pas libre ; vous m'estimez ; je crois m'en être apperçue : je veux redoubler ce sentiment, le seul de votre part qui soit aujourd'hui flatteur pour moi ; je veux qu'il soit le seul lien qui desormais nous rapproche. Venez donc ce soir ; j'y consens. * * *

Voilà ma Rivale. Ah ! ce n'est plus elle que je crains. Monsieur D'Alzan

est un ingrat. Je me l'avoue, & je sens couler des larmes amères. Où sont tous ses sermens? hélas! que sont-ils devenus, ces tems heureux, si proches encore!... Car, je ne le crois pas, qu'il me préfère. Et puis, me préférât-il; est-ce là tout ce que j'ai lieu d'attendre? C'est moi qu'il doit aimer, seule, sans partage, comme je l'aime.

J'ai suivi vos avis, ma sœur : je vais au Spectacle; j'y vois ma Rivale : je m'attache à saisir son ton; j'imité sa voix, son sourire, jusqu'à son geste. Elle s'est nommée; vous la connaissez : vous n'ignorez pas combien elle est séduisante : la voix publique lui donne la vertu : puisse-t-elle ne jamais se démentir!... Ma sœur, l'eussiez-vous pensé? c'est moi, moi qui tremble pour la possession d'un cœur dont je croyais être sûre, & qui, pour le conserver, cherche à ressembler... Ma sœur! était-ce là le sort qui m'attendait?

Monfieur de Longepierre vint hier-foir : j'étais feule : il a trouvé mauvais que monfieur D'Alzan foit rentré tard ; il n'a pas affez pris de ménagemens pour le lui faire fentir ; il l'aura peut-être affligé, peut-être aigri ; en quittant fon oncle, monfieur D'Alzan était trifte ; j'ai cru l'entendre foupirer. Mon Dieu ! qu'il ferait quelquefois à fouhaiter qu'un tiers ne fe mêlât pas de nos affaires !

Lorsque nous avons été feuls, j'ai fait l'effai de mes nouveaux talens ; comme fans deffein, j'employais quelques-unes des armes dérobées à ma Rivale ; fon enjoûment, fa légèreté. Monfieur D'Alzan n'a pu me cacher deux ou trois fois une flatteufe admiration. J'ai du fans doute quelques marques d'attention aux grâces d'une Rivale ! Cette idée... elle eft cruelle, n'eft-il pas vrai, ma fœur ? Adieu, mon amie.

P. S. J'oubliais de vous dire, qu'il eft

décidé que monsieur D'Alzan accompagnera monsieur de Longepierre, qui va vous rejoindre. Pourquoi n'en suis-je pas fâchée? Que je suis différente de moi-même! Je vous recommande mon époux. Prenez garde qu'il ne s'ennuie. Hélas! je n'en ferais plus la cause.

Nos enfans continuent à se bien porter. Je ne saurais m'empêcher de vous dire, que j'ai trouvé votre jugement sur nos Comédiens, trop rigoureux ou trop général. On vient de donner une Pièce célèbre, dans laquelle l'Acteur qui fait le rôle de *Saint-Albin* a mis un intérêt, une chaleur, une intelligence qui lui ont concilié tous les suffrages. J'ai vu dernièrement encore, une représentation de la *Méropé*, qui ne laissait rien à désirer, que plus de jeunesse à l'inimitable Actrice, dont le Théâtre ne réparera que difficilement la perte. Feriez-vous à notre *Dave* l'injustice

de ne pas l'admirer? La *Coquette* du *Misanthrope* ne vous enchante-t-elle pas, par la finesse & le *bien-senti* de son jeu? Ma sœur, il ne manque peut-être à plusieurs que le goût du travail : notre siècle est celui de la paresse ; ce vice gagne tous les états : on veut jouir tout-d'un-coup, & se reposer avant de s'être lassé. Un engourdissement funeste, est le fruit de cette dangereuse façon de penser (*).

(*) On voit souvent aujourd'hui les *Dominos* ou des *Cartes* remplacer l'aiguille dans les mains des *Maitresses*, *Ouvrières*, à des heures destinées au travail ; elles ont presque toutes, pour faire leur partie, quelqu'un de ces oisifs, qui ne savent comment se débarrasser d'eux-mêmes. Les jeunes *Élèves*, qui lorgnent du coin de l'œil cet amusement déplacé, ne travaillent plus qu'avec dégoût ; elles aspirent au moment d'imiter leurs *Maitresses* ; &, pour le hâter, elles donnent quelquefois dans le désordre. C'est un grand malheur pour un État lorsqu'il se trouve beaucoup de gens dans la *Capitale* qui peuvent y vivre sans rien faire : ces dangereux frelons y corrompent les mœurs ; la contagion gagne les conditions occupées, & de la *Ville*, elle s'étend jusqu'aux *Provinces* les plus reculées.

SIXIÈME LETTRE.

De madame DES TIANGES.

Jeudi soir 21.

TON oncle & ton mari viennent d'arriver; monsieur De Longepierre gai, bruyant; monsieur D'Alzan réservé, modeste, presque honteux; croyant apparemment que tout le monde lit dans ses yeux, le secret de son cœur. Il est venu m'embrasser, avec un front nuagé, de cet air embarrassé fier, qui semble dire aux gens: Je boude, de peur d'être grondé. Le pauvre petit scélérat!..... S'il allait ne plus avoir pour moi cette franchise dont il s'était fait une loi, & si son inconstance se portait jusqu'à l'amitié? Je ne le fais pas encore: mais je m'en assurerai bientôt. En tout cas, c'est tant-pis pour lui. Je viens à ta Lettre.

Madame D'Alzan prétend que l'é-

poux tienne tous les sermens que l'aimant lui a faits. Impossible. Elle me dira, qu'elle ne manque pas à ses promesses. Elle fait son devoir. Elle voudrait quasi plaire seule; la préférence ne lui suffit pas. Ma sœur a précisément les dispositions qu'il faut pour être une épouse très-tyrannique & très-malheureuse. Elle va se récrier : mais je ne me rétracte pas; j'ai dit vrai. Je partage sa peine; &, plus injuste qu'elle, je hais sa Rivale. C'est à moi que tu dois l'absence de ton mari; je n'ai voulu te confier cette malice, que lorsqu'il ne serait plus en ton pouvoir de l'en préserver : je prétens le punir, tourmenter la * * * : il sied bien à ces créatures de plaire à nos époux ! de les aimer, de nous disputer leur cœur, & d'oser nous montrer de la générosité ! Elle m'a mise d'une humeur. . . . En vérité, je ne saurais m'accoutumer à voir, à rencontrer par-tout de ces femmes qui ne sont à personne, & qui peuvent

être à tout le monde; de ces Beautés bannales, qui jouissent du droit exclusif de séduire.... publiquement.... sous la protection des Loix.

Depuis ma dernière, je me suis mise à réfléchir sur les moyens de réformer cet abus.... & mille desordres que les Comédiennes occasionnent. D'abord emportée par un zèle amer, j'aurais voulu anéantir *Comédies*, *Opéras*, *Danses*, *Bals*.... Mais, ce premier mouvement calmé, j'ai vu qu'il était insensé de chercher à diminuer les plaisirs de la vie, parce qu'ils ont des abus; j'ai trouvé qu'il y avait un moyen fort simple de conserver des amusemens aussi piquans, aussi louables, aussi utiles, que ceux que le Théâtre nous procure, sans nous exposer aux inconvéniens. J'ai donc imaginé de maintenir la Comédie, & de supprimer les Comédiens. L'idée te paraît bizarre, le paradoxe complet; tu te dis sans doute que l'humour aveugle & fait déraisonner ta sœur.

Un moment : je fais ce que je dis , & je ne prétens pas, comme tu pourrais le croire, faire rendre les chefs-d'œuvre de Molière , de Corneille , de Racine , &c. par des Marionètes : les talens du célèbre *Vaucanson* ne sont pas nécessaires pour l'exécution de mon Projet : mais je ne voudrais plus de Comédiens & de Comédiennes de Profession. Je me choisis des Acteurs plus nobles, plus relevés, & nullement dangereux. J'ai communiqué mon idée à monsieur Des Tianges, pour savoir de lui, si rien ne l'appuyait dans l'antiquité; il m'a indiqué quelques Livres qui pouvaient m'instruire. Plus heureuse que je n'eusse osé le penser, j'ai trouvé chez la plus sage & la plus délicate des Nations, la réalité de mes rêveries. Aussitôt j'ai pris la plume ; & pour t'amuser, me satisfaire, réussir peut-être à faire goûter ma Réforme, j'ai commencé le Projet dont je t'envoie la première feuille. Tu ne fais

pas le tour que je joue à ton perfide ?
 Je prétens qu'il travaille contre lui-même, & c'est lui que je veux charger de me recueillir des Notes (*). Car je prétens faire un Livre où rien ne manque, *Préface, Citations & Paradoxes*. Que ne me ferait pas entreprendre, l'envie de te distraire & de t'amuser !... O ma sœur ! je le tiens ici le traître ! Va, il est en bonnes mains, & je t'en répons. . . . Il m'a fourni jusqu'à mon titre : reconnais-tu sa main ? lui-même vient de l'écrire.

Voici comme je débute. Observe que ce n'est plus à toi seule que je parle : je prens le ton de nos Auteurs : comme eux j'improve & je loue ; comme eux, je me donne l'air d'instruire le Sage, qui sourit en silence, & plaint ma témérité ; comme eux, je dirai peut-être plus d'une sottise ; & comme eux sans doute je n'en croirai rien, lors même qu'on me le prouvera.

(* Ce sont les Notes [A], [C], [D], [F], [G], [H], [I], [J], [K], [L], [M], [P], [Q], dont il est ici question.

LES AXIOMIMES (*).

PRÉFACE.

*J*E suis femme, & par conséquent ignorante. Cependant j'ai des idées; je veux les raisonner, & que le Public juge de leur solidité. Heureusement il ne faut avoir lu ni ce Savant qu'on nomme Aristote, ni ses Commentateurs, ou ses Critiques, qui sans doute sont beaucoup plus savans encore, pour traiter la matière que j'embrasse. Beaucoup d'honnêteté, avec une légère dose de sens-commun, que ces Etres relevés, qu'on appelle hommes, veulent bien accorder à celles d'entre nous qui leur plaisent, suffiront pour me tirer d'affaire. « J'en-
» treprends de donner un moyen simple,
» facile, qui n'exige aucune dépense
» onéreuse; de corriger les abus du

(*) D'ἀξιωματικός, digne, & Μίμνησκων, Imitateur, Comédien.

» Théâtre ; d'en augmenter l'agrément ;
 » l'utilité, la dignité ». Voila ma Pré-
 face : elle est courte : c'est que je ne veux
 pas qu'elle ennuie. D'autres n'en font
 point, parce qu'un certain Public n'en
 veut plus, (& notez que l'on calomnie
 les femmes d'être ce Public-là) : il a
 tort ; un Ouvrage sans Préface est un
 Château sans avenue, un Jardin sans
 allées, un Appartement sans porte, une
 Femme sans toilette ; & quiconque ne
 les lit pas, est un génie superficiel,
 un ignorant paresseux, une tête à l'é-
 vent, un suffisant présomptueux ; ou
 tout cela en un seul mot, un Petit-mâ-
 tre. J'entre en matière.

[A] **L'**EMIMISME [A], ou l'Art de donner, par
 l'imitation, les grâces & la vie aux person-
 nages d'un Drame ; de leur prêter ses organes d'une
 manière convenable à leur caractère ; de les ani-
 mer de ce feu que l'Auteur n'a pu que leur suppo-
 ser ; en un mot, l'Art aussi noble qu'utile en lui-
 même, d'exprimer avec énergie les diverses pas-
 sions des hommes, m'avait toujours paru mériter
 d'aller au moins de pair avec la Musique & la Pein-

ture. Comme le premier de ces deux Arts, tantôt il enivre l'âme d'une joie vive & pure, tantôt il y porte l'étonnement, y excite la pitié, la terreur, ou la remplit de courage : Comme le second, il fait des Tableaux ; mais (& j'ose le dire) il est en ce cas, bien au-dessus de la Peinture. Celle-ci ne présente que des Figures matérielles & mortes ; l'autre offre en même-temps l'imitation & la réalité : l'Art de l'Acteur rend la laideur du vice plus impressionnante, plus terrible ; il donne à la vertu les couleurs séduisantes qui la font aimer ; souvent l'Auteur mal-habile n'a fait qu'ébaucher le tableau ; une Actrice aimable l'achève ; elle y joint le *pathétique*, la *dégradation*, la *vagueffe* & le *coloris* (*).

(*) Combien de *Comédies-Ariettes*, faibles & débiles en sortant du cabinet de leurs Auteurs, n'eussent vécu qu'un jour, sans les demoiselles *L***** & *T*** ; sans les Srs *C***, *Cl***, *L*****, &c ! [Ce serait ici le lieu de montrer le ridicule d'un Ouvrage que je ne veux pas nommer. Son Auteur y dispute aux Comédiens la qualité d'*hommes à talens* ; il les regarde comme de *vils copistes*. Et moi, je demanderais au sieur *Ch****, s'il est permis de manquer de respect au Public, en lui débitant sérieusement des absurdités ? « Le Comédien, dit-il, doit à » l'Auteur son jeu, sa finesse, aussi-bien que les idées & » les expressions ». Si des dons naturels & des talens acquis ne rendaient pas l'Acteur ou l'Actrice propres à leurs rôles, un Auteur pourrait-il jamais les leur faire

Je le demande à ces Pédans maussades, pour qui

énoncer de la façon qu'il le faut ? Quand on remet au Théâtre une Pièce ancienne, & qu'un excellent Acteur la joue d'une manière neuve, est-ce à l'Auteur, qui souvent n'existe plus, qu'il doit son intelligence ? La demoiselle *Dumesnil* va-t-elle aujourd'hui consulter *Corneille*, pour exprimer si dignement les beautés de ce grand homme ? Non, dira le sieur Ch***, mais c'est à la Pièce que l'Imitateur doit tout. Lorsque le célèbre *Baron* faisait à son gré la fortune de pensées impertinentes, ridiculement exprimées, était ce à la Pièce qu'il devait ses succès ?... Voilà comme une foule de gens obscurs cherchent à souiller les talens qu'ils envient. Monsieur *De Voltaire* pense bien différemment ; on l'a vu plus d'une fois attribuer modestement le succès de ses Pièces au zèle & à la bonne volonté des Acteurs, qui les portaient à se surpasser eux-mêmes : monsieur *Diderot* reconnaît de même l'excellence de leur talent, la part qu'ils ont à la réussite des Drames ; & cet estimable Auteur fait aujourd'hui mieux que jamais (on écrivait ceci dans le tems de la Reprise du *Père-de-famille*) que le mérite des Acteurs double celui de la Pièce. *Il est extrêmement rare de trouver un Acteur parfait ; plusieurs ont une partie du talent, presque aucun ne le possède tout entier*, dit monsieur *Formey*. Un talent si rare, ne serait pas un talent ! Inventons donc un nom nouveau pour cet art enchanteur, dont le but est non-seulement de nous plaire & de nous corriger, mais d'embellir tous les genres d'expression de l'espèce humaine ; puisqu'aussi bien l'Actricisme est au-dessus de tous les autres arts d'imitation. [*Note de l'Éditeur.*]

les plaisirs des autres sont un supplice , & qui cependant se livrent sans réserve au plus doux de tous pour leurs cœurs ulcérés , à celui de fronder , Quel crime y a-t-il à rire du tableau vivant des ridicules ; à s'attendrir à la vue des misères humaines ; à se livrer à l'admiration , à l'enthousiasme qu'excite l'héroïsme de la vertu ; à ressentir la douce , la délicieuse émotion d'un amour honnête ? Quoi ! l'homme , plus malheureux que la brute , ferait-il donc un forçat , auquel le moindre délassement est interdit ? Non ; le Dieu de l'Univers est le Père des hommes , & non leur tyran : point de Religion qui puisse établir ce dogme affreux , *Que nous devons vivre dans l'angoisse , & ne manger qu'un pain arrosé de nos larmes* (*). Au dedans de nous , le Souverain Etre a

(*) Il y a dans les Indes une Religion qui défend comme des crimes les plaisirs les plus innocens ; qui force les hommes dont elle s'est une fois rendue maîtresse , à vivre dans la terreur , l'angoisse , les gémissemens ; qui , sous prétexte d'une félicité plus qu'incertaine , charge ses aveugles Sectaires de pratiques difficiles , déraisonnables , contraires à la nature , & destructives de la société. Les Ministres les plus avoués de cette Religion atrabilaire , privent les peuples qu'ils se font asservis , de ces divertissemens honnêtes , où la Jeunesse des bourgs , dans les temps qui suivirent la création , retraçait aux yeux des Vieillards le printemps d'une vie que les glaçons de l'âge allaient éteindre ; où de jeunes filles , quittant pour un moment la contrainte ,

mis une lumière innée, qui ne nous égare jamais, à moins qu'elle ne soit obscurcie par quelques pré-

acquéraient des grâces & de la souplesse. Ils font plus; ils osent interdire à ces jeunes Beautés l'art innocent de la parure. Interdire la parure au sexe des Grâces! eh! que prétendent donc ces tyrans? Conserver la pureté des mœurs. Oui, c'est-là le prétexte. Mais que deviendraient les mœurs, si les femmes cessaient de plaire, d'être recherchées, ardemment désirées? Ce n'est pas la corruption des mœurs que craignent ces hypocrites rusés; au contraire, ils la desirerent & la procurent: mais ils la veulent sombre, crapuleuse, couverte des apparences de la vileté dont ils ne peuvent s'écarter sans se perdre aux yeux des peuples: l'éclat les effraye; ils se cachent dans la fange, & veulent y retenir leur proie: c'est-là qu'ils croient qu'elle sera moins enviée, moins propre à exciter l'attention des autres hommes, qui la leur arracheraient. . . . O peuple infortuné, quand secoueras-tu le joug! . . . Quelle fureur te précipite sous les roues du char qui traîne ton Idole. Malheureux Indien! que signifient ces rasoirs, ces plaies, ce sang qui coule? crois-tu donc honorer la Divinité par le suicide? Sois heureux; jouis des biens qui te sont prodigués par la Nature; goûte l'inexprimable volupté d'être homme & le roi de la moitié de la création; aime tes parens, ton ami, ton concitoyen; chéris celle dont le chaste sein renferme le plus grand des trésors, des hommes qui te devront le nom de père; vis avec elle, dans une tendre, une paisible union; voila les seules bonnes œuvres qui plaisent à l'Éternel, à ce Brama que tu révères.

jugés: elle nous montre que tout divertissement qui nous donne beaucoup de plaisir, sans préjudicier à notre conservation, ni faire de mal à nos semblables, est légitime & permis.

En effet, qu'est-ce, dans le fond, que nos Spectacles? L'amusement le plus naturel, le plus proportionné à l'humanité, dont le premier des droits est sans doute de s'amuser d'elle-même. Une jeune Beauté voit également, dans une glasse fidelle, ses attraits & ses défauts: elle sourit aux premiers; une main adroite diminue & fait disparaître les seconds. Notre Spectacle est le grand miroir moral où les deux sexes se voient au naturel; tantôt jeunes, charmans; tantôt laids à faire peur: ils doivent s'aimer, applaudir à leurs charmes, lorsqu'on les peint en beau; se haïr, rougir d'eux-mêmes, quand on ne leur présente que leurs vices. L'intrigant le plus décidé, en sortant d'une représentation du *Méchant*, se trouverait insulté du nom de *Cléon*; & le plus insoutenable fat se fâcherait très-sérieusement, contre quiconque lui dirait qu'il ressemble au Marquis de la *Pupille*.

A cette définition du Spectacle dramatique en particulier, j'en ajoute une plus générale, que je trouve heureusement dans un Livre fameux (*).

On y définit le mot Spectacles, *Représentations publiques, imaginées pour amuser, pour plaire, pour*

(*) Voyez aussi les Notes [B], [C], [D], [F], &c.

toucher, pour étonner, pour tenir l'âme occupée agitée, & quelquefois déchirée. Tous les Spectacles inventés par les hommes, offrent aux yeux du corps & de l'esprit, des choses réelles ou feintes : voici comme on envisage ce genre de plaisir.

« L'homme est né spectateur ; l'appareil de tout
 » l'Univers, que le Créateur semble étaler pour être
 » vu & admiré, nous le dit assez clairement. Aussi
 » de tous nos sens, n'y en a-t-il point de si vif, &
 » qui nous enrichisse d'idées plus que la vue. Mais
 » plus ce sens est actif, plus il a besoin de changer
 » d'objet ; aussitôt qu'il a transmis à l'esprit l'image
 » de ceux qui l'ont frappé, son activité le porte à
 » en chercher de nouveaux, & s'il en trouve, il
 » ne manque point de les saisir avidement.
 » C'est de-là que sont venus les Spectacles établis
 » chez presque toutes les Nations. Il en faut
 » aux hommes, de quelque espèce que ce soit : &
 » s'il est vrai que la Nature, dans ses effets, la
 » Société dans ses évènements, ne leur en four-
 » nissent de piquans, que de loin à loin, ils au-
 » ront grande obligation à quiconque aura le ta-
 » lent d'en créer pour eux, ne fût-ce que des
 » fantômes, & des ressemblances, sans nulle
 » réalité.

» Les grimaces, les prestiges d'un Charlatan
 » monté sur des tréteaux, quelque animal peu con-
 » nu, ou instruit à quelque manège extraordinai-

» re, attirent tout un Peuple, l'attachent, le re-
 » tiennent comme malgré lui; & cela dans tout
 » Pays. La nature étant la même par-tout, & dans
 » tous les hommes, favans & ignorans, grands &
 » petits, peuple & non peuple, il n'était pas pos-
 » sible qu'avec le tems, les Spectacles n'eussent
 » pas lieu dans la société humaine : mais de quelle
 » espèce devaient-ils être, pour faire la plus grande
 » impression de plaisir ?

» On peut représenter les effets de la nature,
 » une rivière débordée, des rochers escarpés, des
 » plaines, des forêts, des villes, des combats d'a-
 » nimaux ; mais ces objets, qui ont peu de rap-
 » port avec notre être, qui ne nous menacent
 » d'aucun mal, ni ne nous promettent aucun bien,
 » sont de pures curiosités ; ils ne frappent que la
 » première fois, & parce qu'ils sont nouveaux : s'ils
 » plaisent une seconde fois, ce n'est que par l'art
 » heureusement exécuté.

» Il faut donc nous donner quelque objet plus
 » intéressant, qui nous touche de plus près : Quel
 » sera cet objet ? Nous-mêmes. Qu'on nous fasse
 » voir dans d'autres hommes ce que nous som-
 » mes, c'est de quoi nous intéresser, nous atta-
 » cher, nous remuer vivement.

» L'homme étant composé d'un corps & d'une
 » âme, il y a deux sortes de Spectacles qui peu-
 » vent l'intéresser. Les Nations qui ont cultivé le

» corps plus que l'esprit, ont donné la préférence
 » aux Spectacles où la force du corps & la sou-
 » plesse des membres se montraient. Celles qui ont
 » cultivé l'esprit plus que le corps, ont préféré les
 » Spectacles où on voit les ressources du génie
 » & les ressorts des passions. Il y en a qui ont
 » cultivé l'un & l'autre également, & les Specta-
 » cles des deux espèces ont été en honneur chez
 » elles.

» Mais il y a cette différence entre ces deux
 » sortes de Spectacles, que dans ceux qui ont rap-
 » port au corps, il peut y avoir réalité, c'est-à-
 » dire que les choses peuvent s'y passer sans fein-
 » tes & tout de bon, comme dans les Spectacles
 » des Gladiateurs, où il s'agissoit pour eux de la
 » vie. Il peut se faire aussi que ce ne soit qu'une
 » imitation de la réalité, comme dans ces batailles
 » navales où les Romains flatteurs représentoient
 » la victoire d'Actium. Ainsi dans ces sortes de
 » Spectacles, l'action peut être ou réelle, ou feu-
 » lément imitée.

» Dans les Spectacles où l'âme fait ses preuves,
 » il n'est pas possible qu'il y ait autre chose qu'i-
 » mitation, parce que le dessein seul d'être vu con-
 » tredit la réalité des passions : un homme qui ne
 » se met en colère, que pour paraître fâché, n'a
 » que l'image de la colère ; ainsi toute passion, dès
 » qu'elle n'est que pour le Spectacle, est néces-

» fairement passion imitée , feinte , contrefaite : &
 » comme les opérations de l'esprit sont intime-
 » ment liées avec celles du cœur , en pareil cas ,
 » elles sont de même que celles du cœur , feintes
 » & artificielles.

» D'où il suit deux choses : la première que les
 » Spectacles où on voit la force du corps & la
 » souplesse , ne demandent presque point d'art ,
 » puisque le jeu en est franc , sérieux , & réel , &
 » qu'au contraire ceux où l'on voit l'action de
 » l'âme , demandent un art infini , puisque tout
 » y est mensonge , & qu'on veut le faire passer
 » pour vérité.

» La seconde conséquence est que les Spectacles
 » du corps doivent faire une impression plus vive ,
 » plus forte : les secousses qu'ils donnent à l'âme
 » doivent la rendre ferme , dure , quelquefois
 » cruelle. Les Spectacles de l'âme au contraire ,
 » font une impression plus douce , propre à hu-
 » maniser , à attendrir le cœur , plutôt qu'à l'en-
 » durcir. Un homme égorgé dans l'arène , accou-
 » tume le spectateur à voir le sang avec plaisir ,
 » Hippolyte , déchiré derrière la Scène , l'accou-
 » tume à pleurer sur le sort des malheureux. Le
 » premier Spectacle convient à un Peuple guerrier ,
 » c'est-à-dire destructeur ; l'autre est vraiment un
 » art de la paix , puisqu'il lie entr'eux les Citoyens
 » par la compassion & l'humanité.

» Les derniers Spectacles sont sans doute les
 » plus dignes de nous, quoique les autres soient
 » une passion qui remue l'âme & la tient occu-
 » pée. Tels étaient chez les Anciens le Spectacle
 » des *Gladiateurs*, les *Jeux Olympiques*, *Circenses* &
 » *funèbres*; & chez les Modernes, les Combats à
 » outrance, & les Joutes à fer émoulu qui ont
 » cessé. La plupart des Peuples polis, ne goûtent
 » plus que les Spectacles mensongers qui ont rap-
 » port à l'âme, les *Opéras*, les *Comédies*, les *Tra-*
 » *gédies*, les *Pantomimes*. Mais une chose certaine,
 » c'est que dans toute espèce de Spectacle, on
 » veut être ému, touché, agité, ou par le plaisir
 » de l'épanouissement du cœur, ou par son déchi-
 » rement, espèce de plaisir : quand les Acteurs
 » nous laissent immobiles, on a regret à la tran-
 » quillité qu'on emporte, & on est indigné de
 » ce qu'ils n'ont pas su troubler notre repos.

» C'est le même attrait d'émotion qui fait aimer
 » les inquiétudes & les alarmes que causent les
 » périls où l'on voit d'autres hommes exposés,
 » sans avoir part à leurs dangers. Il est touchant,
 » dit *Lucrece*, de considérer du rivage un vais-
 »seau luttant contre les vagues qui le veulent
 » engloutir, comme de regarder une bataille d'une
 » hauteur d'où l'on voit en sûreté la mêlée.

» Personne n'ignore la dépense excessive des
 » Grecs & des Romains en fait de Spectacles, &

» sur-tout de ceux qui tendoient à exciter l'attrait
 » de l'émotion. La représentation de trois Tra-
 » gédies de Sophocle coûta plus aux Athéniens
 » que la guerre du Péloponnèse. On fait les dé-
 » penfes immenses des Romains pour élever des
 » Théâtres, des Amphithéâtres & des Cirques,
 » même dans les Villes des Provinces. Quelques-
 » uns de ces bâtimens qui subsistent encore dans
 » leur entier, sont les monumens les plus pré-
 » cieux de l'Architecture antique. On admire mê-
 » me les ruines de ceux qui sont tombés. L'Hif-
 » toire Romaine est encore remplie de faits qui
 » prouvent la passion démesurée du Peuple pour
 » les Spectacles, & que les Princes & les Parti-
 » culiers faisaient des frais immenses pour la con-
 » tenter. Je ne parlerai cependant ici que du
 » payement des Acteurs. Esopus, célèbre Comé-
 » dien tragique & le contemporain de Cicéron,
 » laissa en mourant à ce fils, dont Horace & Pline
 » font mention comme d'un fameux dissipateur,
 » une succession de cinq millions qu'il avait amassés
 » à jouer la Comédie. Le Comédien Roscius,
 » l'ami de Cicéron, avait par an plus de cent
 » mille francs de gages. Il faut même qu'on eût
 » augmenté les appointemens depuis l'état que
 » Pline en avait vu dressé, puisque Macrobe dit
 » que ce Comédien touchait des deniers publics
 » près de neuf cens francs par jour, & que cette

» somme était pour lui seul : il n'en partageait
 » rien avec sa Troupe.

» Voilà comment la République Romaine payait
 » les gens de Théâtre. L'Histoire dit que Jules
 » César donna vingt mille écus à Laberius, pour
 » engager ce Poète à jouer lui-même dans une
 » Pièce qu'il avait composée. Nous trouverions
 » bien d'autres profusions sous les autres Empe-
 » reurs. Enfin Marc-Aurèle, qui souvent est dé-
 » signé par la dénomination d'Antonin le Philo-
 » sophe, ordonna que les Acteurs qui joueraient
 » dans les Spectacles que certains Magistrats
 » étaient tenus de donner au Peuple, ne pour-
 » raient point exiger plus de cinq pièces d'or par
 » représentation, & que celui qui en faisait les
 » frais ne pourrait pas leur donner plus du dou-
 » ble. Ces pièces d'or étaient à peu près de la va-
 » leur de nos louis, de trente au marc, & qui ont
 » cours pour vingt-quatre francs. Tite-Live finit
 » sa Dissertation sur l'origine & le progrès des re-
 » présentations théâtrales à Rome, par dire qu'un
 » divertissement, dont les commencemens avaient
 » été peu de chose, était dégénéré en des Specta-
 » cles si somptueux, que les Royaumes les plus
 » riches auraient eu peine à en soutenir la dé-
 » pense.

» Quant aux beaux Arts qui préparent les lieux
 » de la Scène des Spectacles, c'était une chose

» magnifique chez les Romains. L'Architecture,
 » après avoir formé ces lieux, les embellissait par
 » le secours de la Peinture & de la Sculpture.
 » Comme les Dieux habitent dans l'Olympe, les
 » Rois dans des Palais, le Citoyen dans sa mai-
 » son, & que le Berger est assis à l'ombre des
 » bois, c'est aux Arts qu'il appartient de repré-
 » senter toutes ces choses avec goût dans les en-
 » droits destinés aux Spectacles. Ovide ne pou-
 » vait rendre le Palais du Soleil trop brillant, ni
 » Milton le jardin d'Eden trop délicieux : mais si
 » cette magnificence est au-dessus des forces des
 » Rois, il faut avouer d'un autre côté que nos
 » décorations sont fort mesquines, & que nos
 » lieux de Spectacles, dont les entrées ressemblent
 » à celles des prisons, offrent une perspective des
 » plus ignobles. »

De tous les genres de Spectacles en usage chez les Anciens, il ne nous reste, à proprement parler, que le Théâtre Dramatique. (Car ceux dont il sera question à la fin des Notes de cet Ouvrage [R], ne sont que des amusemens passagers, ou des Farces indignes du nom de Spectacle). C'est cette unité de genre, que nous avons adoptée, qui paraît être la principale cause de la perfection que le Drame a déjà acquise parmi nous, & qu'on peut porter beaucoup plus loin.

Tu verras, dans la suite, chère Urfule, par qui

[R]

le plaisir de la Représentation doit nous être procuré : si des maximes saines sont efficaces dans une bouche impure ; quel serait le moyen de parer à cet inconvénient , & de rendre en tout sens notre Théâtre une école de vertu.

§ I.^{ER}

INCONVÉNIENS DES SPECTACLES.

Ce qu'on vient de lire , ne concerne que le fond des Spectacles , considérés comme objets de curiosité , ou comme peinture de nos mœurs. Mais si nous les examinons quant à la forme , qu'il reste de choses à faire pour les rendre légitimes ; c'est-à-dire , pour détruire cette opposition trop marquée à la Religion du pays , & à quelques-unes des Loix civiles !

La forme de nos Spectacles consiste dans le genre du Drame , le jeu des Acteurs , & dans la Musique & les Danfes qui peuvent les accompagner. Si l'on considère chacun de ces objets en particulier , l'on n'en trouve aucun qui n'ait ses inconvéniens , puisqu'il n'en est aucun qui n'excite les passions , & qui ne puisse en rendre l'émotion dangereuse : la Musique , par ses accens efféminés ; la Danse , par ses voluptueuses attitudes ; je ne dois m'arrêter ici qu'aux principales sources du danger des Représentations : je renvoie pour les autres au § II, où je les envisage par le côté favorable.

Mais lorsqu'il s'agit de se former une idée des véritables inconvéniens des Spectacles, si l'on ne fait que consulter les Livres, on s'expose à se tromper, en copiant ce que le préjugé, un faux zèle, ou l'intérêt ont fait avancer de tout temps aux Misomimes (*); gens dont on peut dire que les griefs n'ont été jamais accompagnés de cette justice qui pouvait y donner du poids. Ils ont tous envisagé le Théâtre comme dangereux, non-seulement par ses Pièces, par la Musique, par les Danses, par le temps que les Spectacles consomment, mais encore par le plaisir qu'ils procurent au Spectateur : c'est ainsi que par un excès de sévérité, ils n'ont fait que révolter l'homme raisonnable, qui fait bien qu'il peut se réjouir sans crime, que le plaisir est un don du Créateur, & qu'en prendre avec la modération convenable pour ne pas le détruire, c'est user du plus incontestable de ses droits. Pour moi, qui suis la première femme qui traite cette matière; qui n'ai lu les Ouvrages des hommes que pour les contredire, je vais prendre un juste milieu : J'avance que le Théâtre peut être utile ou dangereux par ses Drammes, par la Musique, par les Danses; mais qu'il est toujours avantageux par le plaisir qu'il procure; je dois le prouver dans un autre endroit. Cependant

(*) Ennemis des Spectacles. [On trouvera dans la Lettre XIII, les Inconvéniens du Théâtre d'après MM. *Rouffseau & Riccoboni*, suivis de quelques Réponses.

les Représentations théâtrales ne sont que trop souvent nuisibles ; c'est une triste vérité , que l'on ne saurait se dissimuler , puisque l'expérience paraît la confirmer chaque jour , & que jusqu'à présent , leurs impressions dangereuses ont balancé leur utilité. Pour remédier au mal , recherchons – en les véritables causes. J'en découvre de deux sortes : les unes viennent de nous ; les autres de l'extérieur du Spectacle. Pour connaître celles de la première espèce , il ne faut que rentrer en soi-même & s'interroger : Qu'éprouvons nous au Spectacle ? Une émotion relative aux dispositions que nous y avons portées. Ainsi qu'un mauvais estomac change en poisons les mets les plus salubres , de même , les Spectacles ne sont pour plusieurs qu'une Ecole de persiflage , de fourberie , d'audace , d'indépendance & de volupté. C'est donc principalement par notre corruption antécédente , que les Spectacles inconvénientent aux mœurs. Pour rendre cette vérité plus sensible , recourons à l'expérience : Si vous menez au Théâtre des Jeunes-gens que l'air contagieux d'un certain monde n'ait point encore imbus , fût-ce à nos Pièces les plus libres , ils n'éprouveront qu'une joie innocente , un délicieux épanouissement : au contraire , si vous conduisez un cœur gâté au *Préjugé-à-la-mode* , au *Tartuffe* , &c. il n'en rapportera qu'une émotion dangereuse. Le Théâtre étend & généralise la corruption , en raison de nos dispositions,

& cette première source des effets corruptifs des Représentations, est la plus abondante.

La seconde manière dont le Théâtre blesse les mœurs, résulte des accessoires du Drame, & surtout du Comédisme ou de la manière d'être de nos Comédiens : ce dernier objet est d'une si grande importance, que pour opérer une véritable réforme, on doit commencer par honester la condition & sur-tout les mœurs de nos Acteurs. En effet, qu'une femme galante, connue pour telle, tiennne des propos indifférens, devant des gens corrompus, ils sauront impudiquer tout ce qu'elle dit, & dans les moindres choses, ils lui prêteront des vues, des desseins; ils jugeront toutes ses paroles à la rigueur d'après ses vices ordinaires, l'impudence & la légèreté. Que sera ce, si elle laisse échapper, quoique sans intention mauvaise, quelque-une de ces expressions dont le double sens prête à l'obscénité; dans sa bouche une phrase vide deviendra scandaleuse. Mais qu'une jeune Beauté, dont l'innocence n'est point un problème, parle le même langage, les plus libertins seront forcés d'y reconnaître, d'y respecter sa candeur & son ingénuité.

C'est donc une erreur, de croire, que les inconveniens du Spectacle ne soient, absolument, que dans le Drame, dans la pompe du Spectacle, la Musique & les Danſes, la dissipation, la volupté

qui l'accompagne , puisqu'en elles-mêmes toutes ces choses peuvent être très-innocentes ; ils font , essentiellement , dans la façon de penser du siècle , que le Drame n'a point donnée , mais qu'il a suivie ; ils font , accidentellement , dans l'Actricisme , ou la manière de jouer ; dans la personne même des Comédiens & des Comédiennes de profession. S'ensuivrait il de là , que lorsque la corruption est portée à un certain point , il faille supprimer les Spectacles , qui ne peuvent plus être que pernicieux ? Un pareil dessein , s'il était exécuté , mettrait le comble au mal ; puisqu'un Peuple corrompu , au lieu des amusemens où les passions sont quelquefois chatouillées , excitées , réveillées , chercherait des divertissemens où il pût les assouvir. Il y a bien de la différence entre peindre aux yeux , comme on le fait dans nos plus mauvaises Comédies , un jeune fou , qu'une jeune folle aime en dépit d'un père ou d'un tuteur ; entre , les voir tout employer pour parvenir à leurs fins par des tromperies ; & , aller soi-même s'occuper à leurrer une fille , fourber d'honnêtes parens , pour les forcer à légitimer par leur consentement une union tout-à-fait opposée à leurs vues. En jouissant de la Représentation , on approuve rarement de telles actions ; presque toujours on les a en horreur , on les déteste , & l'on juge la Pièce & l'Auteur d'après les lumières d'une saine raison. Une Musique & des Danfes voluptueuses

voluptueuses peuvent enflamer les desirs ; mais tout cela peut aussi , & doit naturellement ne réveiller que des sensations agréables , innocentes autant que délicieuses. Ajoutons, que comme toutes ces choses sont pourtant réellement dangereuses sur nos Théâtres actuels , on n'entreprend de les défendre que dans le Systême de Réforme qu'on exposera dans le III § : s'il subsistait quelques inconvéniens après l'exécution du Projet , on se rappellera que les meilleures choses ont les leurs. Qu'on épure les Drames licencieux , qu'on retouche les Pièces d'intrigue dont le but n'est que de divertir , & que je nomme Comédies dans le genre *inutile* ; sans doute on le doit , & je suppose cette correction exécutée dans mon Règlement ; cependant elle serait vaine sans celle du Comédisme. La première & la plus efficace des réformes sans doute , serait celle des mœurs : mais on sent qu'ici , leur corruption est tout à-la-fois la cause & l'effet : le Théâtre réformé peut , lentement , contribuer à les épurer ; mais les mœurs épurées reformeraient , en un jour , le Théâtre , les Pièces & les Acteurs. Malheureusement cet agent capable de produire des effets si grands & si avantageux , est au-dessus de toutes les forces humaines ; ce serait celui qu'emploierait un Dieu : le moyen de corriger les mœurs par les Loix & par le Théâtre , est le seul qui reste à des hommes ; quelqu'imparfait qu'il soit, mettons-le en usage, après

avoir détruit tous les abus ; châtons le Drame, puisqu'il le faut, mais appliquons-nous d'abord à desinconvénienter la Représentation. Or on ne peut y parvenir qu'en se donnant des Acteurs qui soient pour le Public des objets chéris, que lui-même aurait horreur de corrompre, dont l'innocence & la candeur répandront un vernis d'honnêteté sur un exercice que les mœurs des Histrions ont deshonoré, & que l'air de licence qu'on respire sur les Théâtres actuels n'a que trop souvent rendu funeste. On ne saurait assez fortement le dire, ni trop le répéter : *Chez un Peuple vertueux, la Comédie réformatrice des mœurs, en deviendrait la corruptrice, avec d'indignes Baladins : Chez une Nation dérèglée, la bonne Comédie peut rappeler à la vertu, jouée par des Acteurs estimables.*

Les Nations modernes n'ont pas encore joui de ce précieux avantage, qui ferait disparaître les abus. Non que je veuille insulter de gaîté de cœur à nos Acteurs & nos Actrices actuels ; je fais profession d'estimer leur talent : & leurs personnes, loin de m'être odieuses, trouveraient en moi, si j'avais quelque pouvoir, une protectrice zélée. Ce n'est pas leur faute s'ils ne sont pas ce que je proposerai que soient ceux qui, dans la suite, pourraient les remplacer. Une partie de la Nation est fort indifférente sur leurs mœurs, tandis que l'autre ne cesse d'objecter, que la conduite de nos Comédiens contraste

trop avec la plupart des Pièces qu'ils jouent (*). (C'est convenir que nous avons un grand nombre de Drames estimables). Tant-pis, si les mœurs de nos Acteurs ne s'accordent pas avec les maximes qu'ils sont chargés de nous débiter ; je viens de faire comprendre qu'il est indispensable de détruire cette opposition. Cependant doit-on leur en faire un crime irrémissible , & n'est-ce qu'à eux que l'on peut s'en prendre... J'hésiterais à le dire, dans un Pays moins libre que le nôtre... mais c'est la faute à bien des gens. Tâchons de faire entendre ma pensée, sans offenser personne.

D'abord, c'est la faute du Public : une aventure scandaleuse ne l'indispose jamais contre un Acteur ou une Actrice qu'il aime.

On peut en accuser la trop grande facilité d'aborder les Actrices durant & après les Représentations.

On doit sur-tout l'attribuer au trop de liberté qu'on laisse aux Actrices : on ne daigne imposer aucuns devoirs à des femmes destinées à l'emploi sublime de faire passer dans nos âmes le sentiment vif, animé de toutes les beautés de notre *Corneille*, de notre *Racine*, de notre *Voltaire*. Le Public regarde comme une chose indifférente, que celle qui lui

(*) Les Comédiennes de profession n'en sont que plus dangereuses, pour certains gens, lorsque leurs mœurs ne contrastent pas.

peint la Vertu, soit estimable par la pureté de ses mœurs, ou la maîtresse d'un *Mondor*, vil oppresseur des Peuples; d'un Magistrat inique qui vend la justice; d'un Seigneur débauché qui deshonne sa naissance & trahit ses ayeux, Quoi! la Nation aurait-elle donc abjuré la délicatesse? N'est-elle donc pas blessée de voir l'objet qui l'enchanter soumise aux caprices d'un Libertin? Peut-elle souffrir que l'âme de ses jeunes Citoyens & des jeunes-gens, sa glorieuse espérance, soit attendrie, émue, échauffée, ravie par une Pr...? Ne craint-elle pas la contagion (*)! Quelle mollesse dangereuse ne portait pas dans les âmes cette Actrice fameuse par sa beauté, son pathétique, & sa criminelle facilité? Ses voluptueux accens demandaient les cœurs avec le langage de la vertu; mais c'était pour les livrer à la corruption. Eh! pourquoi ne voulons-nous pas honorer celles que nous admirons? Un Peuple de Héros punissait d'une mort cruelle ses Prêtresses qui s'étaient oubliées, parce que le salut de la République dépendait de leur pureté. Dans la vérité, le nôtre ne dépend-il pas de

(*) D'habiles Physiciens ont pensé, qu'il se faisait continuellement par les yeux des personnes passionnées, des amoureux, ou des femmes lascives, une émanation d'esprits infiniment projectiles, qui communique insensiblement à ceux qui les écoutent & les regardent, les mêmes agitations dont ils sont affectés.

celle de nos mœurs, & des atteintes qu'y porteraient nos Actrices ? Ne peuvent-elles pas amollir nos Guerriers, séduire nos Magistrats, corrompre tous les Spectateurs ? Elles sont bien d'une autre conséquence pour nous, que les Vestales ne l'étaient pour les Romains. Sortons de notre léthargie : destinons dès l'enfance, comme ces Républicains au culte de Vesta, de jeunes & chastes Beautés à l'emploi important & sublime de nous attendrir. Nous en sacrifions tant à vivre inutiles, malheureuses... Ne verra-t-on prospérer que les Etablifsemens destructifs de la société !

Les injustes censures qui avilissent l'art de la déclamation, sous de frivoles prétextes qui cachent le véritable, sont une nouvelle cause de la dépravation des mœurs, parmi les jeunes gens des deux sexes qui se destinent au Théâtre.

Il est presque impossible que ceux qu'on avilit, qui sont un état à part dans la société, se respectent eux-mêmes. Dès que la considération que nous nous devons les uns aux autres cesse de peser sur nous, le frein le plus puissant nous est ôté. Voilà pourquoi ces infortunées, dont on a parlé dans le premier Volume de cet Ouvrage, lorsqu'une fois elles sont connues & deshonorées, ne gardent plus de mesures, & que notre sexe, dont la modestie & la décence sont le caractère, est, dans ce malheureux état, d'une impudence qui révolte

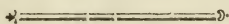
jusqu'aux plus Libertins : Ayez des Comédiens que leur conduite précédente n'ait pas avilis à leurs propres yeux ; rendez à ceux qui cultiveront un art plus utile & plus estimable que ses partisans même ne l'imaginent , la place qu'ils doivent occuper parmi les Citoyens , place que le préjugé , de fausses vues & la jalousie leur ont ôtée , & vous verrez , *s'il est possible que les Comédiennes soient aussi sages que d'autres femmes.*

Enfin il semble que ceux dont les Troupes dépendent immédiatement , pourraient y faire régner un ordre exact , sans employer la voie honteuse des châtimens , qui ne serait propre qu'à rétrécir le génie , & à abâtardir le talent : des hommes & des femmes comme la plupart de nos Comédiens formés , ne sont pas des machines qu'on ne remue que par la force : ils ont de l'esprit , du bon sens ; & la manière la plus efficace avec des gens de cette trempe , ce serait des distinctions flatteuses , lorsqu'ils quitteraient le Théâtre. Mais je ne dois entrer dans aucun détail là-dessus. Comme le Plan de Réforme que je vais proposer , lève d'un seul coup les difficultés , tout le bien désirable en résultera nécessairement.

Les mœurs des Comédiens sont dérégées ; il est vrai : mais , à la honte de notre siècle , telle Actrice , dont les aventures sont célèbres dans tout le Royaume , n'a fait qu'imiter les femmes de la

Capitale : je doute même qu'elle ait toujours atteint ses modèles. Tel Acteur, dont l'audace a fait commotion (*), est demeuré fort en arrière de nos Petits-maîtres à bonnes-fortunes. *Nos Comédiens ont nos mœurs.* Beau sujet de s'étonner ! *Mais nos Comédiens pourraient donner l'exemple des bonnes mœurs.* But sage, desirable, auquel il serait bien beau de tendre, par un Règlement & des mesures efficaces.

Pour diminuer les dangers du Théâtre, en augmenter les avantages, deux moyens se présentent donc naturellement : supprimer tout le licencieux dans les Drames, & rendre nul l'inconvénient du Comédisme. Après cette Réformation, il se trouvera sans doute encore quelques Spectateurs qui abuseront d'un Exercice instructif, honnête, utile ; comme l'on voit des gens, que des vues criminelles conduisent seules dans nos Temples : l'homme sensé les plaindra ; mais il ne desirera pas que pour eux, l'on prive la Nation du plus noble de ses amusemens.



Voilà, mon aimable sœur, ce que j'examinerai dans un autre cayer Je t'embrasse, mon amie, de tout mon cœur.

(*) Suétone rapporte, que l'empereur *Domitien* fut obligé de répudier *Domitia* son épouse, qu'il venait de faire déclarer *Augusta*, parce qu'elle s'était éprise d'un fol amour pour le comédien *Paris*.

La Lettre de madame D'Alzan à sa Sœur, n'a pu se retrouver.

S E P T I È M E L E T T R E.

De la même.

Dimanche soir 24.

LE voila; il est à côté de moi; il travaille; il lit; il copie; je ne lui laisse pas un moment de relâche; vingt pages depuis hier: l'oisiveté, dit-on, est la mère du vice, & je veux l'en préserver. Si tu le voyais... je voudrais que tu le vîsses.... En vérité, il se prête de bon cœur: son amitié loin d'être affaiblie, va peut-être trop loin. Il est pour moi d'une complaisance.... Il ne m'en a jamais autant marqué.... Il me regarde quelquefois de cet air timide & pendard que les hommes savent si bien prendre au commencement d'une passion... Dis donc, ma sœur, s'il allait

m'aimer?... Ces Messieurs-là aiment tout le monde : rien n'est sacré pour eux. Droits de l'amitié, liens du sang... faibles barrières qu'ils franchissent sans le moindre scrupule... Oh ! que je voudrais qu'il s'en avisât !... Va, tu serais bien vengée. J'humilieras le perfide, je le tourmenterais, je le desespérerais... Que je voudrais le voir pleurer !...

J'approuve beaucoup la démarche qu'Agathe a faite, sans t'en avertir, auprès de la * * *. Comme il a du être surpris de se voir démasqué ! Que son idole a été punie ! Ursule, qu'à ta place, j'aurais favouré la confusion de l'un, & les regrets de l'autre ! Mais ma sœur les aura plaint tous deux.

Nous avons ici deux jeunes Beautés qui ne nous quittent pas ; l'une est la Pupille de monsieur Des Tianges, l'autre se nomme mademoiselle *De Liane*, la même qui doit épouser le frère de mademoiselle Des Arcis : j'ai voulu voir comme ton mari se comporterait avec

elles : poliment , en homme agréable , léger , prévenant , mais insensible : il n'a goûté que le jeune Des Arcis : peut-être ils se ressemblent ? Nous verrons ; je l'observe , je l'encourage par un air d'amitié , de confiance. il fera du moins persévérant à changer... Ne serait-il fidèle que pour nous désespérer !... Non , je ne saurais le croire. Ma sœur , un jour , ramené par sa propre inconstance , tu le verras à tes pieds plus soumis , plus tendre que jamais. Ah ! comme alors , j'userais de mes droits pour lui faire sentir... Mais que dis-je là ? Ursule n'en aura pas le courage... En vérité , je prendrais de l'humeur ; mais très-sérieusement , car je suis sûre que tu lui pardonneras tout dès la première minute.. Fermeté , courage , noble fierté... vertus inconnues à ma sœur : elle est tendre , elle n'est que tendre ; elle croit avoir tout fait , lorsqu'elle a été bien tendre , bien généreuse... bien imbécille. Eh !

voilà comme on les perd... Oui, je te gronderais : mais il vaut mieux quitter ce sujet. Madame, voilà mon second cayer.

§ II.^D

UTILITÉ DES SPECTACLES.

Après les aveux que j'ai faits dans le premier §, on connaît assez quelles sont mes vues, lorsque je soutiens, dans celui-ci, l'utilité des Spectacles ; le coup-d'œil que je dois y jeter, vers la fin, sur huit questions importantes, achevera de montrer, que je ne suis rien moins qu'indulgente pour les abus dans la Représentation, & les indécentes dans le Drame.

Je me rappelle d'avoir avancé, « que le Théâtre pouvait être utile, par ses Drames, par la Musique, par les Danses, par le plaisir qu'il procure ». Je veux que chacun se prouve à soi-même cette vérité, en ne consultant que la nature & la raison ; & que l'honnête-homme puisse se justifier l'emploi des heures qu'il donne aux plaisirs innocens.

Nous sommes ; être agréablement est le but de tous nos soins, le terme de tous nos vœux, de tous nos appétits ; cet ambitieux que vous voyez

remper, ne s'abaisse que parce qu'il espère parvenir par-là, à maîtriser : il semble qu'il essaye jusqu'où il pourra ravalier un jour impunément la triste humanité : l'avare qui se refuse le nécessaire, ne le fait que parce qu'il a mis tout son bonheur plutôt dans le pouvoir de goûter les plaisirs, que dans leur jouissance : l'Indien & le Japonois qui se déchirent en l'honneur de Fo, espèrent en souffrant des douleurs horribles, se rendre plus sensibles aux voluptés qui les attendent ; ils ressemblent à ces gourmands qui ne se livrent à de violens exercices, que pour exciter vivement l'appétit, & goûter ensuite avec plus de sensualité le plaisir de le satisfaire. Voyez ce père tendre, qui s'épuise de travail, pour qu'un jour son fils & sa fille reçoivent de sa main, en le bénissant, un bien plus considérable au jour de leur mariage ; c'est que pour lui, le plaisir d'être le bienfaiteur de ses enfans, est le plus doux de tous : jetez enfin les yeux sur l'homme assis au dernier degré ; voyez-le durant la semaine se livrer aux plus rudes travaux ; c'est qu'il entrevoit qu'ils doivent, au bout des six jours, lui fournir le moyen de s'abandonner à la joie. Tout, parmi les êtres animés, tend au plaisir : mais cette pente est plus forte, plus éclairée dans l'homme ; elle le porte à rechercher avidement ce qui peut lui procurer, ou des sensations flatteuses par rapport au corps, ou des perceptions agréables par rapport à l'esprit, ou de doux sentimens capa-

bles de fondre la glace de son cœur. Or l'Être raisonnable si vivement entraîné vers ces trois genres de plaisir, les trouve réunis dans le Spectacle dramatique. Voudrait-on que ce goût si naturel fût un penchant vicieux ; & l'objet qui le satisfait, sera-t-il un amusement coupable ? Oser l'avancer , ce serait accuser la Divinité même.

Jour agréablement de son existence est le but que le Sage se propose, en suivant la vertu : il fait que le desordre & le crime n'enfantent que la douleur : si c'était-là la doctrine d'Epicure, tout honnête-homme est Epicurien. Il ne se fatigue pas, pour courir après les plaisirs honnêtes ; mais il en jouit, lorsqu'ils se présentent, il les approuve, il favorise leur existence, il aime à les voir se multiplier. Les agréables accords de la Musique transportent son âme ; ils lui peignent la divine harmonie des productions du Souverain Être, & le remettent à l'unisson avec tout lui-même : la Danse ajoute à l'agréable sensation que produit la Musique ; ce dernier art est une émanation du premier : il réalise aux yeux, ce que les sons font percevoir à l'oreille ; une joie délicieuse, redoublée se glisse par deux sens à la fois dans son âme ravie. La manière dont ces deux Arts excitent aujourd'hui les passions, n'est qu'un chatouillement agréable. Il est vrai qu'en les joignant au Drame, c'est autre chose. Toutes nos Pièces ne sont

pas également estimables : mais quoi qu'on ait dit de notre Dramatique , nous n'en avons pourtant aucune à qui l'on puisse reprocher d'autoriser le crime , & de présenter des Tableaux d'une indécence révoltante. Le gouvernement sage des Nations modernes n'a jamais souffert sur nos Théâtres des Drames licencieux comme ceux d'Aristophane & de ses Prédécesseurs ; ni de Danses comme ces Pyrrhiques obscènes , si courues des Romains. Tout se ressent chez nous , de cette excessive délicatesse , qui ne veut que des couleurs douces ; qui tempère le terrible , amoindrit le grand. Je ne crois pas que nous ayions pas plus de vertu que les Anciens ; mais nous rougissons du vice qu'ils affichaient , nous voulons qu'il se cache. Serait-ce par un raffinement de sybarisme ? Il ne m'appartient pas de médire de mon siècle. Je dois seulement dire , que nos Drames actuels sont presque tous , tels que les plus sévères d'entre les Anciens n'y eussent trouvé rien à redire. Ce n'est pas assez pour nous , dira-t-on , dont les mœurs sérieuses par une Religion auguste , ne peuvent admettre le plaisir comme plaisir. A la bonne heure : admettons le plaisir comme délassément nécessaire ; les danses & la Musique comme procurant ce délassément : les Drames Français , comme renfermant toujours quelque leçon utile , comme éclairant l'esprit , formant le cœur , nous apprenant à nous tenir sur nos gardes ; le Théâtre de

la Nation comme une Ecole du monde, où les jeunes-gens achèveront leur éducation avec moins de danger qu'au milieu de bien des cercles. Regardons notre Spectacle & ses Drames comme un moyen toujours prêt, dont la Puissance Souveraine peut faire usage pour inculquer aux Peuples telles maximes qu'elle croira convenir; en temps de guerre, par exemple, l'héroïsme patriotique; durant la paix, les Associations avantageuses, le goût des Arts utiles, du Commerce, des travaux profitables à la Population, &c. Il paraît que nous ignorons encore tous les usages de notre Théâtre, & que nous ne connaissons pas toute l'utilité qu'on en peut tirer, pour exciter l'émulation, donner aux récompenses de la Vertu un champ digne d'elles, au châtimement des fautes publiques un tribunal redoutable. Que les Grecs ont de ce côté-là surpassé toutes les Nations! & qu'il serait glorieux pour nous de les imiter! Déjà Turenne & Saxe ont été couronnés sur le Théâtre; & l'on y a loué l'illustre Rejetton des Condés. *Voyez* la Note [G].

Mais, avec quel avantage n'établit-on pas l'utilité morale de nos Spectacles, s'il est certain, que le but de la plupart des Pièces modernes, est de nous peindre la Vertu toujours aimable, & de rendre le vice toujours odieux? De pareils Spectacles font bien au-dessus de tous ceux des Romains, & même des Comédies Grecques les plus décentes; en

rassemblant les hommes , ils doivent adoucir leurs mœurs , par le plaisir ; les corriger , au moins des vices grossiers , & sur-tout de l'insociabilité. L'homme isolé , sauvage , est vicieux sans honte , comme sans remords : l'homme en société , a pour aimer l'honnête & le beau , un aiguillon puissant , dans l'approbation de ses semblables : c'est donc une grande vérité que celle-ci , *Il n'est pas bon à l'homme d'être seul*. Mais en reconnaissant que la Comédie peut & doit être un correctif salutaire , j'ose dire que la manière de représenter en a jusqu'ici retardé , ou même anéanti les effets. C'est à quoi je me propose de remédier dans le § III.

« Si les Représentations théâtrales sont utiles aux mœurs » ; voila la question qu'un certain Auteur nommé *Cicéron* (1) , a , dit-on , jadis décidée à leur desavantage ; & qu'un homme plus connu des femmes par la *Nouvelle Héloïse* & le *Devin de Village* , décide bien plus sévèrement encore : puisqu'il prétend qu'elles sont pernicieuses , destructives pour les bonnes mœurs & pour *notre vertu* (2). Quel-

(1) *O præclaram emendatricem vitæ Poeticam , quæ si flagitia non probaremus , nulla esset omnino !* Tusc. l. 4. [Cependant ce même Cicéron appelle ailleurs les Dramatiques, *les Poètes amis de l'innocence*]. Note de l'Éditeur.

(2) Monsieur Rousseau dit dans sa *Lettre à M. D'Alémbert* , que *c'est par la fureur des Spectacles qu'Athènes a péri*. Je n'en savais rien. Je penserais même que les
que

que grands que soient les noms de ces deux hommes, on a vu que je n'étais pas en tout de leur avis. Le premier, probablement, parlait des anciennes Tragédies Grecques, où l'on voit les trahisons, les meurtres, les incestes, les parricides; des Pièces satyriques d'*Aristophane*; des Comédies de *Plaute* & de *Térence*, qu'une Française lui abandonne de bon cœur: l'autre n'a sans doute en vue que de conserver à sa bicocque de *Genève*, dont je me soucie très-peu, son urbanité suïsse, le droit de s'ennivrer, l'agrément de médire à son aise, & le plaisir, un peu plus réel pour la jeunesse des deux sexes, de danser quelquefois ensemble. Mais dans notre Patrie, & dans toutes les grandes Villes du Royaume, où il se trouve beaucoup de Riches, que le Spectacle ne dérangera pas, comme les Citoyens de *Genève*, de leurs importantes occupations, il est essentiel qu'il y en ait. Il ne l'est pas moins, que le Peuple lui-même ait la satisfaction de partager au moins une fois dans la semai-

Romains, dont on aurait pu le dire avec autant d'apparence de raison, n'ont pas péri par la fureur des Spectacles; quoiqu'Auguste s'en soit servi pour assoupir leur liberté: c'est par l'extrême pauvreté des uns, & l'opulence excessive des autres que les Romains devinrent esclaves; & c'est aussi par-là probablement qu'Athènes a péri: le riche achète toujours le pauvre, & celui-ci aime mieux se vendre que de mourir de faim.

ne, les plaisirs des Grands : c'est le moyen de se consoler de six jours de travaux & d'humiliation (*). Cette raison suffirait, indépendamment des autres, pour prouver l'utilité des Spectacles, c'est un objet important, noble, relevé, digne de toute l'attention du Gouvernement, de chercher à satisfaire le peuple, en lui procurant des délassemens honnêtes. Il en résulte de grands avantages; outre l'aménité de mœurs qu'ils procurent, c'est par le Théâtre qu'une aimable Philosophie pénètre dans tous les Ordres de l'Etat; (ceci prouve combien on doit épurer la source des amusemens publics): l'enchantement des Représentations, & de leur brillant

(*) Oui, peut-on dire avec monsieur Rousseau, *pourvu que le peuple s'amuse, l'objet des Spectacles est assez rempli*. Que sera-ce, si cet objet n'est pas le seul? si le Spectacle forme la Jeunesse, & réjouit le Vieillard? si les plaisirs qu'il nous procurera, dérivent de notre nature; si le père y voit briller les talens de son fils; si le fils goûte l'inexprimable plaisir d'ennivrer de joie le cœur d'une tendre mère? Cela n'est pas aujourd'hui; mais cela serait, si l'on voulait. Je sens bien qu'un Sage, parvenu avec peine à se former un bonheur uniquement fondé sur ses devoirs remplis, est plus heureux que ceux qui cherchent au dehors les amusemens & les distractions. Mais où cet homme existe-t-il? Si pourtant il existait, la Réforme serait inutile pour lui, & l'on n'aurait travaillé que pour la foule des imparfaits qui ont besoin de sortir d'eux mêmes, de s'étourdir sur leurs peines & sur les injustices des autres,

Spectacle, distrait les hommes d'objets désagréables; au sein des Ris & des Jeux, ils se trouvent forcés d'oublier jusqu'à leurs calamités : par là l'on fait aimer au Citoyen un pays où il trouve des plaisirs inconnus ailleurs. Combien d'Etrangers les Spectacles seuls de la Capitale n'y retiennent-ils pas? Le Genevois lui même, resterait au sein de sa famille & de sa Patrie, s'il pouvait y jouir de l'amusement qui lui fait aimer Paris? Au lieu d'improver ces divertissemens publics, il serait à désirer qu'on les protégéât plus spécialement, qu'on les annoblît, qu'on en fît, comme chez les Grecs & les Romains, une affaire d'Etat; que, s'il était possible, le Citoyen y fût admis sans paraître contribuer en rien à la dépense (*). Mais on ne peut

(*) Pour éviter la confusion, on mettrait à la tête de chaque quartier, un *Édile*, qui ferait, à son tour, distribuer les billets dans chaque maison de son district. Les *Édiles* des Spectacles auraient chacun leur semaine, où ils présideraient au Théâtre. En faveur des Grands, il y aurait des places, telles que les Premières Loges, où on les admettrait toutes les fois qu'ils se présenteraient, sans égard au jour de leur quartier; ces places seraient taxées. On accorderait de même l'entrée journalière aux *Auteurs*. Le Spectacle serait soutenu sur les fonds publics; & ce que l'on propose ici pourrait avoir lieu, même en exécutant le nouveau Plan, quoiqu'on ne suive pas cette idée dans la disposition des articles qui regardent les Salles de nos Spectacles.

rendre au Théâtre l'ingénuité de condition, qu'ait lui faisant subir des changemens aussi considérables qu'avantageux, sans pourtant adopter tous ceux qu'a proposé Riccoboni.

Personne sans doute n'aurait plus d'intérêt que nous à desirer, comme le voulait cet Auteur, que les Comédiennes fussent pour jamais bannies du Théâtre réformé : mais cette proposition me paraît également odieuse à faire, injuste & inadmissible. Je ne saurais croire que les peintures de l'amour & la présence des femmes, fassent tout l'inconvénient de nos Spectacles. Loin de-là, je soutiens que si, d'un côté, ces deux objets peuvent être dangereux sur la Scène ; de l'autre, l'expression honnête & délicate du plus doux sentiment de notre âme, est ce qui peut donner aux Pièces tragiques ou comiques, un plus grand degré d'utilité ; & que la présence, le jeu des femmes sera précisément, lors de la Réforme proposée, ce qui rendra le Spectacle national plus réservé, plus digne de notre respect & de notre vénération. Quel ennemi du genre humain entreprendrait de bannir de nos plaisirs l'amour & les femmes ? Ignore-t-on, que dans un Pays tel que le nôtre, où elles sont réellement la moitié de la Nation, puisqu'elles y sont admises au gouvernement public & particulier des familles ; qu'elles y sont l'ornement de la Cour, l'embellissement des Villes ; que leurs atours

& leurs charmes augmentent la pompe des plus augustes cérémonies ; ignore t-on , dis-je , qu'on ne peut les exclure d'aucun divertissement , soit comme Actrices, soit comme Spectatrices, sans s'exposer à le voir bientôt desserter par les hommes ? Un Français , pour se réjouir , veut être animé par les regards des Belles ; loin d'elles il languit. Un Anglais, en se noyant de punch & de thé , s'amuse à régler l'Etat , fronde le Ministère , & souscrit pour Wilkés ; le Germain oublie tout à force de rasades ; le Français existe par les femmes : si quelquefois elles l'amolissent , plus souvent encore un coup-d'œil , un sourire de leur part ont suffi pour faire des héros. Riccoboni , convenons-en , avait trouvé , ainsi qu'il le desirait en proposant d'ôter les rôles aux femmes , le vrai moyen d'anéantir le Théâtre. Eh ! pourquoi l'anéantir ? N'est-il pas , comme on l'a prouvé si souvent , utile par le plaisir qu'il donne , par la morale que renferment ses Pièces , par les occupations dangereuses & le jeu ruineux qu'il fait éviter à tant de gens ; par cette politesse , cette urbanité , qu'il introduit parmi le Peuple , sur lequel tout ce qu'il voit au Théâtre impressionne toujours beaucoup ? Non , l'homme sensé , & même l'homme religieux , n'auront plus rien à reprocher au Théâtre , si l'on exécute notre Projet ; le demi-vertueux n'y verrait aussi rien à desirer : le méchant pourra peut-être en abuser encore , mais le sage en profitera.

Monsieur Rousseau n'envisageait pas le Théâtre sous ce point de vue, lorsqu'il demandait :

- « 1. Si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes ?
- » 2. S'ils peuvent s'allier avec les mœurs ?
- » 3. Si l'austérité républicaine les peut comporter ?
- » 4. S'il faut les souffrir dans une petite ville ?
- » 5. Si la profession de Comédien peut être honnête ?
- » 6. Si les Comédiennes peuvent être aussi sages que d'autres femmes ?
- » 7. Si de bonnes Loix suffisent pour réprimer les abus ?
- » 8. Si ces Loix peuvent être bien observées ?

Mais on peut lui répondre : 1. En eux-mêmes, les Spectacles sont bons, louables, utiles : tout ce qu'on a dit jusqu'à présent tend à le prouver : & si cela ne suffit pas, le Sage de Genève, lui-même, dans une Note tirée de l'*Instruction Chrétienne*, convient que non-seulement les Spectacles en général sont bons (ce qui ne pouvait être révoqué en doute), mais que nos Pièces de Théâtre, « en tant qu'on y trouve une peinture des caractères & des actions des hommes, peuvent donner des leçons utiles & agréables pour toutes les conditions.

2. La réponse à la première question, résout aussi celle-ci : les Spectacles, s'ils sont utiles, peuvent s'allier avec les mœurs. C'est en confor-

dant exprès trois choses, fort distinctes, quoique liées entr'elles, que monsieur Rousseau a paru attaquer victorieusement les Théâtres dramatiques; ces trois choses sont le *Spéctacle*, le *Drame* & l'*Histrionisme*. Examinons-les tour-à-tour. Le *Spéctacle* est un amusement permis de droit divin & de droit humain: il se trouve par-tout dans la nature; le plus beau de tous est le Ciel lui-même: la majestueuse étendue des mers, la variété des sites & des campagnes, la sombreté des forêts, l'éclat des montagnes de neige, l'émail des prairies, nous en offrent de moins beaux à la vérité, mais plus à notre portée: les Armées, les Combats, les Assemblées, les Fêtes, les Cérémonies des Religions en font un autre genre plus rapproché de l'homme: enfin, il y a des *Spéctacles* proprement dits, que l'homme social se prépare, qu'il assaisonne de tout ce qui peut flatter cette avidité de voir qui lui est naturelle: les uns consistent en courses, en combats d'hommes & d'animaux, & sont purement matériels; les autres (& c'est de ceux-ci dont il est question) satisfont la vue par les décorations d'un Théâtre, le jeu des Acteurs, en même-tems que par le *Drame* ils parlent au cœur & à l'esprit. Le *Drame* peut corriger les mœurs, il peut les corrompre; ces deux effets opposés résultent non seulement de la nature de la Pièce, mais encore des qualités ou des vices du Comédien. Si la Pièce

est sage , instructive , comme le *Misanthrope* , le *Menteur* &c. en elle-même , elle doit corriger , épurer les mœurs : Si l'Acteur , si l'Actrice ont un autre but que de seconder le but du Drame ; si l'envie de plaire , de séduire leur fait chercher à réveiller dans les sens une volupté dangereuse ; si leur conduite expose à la dérision les maximes que le Poète met dans leur bouche , c'est alors l'*Histrionisme* qui devient contraire aux mœurs ; c'est lui qui ne peut manquer de vicier & d'anéantir l'effet naturel qui devait suivre le Drame ; non que ce soit un inconvénient réel , que la plupart des Spectateurs se trouvent attirés aux représentations dramatiques par le plaisir que donne le jeu de tel Acteur ou de telle Actrice ; cet attrait non-seulement augmente leur nombre , mais contribue infiniment à leur faire goûter la morale & les leçons : cependant s'il est nécessaire que l'attente ne soit pas trompée , & qu'on trouve ce genre de plaisir à nos Théâtres , il est clair en même-temps qu'une Pièce est bien imparfaite , & loin du but où doit tendre la bonne Comédie , lorsque son Auteur , sacrifiant le principal à l'accessoire , n'a cherché qu'à donner le plaisir résultant de la Représentation : la Pièce est dangereuse , lorsqu'elle nous divertit par des scélératesses (*)

(*) Tels sont les *Méneches* , le *Légataire* , &c. ces Pièces , où l'on trouve un excellent comique , & qui

dans le Drame ; elle est inadmissible , lorsqu'elle ne plaît que par la volupté qu'y réveillent à chaque mot les mines provoquantes de l'Actrice , ou le jeu libre & fémillant de l'Acteur.

3. Je conviendrais donc , que l'austérité Républicaine ne peut comporter les Drames de ces deux derniers genres , parce que , eu égard au besoin qu'ont les hommes d'un contrepoids qui balance cette consentanété dont jouit le vice , ils sont presque toujours pernicieux ; non pas absolument par l'action en elle-même , mais par la manière dont elle est présentée , & parce que l'Auteur n'ayant cherché qu'à donner du plaisir , il a laissé toute leur force aux inconvéniens de l'*Histrionisme*. Je conviens encore que l'Auteur d'un Drame sachant que ce n'est pas dans sa Pièce seule qu'est la source du plaisir qu'on va chercher au Spectacle , il peut légitimement compter sur le jeu des Acteurs & les grâces des Actrices ; supposer que sa Pièce tirera son principal agrément & sa plus grande force , de la bouche qui doit la débiter : mais , par cette raison même , c'est à lui , s'il prétend au mérite solide d'être un Citoyen utile , estimable , à ne fournir au Comédien qu'un

peuvent servir de modèle pour l'économie théâtrale , sont néanmoins du genre le moins utile ; elles ne rendent pas assez odieux le vice qu'elles peignent ; elles ne peuvent qu'exciter le rire , & faire naître une stérile admiration.

jeu décent; à ne rien mettre dans la bouche des Actrices qui puisse par elles se changer en poison pour les Spectateurs. Il doit, s'il est honnête-homme, racheter autant qu'il est en lui, par le châtié de sa Pièce, l'inconvénient trop réel de la séduction qu'opère la Représentation. Lorsque la Pièce est vertueuse, comme le *Préjugé*, *Cénie*, *Nanine*, la *Gouvernante*, la *Pupille*, &c. le cœur de la jeunesse est attendri, ou plutôt, amolli comme la cire; il est prêt à suivre la première impression qu'on lui voudra donner; tout dépend de la société que le jeune-homme ou la jeune-fille vont trouver en sortant du Spectacle: les honnêtes-gens leur feront chérir l'union sainte du mariage; une Catin, un Célibataire égoïste, les plongeront dans la débauche. Le jeune-homme qui vient d'être ému, troublé, transporté hors de lui-même, s'est mis à la place de l'Amant; il a cru voir dans celle qui représentait l'Amante, l'objet qui doit faire sa félicité; son âme abusée, s'est élancée vers l'Actrice; la personne a fait oublier le rôle: dès le lendemain, il court revoir son enchantresse, & dans la bouche de cette femme, les maximes saines, salutaires ne font plus que parer des charmes de la vertu l'idole de la volupté. Voilà l'inconvénient de l'*Histrionisme*, même dans les Pièces estimables. Combien le danger ne croîtra-t-il pas, si la Pièce n'offre qu'une intrigue amou-

reuse, où de jeunes fous dupent un vieillard insensé ! Le tumulte des desirs, c'est donc tout ce qu'une telle Pièce excitera dans les uns ; un rire vide, un épanouissement machinale, seront tout ce qu'elle réveillera dans les autres. Supposons qu'un jeune-homme lise dans son cabinet, ou l'*Amphitruon*, ou les *Folies amoureuses*, *Zénéide*, l'*Oracle*, ou les *Fausse Infidélités*, &c. &c. Il sourit aux duperies, à l'ingénuité, aux plaisanteries, il s'amuse presque innocemment ; car il n'est pas assez affecté pour que ses passions soient émues d'une manière dangereuse ; mais qu'il voye représenter ces mêmes Pièces ; l'*Alcmène* séduisante, dont il se peint vivement la situation, qu'une gaze claire couvre à peine lorsqu'on la suppose entre les bras d'un Amant-dieu, remue furieusement son jeune cœur. Quel sera le correctif des *Folies amoureuses* ? Lorsque *Lucinde* & *Zénéide* auront porté la flamme au fond de son cœur, qui la dirigera, la modèrera ? Je sais que ces deux petites Comédies ne peignent qu'une innocente tendresse dans l'amant ; mais l'amante sort des bornes, & des Représentations de ce genre, doivent être interdites aux jeunes filles dont on veut que le cœur ne reçoive des loix que d'une raison sage & soumise. Dans ces trois Pièces, le jeune-homme ne voit que des objets séduisans ; il n'entend que des maximes libres ou mondaines ; on allume la volupté

dans ses sens, l'on parle à son cœur un langage passionné ; mais il n'y trouve pas un petit mot dont il puisse profiter. Les *Fausse Infidélité* présentent trois Originaux, le froid *Valsain*, le trépignant d'*Ormilli* ; le présomptueux *Mondor*. On ridiculise le dernier avec raison comme avec succès. Le premier n'est-là que pour le contraste, pour faire saillir le caractère du bouillant d'*Ormilli* ; caractère bien dans la nature, dont la Comédie fait un joli Tableau, mais que l'Auteur n'a pas eu l'art de présenter de manière à nous corriger : au contraire, l'on peut dire que le jeu de l'Acteur n'est propre qu'à rendre charmant un original vicieux ; à porter nos Petits-mâtres, à se donner de plus-en-plus son ridicule brillanté ; ils en seront plus insupportables aux yeux des femmes sensées, plus courus des folles ; ils ne prétendent que cela. Une Comédie qui ne corrige pas le vice, & n'attaque que le ridicule, est une mauvaise Comédie. Une Pièce qui connive au mauvais goût de son siècle, ne fronde que le vice & les ridicules qui déplaisent, caresse celui qu'on aime, est une Pièce dangereuse. En effet, on persifle *Mondor*, qui le mérite, & dont le personnage est odieux pour plus d'une raison ; & l'on ne condamne dans d'*Ormilli* que sa jalousie : sa ridicule vivacité, ce vice de caractère qui rend les hommes d'un commerce difficile, souvent insupportable, loin de lui nuire,

lui donne un air plus piquant. Mais on en veut à sa jalousie : prenons-y garde ; cette attention à toujours poursuivre la jalousie , à ne lui faire aucun quartier , pourrait bien déceler qu'on la trouve plus incommode que vicieuse , & qu'elle déplaît davantage aux hommes qu'elle gêne , qu'aux femmes qui en font l'objet. Est-ce donc un si grand mal que cette jalousie ? Elle n'afflige point la femme honnête & tendre , qui fait trop que ce sentiment accompagne toujours le véritable amour ; elle n'est un fardeau que pour la coquette. Malheur aux époux qui cessent d'en sentir l'aiguillon ; c'est une preuve qu'ils vont tomber dans la léthargie de l'indifférence , & qu'ils ne se réveilleront de ce triste état que pour se haïr. Mais ce n'est pas-là ce qu'on peut dire de plus fort sur cet acharnement contre la jalousie. Il opère une révolution funeste dans les mœurs : nos jeunes-hommes , parvenus à craindre ce ridicule , plus que nos femmes ne redoutent le crime de l'infidélité , les dernières suivent leur penchant que la Comédie n'a point attaqué , flétri ; & les seconds souffrent le désordre , de peur d'être honnis. Oh ! le bel effet de cette imprudente critique d'une passion naturelle , qui ne peut , tout considéré , que produire une plus grande sévérité de mœurs !... Si donc , l'Actrice fait souvent éprouver au Spectateur demi-vertueux , des mouvemens déréglés dans les Drames les plus sérieux

tels que la Tragédie, les Comédies les plus instructives, comme le *Tartufe*, le *Dissipateur*, &c. que veut on qu'il ressente durant la Représentation des Pièces que je viens de citer ? Que leur apprend le *Tuteur dupé*, dont on a laissé l'Auteur s'applaudir tout seul de cultiver ce qu'il nomme l'*ancien genre* (*) ? (Quel genre, bon dieu ! où l'on ne débite que des fadaïses ; où l'on ne voit que des espiègeries d'enfant & des balourdises de vieillard hors de la nature !) La bagatelle *Heureusement* est-elle faite pour donner aux *Dames* & aux *Martons* beaucoup de défiance, bien de l'éloignement pour nos jeunes Militaires ? Ces Pièces, ou plutôt ces jolis colifichets, par qui le vice est peigné, fleuri, ne sont rien moins que propres à en inspirer de l'horreur, dans un siècle où le plaisir conduit doucement au Vice sur le palanquin de l'Indolence. Que serait-ce si je parlais de ces Farces, si courues de nos pères, & beaucoup moins dangereuses pour eux, qu'elles ne le seraient pour nous ?... Concluons donc, que le Théâtre, uniquement composé des Pièces dans le genre dont je viens de parler, « ne peut être comporté par l'austérité » Républicaine » ; mais convenons, en consultant la raison, qu'en eux-mêmes, les Spectacles, sont légitimes, utiles ; qu'ils peuvent, par leur *argu-*

(*) Epître dédicatoire du *Tuteur dupé*.

ment ou leur sujet , instruire les hommes ; adoucir ; épurer les mœurs , aussi bien qu'ils pourraient les corrompre , que de bonnes loix (comme je le prouverai en deux mots , en répondant aux questions 6 & 7 ,) que de bonnes loix , dis-je , suffisent pour réprimer les abus : le *Comédisme* réformé , le Drame intéressant & châtié produiront cet avantage , écarteront tous les inconvéniens. On n'ignore pas d'ailleurs , que durant longtems les Spectacles se sont alliés chez les Romains , avec l'austérité de la vertu. Les causes du Sybarisme dans les mœurs , furent aussi celles de l'indécence & du dévergondage dans la Dramatique. On peut en dire autant à l'égard des Athéniens ; & quoique , chez l'une & l'autre Nation , les Drames n'aient paru dans leur plus grande gloire , que lors d'une corruption de mœurs presque générale , comme on en connaît la source , qui n'est pas dans les Spectacles , je me dispenserai de les justifier. A la vérité , lorsqu'*Auguste* voulut amollir les Romains par le plaisir , il abusa des Spectacles , des Arts , des Sciences en tout genre qu'il protégea ; il parut encourager un *Pylade* , un *Bacchylle* , dont les Mimes licencieuses achevèrent d'anéantir la pudeur , la décence , & même la pudicité Romaine : mais en sera-t-il moins vrai , que la Tragédie Grecque était plus propre à échauffer le patriotisme , qu'à corrompre les mœurs ?

Odave sentit bien que ce n'était pas les Antiquités de la République qu'il fallait mettre sur le Théâtre ; il n'eut garde de rappeler la mémoire des Brutus, des Camille, des Coriolan, des Regulus ; de retracer la catastrophe des Tarquins, des Decemvirs, des Manlius Capitolinus &c. il ne mit sous les yeux des Romains que d'obscènes Pantomimes. Ce fut peut-être, depuis Sylla, la politique des Grands qui priva seule les Romains de Tragédies patriotiques, comme celles des Grecs, dont quelques-unes sont les plus beaux monumens, qui nous restent de l'antiquité. Le Drame tragique, pour atteindre au degré d'utilité & de majesté dont il est susceptible, ne doit jamais être un Roman. La Grèce libre put voir avec satisfaction la fabuleuse histoire des familles de ses Rois qui s'étaient entredétruites, lorsqu'on représentait les *Œdipe*, les *Agamemnon*, les *Atrée*, les *Eriphile* : mais avec quels transports n'admira-t-elle pas, dans les *Perses* d'Eschyle, les Héros auxquels elle devait sa liberté ? La Tragédie nationale aurait ici le même effet, si nous célébrions nos grands hommes ; ces Drames ne pourraient qu'échauffer dans nos jeunes Citoyens l'amour de la gloire, du Prince (*) & de la Patrie.

(*) Ce mot n'est pas mis ici par flatterie ou par hasard ; dans une monarchie telle que celle des Français, l'amour des Souverains, vraiment pères d'un Peuple qu'ils ont affranchi de la tyrannie féodale, est la même chose que l'amour de la Patrie.

Oui,

Où, loin que la Tragédie & la bonne Comédie ne puissent s'allier avec l'austérité Républicaine, ce n'est que dans les Etats, ou Républicains, ou libres sous un Monarque, qu'elles peuvent se montrer, la première avec une majesté, la seconde avec une liberté inconnues par-tout ailleurs.

4. Pourquoi les Citoyens d'une Ville médiocre seraient-ils pour jamais privés des plaisirs que le Spectacle procure, surtout si l'on considère, que les desordres publics des Acteurs, & des Particuliers avec les Actrices, y seront plus rares; parce que le deshonneur qui fuit le vice, est toujours sûr dans un pays où tout le monde se connaît. Je vois même un avantage considérable à donner de-temps-en-temps cet amusement aux Provinces éloignées; il consiste en ce que le Spectacle dramatique, quoique momentané, retiendra chez eux les gens aisés, qui ne se verront pas dans la nécessité de venir le chercher coûteusement à la Capitale.

5. Il est hors de doute que la profession de Comédien peut être honnête: la rendre telle, est le but du Plan de Réforme, & j'y renvoie (*).

6. Non, jusqu'à présent, les Comédiennes n'ont pu que difficilement être sages; & ce qui est difficile, est rare. On va voir les moyens que j'indique, afin que les honnêtes-gens n'ayent plus rien à désirer de ce côté-là.

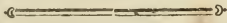
(*) Voyez le § III, Tit. ACTEURS, dans la VIII Lettre.

7. Pour que des loix soient efficaces, il ne suffit pas qu'on les ait rendues exécutoires, & qu'elles partent d'une puissance aussi légitime qu'absolue : il faut encore, qu'elles trouvent des sujets disposés à les aimer. Des loix sévères, réprimantes, ne seront jamais aimées par des Histrions; on en a donné la raison plus haut : il faut donc trouver des Acteurs que leur condition, leur état, leurs espérances obligent à penser différemment de ces gens-là. On verra, dans la suite (*) de quelle manière je propose de les former.

8. Les Règlemens seront suivis, lorsque les bonnes dispositions des Sujets en assureront l'exécution. Nulle puissance humaine ne peut obliger les hommes à observer une loi, qui aura plus d'inconvéniens que d'utilité; ou, si l'on veut, qui serait en sa majeure partie, contraire aux intérêts de ceux qu'elle doit régir. Si d'un côté, vous ôtez aux Comédiens actuels la considération, l'estime publique, les honneurs, en un mot, tout ce qui a du pouvoir sur l'âme des honnêtes-gens; & que de l'autre vous accumuliez les obligations, les devoirs; que voulez-vous qui les soutienne, & comment la balance gardera-t-elle l'équilibre? Mais, diront les *Misomimes*, prétendez-vous que des Baladins... Je ne veux rien qui soit contraire à la plus exacte décence : j'ai prévu vos objections; elles m'ont paru si fortes, que je n'ai pas cru

(*) § III, Lettre VIII.

qu'on pût les lever autrement, qu'en traçant une route toute nouvelle. Par cette manière de défendre les Spectacles, on voit que j'abandonne tout ce qui peut bleffer en eux la Religion & les mœurs; comme d'un autre côté, je soutiens ce qu'ils ont de légitime, d'honnête & d'utile.



Vous commencez à entrevoir où je veux en venir : à ma première, vous ferez entièrement au fait.

Votre aimable, votre charmant petit traître avance son Ouvrage.

Ah ma chère ! il vient de recevoir une de tes Lettres; il me l'a montrée: que j'en suis contente ! elle est comme je la desirais pour lui, & pour moi. Il me répète avec satisfaction les douceurs que tu me dis. . . . Cependant je trouve que tu t'es bien pressée ! à peine est-il ici. . . . faible épouse !. . . Tu fais mes conjectures : ce soir je verrai : je veux lui ménager un tête-à-tête. . . . Adieu : Monsieur Des Tianges, qui paraît, t'embrasse un million de fois : & moi, chère Ursule, je ne saurais te peindre la vivacité de mes sentimens pour toi.

 HUITIÈME LETTRE.

De la même.

Mercredi 27.

ST! paix! modérez-vous, Madame, & lisez, sans émotion, un poulet qu'on écrivait hier, & que finement j'ai surpris, avant qu'il fût achevé.

Comment vous peindrais-je ce que j'éprouve?... Du plaisir, des tourmens... Loin de vous, mais jouissant de la présence de mon ami, de l'entretien d'une femme que j'estime, que j'adore, dans qui je vois les grâces les plus touchantes unies à la vertu; j'ai peine à démêler mes sentimens: est-ce l'admiration seule, est-ce l'amitié?... Un charme inconcevable l'environne, & m'attache auprès d'elle. Madame Des Tianges...

Voilà tout: c'est dommage qu'on se soit arrêté en si beau chemin. Finira-

t-on ce Billet? Oui, sans doute : mais, le verrai-je? C'est ce que je ne saurais me promettre. Point d'adresse ; rien de clair, si ce n'est qu'on m'*adore*.

Si les écrits sont obscurs, la conduite ne l'est pas tant. Nous passâmes hier deux bonnes heures dans le jardin, seuls. Que de choses flatteuses j'entendis ! Il faut en convenir, ton galant mari est fait pour l'amour. Ne crois pas cependant, qu'il s'occupât toujours de moi : ton nom était à tout moment sur ses lèvres : Tu le *rends le plus heureux des hommes* ; je puis seule lui faire supporter ton absence : je suis son amie, sa protectrice ; je serais son azile contre l'ingratitude ou la légèreté de son propre cœur, si... On ne finit pas : on craint de toucher cette corde trop fort : elle rendrait un son aigre, déchirant pour des oreilles infidèles. Il goûte auprès de moi, cette douce paix que ta présence lui procure. Cependant, il est plus libre avec moi, presque plus

à son aise : (je ne vois pas cela). Et puis, on me prenait la main; on l'aurait baisée, je pense, si je l'avais souffert. D'où vient donc ses regards expressifs, ses intentions que je crois deviner, ne m'ont-ils pas mise en colère? Pour le malheur de notre sexe, dès qu'un homme paraît blessé par nos charmes, une tendre compassion doit-elle nous intéresser par lui, malgré nous-mêmes? Etourdies! comme si nous ignorions qu'il ne peut se guérir que par nos rigueurs ou par notre honte!... Mais c'est apparemment-là, ma sœur, la voix de la nature, toujours plus forte que le raisonnement. Nous nous sommes assis sur le gazon; il s'est mis à mes pieds.... Je ne savais comment me défendre de ses caresses: elles étaient bien vives de la part d'un frère; elles étaient bien respectueuses de la part d'un amant. Lui laisser voir que j'y découvrais un motif que peut-être il n'a pas.... montrer pour de petites chose

des rigueurs qui deviennent ridicules dans toute autre femme qu'une maîtresse, je ne pouvais m'y résoudre.... J'aurais pourtant bien voulu lire dans son cœur.... J'ai cru pouvoir l'attendre. Mais il ne s'est point avancé davantage; & dans un moment où je pensais qu'un indiscret aveu allait s'échapper, c'est toi qu'il a nommée. Oh ! comme ils sont adroits !... Je me suis levée; nous sommes rentrés. Il est encore impénétrable, comme tu vois.

Le mariage dont je t'ai parlé se diffère: on attend de Niort une Tante de mademoiselle De Liane, qui doit faire un présent considérable à sa Nièce: les jeunes Amans sont bien moins sensibles que moi à ce retard ! La présence de M. de Longepierre est nécessaire à Paris; il va partir... mais ton mari ne le suivra pas, je t'en réponds, si je puis le retenir encore.

Je joins à celle-ci mon troisième cayer : tu vas enfin y voir le but de mon Projet.

§ III.^{ME}

*MOYENS DE REMÉDIER À TOUS
LES ABUS, ET D'AUGMENTER
LES AVANTAGES DU THÉÂTRE.*

⚭
Loin de se déchaîner contre les Spectacles , & de les condamner comme absolument contraires aux mœurs , le Sage de Genève aurait du , ce me semble , travailler plutôt à les innocenter ; en prenant la route que je vais tracer , tous les inconvéniens qu'il trouve à établir un Théâtre dans son ingrate & chère Patrie , auraient entièrement disparu. Il y a peu de mérite à détruire ; il ne faut pour cela , ni travail , ni vigueur d'imagination : édifions plutôt ; l'être fut toujours préférable au néant (*).

(*) On devrait persuader de cette vérité , quelques honnêtes-gens , que la médiocrité de leur fortune éloigne du mariage. Car , quoi qu'en dise M. D'Alembert dans sa Réponse à M. Rousseau , l'existence est le premier comme le plus grand des biens : il est même le seul réel : un homme qui jouit de ses cinq sens & de la santé , est plus riche que Crésus : l'opulence , les honneurs , les divertissemens , la liberté même si naturellement aimable pour tout être pensant , ne sont que des accessoires du bonheur , auxquels l'imagination seule donne

« Le Théâtre, chez les Romains, était un lieu
 » vaste, magnifique, accompagné de longs por-
 » tiques, de galeries couvertes, & de belles al-
 » lées plantées d'arbres. On distinguait dans le
 » Théâtre proprement dit, trois parties, l'*Echaf-*
 » *faut*, ou la *Scène*, que nous appellons aujourd'hui
 » le Théâtre; l'*Orquestre*, que nous appel-
 » lons le Parterre, & l'*Amphithéâtre* ».

Dans le système comédiesmique que je propose, les dépenses exorbitantes & l'appareil majestueux avec lequel les Grecs & les Romains donnaient leurs Spectacles, ne seront pas nécessaires. Gardons nos petites salles ténébreuses; elles suffiront pour la plupart des sujets de nos Comédies: si quelquefois nos Tragédies s'y trouvent à l'étroit, tant-pis pour elles; ce genre de Drame ne forme pas encore, chez les modernes, la partie la plus importante d'un Spectacle fait pour les mœurs. Et dans le cas où nos Tragédies deviendraient plus utiles, en célébrant les Héros de la Nation, en retraçant leurs glorieuses actions, en nous faisant entendre de leur bouche, les belles maximes qu'ils ont pratiquées & qui les ont illustrés à jamais, on pourrait leur élever un Théâtre, convenable tout-à-la-fois, & aux Drames, & à la puissance de la Monarchie.

un prix plus ou moins grand. La preuve, c'est qu'un esclave Asiatique se trouve heureux sans la liberté, & que le Sauvage l'est réellement sans rien posséder.

J'ai lu quelque part , que les Lacédémoniens firent une Loi , par laquelle il était ordonné , que lorsqu'un mauvais Citoyen aurait ouvert un bon avis , avant de le communiquer à toute l'assemblée du Peuple , on devait faire répéter la même chose à un homme vertueux ; & quoique celui ci n'eût pas été capable de l'imaginer , c'était néanmoins de sa part qu'on la proposait à la multitude : « De » peur , ajoutait le divin Législateur de Sparte , » qu'une maxime sage , un decret utile ne parussent » sortir d'une source impure , & que par cette rai- » son , on ne se crût autorisé à y déroger ». J'ai trouvé cette conséquence si juste , qu'elle va servir de fondement au Projet de Réforme que je propose pour le Comédisme : nous ferons passer par le canal de bouches innocentes , les sentimens d'honneur , les maximes de grandeur d'âme , d'humanité , de fidélité , que nous voudrons inspirer à la Nation.

Voici mon Plan : je le divise en trois Titres , & par Articles , pour plus d'ordre & de clarté. Je parlerai d'abord de nos SALLES ; ensuite de nos PIÈCES , puis de nos ACTEURS.

NOUVEAU PLAN DE RÉFORME.

LES Drames qu'on représente sur nos Théâtres sont aujourd'hui de quatre sortes : la *Comédie* [B] a plus d'uti-

lité ; la *Tragédie* [C], plus de grandeur ; l'*Opéra* [D], plus de merveille ; la *Comédie-Ariette* [E], moins de perfection , & plus de Spectateurs. Les Drames de la seconde & de la troisième espèces sont à l'étroit sur nos petits Théâtres : il leur faudrait des Palais dignes de la majesté des Dieux & de la grandeur des Rois ; des Théâtres en un mot , (presque (*)) comme ceux de la Grèce & de Rome. Les Pièces dans

(*) J'ajoute *presque*, parce que la Langue Grecque, & même la Latine, n'étant pas sourdes comme la nôtre, leurs syllabes sonores, éclatantes, & leur Profodie devaient faire qu'on entendait les mots d'une plus grande distance. Ajoutez que les *Echæa*, & leurs Masques formés d'une tête entière & creuse, enflaient la voix ; [c'est de-là que ces Masques se nommèrent en latin *Persona*, du verbe *personare*, se faire entendre de loin ; & ce nom, par *métonymie*, passa même aux Personnages du Drame.] Voyez sur les *Echæa* la Note [G]. Malgré cela, une des raisons pour lesquelles les Pantomimes firent fortune à Rome, c'est qu'elles étaient plus propres que les Drames parlés à être entendues dans l'éloignement. Ainsi, lors même qu'ici l'on propose un Théâtre plus vaste pour nos Tragédies & notre Opéra, il ne faut entendre ce qu'en dit l'Auteur, que du lieu de la Scène, & non de celui des Spectateurs. [*Note de l'Éditeur.*]

les deux autres genres ne représentant que les actions des particuliers, s'accoutument de nos Salles; elles y sont ordinairement mieux placées que sur une Scène plus vaste : on en sent la [F] raison [F].

TITRE PREMIER.

[G] THÉÂTRES [G].

LES Salles de nos Théâtres actuels, destinés à la Comédie, peuvent donc demeurer telles qu'elles sont, quant au vaisseau; je ne vois de changemens à faire, que dans la forme de la Scène. Le *Proscénion*, l'avant-scène, ou le lieu de l'action, tout comme on voudra dire, est tantôt une Rue, une Place publique; tantôt un Sallon, quelquefois un Jardin, une Campagne, &c. Dans tous ces cas, on doit donner à la Scène une vraisemblance que je nomme, la vraisemblance *extérieure* ou *matérielle*. Lorsque la scène est dans un Sallon, dans un Cabinet, il faut éviter tout ce qui peut rappeler au Spectateur qu'il est au Théâtre: il serait à propos que les Coulisses semblassent absolument fermées; que les Acteurs ne pussent entrer ou sortir que par les issues convenables au lieu où ils s'entretiennent; qu'un Sallon eût au plus deux portes; je voudrais même que dans les Pièces à composer, où le lieu ne prêtera jamais, & sera le plus ordinaire possible, on se restreignît

La plupart du temps à une seule entrée : aujourd'hui, lorsqu'un personnage à fuir se présente, la trop grande facilité de l'éviter, détruit tout le plaisir de l'embarras, & nous prive d'une quatrième espèce de comique, que j'appellerais *comique de position*, & qu'on pourrait ajouter au comique de *pensées*, de *sentiment* & de *situation* ; d'un autre côté, l'illusion est détruite, dès que le Spectateur sent s'élever cette pensée, qu'on ne s'échapperait pas ainsi, sans être vu, d'un Sallon ou telle autre pièce d'un véritable Appartement : ce défaut ne résulte pas de la maladresse des Acteurs, ou seulement de la mauvaise disposition du Théâtre, il vient de l'Auteur : il est sur-tout sensible dans les Drames des Auteurs-Comédiens, qui paraissent ne se défier jamais assez de la nonvérité de la Scène. J'ajoute qu'on éviterait, par la nouvelle disposition des Couliſſes closes en apparence, que l'on n'aperçût l'Acteur qui attend le moment de paraître, ou qu'on ne vît l'artifice grossier qu'il emploie pour annoncer son arrivée, en frappant du pied, &c. Loin que l'on fasse attention à ces fautes de vraisemblance, il semble au-contraire qu'on prenne à tâche de les augmenter ; & l'on remarque sur notre Théâtre une Décoration comique, où les Couliſſes sont effectivement à-peu-près closes en apparence ; mais où la porte de face, trop courte d'une coudée, laisse voir à demi, durant l'entre-acte, le Personnage qui doit rentrer sur la Scène, quoique ce Personnage soit très-souvent supposé revenir de dehors : on y voit des galeries, des portes sur les aîles, qui feraient juger à ceux qui ne

connaissent pas notre Architecture , que nos appartemens sont ouverts comme des places publiques ; qu'on sort , en France , aussi souvent par la fenêtre que par la porte. Si le lieu de l'action , est une Place , alors les Coulisses , ouvertes , anglées ou colonadées , représenteront les Rues ; la Scène en plein air , vaste , majestueuse , pourrait être décorée de Statues , de Fontaines , & terminée par un Palais. Quand les Personnages seront censés s'entretenir dans la Rue , le Proscénion devant avoir moins d'étendue que pour une Place publique , l'espace retranché donnerait le moyen d'établir une ou deux pièces d'un appartement , sur la Scène , en ne laissant de libre qu'une avant-scène fort étroite : les portes ouvertes de cet appartement exposeraient aux yeux des Spectateurs , sans que les personnages se déplaçassent , les Scènes intérieures : nos Auteurs des nouveaux Drames profiteraient de cette disposition , pour mettre plus de naturel dans leurs Pièces , en mille circonstances où l'inconvenance & même l'in vraisemblance du lieu les tient à la gêne , & répand un air de contrainte sur d'excellens morceaux. La Scène pourrait quelquefois être partagée en deux , & les deux fallons seraient ouverts ou en même-temps , ou l'un après l'autre , suivant le besoin ou la convenance ; on ne tomberait ainsi jamais dans le ridicule de décoration qu'on voit , par exemple , dans la Comédie-farce de *l'Esprit-follet* , & dans cette scène de *l'Ecoffaisé* , où Friport rend visite à Lindane ; les Personnages ne se parle-

raient que dans le lieu qui leur convient , & les Acteurs seraient dans la situation la plus naturelle ; ils ne reviendraient pas sans sujet dans un endroit peu sûr pour eux , & qu'ils ont dû quitter. Enfin , si le Théâtre représente un Jardin ou une Campagne , on doit lui donner les perspectives les plus pittoresques ; on pourrait , par d'heureuses irrégularités , avancer , sur le Proscénion , des Arbres , des Bosquets , une portion de Parterre , & borner la Scène par un Côteau , couvert de pampres , ou d'iveuses , ou de sapins ; par une Rivière chargée de barques &c. on ne doit rien omettre , pour opérer l'illusion : la décoration est l'habit de la Scène [H] ; elle la [H] pare , l'ennoblit : soutenir qu'un Théâtre où l'on joue de bonnes Pièces n'a besoin ni de Décorations , ni de Danfes , ni de Musique , c'est ne pas se connaître à ses propres plaisirs.

Si nous jettons ensuite les yeux sur la *Tragédie* & sur l'*Opéra* , nous conviendrons qu'il y a des changemens bien plus considérables à desirer ; puisque ce n'est pas seulement la forme de la Scène , mais la Scène elle-même qu'il faut changer. Le premier de ces deux genres a pour lieu de son action , des Temples , des Palais , des Places publiques , des Campagnes , des Deserts sauvages ; le second va plus loin encore ; l'Océan , les Enfers , & même l'Empyrée ne sont pas un champ trop vaste pour lui. Parlons d'abord de la *Tragédie* ; car ce qui suffit pour ce genre , ne convient

pas toujours à l'autre. Nos Salles actuelles ne sont pas adaptées à ces Drames majestueux : il leur faut un Théâtre, où la Scène ait l'étendue nécessaire pour représenter l'approche des Armées, les Sièges des Villes, des Combats, un Monarque faisant la revue de ses Troupes, des Fêtes &c. Lorsque l'action se passe dans un Temple, il faut qu'on puisse voir des Sacrifices, des Cérémonies religieuses &c. rendues avec la dignité qui leur convient : les entrées & les issues peuvent être ici multipliées autant que la disposition de la Scène le permettra. Si le lieu de l'action tragique est une Place, il est nécessaire que le *local* ait bien plus d'étendue & plus de majesté, qu'il n'en aurait dans une Comédie : on a déjà perfectionné la décoration, sur nos Théâtres actuels, quand le Drame s'accomplit dans l'intérieur d'un Temple, d'un Palais ; on voit des colonades border & masquer les Coulisses ; il reste à corriger la mobilité du plafond, que l'air agite, l'ignobilité des Prêtres, l'automatisme des Gardes, &c. Une disposition de la Scène plus parfaite encore pourrait avoir lieu dans les Pièces à composer, & même dans quelques-unes de nos anciennes Tragédies ; elle contribuerait infiniment à augmenter la dignité de leur Spectacle : si dans *Britannicus*, par exemple, la décoration représentait un Palais, dont le portique couvrît l'avant-scène ; qu'un peu sur le côté fût la salle où Néron donne audience à la mère, à Burrhus ; où il écoute l'entretien de
Britannicus

Britannicus avec Junie ; & que cette salle fût ouverte dans ces scènes seulement : que le vestibule où se passe la plus grande partie de l'Action , fût le Proscénion ou le local vide de l'avant-scène ordinaire ; qu'un vaste Parascénion ou arrière-scène , formant une Place publique , se découvrit dans la scène qui précède celle du Récit , en ouvrant le fond du portique : que le Spectateur entrevît alors rapidement passer l'Amante du frère de Néron ; qu'il la vît tombante aux pieds de la statue d'Auguste , & sur le champ emportée par une foule ondulante , qui se précipite , qu'on repousse , & dont l'éloignement seul empêche d'entendre les cris ; qu'Albine racontant la consécration de Junie , montrât à Agrippine cette statue d'Auguste , encore environnée de Peuple & de Gardes &c. quelle illusion cette vue ne produirait-elle pas , sur-tout lorsque cet ensemble serait aidé de la majesté d'un Théâtre digne de la Nation ! Ce que je propose pour cette Pièce , pourrait s'exécuter dans toutes celles où le sujet du Récit s'accomplit à une distance proportionnée. Par ce moyen , l'on aurait une idée confuse de ce qui se passe dans le moment ; & le Récit qui vient ensuite , satisferait pleinement la curiosité , déjà vivement excitée. Quelle dignité n'aurait pas l'ouverture de notre *Iphigénie* sur une Scène qu'on pourrait étendre à une profondeur qui paraîtrait immense ! Puisque le sacrifice d'Eriphile mis dernièrement

en action dans cette Pièce (1), n'a pas réussi, on pourrait, avec moins de hardiesse, laisser entrevoir le tout, dans le fond de l'arrière-scène, à demi, ténébreusement; Clitemnestre entendrait des cris confus; elle appercevrait sa fille; une scène muette, de quelques minutes, mais terrible, sans changer un mot à la Pièce de Racine, porterait l'épouvante au fond de tous les cœurs (2). Dans les Tragédies où il y a des conjurations, on pourrait, au moyen du vide de l'arrière scène, opérer des prodiges d'illusion: supposons, comme je viens de le dire, qu'on décotivre au-delà du Palais, une

(1). J'avertis que dans ce que j'esquissé ici, je n'entens donner que des à-peu-près. Cependant j'ai vu dans le V Acte de *Dardanus*, un Parascénion tel que je le demande.

(2) J'ai été surprise que dans *Hamlet*, on n'ait pas réalisé, sinon aux yeux, du moins à l'oreille, l'objet qui excite la terreur du jeune Prince. Il y avait matière à donner un Spectacle nouveau, terrible, qui aurait peut-être réveillé le goût des Amateurs, assoupi par l'éternelle monotonie de nos Tragédies ordinaires. Plus de hardiesse dans l'imitation aurait assuré le succès de la Pièce. Le signe du doigt plusieurs fois répété, que fait à son fils l'ombre d'Hamlet, dans la Pièce anglaise, avant de prononcer un seul mot, son silence ténébreux, prêtent au tableau toute la teinte tragique dont il est susceptible. L'imitation française ne produit la terreur qu'à l'instant où le jeune Hamlet s'écrie derrière la scène: l'Acteur se fatigue en pure perte durant tout le reste de la Représentation. En France, les hommes énervent tout

place publique ; ne pourrait-on pas y placer un Conjuré , donnant le Spectacle muet d'un homme qui paraît haranguer les troupes qu'il rassemble , qui les excite , les conduit , combat à leur tête , est vainqueur ou vaincu ; les traits grossiers de ce tableau , vu dans l'éloignement , ne parviendraient aux Spectateurs qu'avec leur nuance de douceur & de dégradation : pour que cela ne distraît pas , ces mouvemens auraient leur effet dans le silence qui précède les grandes agitations , avant le commencement des Actes , ou seulement quand les entre-scènes laissent un repos nécessaire. Voilà pour la Tragédie seule : les autres *sites* ne se trouvent guères qu'à l'Opéra.

C'est à ce Spectacle que non-seulement la magnificence , mais le merveilleux même sont absolument nécessaires : il faut qu'il soit tout-à-la fois le triomphe des Arts , des Talens , & des Dons de la Nature : ainsi Peinture , Architecture , Sculpture , Machinisme , Danse , Voix , Musique , Actricisme , Poésie , tout cela doit y briller , produire l'étonnement , exciter l'admiration , enlever tous les suffrages : la seule chose qui pourrait y être médiocre , serait la Poésie , si d'ailleurs la Pièce était spectaculeuse , la Musique belle , les Décorations bien entendues , le Machinisme précis , le Jeu intelligent , & les Voix parfaites : la raison , c'est que , pourvu que le Poème soient chantant , que les pa-

roles fournissent des situations , & que les vers aient de la douceur , cela suffit pour constituer un corps à la Musique , lui servir de texte , lui tracer les passions qu'elle doit peindre : c'est au Musicien à reveiller la pitié , à causer la terreur , à faire naître la tendresse , à porter l'étonnement dans les âmes , à les pénétrer d'admiration (1). Le Décorateur doit le seconder par ses beautés muettes ; le Machiniste sur-tout doit se montrer attentif à ne pas donner du *miraculeux* pour du *merveilleux* (2). La Nature offre ici des modèles ; qu'un Dieu en courroux soit comme la foudre , qu'il laisse des traces terribles de son passage ; que la terreur le précède , & que l'épouvante le suive ; mais si Véus ou l'Amour descendent pour le bonheur du monde ,

(1) La Musique fait de deux sortes de peintures , de physiques , lorsqu'elle imite le chant des oiseaux , le sifflement des vents , les tempêtes &c. de métaphysiques , quand elle exprime les passions , comme l'emportement la gaîté &c. & nul autre des beaux Arts ne peut rendre ces dernières avec plus d'énergie.

(2) Dans ce siècle , le moins miraculeux de tous , on a vu plus d'une merveille , qui ont étonné & satisfait ; on les doit aux vives lumières qu'a répandues la Philosophie , & qui se sont élevées jusqu'au Trône.
 Quelques miracles obscurs , maussades , inutiles ont voulu se montrer ; on les a honnis.
 Voilà pourquoi nous n'aimons pas le miraculeux , & que nous sommes fous des merveilles.

que les fleurs éclosent sous leurs pas : si c'est Mercure , qui vient exécuter les ordres du Maître du Tonnerre , qu'il n'ait pas cet air mesquin , qu'on lui donne dans l'Acte de *Bacchus & Erigone*. Lorsque les infernales Déités ouvriront les abîmes du Ténare , qu'on entende d'affreux gémissemens ; un bruit comme lorsque les vents & le bitume enflammés s'ouvrent avec violence au volcan horrible au sommet de l'Etna ; que la terre s'allume sous les pas des Furies : sur-tout de la précision ; un Dieu qui manque son coup , tombe au-dessous du dernier des mortels , & n'excite que le rire du mépris.

La Scène change souvent dans un Opéra : tantôt elle présente des Jardins , des Campagnes délicieuses , de sombres Forêts : il faut que l'agréable y soit plus riant qu'aux autres Spectacles , le sérieux plus foncé , que les Deserts y soient effrayans ; les Temples & les Palais d'une magnificence digne des Dieux ou des Fées : la Scène y doit être vaste , & libre à cause des Danses ; mais qui empêcherait qu'on ne plaçât plus agréablement & plus naturellement les Chœurs ? Aujourd'hui , deux files d'hommes & de femmes , symétriquement arrangés le long des Coulisses , ne présentent que des figurés plates , immobiles , muettes , insensibles , la plupart du tems : ces automates répandent sur l'action le froid de leurs âmes , & détruisent l'illusion.

Pourquoi ne pas disposer sur les aîles du Proscénion, un double rang de colonnes, qui cacheront la moitié de ces Thermes insupportables, & qui leur permettant de s'agiter & d'agir, les multiplieraient à l'imagination ? pourquoi les voit-on chanter pour chanter, ne s'animer jamais (*) ; jeter, durant l'action des regards distraits, sourire & causer entre eux, tandis qu'ils ne devraient pas laisser échapper un geste qui n'eût trait à leur personnage ? Qu'on nous donne, on le peut, l'image d'une multitude agissante, curieuse, expressée ; & puisqu'on veut un Opéra, (c'est-à-dire un Spectacle tout-à fait inutile aux mœurs) qu'il soit du moins aussi parfait qu'il peut l'être. Il faudrait aussi, que, durant les Ballets, les Divertissemens, les Héros & les Héroïnes eussent une place moins ridicule qu'un banc, & où l'on ne pût leur parler des Loges voisines ; qu'on voulût bien les débarrasser d'eux-mêmes, ils ne savent souvent qu'en faire. Une sage disposition du Théâtre remédierait à tous ces inconvéniens : on fuirait l'inaction comme la mort du plaisir & de l'illusion ; on animerait tout, ou l'Acteur inutile quitterait la Scène.

Si mon esprit avait la vigueur de celui du *sexe fort*, j'en dirais bien davantage : mais je sens que je me lasse : une même matière, traitée trop long-

(*) Le beau Chœur de l'Acte de l'*Amour & Psyché*, ceux de *Zoroastre*, & peu d'autres, n'ont pas ces défauts.

tems m'excède : ma vue troublée ne voit plus qu'un assemblage confus de Décorations, d'Acteurs, d'Actrices... les dernières sur-tout... mais c'est un mal nécessaire.

ARTICLE PREMIER.

Parterre.

LES deux Hôtels des Comédiens Français & Italiens seront occupés par des Acteurs formés de la manière que le prescrira le Titre III; l'on ne fera d'abord dans l'économie théâtrale que de légèrs changemens : ainsi, le Parterre, mal-à-propos rétréci reprendra sa première étendue; un quatrième rang de Loges suppléera au Parquet : le bon ordre règne depuis long-tems dans le Parterre, par la suppression des sifflets : on ne voit plus le Spectateur confondu avec l'Acteur : la manière d'applaudir est le seul abus qui reste au Théâtre, de la part du Public (*). Le nombre des

(*) Il serait à desirer, qu'on pût aussi régler les applaudissemens. Un nombre de *Laudicènes* répandus dans nos Salles, applaudissent à-tort-à-travers : dans les

Billets fera fixé de manière , que le Spectateur ne soit pas trop gêné : la distribution se fera toute entière au Public, & l'on aura soin que cette règle soit mieux observée qu'elle ne l'est aujourd'hui : une balustrade fermée de deux portes défendra l'approche du Bureau : deux Sentinelles , à chaque porte , feront entrer & sortir , sans confusion. Les Billets seront à *une livre* , ci. 1 l.

A R T. II.

Amphithéâtre.

ON ne donnera plus d'entrées *gratis*,

plus beaux endroits, une partie des Spectateurs frappe des pieds & des mains , tandis que l'autre demande silence par un *st* qui ressemble au sifflement des couleuvres. Durant ce tintamare , l'homme sensé gémit , ou s'indigne de ce qu'on dissipe son illusion. Ne pourrait-on pas applaudir le bon Acteur sans lui couper la parole ? Les *Laudicènes Romains* & les *Sophoclées des Grecs* ne formaient un concours d'applaudissemens harmoniques , qu'à la fin des Pièces ; ils n'intérompaient jamais la représentation. Je sais bien que cet abus ne déplaît ni aux Auteurs ni aux Comédiens : mais joue-t-on la Comédie pour ces messieurs ou pour le Public ?

si ce n'est aux Auteurs, & aux Acteurs, pour eux-mêmes. L'*Amphithéâtre*, uniquement destiné pour les femmes, sera taxé à *une livre dix sous*, ci. . . . 1 l. 10 s.

Le nombre des Places sera fixé, comme au Parterre, & l'on ne délivrera que le nombre de Billets convenables, afin que l'on soit décentement.

ART. III.

Quatrièmes Loges.

ELLES seront à *une livre*, comme le Parterre : on les ouvrira aux hommes & aux femmes : il n'y aura de Loges à l'année qu'à ce quatrième rang. On ne pourra envoyer louer les autres que le jour même. Ci. : 1 l.

[Les Loges de la nouvelle Salle de l'Opéra, & celles du Théâtre de Mets, sont construites sans pilliers, & de la manière la plus avantageuse].

ART. IV.

Troisièmes Loges.

ON les destinera pour les hommes & les femmes ; elles seront taxées à *une livre dix sous*, comme l'*Amphithéâtre*, ci. 1 l. 10 s.

ART. V.

Secondes Loges.

ELLES seront pareillement ouvertes aux hommes & aux femmes; & comme ces places ne doivent être occupées que par des gens aisés, elles demeureront, en tout temps, à *trois liv. ci.* 3 l.

ART. VI.

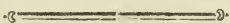
Premières Loges, Balcons, Loges grillées, Parquet.

CES Loges, & les autres Places distinguées seront, en tout temps, à *six livres, ci....* 6 l.

Aux premières Représentations, toutes les Places, à l'exception du Parterre, seront sur-taxées: savoir, les *Quatrièmes Loges*, à 1 l. 10 s. *Troisièmes Loges*, à 2 l. 10 s. *Secondes*, à 6 l. *Premières & autres Places distinguées*, à 12 l.

Un cinquième rang de Loges au pourtour du Parterre, comme Riccoboni le propose, [*Voyez § IV*, à la fin] est impraticable ici; parce que le Parterre étant pour la condition la plus nombreuse, on doit plutôt l'aggrandir que de le resserrer; c'est encore par cette raison qu'on continuera à y être debout, cette situation comportant un plus grand nombre de Spectateurs. La disposition la mieux entendue d'une Salle de Spectacles,

ferait qu'elle allât toujours en rétrécissant, & presqu'en cône tronqué, dont le bout le plus large serait le lieu de la Scène: par ce moyen, on verrait, de toutes les places le Spectacle en entier.



TITRE SECOND.

PIÈCES.

L'imitation des mœurs est le but de l'Action théâtrale ; dès qu'une Pièce représente exactement ce qui se passe & de la manière qu'il se passe, elle atteint ce naturel qui captive, & qui persuade : la vérité du Tableau séduit les yeux, plaît à l'esprit, intéresse le cœur ; chaque Spectateur, se dit, Je suis homme, tout ce que je vois ici a trait à l'humanité, & ne peut être étranger ou indifférent pour moi. L'art de l'Auteur dramatique ne se borne cependant pas, comme celui du Comédien, à faire un beau tableau, à l'animer, à le bien colorier, à le rendre agréable, frappant, achevé. Il faut que cet Art sublime attendrissent le cœur sans l'amoillir ; peigne la vertu contraire aux penchans du Spectateur, & la lui fasse aimer ; représente les vices favoris, & les fasse haïr, tout séduisans qu'ils sont, même avant de montrer le châtimeut qui les suit ; qu'il place sur la Scène non-seulement l'homme du monde, mais l'homme ami de la société, c'est-à-dire l'homme de bien. On peut dire que la Comédie intitulée *le Méchant*, reunit presque toutes ces qualités d'un Drame parfait. Elle peint au naturel : le

tableau n'est pas flaté, & le monument est peu honorable pour notre siècle; mais l'histoire du cœur humain aurait de grandes obligations aux *Plaute*, & aux *Térence*, s'ils nous avaient tracé le tableau des mœurs de leur temps avec autant de vérité, & qu'ils nous eussent par-là dispensés d'aller fouiller dans les horreurs Romaines ensevelies sous le fumier de *Martial*. Le vice, dans la Comédie du *Méchant*, est détestable dès qu'il se montre; les faiblesses de Florise excitent le mépris; la prévention de son frère impatiente; on a pitié du jeune étourdi, qui s'expose, en suivant les conseils du *Méchant*, à perdre une Maitresse qu'il aime. Dans toute la Pièce, on reconnaît un Auteur d'une appercevance exquise, qui fait tout, & qui fait tout mettre dans un jour convenable. On pourrait joindre beaucoup d'autres Comédies à celle-ci; mais une seule suffit pour l'exemple.

La Tragédie d'*Atrée & Thyeste* réussit supérieurement à donner de l'horreur pour le coupable, sans pourtant le punir; elle intéresse pour Thyeste, uniquement parce qu'il est homme & malheureux; ce mérite, si rare dans nos Tragédies boursoufflées, est seul capable de racheter bien des défauts. On en peut dire autant de *Mahomet*; car tout Spectateur raisonnable sent assez que la perte de Palmyre est un châtement trop faible pour un tel homme, & qu'il équivaut à l'impunité; au lieu que dans la catastrophe

D'une autre Pièce de M. de Voltaire, la perte de Zaire fidelle, ne peut qu'exciter le desespoir d'Orfmane, & le porter à se punir lui-même d'une vengeance précipitée.

Mais ce n'est pas assez, pour l'ordinaire, dans la Comédie, que le vice y soit laid, il faut qu'il y soit honteux. D'après cette règle, que doit-on penser de quelques Pièces comiques où le vice est quasi peint en beau, ou bien sous le vernis d'un léger ridicule, qui ne suffit pas pour le rendre odieux ? je citerai d'abord le *Légataire*, l'*Avocat Patelin* ; ensuite l'*Homme à bonnes fortunes*, & la *Reconciliation Normande* ; les deux premières donnent le succès à la scélératesse ; les deux autres, font rire le Public sur des vices qui sont le fléau de la société, & qu'on n'aurait dû peindre qu'avec les noirs pinceaux qui caractérisent les crimes dont ils sont la source ; c'est des Drames de ce genre, qu'on peut dire qu'ils affaiblissent l'horreur qu'on avait, avant de les voir, pour le vice qu'ils entreprennent de combattre. Il y a beaucoup de Pièces, qui ne sont recommandables que par l'intrigue ; ces dernières, à la vérité, punissent le ridicule ; mais elles récompensent l'audace : telles sont l'*Ecole des Femmes*, l'*Ecole des Mavis*, les *Ménechmes* &c. cette classe est extrêmement étendue : on invitera les nouveaux Auteurs à ne suivre de semblables modèles, que dans la conduite & non dans les mœurs de leurs Drames ; je

voudrais même qu'on cultivât peu le genre où la Comédie n'est qu'un joli Roman dialogué, telle est la Pièce intitulée *Amour pour-Amour*, *Zénéide*, *l'Oracle*, *les Grâces*, *le Mariage-par-supercherie*, & quelques autres. Il est donc nécessaire que dans les Pièces à composer imitatives de la vie commune, l'honnête-homme, dupe du méchant, conserve néanmoins sur lui la supériorité de la vertu; qu'un père, un tuteur, un mari, quoique trompés par des enfans, des pupilles, ou par une femme, (si l'on croit pouvoir mettre de pareils tableaux sur la Scène) ayent pour eux le cœur du Spectateur: [c'est l'effet que produit sur les gens sensés *Georges Dandin*; ils ne prennent pas le parti de Clitandre & d'une femme infidelle, contre un mari benêt & ridicule:] mais il est nécessaire aussi que ces Pièces montrent la source du desordre de l'épouse ou des enfans; que les parens soient punis de leur négligence dans l'éducation qu'ils devaient à ces derniers, & les maris de leur inconduite, par les tours qui leur sont joués; que les fourberies soient le comique de la Pièce, qu'elles excitent le rire, dans le moment où elles sont, & le mépris, lors même qu'elles ont réussi. Car il faut toujours que dans la Comédie le vicieux soit ou puni, ou changé; le vernis de ridicule qu'on est obligé de répandre sur lui, fait qu'on ne peut le laisser triompher, comme dans la Tragédie, sans inconvénient. En suivant cette méthode, on mettra toutes sortes

d'intrigues , tous les genres de vices & de ridicules sur le Théâtre , non-seulement sans danger , mais avec fruit. Malgré ce que je viens de dire , jamais il ne faut , comme Molière l'a fait trop souvent , immoler au vice le simple ridicule : on a peine à retenir son indignation , dans cette même Piece de *Georges Dandin* , en voyant la manie des hautes alliances corrigée par le triomphe du crime de l'infidélité : le rire , à cette Comédie , le rire devient criminel , car il peut être un assentiment secret à la coquetterie , à l'adultère même : Molière , en la mettant au Théâtre , est d'autant plus coupable de pervertissement de mœurs , que les tableaux y sont mieux faits , les situations mieux amenées , & que les finesses d'une femme galante ainsi présentées , peuvent devenir une leçon pernicieuse à plus d'une Spectatrice. Il était bien capable de traiter ce sujet autrement , & je pense qu'il l'eût fait , s'il n'avait été qu'honnête-homme & auteur : mais il était Comédien , & Chef de Troupe ; la Recette imposait silence à la Gloire. Ce sont des défauts de cette espèce qui font que les personnes sans prévention , en convenant que Molière est le père du vrai Comique de situation , de la véritable économie théâtrale , ne regardent pas ses Ouvrages comme de parfaits modèles , & qu'elles condamnent les mœurs du plus grand nombre de ses Pièces. Son *Misanthrope* , si sensément critiqué par monsieur Rousseau , plaît par l'action , & ne satisfait point par le dénouement ; son

Tartufe déplaît dans l'action, & satisfait au dénouement ; voila ses deux chef-d'œuvres : mais le *Glorieux*, le *Préjugé* plaisent & satisfont. Dans ces deux Pièces, on ne voit presque rien qui ne puisse servir de modèle ; le Personnage vicieux y est corrigé, non par un plus vicieux que lui, comme dans les Pièces de *Molière*, mais par un homme de bien, une femme tendre & sensible ; ce Personnage est puni, & changé ; ce qui constitue les mœurs les meilleures, & donne le dénouement le plus parfait de la Comédie. Passons maintenant à ce qui regarde la vraisemblance extérieure du Drame.

Je pense qu'il n'est point d'Auteur dramatique qui n'ait senti, que pour atteindre au naturel, au vrai, par la Représentation, il y aurait encore beaucoup de choses à désirer dans nos meilleures Pièces. Après la vraisemblance de Décoration, qui n'est qu'accessoire, mais que l'Auteur du Drame aura continuellement en vue, pour la régler lui-même en composant, il s'en présente une autre, à laquelle le Dramatique doit donner toute son attention ; c'est la vraisemblance dans l'action ou le jeu, qu'on peut regarder comme l'extérieur de la Pièce. Le Jeu, le Geste, toutes les Actions que les *Modelemens* (*) suggèrent à

[*] J'appelle *Modelemens*, les enseignemens que l'Auteur insère dans sa Pièce, pour en déterminer la pantomime, les silences, le vif, le tendre, en un mot la manière d'être dans les différentes situations du Drame, tout le jeu muet, & le mode du jeu parlé.

l'Acteur , doivent être aussi naturels , agréables , expressifs , que décens & honnêtes. Ce sera par cette attention sage , que les Auteurs pourront réussir à purger leurs Pièces des inconvéniens de l'Actricisme. Il doivent encore avoir la fermeté de ne pas forcer les situations , en recherchant des attitudes exagérées , pour complaire à l'Acteur ; le Mimisme le plus parfait n'est pas celui où l'Imitateur met en usage toute l'énergie qu'il peut donner à son rôle , mais celui où il approche davantage de l'idéalité (c'est-à-dire de l'idée que le Spectateur peut se former de la manière dont le personnage agirait lui-même) un exemple fera comprendre ma pensée ; le Saint-Albin du *Père-de-famille* n'agirait pas , réellement , comme l'Acteur le joue : la même chose de l'Orfelin Anglais , du Desfronais &c. Je fais bien que ce jeu forcé plaît , & que nous sommes dans un siècle où il est impossible qu'il ne prenne pas ; mais il n'est pas naturel. Je fais encore qu'il faut grossir les traits du tableau pour réveiller le Spectateur ; & qu'il est très-difficile de le faire par ce beau naturel seulement qui , au lieu de battemens de mains , produit l'illusion. L'Acteur , pourvu qu'on l'admire , est satisfait de lui-même , flatté , comblé , l'on en voit peu qui se contentent des succès tranquilles de *Lanoue*. Cette règle , de suivre la nature , peut s'appliquer au Tragique même ; ce genre veut de la grandeur , & point d'enflure ; que l'on exprime , & non pas qu'on mugisse. Voyez , dans *Mi-*

thridate, ce je suis vaincu, que l'Acteur actuel (*) a si bien exprimé : *Mithridate*, dans l'idéalité commune, n'eût pas autrement parlé. Evitons donc par la suite l'intempérance de jeu ; elle détruit l'illusion ; elle est aussi nuisible que la froideur.

Je ne parlerai pas ici de la vraisemblance du fond du Drame, qui doit régler l'action, l'intrigue, le caractère, le dénouement, & qui consiste à ne mettre sous les yeux du Spectateur que des actions convenables & possibles ; à faire parler les Personnages selon les circonstances, les sentimens dont ils doivent être affectés ; on peut recourir aux Dissertations de *Corneille* & à nos Poétiques ; mais j'envisagerai cinq autres degrés de vraisemblance assez négligés ; je veux dire, le *Langage*, les *Monologues*, les *A-parté*, l'*Usage des Valets & des Soubrettes*, & la *Position*.

1. Les discours fleuris, le langage précieux & recherché, les descriptions brillantes où l'art se montre doivent être bannies des Drames tragiques ; à plus forte raison de la Comédie. Cette règle importante, toujours recommandée, est aujourd'hui moins observée que jamais. J'ai connu un homme de Lettres, qui disoit, qu'il se trouvoit presque tenté d'accuser *Racine* d'avoir fait de trop beaux Vers : *Corneille*, ajoutait-il, avec sa mâle négligence, approcherait peut-être du ton qu'auraient pris ses Héros, s'il n'était pas toujours gigantesque & bourlousflé. Il regrettoit que les Vers du

(*) Le sieur *Brisard*.

Poète *Quinault*, eussent en pure perte, tant de délicatesse, de finesse, de douceur; c'est l'*Albane*, nous répétait-il souvent, qui met tout le fini de son art & les grâces de sa touche, à peindre un plafond. La manie des maximes le choquait davantage encore. Il disait, que lorsqu'elles sont trop multipliées, trop détachées, quoique excellentes en elles-mêmes, elles donnent aux Personnages un air pédant & raisonneur; que la manière des grands hommes, était de faire résulter la moralité de l'action; & que c'était la seule bonne, parce qu'elle était la seule qui fît une véritable impression. Il citait en exemples, *Corneille*, sur-tout *Racine*, *Crébillon*, dans la Tragédie; *Molière*, quelquefois *Regnard*, & *Desfontaines* dans la Comédie. En effet, ces vers détachés, si brillans dans *Lachaussee* & dans monsieur de *Voltaire*, ne cèdent certainement pas avec le style de conversation essentiel au Drame (*).

(*) J'ai fait depuis une observation à ce sujet; la voici: Les Payfans & les gens sans étude, emploient naturellement des maximes, dans la conversation, ce sont leurs Proverbes. On pourrait en conclure que l'usage des maximes est naturel & dans la plus grande vraisemblance. Mais il faut ici distinguer: l'homme sans instruction ne pense que d'après les autres; il en tire le plus de jugemens qu'il peut, pour s'éviter la peine de les former, par la comparaison & la réflexion: il est à présumer que comme les travaux corporels diminuent la

2. Je regarde le monologue de sens-froid comme un reste de l'imperfection de la vieille Comé-

faculté de combiner les idées , & que toute occupation fatigante abrutit , l'homme de peine aime mieux avoir recours à sa mémoire , que d'exercer sa judiciaire ; il est ravi de trouver des formules toutes faites qui l'en dispensent ; ces formules , outre qu'elles sont universellement reçues , n'exposent pas son amour-propre ; vraies ou fausses , elles sont avouées , & foudroient celui contre qui on les lance. Mais l'homme exercé à raisonner , qui jouit de toute son âme , dédaigne les formules ; il veut des idées qui soient à lui , & soumettre les autres à son propre jugement. Il lui faut , pour convaincre ses pareils , & être lui-même convaincu , non des axiomes détachés & quarrément vrais , mais des vérités résultantes des choses : telles seront celles que nous mettent sous les yeux la catastrophe du *Comte d'Essex* , la mort de *Danaüs* périssant victime de l'Oracle qu'il a supposé , &c. ou celles qui d'elles-mêmes résultent de l'ordonnance de l'action , comme dans presque toutes les Comédies de Molière , tant l'économie théâtrale en est excellente , malgré les défauts qu'on leur reproche. Les Ouvrages de Corneille , de Racine de Crébillon , de Molière , paraissent être des productions mâles , sorties d'un cerveau mûr ; & ceux de quelques Auteurs modernes , des faillies brillantes , des éclairs de génie que laisse échapper une bouillante Jeunesse. Je conclurais donc : Qu'au Théâtre , le Payfan s'étaye de Proverbes , Ésope de Fables , un Pédant de Sentences : mais que l'homme ordinaire parle par sa conduite , que le Héros soit grand , juste , pieux , inébranlable ; c'e t par des actions que les Héros instruisent

die. On a corrigé les expositions mal-adroites des Anciens ; la réforme aurait du s'étendre jusqu'au monologue. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens qui s'entretiennent haut lorsqu'ils sont seuls, & qu'on ne puisse en placer l'imitation sur la Scène : le Poète *Regnard*, dans son *Distrait*, fournit des exemples du monologue le plus naturel & le mieux employé : mais dans tout autre caractère, les occasions en sont rares : il doit du moins être court, comme d'une pensée, d'une affection, vivement & concisément exprimée. La plupart des Auteurs ont fait du monologue un usage ridicule : Montfleury, dans une de ses Pièces (*le Gentilhomme de Beauce*) régale le Spectateur d'un froid soliloque de trois pages, en deux scènes. Pour moi, je soutiens que des monologues tranquilles & longs, tels qu'on en voit une douzaine dans le *Préjugé*, dont à peine deux sont supportables (*), quoiqu'ils soient tous bien amenés ; comme ceux du *Jaloux desabusé*, moins naturels encore, &c. je soutiens que de tels monologues ne doivent pas être soufferts dans les Drame's à composer. Je fais bien que l'usage qu'on en fait est d'une grande commodité, pour qu'un Personnage révèle aux Spectateurs ce qui se passe dans son âme, lorsque ses réflexions produisent des événemens qui ne doivent pas être pressentis par ses Interlocuteurs : mais qu'on trouve un autre moyen d'imitation, celui-là

(*) Celui de la XIV scène du III Acte, & celui de la scène IX du IV.

n'en est pas un, & doit être rejeté : le monologue ne convient que dans l'emportement, ou toute autre agitation assez violente pour détruire l'empire de la raison : ailleurs, il est invraisemblable. Je pense qu'un Auteur adroit trouvera une ressource suffisante pour s'en passer, dans la disposition intelligente de ses personnages, & le sage emploi de l'apostrophe. [*Nota.* Ce moyen de perfection n'est proposé que pour les Drames imitatifs : l'*Opéra* & la *Comédie-Ariette* n'en ont pas besoin : d'ailleurs, le monologue tel qu'il soit, n'est pas déplacé dans ces deux genres : quand on est seul, & qu'on s'ennuie, il faut bien chanter pour tuer le tems : il n'est pas même nécessaire d'être à l'*Opéra* pour cela (*).]

3. On doit convenir que les Comédiens mettent aujourd'hui plus de naturel que jamais dans les *A-parté*, ou *A-parts* ; mais il n'est pas ici ques-

(*) La Musique est l'art auquel tout se rapporte dans l'*Opéra* : on peut donc y sacrifier un peu de vraisemblance, & saisir toutes les occasions de faire entendre de beaux airs. Or le Monologue est très avantageux à la Musique ; au-lieu que le Dialogue chantant, à moins qu'il ne soit vif & coupé, est d'un traînant désagréable : l'Acteur qui occupe seul la Scène donne plus de plaisir, parce que le Spectateur n'est pas distrait par un personnage écoutant, presque toujours embarrassé de lui-même tandis que celui qui tient la parole gazouille agréablement.

tion d'eux : je vais considérer ce moyen de représentation dans le Drame : je distingue de deux sortes d'A-part : l'*absolu* , qui ne s'adresse à personne , & le *mixte* , qui ne s'adresse qu'à un ou plusieurs personnages en particulier , & suppose qu'on n'est pas entendu des autres. Pour que l'A-part *mixte* soit naturel , il est nécessaire que lorsque le personnage laisse échapper les paroles que lui attrache la passion qui l'agite , sa position le mette dans le cas de n'être entendu que de celui à qui il parle. J'ai remarqué , que dans la lecture du Sonnet d'Oronte dans le *Misanthrope* , la disposition des personnages était vicieuse , & je ne crois pas que l'on puisse en disconvenir , j'imagine que pour y remédier , il faudrait les placer autrement , & même changer entièrement leur situation : par exemple , qu'ils fussent assis durant la lecture , & qu'une table séparât Oronte d'Alceste & de Philinte ; Oronte un peu en avant ; Alceste , impatient & distrait , tout près de Philinte , &c. Les A-parts mixtes sont ceux qui exigent la combinaison la plus exacte & la mieux entendue dans la disposition des personnages. Quant aux A-parts *absolus* , comme l'Acteur peut se détourner , s'exprimer à demi-bas , ou d'une voix suffoquée , il lui est plus facile de paraître s'entendre tout seul : mais les A-parts de ce genre ont l'inconvénient des monologues , c'est qu'ils sont rarement naturels , malgré l'attention du bon Ac-

teur à contraindre le geste & consumer l'expression ; c'est bien pis , lorsque le Comédien , croyant faire merveille , les accompagne d'un geste bien déployé , & d'un ton senti ; ils deviennent alors d'une invraisemblance si choquante , qu'elle ôte au Spectateur , sans que lui-même s'en apperçoive , le goût de la Représentation. Un A-part d'un vers entier est déjà trop long ; il serait à souhaiter , pour la perfection de l'art dramatique , que dans les Pièces nouvelles , on n'en introduisît que de quelques mots ; l'interjection , & nos phrases exclamatives sont les seuls A-parts naturels. Le Spectateur , dira-t-on , sent bien que le personnage ne fait que penser ce qu'il exprime tout haut. Je réponds ; trouvez le moyen de lui faire manifester ses pensées , sans qu'il fasse une chose insolite ; le Drame doit peindre vrai , lorsqu'il est sérieux : si c'est une Pièce bouffonne , où les invraisemblances sont même une espèce de faux brillant qui peut la faire valoir , mettez-y des monologues à refrain , aussi ridicules que la scène des stances du *Cid* , & des A-parts de quatre vers.

4. Nos anciens Comiques , à l'imitation de Plaute & de Térence , leurs modèles , ont donné trop aux *Soubrettes* & aux *Valets* : mais les Auteurs actuels consultent davantage les mœurs & la nature. En effet , on ne doit pas supposer sur le Théâtre , que les domestiques ont plus de part dans

les résolutions de leurs maîtres, qu'on ne leur en donne dans la société. Cette supposition est non-seulement contre le vrai, mais elle est dangereuse, en ce qu'elle peut induire quelques maîtres faibles, à se conduire ainsi ; ce qui les exposerait à donner dans tous les travers que l'esprit servile peut suggérer, par intérêt, par malignité, ou par défaut d'aperceance, &c. Si l'on dit, que c'est pour corriger cet abus qu'on l'a peint avec ses inconvéniens ; j'observerai qu'il est devenu si rare, qu'on ne le trouve plus guères que parmi de jeunes libertins, que le penchant au vice porte à se deshonorer aux yeux de leurs Valets ; & la Comédie, loin de corriger des Maîtres de cette trempe, ne fera que leur suggérer de vicieux modèles d'imitation. Supprimons les fourberies des Valets & des Soubrettes ; c'est une correction nécessaire aux mœurs comme à la vraisemblance. Il s'éyait peut-être aux Anciens, qui regardaient leurs Esclaves comme des hommes d'une autre espèce, de les supposer d'une nature méchante, & de croire qu'un Ingénu ne pouvait se porter au mal que par leurs conseils ; mais nous qui savons que les âmes des hommes sont égales dans toutes les conditions, n'ajoutons pas à la misère du pauvre, en le croyant incapable de vertu : n'avilissons pas les Maîtres, en les représentant toujours menés, & plus valets dans l'intérieur, que leurs gens ne le sont au-dehors. Je

n'entrerai pas dans de grands détails là-dessus ; je vais citer seulement la Soubrette du *Tartufe* ; cette femme est trop hardie , trop insolente ; son rôle , d'un bout à l'autre , est invraisemblable : mais le personnage de Juliette , dans la *Gouvernante* , a beaucoup de vérité : il est naturel qu'une Suivante ait un libre accès & soit fort bien , avec une jeune Orfeline , étrangère dans la maison où elle vit ; que cette domestique marque de la jalousie contre une Gouvernante nouvellement introduite , qui veut lui enlever la confiance de sa jeune maîtresse ; qu'elle ait des sentimens conformes à son éducation , & favorise en secret un Amant aimable , honnête , libéral. La Soubrette de la *Pupille* , n'est pas moins dans la vraisemblance morale : Lisette ne guide pas sa maîtresse , Julie garde elle-même son secret , &c. Le rôle d'Antoine , dans le *Philosophe sans-le-savoir* , est d'une belle convenance ; ce bonhomme , le *vieux Camarade* du Maître de la maison , le sert avec le zèle de l'amitié , l'enthousiasme de la reconnaissance , & la franchise de la vertu. Que ce tableau doit faire d'heureuses impressions ! & que ne peut-on le présenter à tous les maîtres & à tous les domestiques !

5. J'entends par *position* ou *situation* théâtrale , la manière dont l'Acteur doit représenter sur la Scène , soit assis , ou debout , en marchant , ou arrêté , à découvert , ou caché , &c. Les personna-

ges qui jouent assis , le sont presque toujours à-propos & vraisemblablement ; mais ils ne sont pas toujours debout avec autant de vérité , je dirais presque de *costume* , car ce mot peut s'appliquer aux usages , aux idées mêmes & à la façon de penser déterminée d'un Peuple , comme à ses habits (*). Bien des choses sont un obstacle au naturel de position sur nos Théâtres : les unes sont nécessaires , & sans remède , les autres peuvent se corriger : je mets au rang de ces dernières , l'obligation de s'approcher du trou du Souffleur , de ne le quitter que le moins qu'il est possible : celle d'avoir le visage tourné du côté du Spectateur , est du premier genre. Ces deux choses réunies gênent dans les mouvemens ; elles forcent l'Acteur à demeurer trop long-tems dans la même position ; mais comme il est indispensable qu'il se fasse entendre , & qu'on distingue sur son visage & dans ses yeux l'effet des passions , je ne vois ici de correction admissible , que pour le lieu qu'occupe le Souffleur , & celle de ces

(*) On trouve dans la Tragédie d'*Hypermnestre* de M. Lemierre , une faute de costume d'idées. Danaüs , au lieu de poignarder Lyncée , veut qu'il périsse sur l'échafaut , d'une mort ignominieuse. C'est donner à Danaüs des idées trop modernes. Dans le siècle des Achilles qui se vengeaient eux-mêmes , on n'avait pas encore raffiné jusqu'à punir davantage par la honte du supplice , que par la perte de la vie.

fréquentes échappades, où le personnage d'un Drame laisse-là celui qui l'écoute, pour apostropher du geste & des yeux la foule des Spectateurs : je conseille donc pour le nouveau Théâtre (supposés faits les changemens dans la forme de la Scène proposés plus haut) d'ajouter deux Souffleurs, & quelquefois trois à celui du Proscénion ; de les placer sur les aîles & au fond ; ces Souffleurs, au moyen de la disposition de la Scène, seront invisibles, quoique très-proche des Acteurs ; ils auront l'attention de prendre exactement le ton du personnage ; de sorte, que se trouvant très-éloignés des Spectateurs, il en résultera qu'ils n'en seront jamais entendus. Quant à la liberté des mouvemens sur le Théâtre, elle a été portée fort loin dans les Tragédies de monsieur de Voltaire, & dans quelques autres Pièces nouvelles ; la vraisemblance de position y a beaucoup gagné ; mais on pourrait rendre cette liberté plus grande encore dans les Drames à composer. Enfin tout le talent d'un bon Comédien ne le met pas à couvert des invraisemblances, lorsque son jeu doit être caché ; c'est la faute de la Pièce, qu'il ne peut corriger de lui-même : on est choqué de voir, dans nos anciennes Comédies, un Acteur au milieu du Théâtre qui en écoute d'autres, sans en être apperçu, quoiqu'il soit tout-à-fait en vue ; souvent ils sont obligés, pour lui tourner le dos de forcer leur position ; on remarque quelquefois

qu'ils ont jetté les yeux sur lui, & qu'ils les ont brusquement détournés : Molière qui possédait si bien les Modelemens du Dramatisme & toutes les autres parties de l'économie Théâtrale, donne souvent dans cette invraisemblance, les Auteurs-Comédiens qui l'ont suivi, ont fait pis encore. Pourquoi ces jeux d'enfant, puisqu'une nouvelle disposition de la scène, en laissant le Proscénion moins vide, parerait à cet inconvénient, & ferait que le personnage qui se cache, ne serait vu que de ceux dont il doit l'être ? Par ce moyen naturel, toutes les invraisemblances de position des anciennes Pièces se trouveraient corrigées, & les Auteurs des nouveaux Drames disposeraient à leur avantage des facilités que leur fournirait une Scène bien entendue.

Il y a bien d'autres sortes d'invraisemblances extérieures (qui sont les seules dont je parle, parce qu'elles n'ont pas été traitées) : la première est celle des habits; la seconde est celle du geste, du ton, de l'air, de la démarche; une troisième forte, qui ne regarde aujourd'hui que l'Opéra, c'est celle des Danfes, & même celle de la Musique, qu'on nommera mieux inconvenance, &c. je dois en dire un mot sous le titre ACTEURS.

J'ajoute à tout ce qu'on vient de lire, que dans les Drames destinés à être joués par les Acteurs que je vais proposer, on observera soigneu-

fement la décence d'action, de geste & de discours (1). Ainsi l'on retranchera des anciennes Pièces laissées au Théâtre, toute action d'improbité ou libre, tout geste formant une image provocante, capable de réveiller trop vivement les passions; toute expression propre à blesser l'oreille des honnêtes-gens; toute idée obscène ingénieusement enveloppée. Des exemples feront mieux entendre comment l'on peut manquer à ces trois sortes de décences; je les prendrai dans les premières Pièces qui s'offriront à ma mémoire. Dans l'*Ecole-des-Maris*, Isabelle, en trompant son Tuteur, donne sa main à baiser à Valère; cette action est indécente: aucun Spectateur ne voudrait que sa sœur ou sa fille en fissent autant. Voilà ma pierre-de-touche. On ne souffrira jamais de pareils tableaux sur le Théâtre réformé. Dans l'*Aveugle-Clairvoyant* (2), Damon parle à Léonore; celle-ci, qui le croit aveugle, répond en se tournant vers Léandre, son amant, & lui adresse les douceurs qu'elle veut que Damon prenne pour lui. On bannira de notre Théâtre ces

(1) Depuis quelque temps, les deux Théâtres français & italien, semblent suivre une route opposée: le premier a porté la décence jusqu'au scrupule; le second fait tout le contraire.

(2) Les Anglais ont imité cette Pièce dans la petite Comédie intitulée: *The Deuce is in him*; & je préférerais la copie à l'original.

actes d'impudence , c'est un mauvais Comique , que celui qui fait rire d'une mauvaise action. Dans *l'Avocat-Patelin* , tous les Spectateurs prennent intérêt pour un fripon ; l'on desire que maître Guillaume donne son drap , on applaudit aux extravagances qui lui font méconnaître son filou : une femme presque honnête se prête par nécessité à feconder son mari.... Oh ! le bel exemple ! est-il étonnant que notre Religion desaprouve de telles Pièces ? Dans *l'Usurier - Gentilhomme* , un Spadassin nous dit , qu'il faut que sa jolie sœur lui rapporte.... &c. cette indécence dans le discours ne fera plus soufferte. Autrefois , on voyait sur nos Théâtres , certaines indécences d'attitude , que les Bateleurs avaient mises en usage , pour exprimer des actions deshonnêtes ; on ne les retrouve guères aujourd'hui qu'aux Représentations de nos Baladins ; c'est un reste de ces gestes obscènes , que les Mimes avaient mis à la mode dans toute l'Italie. Il y a pourtant encore une autre indécence de geste , plus recherchée , plus fine , dont on n'est pas absolument corrigé ; elle consiste à accompagner une expression à double sens , d'un mouvement des yeux , des bras , ou du corps , qui fasse naître dans l'esprit du Spectateur , l'idée non décente exclusivement à l'autre ; il arrive par-là , qu'une Pièce en apparence fort sagement écrite , très-châtiée , devient néanmoins dangereuse à la repré-

sentation. Il ferait encore à desirer, qu'on ôtât de nos Pièces actuelles, ces tableaux d'une fille qui lute contre un débauché : je les trouve inutiles pour l'instruction, &, comme le geste interprétatif, ils ne sont propres qu'à lancer dans l'âme des étincelles d'une volupté peu délicate. Je cite en exemple de cette inconvenance sur notre Théâtre, la Scène du I Acte du *Glorieux* entre Lisimon & Lisette ; une Scène dans *Heureusement*, de Lindor avec la Suivante de sa belle Cousine. L'indécence d'expression n'est malheureusement que trop ordinaire dans nos anciennes Pièces les plus estimées : il faut absolument l'en bannir avant de les mettre dans la bouche des nouveaux Acteurs ; elle nous y révolterait ; notre siècle a des yeux si perçans, qu'il faut même éviter les termes naïfs, qui peuvent avoir une double entente : il ferait peut-être bien de braver une fausse délicatesse moderne, dans les Ouvrages ordinaires, destinés à n'être que lus ; mais sur le Théâtre, elle doit être respectée. Heureusement on a commencé depuis long-tems à épurer la Scène : les *Destouches* & les *Lachaussée* ont proscriit de leurs Ouvrages tous les mots grossiers ; on n'entend plus, dans les nouvelles Pièces, ces incongruités trop familières aux Dancourt, aux Montfleury, &c. mais on n'évite pas assez ces fines équivoques, que Regnard crut devoir substituer aux expressions, souvent trop crues, de son Maître. Corrigeons encore ; & que
l'homme

l'homme le plus scrupuleux puisse rire sans répugnance à la nouvelle Comédie.

La plupart des genres d'indécence que je viens de reprendre, n'existent pas à l'Opéra. Les Auteurs qui travaillent pour ce Spectacle se contentent de mettre beaucoup de fadeur dans leurs Poèmes : les mots d'*amour*, d'*amant*, de *flâme*, s'y font entendre à chaque rime ; *tout doit céder à la tendresse ; tous les cœurs doivent s'enflamer* : ces lieux communs feraient aujourd'hui peu d'effet, si les voluptueux Elèves de Terpsichore ne fondaient la glace du Drame.

Quoique je n'aye presque jamais en vue l'Opéra dans mon Projet, comme ce Spectacle, tel qu'il est aujourd'hui, nous est particulier, je lui destine le premier Article de ce Titre ; mais auparavant, je crois devoir ajouter quelque chose à ce qu'on en a vu dans la Note [D].

Le Théâtre de Polymnie est parmi nous, ce qu'étaient les Temples de *Vénus* chez les Anciens. Une troupe de Nymphes scandaleuses s'y font aggréger dans le seul dessein d'étaler de vénals appas : s'il est quelque différence entr'elles, & les Prêtresses de la Déesse de la Beauté, c'est que les dernières rendaient à *Cypris* un culte assidu, & que nos Filles d'Opéra ne sacrifient guères qu'à *Plutus*. Voilà pour les Actrices. Venons aux Drames qu'elles exécutent. Les vers efféminés du doucereux *Quinault*, nous représentent tantôt une Angélique qui fai-

céder sa gloire à une indigne passion ; tantôt une Armide tyrannisée par l'amour , qui n'épargne son ennemi que parce qu'il est beau ; ces deux Héroïnes immolent tout à la volupté : les Opéras les plus sages , seront ceux où , comme dans *Dardanus* , on immole tout à la tendresse : le plaisir , les jeux , la criminelle galanterie , voila la morale de l'Opéra ; genre d'ailleurs , qui , si vous lui ôtez sa mollesse & son sybarisme , sort entièrement de la nature. Aussi les Italiens , qui ont des Opéras dont le sujet est puisé dans l'Histoire , c'est-à dire , selon les nouvelles idées , les meilleurs Opéras possibles , ne tardèrent-ils pas à sentir , combien il était insipide de faire chanter des Héros , agités par la colère , transportés par l'amour , dévorés par l'ambition , expirans sous les coups de leur ennemi : ils ont perdu de vue ces Héros devenus ridicules , & l'Opéra n'est plus pour eux qu'un recueil de beaux airs ; une carcasse sur laquelle on applique une Musique forte , terrible , ou voluptueuse : la Salle où l'on chante ces airs , est moins regardée comme un Théâtre dramatique , que comme le rendez-vous commun de la société , qui vient y former différens cercles. Ceci montre toute la finesse de cette Nation spirituelle , dans ce qui est du ressort du goût : elle a la sagesse de s'arrêter , & de ne pas chercher à perfectionner un genre imperfectible à certains égards. Les Français , au contraire , veulent que le Drame marche d'un pas égal avec la

Musique dans leur Opéra : leur génie peu musical (1), sent qu'Euterpe ne lui suffit pas ; il faut que Melpomène ou Thalie se joignent à Terpsychore pour l'accompagner , & qu'on leur parle trois langages à la fois. Mais la belle nature qui partout est une , réproûve une représentation trop ouvrageuse ; elle nous dit : ou chantez , & remuez les passions par des sons doux , forts , emportés , déchirans , terribles (2) : ou parlez , & sachez exciter l'admira-

(1) Nous avons une Musique si savante & si mystérieuse , qu'il faut des oreilles longtemps exercées pour en saisir seulement l'harmonie. En Italie , c'est autre chose , la Musique charme les oreilles grossières ; c'est la Musique de la nature : ici , ce ne sont que des modulations artificielles. Notre Récitatif sur-tout est toujours figuré , & par conséquent fort ridicule. J'imagine qu'il serait aisé à un homme de génie de le rendre tout-à-fait naturel : que le Musicien fasse déclamer par un excellent Acteur ; qu'il note couramment tout le *sens* de la Déclamation , pour lui servir de cannevas , & qu'ensuite il ajoute seul la *sonorité* , les adoucissémens , l'harmonie ; voilà le Récitatif le plus approchant de la parole , le plus intelligent , le plus propre pour l'exposition , & le plus convenable dans la bouche d'un Héros expirant.

(2) C'est ce qui fait qu'il est fort indifférent pour le plaisir , qu'on chante au *Concert-spirituel* , en Latin , en Français , ou en Italien : mais il est effenciel que la Musique soit expressive. [Dans l'Opéra de *Dardanus* , mademoiselle *Arnould* m'a touchée , attendrie , sans que j'entendisse un mot de ce qu'elle disait. *Nous avons donc une*

tion , la joie , l'attendrissement , la terreur , par des choses agréables , touchantes , surprenantes , capables d'épouvanter ; exprimées par une belle Poésie , & même par une Prose convenable ; ou dansez , & par des gestes expressifs peignez tout ; par des attitudes gracieuses , ou par des mouvemens précipités , furieux , séduisez ou faites trembler.

Des Etres fantastiques , tels que les Dieux & les Magiciens , peuvent causer de l'étonnement , exciter l'admiration ou la terreur ; mais jamais ils n'intéresseront : j'imagine , que par cette raison même , la Fable & les Romans merveilleux sont plus propres que l'Histoire à fournir les sujets des Opéras : outre qu'un Poème où de véritables Héros agiraient , est trop fort de choses , il est contre l'idéalité que Cyrus , Artaxerxe , Alexandre agissent , parlent & meurent en chantant : au lieu que n'ayant que des idées extraordinaires des personnages imaginaires , nous leur supposerons plus facilement une manière de s'exprimer tout-à-fait différente de la nôtre : en outre , le Poème n'ayant par lui-même

Musique? Je ne décide pas la question : mais ce qu'il y a de certain , c'est que nous avons une excellente Actrice. Son jeu muet , un geste expressif , des mouvemens intelligens & sentis , font éprouver au Spectateur toutes les passions qu'elle veut exciter. Aussi lorsque je considère l'agrément des voix & du chant , le charme des Danses , la forme des habits , &c. je ne trouve nulle part ce que j'ai nommé l'*Actricisme* , dangereux comme à l'Opéra.

que très-peu d'intérêt relatif, il sera tel qu'il doit être, pour que le Musicien ait sa tâche tout-entière, & ne soit pas réduit à la nécessité de briller tour-à-tour avec le Poète : la Musique chez nous donnera seule le pathétique, & même l'intérêt ; c'est-à-dire, que ces affections ne seront que dans la manière de s'exprimer, prêtée par le Musicien à des Etres indifférens par eux-mêmes à l'humaine nature : par ce moyen chaque langage aura sa partie distincte ; le Poète, la pensée, les situations, le tissu de l'action ; le Musicien, le mouvement & l'expression. Le sort des Opéras du Metastase en Italie, doit prouver la justesse de tout ce que j'avance ici. Mais, dira-t-on, quel pauvre genre ce sera que notre Lyrique, & qu'avec raison nos voisins écriront, que l'ouvrage de littérature le plus ridicule, est un Opéra Français ? Pour leur répondre avec avantage, nous les enverrons à nos Représentations bien exécutées. Je me contente seulement ici d'indiquer les sources ou nos Auteurs lyriques doivent puiser. Il serait inutile de s'arrêter à l'idée, que nous pourrions, à l'imitation des Anciens, faire des Tragédies où la déclamation fût modulée : un Drame historique & sérieux, dans notre Musique, qui diffère beaucoup plus de la prononciation commune que celle des Anciens, seroit un monstre, qui pourrait donner de la curiosité, mais jamais faire naître le plus léger intérêt, parce que jamais il n'en pourrait résulter d'illusion. Ne-

tre Opéra est donc un Spectacle peu susceptible de perfectibilité , considéré comme Dramatique seulement ; mais qui peut opérer des merveilles par le secours de la Musique , par la Danse qui lui paraît naturellement annexée , & par tous les autres Arts d'imitation.

ARTICLE PREMIER.

L'OPÉRA étant un Spectacle aussi dispendieux qu'inutile aux mœurs , dangereux en lui-même , par ses chants , sa morale & sur-tout par ses Actrices ; qui ne peut qu'exciter la tempête de toutes ces passions fougueuses dont le mouvement réglé fait le bonheur & la vertu du sage : il ne doit être toléré qu'en tant qu'il est propre à montrer le goût de la Nation , dans les Arts capables d'exciter l'admiration des Etrangers , de les attirer à la Capitale , & de verser dans l'Etat une portion de richesse : & comme il est à présumer que les raisons qui portent le Gouvernement à le protéger ne sont autres que celles qu'on indique ici , on est bien éloigné de les combattre. Une Nation doit quelque chose à sa gloire ; elle peut & doit montrer son opulence & son goût : l'O-

péra est un vaste champ pour la magnificence & pour les talens : on peut ne rien épargner, à ce genre de Spectacle : les efforts des hommes feront toujours assez au-dessous du pouvoir des dieux qu'on y représente. Mais s'il convient de laisser subsister à l'Opéra, la fable & le mensonge (*), il n'en est

(*) Je suis, comme on l'a vu, bien loin de croire, que l'histoire raisonnable doive fournir des sujets à l'Opéra : c'est un Spectacle d'enchantement, d'illusion, où les Êtres fantastiques doivent briller, surprendre, étonner, mais où les vrais Héros seront toujours déplacés. N'avons-nous pas un Théâtre digne de ces derniers ? Pourquoi confondre tous les genres ? Que l'Opéra puise dans Homère, dans Virgile, dans Ovide, l'Arioste, le Tasse, Milton ; dans les Romans merveilleux, & jusques dans Dom Quichote ; il pourra même entreprendre avec succès, de représenter les prodiges opérés en faveur des Enfans d'Israel : mais qu'il ne touche pas à l'histoire ; qu'il ne prenne aucun sujet trop récent ; quelque prodigieux que soit un fait de la Loi nouvelle, il ne peut l'employer : il faut que le fond sur lequel il bâtit, ou soit faux, comme celui des *Amadis*, ou fabuleux, comme celui d'*Atys*, d'*Isis* ou de *Psyché* ; ou que le trait se perde dans la nuit des siècles écoulés ; tels sont les sujets de *Jephthé*, de *Samson*, &c. [L'on ne dit rien des *Actes détachés*, réunis sous un titre commun ; ils ne forment la plupart du temps qu'un Spectacle misérable & du dernier ennuyeux : sans la terreur &

que plus important de porter la réforme dans les Spectacles qui en sont susceptibles, & de mettre par-là la gloire de notre siècle, à l'abri des criminations de la postérité.

A R T. II.

Tragédies.

LES Drames tragiques, outre le reproche qu'on leur fait d'être dangereux par l'éveil des passions tumultueuses qui, sans eux, resteraient assoupies (*),

l'admiration, il n'y a point d'Opéra; ce ne sont que des Chançons.

(*) Purge-t-on les passions en les excitant? Je répons par un exemple. Une jeune personne de ma connaissance, lisait un des Romans de madame *De Villedieu*, dont j'ai oublié le titre: cette lecture l'attendrissait au point de faire couler ses larmes: un Amant aimé, mais indigne de l'être, auquel elle avait eu la faiblesse d'accorder un tête-à-tête dangereux, arrive en ce moment: il rappelle des promesses... devient pressant... La jeune fille était perdue, si sa passion, vivement excitée, en lui rendant son amant plus cher, n'eût redoublé la crainte de perdre son estime & d'occasionner son inconstance. La fierté naturelle à notre sexe se réveilla; la passion insensée d'une héroïne imaginaire, empêcha l'étourdie de succomber à la sienne. Ne pourrait-on pas conclure, qu'il est des Romans tendres qu'on lit avec utilité, & des Pièces de Théâtre très-passionnées qu'on ne verra pas, sans profit.

ont peut-être jusqu'à présent mérité celui de n'être que d'une utilité bornée, en ne représentant que des actions hors de la portée des Spectateurs. Il serait donc à desirer que nos jeunes Auteurs, choisissent désormais plus souvent leurs sujets dans l'histoire moderne de l'Europe; & sur-tout, l'on voudrait leur voir célébrer les Héros de la Nation. On n'ignore pas combien cette carrière est difficile; mais d'un autre côté, les succès en seront bien plus flatteurs. L'enthousiasme avec lequel on a suivi *le Siège de Calais* doit les animer: la Pièce n'est pas un chef-d'œuvre; mais l'amour du Pays y a semé des beautés inconnues, & les Français se sont eux-mêmes prêtés à une illusion flatteuse. Telle fut la source où puisèrent les Tragiques Grecs; & tel est aussi le moyen de rendre la Tragédie d'une utilité aussi générale pour une Nation, que la bonne Comédie. Laissons à l'Opéra tout ce qui précède les beaux jours de la Grèce & de Rome, les Dieux, les Demi-dieux,

les Fées, & la Chevalerie; admettons sur le Théâtre par excellence, les Lycurgue, les Solon, les Charondas, les Socrate, les Aristide, les Camille, les Cincinnatus, les Cesar & les Sertorius: pourquoi même n'oserions-nous pas choisir des sujets récents, & célébrer des familles encore existantes? Les grands hommes sont les mêmes dans tous les siècles; ils n'ont pas besoin, pour être vénérables, d'être vus dans l'éloignement. J'ose dire, que ce serait là le seul moyen de mettre enfin des objets imitables sur le Théâtre tragique (*): c'en serait peut-être un très-efficace pour rappeler l'héroïsme dans ceux qui descendent des grands-hommes, ou dans ceux qui possèdent leurs charges & leurs emplois.

Je ne connais point de Tragédies

(*) « Heureusement, dit monsieur Rousseau, la
 » Tragédie telle qu'elle existe, est si loin de nous; elle
 » nous présente des êtres si gigantesques, si bourso-
 » fiés, si chimériques, que l'exemple de leurs vices
 » n'est guères plus contagieux, que celui de leurs
 » vertus n'est utile ».

qu'on doive rejeter : il n'y a de mauvaises que celles qui sont ou froides ou mal tissées : & le Public s'en fait justice lui-même, à mesure qu'elles paraissent.

On distinguera quatre ordres de Tragédies : Les *Patriotiques* ; telles étaient presque toutes celles des Grecs ; telles sont *le - Siège - de - Calais* , & même dans un degré beaucoup moindre , *Adelaïde-Du Guesclin* , *Tancrède* , &c. Les *Historiques* ; lorsque l'Auteur choisit un sujet dans l'histoire des Grecs & des Romains , ou dans celles des Nations modernes , telles que les Turcs , les Persans , les Anglais ; &c. comme *Cinna* , *Pompée* , *Sertorius* , *Athalie* , *Mithridate* , *Bajazet* , *Tamerlan* , *Cosroès* , *le Comte d'Essex* , *Warwick* , &c. Les *Fabuleuses* ; dont le sujet est pris dans la Mythologie ; *Œdipe* , *Atrée* , les *Iphigénie* , *Hypermnestre* , &c. Enfin les *Romanesques* , comme *Zaire* , *Alzire* , *Zelmire* , &c. Tous ces genres peuvent être cultivés pour le nouveau Théâtre : mais les Auteurs qui réussirent dans les Tra-

gédies du premier ordre, outre les louanges qui leur seront dues comme Poètes, seront couronnés sur le Théâtre, comme bons Citoyens.

A R T. III.

Comédies.

ON pourrait ranger nos Comédies actuelles sous treize Classes différentes : ¶ La première sera composée des grandes Pièces de caractère, telles que le *Misanthrope*, le *Tartufe*, le *Joueur*, le *Glorieux*, le *Dissipateur*, &c. dans lesquelles le vice se trouve repris sérieusement, & par le ridicule : des Pièces d'Instruction, comme les *Fils - Ingrats*, *Ésope - à - la - Cour*, &c. ¶ La seconde, de celles où le vice est corrigé par un autre vice & par le ridicule ; telles que le *Bourgeois - Gentilhomme*, l'*Avare*, *Georges - Dandin*, l'*Ecole - des - Maris*, la *Mère - Coquette*, le *Grondeur*, &c. ¶ La troisième, des Pièces où le ridicule seul est mis en usage ; telles sont, l'*Homme - à - bonnes - fortunes*, la *Métromanie*, &c. ¶ Dans la quatrième Classe seront rangées toutes les Pièces sérieuses, comme celles de

Lachauffée, le *Père-de-famille*, *Cénie*, *Nanine*, le *Philosophe-marié*, *Dupuis & Desronais*, le *Philosophe-sans-le-savoir*, la *Pupille*, &c. ¶ Nous assignerons à la cinquième, les Pièces demi-féerieuses, telles que les *Dehors-trompeurs*, la *Surprise-de-l'Amour*, le *Français-à-Londres*, &c. ¶ La sixième Classe, sera de toutes les Pièces du jour, où l'on corrige le ridicule courant : telles furent autrefois les *Femmes-Savantes*, les *Précieuses-Ridicules*, le *Chevalier-à-la-Mode*, &c. que je nommerai, *Pièces surannées* ; & de nos jours, la *Mainée-à-la-Mode*, les *Adieux-du-Goût*, le *Faux-Savant*, *Heureusement*, le *Cercle* : nous y joindrons celles qui célèbrent un évènement récent, comme l'*Anglais-à-Bordeaux*, &c. ¶ Dans la septième Classe nous mettrons la Comédie Héroïque, qui tient de la Tragédie par l'élevation des personnages, & de la Comédie par l'intrigue & le dénouement, comme *Dom-Bernard-de-Cabrerá*, *Laure-persécutée*, le *Cid*, *Dom-*

Sanche-d'Arragon, le *Prince-jaloux* ou *Dom-Garcie*, la *Princesse-d'Elide*, les *Amans-Magnifiques*, la *Princesse-de-Navarre*, & même l'*Ambitieux-É-l'Indiscrète* de Destouches. ¶ La huitième Classe comprendra les Romans dramatiques, tels que le *Muet*, *Mélanide*, *Alcibiade*, le *Consentement-forcé*, &c. ¶ Toutes les Pièces de Féerie, comme l'*Oracle*, *Amour-pour-Amour*, *Zénéïde*; les sujets pris de la Fable, comme les *Grâces*; les Pastorales, comme *Hylas-É-Sylvie*, &c. formeront la neuvième Classe. ¶ Sous la dixième, est renfermé ce qu'on nomme le Comique-Larmoyant, l'*Ile-Déserte*, *Julie*, *Eugénie*, l'*Orfelin-Anglais*. ¶ La onzième consistera dans toutes les Comédies-Farces, comme *Monsieur-de-Pourceaugnac*, le *Médecin-malgré-lui*, la *Dame-Invisible*, l'*Avocat-Patelin*, &c. dans les Pièces de simple amusement, comme le *Dépit-amoureux*, l'*Étourdi*; dans celles de plusieurs Auteurs qui ont suivi Molière, telles que le *Mercure-Galant*, l'*Em-*

barras-du-Choix, &c. dans la plupart de celles des Auteurs Comédiens, des Poisson, de Dancourt, Legrand, Baron, Hauteroche, &c. comme le *Baron-de-la-Craffe*, le *Mari-retrouvé*, l'*Aveugle-Clairvoyant*, le *Cocher-supposé*, &c.

¶ La douzième Classe sera formée des Pièces purement d'intrigue, comme l'*Amphitryon*, les *Ménechmes*, l'*Andrienne*, la *Maison-à-deux-portes*, &c.

¶ La treizième & dernière Classe embrassera toutes les Pièces trop libres & celles où règne l'improbité; telles sont quelques-unes des Comédies de notre Molière & de Regnard; plusieurs de Montfleuri, d'Hauteroche, de Dancourt, de Lafontaine, &c. comme le *Mariage-forcé*, le *C....-Imaginaire*, le *Légataire*, la *Femme-Juge-&-Partie*, la *Fille-Capitaine*, les *Trois-Cousines*, la *Coupe-enchantée*, & toutes les Pièces dans ce genre scandaleux.

Ces treize sortes de genres Comiques, pourraient encore se subdiviser; mais ces distinctions sont inutiles. La

première espèce de Comédie est ordinairement excellente ; nous avons des Pièces, dans ce genre, supérieures à tout ce qu'ont produit nos voisins. Si la seconde espèce a de l'utilité, elle a de grands inconvéniens. Celles de la troisième Classe, peuvent donner beaucoup de plaisir ; mais elles ont peu d'efficacité pour la correction des mœurs. La quatrième est un genre neuf, qui a produit plusieurs chefs-d'œuvres. La cinquième est peut-être la plus agréable espèce de Comédie. La sixième, *des Pièces du jour*, peut avoir une très-grande utilité ; mais il faut que ce genre soit traité avec sagesse ; alors, il sera peut-être digne d'occuper le second rang. La septième est un genre peu fécond, & qu'on a raison de ne plus cultiver. La huitième Classe, ridicule & gigantesque en Espagne, mais sage & retenue sur la Scène française, nous a fournis des Drames excellens. La neuvième offre une agréable variété ; on peut mettre les

Pièces

Pièces de ce genre dans la bouche des nouveaux Acteurs, mais en modérant un peu ce qu'elles ont de trop fémilant, de trop vif. La dixième n'a pas encore donné de chef-d'œuvres, je les attens pour la juger. La onzième, composée des Comédies-Farces, offre quelquefois un délassement agréable; on peut la tolérer, en châtiant les indécentes d'action, de geste & de discours, s'il s'en trouvait. La douzième est souvent dangereuse; je proposerais presque de la rejeter tout-à-fait, & de la réserver pour l'usage déterminé par l'*Art. V*. La treizième & dernière Classe ne peut guères se tolérer, soit à cause des indécentes de mots, ou de celle de choses.

Les Auteurs qui réussiront dans les Pièces de la première Classe, seront honorés d'une couronne de laurier en plein Théâtre, ainsi que ceux des Tragédies patriotiques: Ceux des Comédies dans les autres Classes, jusqu'à la dixième inclusivement, recevront une

Médaille d'or ou d'argent, d'une valeur proportionnée au degré de mérite, & & sur-tout au genre de la Pièce. Les distinctions cesseront pour les trois dernières Classes; il ne sera pas même permis aux Auteurs qui réussiront dans ces genres, de se montrer sur le Théâtre, au cas qu'ils y fussent demandés: ils n'auront de commun avec les autres, que les honoraires d'Auteur: bien entendu que leurs Compositions n'auront pas les licences des anciens Drames. Le genre de la Pièce ne sera jugé que par le Public, après cinq Représentations; & l'Auteur ne pourra être demandé & couronné, qu'après la huitième. Les Pièces seront examinées, avant que les Rôles en soient distribués aux nouveaux Acteurs, de la manière que le demande l'Art. v du Titre III. La première, la seconde, ni même la troisième Représentation ne seront jamais interrompues; ce n'est qu'à la quatrième qu'il sera permis au Public de juger la Pièce tombée,

& d'empêcher de l'achever : en effet , il est injuste qu'une seule Chambrée décide du sort d'un Ouvrage d'esprit , & prive du même droit ceux que la Salle trop étroite n'a pu contenir.

A R T. I V.

Comédie Italienne.

LA plupart des Farces Italiennes qu'on nous donne à Paris , seraient aujourd'hui méprisées en Italie ; il ne sera pas ici question d'elles : la vraie Comédie Italienne , telle qu'elle existe & telle qu'on en représente quelquefois à Venise , sans doute a son mérite : cependant elle est trop inférieure à nos bonnes Pièces , pour que nous devions ou l'envier , ou même desirer de la conserver sur nos Théâtres. Mais le Spectacle du Marais a des Comédies de déclamation , qui pourront passer au nouveau Théâtre.

Quant aux Comédies-Ariettes , quoique ce soit une espèce monstrueuse (*),

(1) Parce qu'on y réunit deux choses incompatibles , dans un personnage qui n'est pas fou , le chant & la parole.

il faudra bien , puisqu'on les aime , s'emparer des meilleures , jusqu'à ce que la fureur en soit passée (1). Tout ce que ce genre a d'honnête , de fin , de délicat , nous le mettrions au Théâtre de la Nation : il ne porterait aucun préjudice au jeu des Acteurs , par les précautions , que l'on détaille au Titre suivant (2).

(1) Ce goût passerait ! impossible : on ne court à l'*Opéra-Comique* que pour entendre & retenir de petits airs charmans , qui rendent un homme délicieux auprès des femmes : pourrait on jamais être insensible au plaisir de les leur chanter , de les apprendre d'elles , de les répéter avec elles ? Je connais un homme , autrefois ennemi déclaré de ces *Bonbons dramatiques* , qui pour avoir entendu dans une jolie bouche quelques Ariettes , courut sur le champ aux *Italiens* , & d'aigre censeur , devint admirateur fou. Aussi proposé-je de mettre sur notre Théâtre tout ce que ce genre a de joli ; le goût du Beau peut souffrir de longues éclipses en France , mais le goût du Joli , jamais : pourquoi donc la *Comédie-Ariette* passerait-elle ? *Un peuple voluptueux veut de la Musique & des Danses ; un peuple galant veut de l'amour & de la politesse ; un peuple badin veut de la plaisanterie & du ridicule.* Ne sommes nous pas toutcela ?

(2) Un Amateur du Théâtre , que ses emplois obli-

Pièces de rebut des deux Théâtres.

LES Pièces tant des Français que des Italiens, qui ne feront pas jugées admissibles sur le nouveau Théâtre, pour-

gent de parcourir le Royaume, assurait un jour, qu'il n'y a plus dans les Provinces de Comédiens en état de remplacer nos bons Acteurs des Français, sur-tout dans le Tragique. Un Bordelais, un Lyonnais, un Strasbourgeois citèrent les Coryphées de leurs villes: mais l'homme de goût, qui les avait vus, reprocha à l'un ses grimaces & sa continuelle invraisemblance, à l'autre son défaut de sensibilité, ou, comme l'on dit, d'entrailles; à celui-ci la monotonie de son geste, à celui-là l'ignobilité de figure & le défaut d'organe. Il accusa l'Opéra-Comique de cette difette de bons Comédiens. Tous les Sujets qui ont quelque talent, veulent embrasser ce genre, comme le plus estimé, le plus facile & le plus lucratif: mais il les abâtardit, les accoutume à n'avoir ni ton à eux, ni l'expression du geste, ni le feu de l'action; toujours guidés par la Musique, ils ne sentent que par elle; dès qu'elle cesse de les animer, ils sont de glace. Comment saisiraient ils ensuite la vraie déclamation? comment acquerraient-ils la vivacité d'action, eux, que les roulades obligent à déployer lentement les bras, &c. Il est fâcheux que le Spectacle favori soit contraire au progrès de l'Art déclamatoire. Cependant on verra dans le Plan proposé, que cet inconvénient n'existerait plus. [*Note de l'Éditeur.*]

ront être laissées à des Histrions qui n'auront aucun droit sur les chefs-d'œuvres de Corneille, de Racine, de Crébillon ; sur les belles Pièces de Molière, de Regnard, de Destouches, de Lachausée, de M. de Voltaire, &c. réservées pour le Théâtre Français ; ni sur tous ces Drames intéressans, dont il serait trop long de répéter les noms, que l'indolence de nos Comédiens laisse oublier au Public (*), pour le fatiguer de l'en-

(*) Ou plutôt leur nombre insuffisant, & des talens demi-formés. J'entens quelquefois dire, que le Théâtre Français n'a pas une quantité de Pièces proportionnée, sur-tout de celles en un Acte, pour varier les Représentations : J'avance qu'il y en aurait assez pour ne pas les répéter durant un semestre entier, en ne suivant que le *Répertoire*. J'y trouve 116 Petites Pièces en un Acte ; 66 en trois Actes : or, si vous ôtez les Vacances de Pâques, & les Relâches durant l'année, vous trouverez environ 100 jours où les Représentations n'ont pas lieu : reste 132 jours environ par semestre, pour lesquels nous avons 182 Pièces : retranchez les plus mauvaises, vous aurez encore le nombre suffisant. Dans le nouveau Système, où l'on a celles du Théâtre du Marais, avec les Comédies-Ariettes & quelques Opéras-Comiques, on pourra diversifier toute l'année. Ce dernier Théâtre est possesseur de 40 Pièces de Déclamation en 3 Actes,

nuyeuse & monotone répétition de Farces médiocres. Ces Théâtres libres seraient substitués à ceux des Baladins ; chaque *Archimime* viendrait acheter du Directorat du Théâtre national, la liberté de représenter durant le cours de l'année, telles & telles Pièces de rebut. La Parodie [Q] leur serait aussi dévolue. [Q] Nous regarderions ces Théâtres, comme destinés à récréer ceux des Citoyens dont les mœurs ne sont pas sévères : une mère saurait qu'elle ne doit jamais y conduire sa fille ; un père que ce Spectacle est dangereux pour son fils. Mais un Misanthrope y trouverait de quoi s'égayer dans les fâcheux accès de sa bile noire.... On voit que je ne suggère ce moyen, qu'afin que tout le monde fût content.

de 43 en 1 Acte ; de 45 Comédies-ariettées , 13 Parodies , & 54 Opéras-Comiques , dont douze au plus pourraient être soufferts : c'est environ 150 Pièces qu'on peut joindre aux 182 dont j'ai parlé. [On compte sur le Théâtre national 121 Grandes Comédies représentables en cinq Actes , & 177 Tragédies. *Les nouveaux Répertoires sont moins amples.*

Affortiment des Pièces.

POUR qu'une Pièce tragique ou comique fût une impression utile, autant que profonde, il faudrait, sans doute qu'elle fût unique. Les Anglais ont des Pièces assez longues pour remplir en entier le tems que nous donnons au Spectacle : mais comme la légèreté Française veut de la diversité, elle pourrait ne pas s'accommoder d'une seule Pièce ; une action trop compliquée fatiguerait ces Sybarites aimables, qui veulent que les plaisirs se présentent, & non les aller chercher ; goûter le repos sans être las ; jouir d'eux-mêmes, sans y rentrer ; se voir aimés sans payer de retour ; ne sentir leur existence que par la volupté, & que le bonheur précède les desirs. Il serait néanmoins possible de suppléer ce qui manque à nos Pièces, d'une manière aussi avantageuse qu'agréable & variée : par exemple, que chaque Pièce eût une espèce de Prologue en Ballet, dans lequel la Pantomime aurait avec

le Drame un rapport marqué : des Danfes, dans le genre des *Pyrrhiques* (*), disposeraient merveilleusement l'âme, & la mettraient dans l'assière la plus fa-

(*) Ne pourrait-on pas donner, en Danfes expressives, comme les *Pyrrhiques*, toutes les situations du Drame qu'on va représenter ? Je voudrais qu'une Musique, gaie, pathétique, ou terrible, selon la Pièce, ébranlât d'avance l'âme des Spectateurs. [Les Danfes des Anciens étaient presque toujours des tableaux d'une action connue, & dont le sujet était indiqué par des paroles explicatives. Celles des Peuples de l'Orient, décrites dans *Pietro della Valle*, & dans *Chardin*, sont encore dans ce genre : les Nègresses du Sénégal ont de même des Danfes fort expressives, auxquelles il ne manque que de l'honnêteté : au lieu que les nôtres ne consistent guères qu'à montrer de la légèreté, ou présenter des attitudes agréables.] Quelle préparation ne ferait-ce pas pour la Pièce, qu'une Danse qui en dessinerait le sujet ? L'esquisse d'une Tragédie terrible ainsi donnée, n'ôterait pas le plaisir de la surprise lorsqu'on verrait la Pièce ; elle ne ferait au contraire qu'exciter une curiosité plus grande d'en voir le complément. Appliquez la même chose à la Comédie. Si l'on écoute nos jeunes Enthousiastes, les *Français* n'ont besoin ni de décorations, ni d'Orquestre, ni de Danfes. Ces jeunes gens sont des Amans, à qui leur Maitresse, dans le premier feu, plaît sous des haillons : mais qu'elle ne néglige pourtant pas sa parure, si elle veut leur plaire longtems.

vorable pour entrer dans les situations : ce serait comme une chaleur douce qui ouvre les pores ; l'âme ainsi préparée se pénétrerait davantage d'attendrissement & de plaisir. La Musique commencerait à l'ordinaire : des accords enchanteurs mettraient nos sens à leur unisson (car le nouveau Théâtre aurait un excellent Orquestre) : la Danse qui s'y joindrait, au bout de quelques minutes rendrait l'é-motion plus vive ; la Représentation qui succéderait, acheverait l'enchantement : tout irait par une gradation agréable, délicieuse, inconnue même à l'Opéra. On porterait l'art, jusqu'à rendre insensibles les intervalles nommés *entr'actes* : il serait à désirer, que dans le peu de temps qu'ils dureraient, au lieu de la symphonie de l'Orquestre, on entendît, dans certaines occasions, derrière la Scène, soit un bruit confus, soit quelque autre chose analogue à ce qui s'y passe, & qui ferait présumer ce qui va suivre (*); ou bien qu'il se fît un silence

(*) Il serait sur-tout avantageux pour les nouvelles

profond, si l'entr'acte était censé un
tems d'inaction, une nuit destinée au
sommeil (*), & qu'alors l'Orquestre imi-

Pièces, que les Spectateurs n'eussent pas ce repos, dont
une critique, souvent injuste, fait profiter pour exhaler
son venin. D'ailleurs, les Entr'actes vides sont encore vi-
cieux par plus d'une raison, dont la principale serait de
faire cesser l'illusion. Les Personnages, dira-t-on, ne
peuvent pas toujours agir dans le même lieu; ils sont de
temps-en-temps censés être occupés hors de la Scène.
A la bonne heure; cela est dans la nature: mais que
quelque chose indique ce qui se passe; que la Scène ne
soit vide qu'en apparence, & sur-tout qu'on ne joue pas
du violon tandis que Mérope tremble pour son fils, Cli-
temnestre pour sa fille. J'ai toujours été blessée, lorsqu'
Alphonse, à la fin du troisième Acte d'*Inès*, après la
scène la plus vive, s'écrie:

Dans ces affreux momens, je ne me connais pas:
de ce que le coup d'archet qui suivait sans intervalle;
semblait nous dire: *Ne craignez rien, ce n'est qu'une chan-
son*. En vérité, les Violons parodiaient la Pièce. Cepen-
dant comme le plaisir trop continu cesserait d'être un
plaisir, il faut des Entr'actes, mais courts, sans con-
trastes, & qui tiennent au Drame par un fil caché.

(*) Dans les Pièces à composer, on évitera de faire
dormir debout les Spectateurs, & de leur apprendre
qu'on s'est couché & levé. La règle des 24 heures est
violée, si l'on donne à la Représentation un temps in-
vraisemblable. L'action peut commencer durant la
nuit; mais jamais elle ne devrait être coupée par la
nuit. On ne peut se prêter à ce mensonge: tout le

tât où le sifflement des vents, ou le ramage des oiseaux qui annonce le retour de l'Aurore : par ce moyen l'action ne ferait pas autrement coupée que dans la nature.... Mais en attendant que tout cela s'exécute, voici mes idées pour perfectionner l'usage présent. Il faudrait du moins transposer, & donner la Petite Pièce d'abord ; qu'elle eût avec la Grande, au moins un rapport de genre : alors la principale action succédant à l'accessoire, il n'arriverait plus qu'on se trouvât l'âme vide en sortant du Spectacle (*). La route que l'on prend au

monde fait qu'on est entré à cinq heures, & qu'on doit sortir avant neuf. C'est autre chose à l'Opéra, & même à la Comédie-Ariette.

(*) « L'émotion, le trouble, & l'attendrissement » qu'on sent en soi-même, & qui se prolonge après » la Pièce, annoncent-ils une disposition bien prochaine » à surmonter & régler nos passions ? » Plût à Dieu que cela fût ! mais il n'en est rien ; & la petite Pièce y met bon ordre. En sortant du Spectacle, on ne sent plus rien.

M. Rousseau dit un instant après : « Une émotion » passagère & vaine, ne dure pas plus que l'illusion qui » l'a produite ». Et plus bas en note : « Plusieurs s'abf-

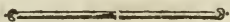
Théâtre Français est bien opposée : il semble qu'on ne redoute rien tant que de faire des impressions durables : au lieu de sérieuser nos mœurs, on les frivolise de plus-en-plus : à la suite de *Mahomet*, ou de l'*Ecole-des-Mères*, on donne *la Coupe-enchantée*. Dira-t-on aussi que c'est pour les femmes qu'on le fait ? En vérité, les hommes sont admirables ! lorsqu'il s'agit de nous dénigrer, ils nous prêtent leur dureté, leur impudence, leur audace, leur intempérance : un instant après, ils ne rougissent pas d'outrer notre faiblesse, notre pusillanimité, & de nous en faire des crimes : je vais dire la vérité : *Plus femmes que les femmes elles-mêmes, les hommes de nos jours sont lâches & cruels ; ils ont nos vapeurs & nos éva-*

» tiennent d'aller à la Tragédie, parce qu'ils en sont
 » émus, au point d'en être incommodés ». Ces gens-là sont rares, très-rares ; ceux dont il est question dans le texte, très-communs, puisqu'ils forment le général ; & tant-pis ! si l'émotion était toujours aussi vive que M. Rousseau le prétend, les bons effets des Représentations dramatiques seraient infaillibles sur le Théâtre réformé.

nouïssemens ; notre mollesse , notre friandise , notre blanc , notre rouge , nos poudres , nos pommades , nos mouches , nos colifichets , tous nos défauts : Que leur manque-t-il pour nous ressembler entièrement ? Dans le goût , notre délicatesse ; à l'extérieur , notre chaussure , nos jupes , nos attraits ; avec un cœur capable de nos vertus. Non , ce ne sont pas les femmes qui craignent de sentir vivement , ce sont des hommes efféminés bien inférieurs aux femmes... Mais , que fais-je donc ? cet article est singulier ! c'est une satire , je crois ? Il faut l'adoucir , en convenant , qu'avec tous ces défauts & ces ridicules , les hommes d'aujourd'hui valent encore mieux que leurs ancêtres. Oui , si j'avais à choisir de tous les siècles passés , je l'avoue bonnement , il n'en est aucun que je préférasse au nôtre : je ne suis pas un seul jour sans me féliciter , d'exister dans un siècle éclairé , de vivre dans un Royaume gouverné par les loix les plus sages &

les plus modérées ; dans un pays où l'humanité respectée, offre des nuances dans les conditions, mais l'égalité dans l'espèce. Nous avons des défauts, nos pères avaient des vices ; nous avons des ridicules, ils en avaient aussi, & de plus, la grossièreté : l'avantage est pour nous.

[L'Article des Pièces Nouvelles se trouve sous le Titre III.]



TITRE TROISIÈME.

ACTEURS [I].

[I]

C'est sous ce Titre, que je me propose de remédier aux inconvéniens du Théâtre, d'en prévenir les dangers & d'en réformer tous les abus.

Chez les Grecs, dit-on, l'Acteur était Citoyen, & tout Citoyen qui se connaissait des talents, pouvait être Acteur sans se deshonorer (*): déclamer, représenter un Drame sur le Théâtre, ce n'était pas un état, mais simplement une occupation honnête, & l'exercice momentané d'un Art libre que l'on pouvait cultiver en passant, sans renoncer aux places, aux emplois que l'on exerçait en qualité de Citoyen. On vit donc sur le Théâtre d'Athènes des Généraux d'armées, c'est-

(*) Cet usage subsiste encore à Naples.

à-dire, des hommes égaux aux *Rois*, & des *Ci-*
toyens distingués par leurs talens & leur vertu.
 Le Théâtre était un Edifice public, destiné non-
 seulement aux Spectacles, mais aux cérémonies
 les plus augustes : c'était là que se faisait l'illu-
 stration de ceux qui avaient bien mérité de la Répu-
 blique : l'*Agonothète* (1), revêtu d'un habit de
 pourpre, tenant en main une sceptre d'or, an-
 nonçait à haute voix sur le bord du Théâtre le
 motif pour lequel il décernait la couronne, &
 présentait en même-tems le Citoyen qui devait la
 recevoir. Toute l'Assemblée répondait par des ap-
 plaudissemens redoublés à cette proclamation : *Dé-*
mosthène fut couronné plus d'une fois de cette ma-
 nière (2).

Les Romains n'admirent pas en tout cette im-
 portance du Théâtre : chez eux, on fit Comé-

(1) Président des Spectacles, de quelque genre qu'ils
 fussent.

(2) C'était encore sur le Théâtre que paraissaient
 les Orfelins élevés aux dépens de l'État, lorsqu'ils
 étaient parvenus à l'âge de se gouverner par eux-mê-
 mes. Le Héraut, en les montrant à tout le Peuple,
 louait leurs ancêtres & leurs pères, morts pour la pa-
 trie : il leur représentait qu'ils avaient trouvé dans le
 Peuple, un père qui avait pris soin de leur enfance,
 & les exhortait à vivre en gens d'honneur, à se distin-
 guer par leur vertu. Que cette leçon, solennellement
 donnée, devait être efficace! [*Note de l'Éditeur*].

tiens des Esclaves publics , que les Directeurs achetaient fort jeunes dans toutes les Provinces de l'Empire , pour les instruire à divertir leurs Maîtres. Ces Histrions n'eurent d'autre emploi que d'amuser le Peuple. Voila la première origine de l'avilissement attaché au nom de Comédien. Ajoutez , que chez une Nation sanguinaire , où le Drame n'était qu'une petite partie du Spectacle , le Gladiateur , le Coupable exposé aux Bêtes , étaient aussi une sorte d'Acteurs , dont l'infamie rejaillissait sur ceux qui se distinguaient à leurs côtés par des talens bien différens , mais dont le but était le même (*). Je fais bien , qu'un Andronicus , un Labérius , un Roscius , un Esopus , n'étaient pas des Esclaves : mais un *Stéphanion* , qu'Auguste fit déchirer à coups de fouet dans les trois Théâtres ; un *Hylas* , traité de la même manière , dans le vestibule de sa propre maison ; un *Pylade* , qui , malgré sa célébrité , se vit banni d'Italie , à cause des factions

(*) C'est ce qui fait qu'on ne peut lire sans indignation , quel usage se faient les Romains des jeunes Princes Asiatiques , qui leur étaient remis en ôtage : ils ne négligeaient rien pour les corrompre & les efféminer , en les rabaisant à l'humiliant emploi d'amuser la populace de Rome sur le Théâtre : ils les traitaient comme des Esclaves , afin de leur en inspirer la vileté & les sentimens. Le monstre *Caligula* fut assassiné en assistant à une répétition de Pièce par ces jeunes gens.

M

Théâtrales qu'il occasionnait , n'étaient sûrement pas des Citoyens Romains. Le nom d'Acteur , honoré par les Grecs , presque à l'égal de celui d'Orateur , comme designant un homme qui possédait un talent honnête , utile , fut donc méprisé des Romains ; ils regardèrent l'*Histrionisme* , comme un métier infâme , & n'oublièrent rien pour l'avilir (1). Je conviens qu'on pourrait dire , que ce fut moins l'Art déclamatoire , qu'ils dégradèrent , que les Farces des *Mimes* ; & que la bonne Comédie n'ayant jamais été bien connue à Rome (2) , ce n'est pas elle qu'ils ont pu & voulu deshonorer. Cependant j'ai peine à croire que l'art des *Sophocle* & des *Ménandre* eût été fort considéré par un Peuple guerrier , ennemi naturel du travail d'esprit ; tout état qui exigeait une vie sédentaire était peu de son goût ; c'est pourquoi nous ne voyons pas qu'ils fissent grands cas soit des *Commerçans* ou de ceux qui exerçaient les Arts & les Métiers. Le *Juriste* , l'*Avocat* étaient estimés ; parce que le Peuple

(1) Revoyez la Note (A). La jeunesse Romaine jouait dans les *Atellanes*. Les Empereurs contraignirent aussi quelquefois des enfans de Sénateur & des Citoyens à se donner en Spectacle.

(2) On ne jouait pas habituellement les Comédies de Plaute , de Térence & des autres ; mais seulement à des Fêtes que les Grands donnaient au Peuple en diverses occasions.

le plus barbare a besoin de quelqu'un qui l'aide à tromper, ou qui l'empêche de l'être ; mais les *Notaires*, par exemple, les *Libraires*, copistes par état, étaient des Esclaves publics. Ces messieurs sont un peu mieux regardés aujourd'hui : pourquoi l'Acteur n'aurait-il pas le même bonheur ? Mais non. N'anoblissons pas le métier d'Histron, car il ne saurait l'être, s'il est un métier : rendons plutôt à l'Art dramatique l'ingénuité, la dignité qu'il eut autrefois chez les Grecs, & par intervalle chez les Romains eux-mêmes. Faisons plus ; nous surpassons les Grecs par le genre de nos Comédies ; nous commençons à les imiter en célébrant nos Héros dans nos Tragédies, perfectionnons, en profitant des vues que nous donnent les usages de ces deux Peuples : Le premier nous apprend que le Citoyen peut être Acteur : le second, nous porte à croire, que le *Comédisme* ne peut exister utilement dans une condition avilie, mais dont chaque individu se fait adorer. Créons donc un nouveau *Théâtre Français* ; formons-nous des Acteurs d'un ordre nouveau, dignes des Chef-d'œuvres qu'ils représenteront ; du Jeune-homme honnête, de l'innocente & naïve Beauté qui viendront s'y former le cœur & l'esprit.

Avant de passer aux Articles, je crois devoir placer ici quelques-unes de mes idées sur le *Mimisme*, ou l'art d'imiter ; on verra par-là, d'un côté, si le *Comédisme* est un état difficile, & pour

lequel les sujets seront rares ; de l'autre , quel ferait l'*Actricisme* le plus convenable aux nouveaux Acteurs , & le plus propre à produire l'illusion.

I.^{nt} L'homme est né imitateur : de sorte , que dans la vérité , le Mimisme est lui-même plutôt un don naturel , qu'un art ou un talent. Il s'enfuit de-là , que le don d'imiter étant si commun , il faut le posséder dans un degré de perfection , extrêmement rare , pour qu'il devienne digne de se montrer en Public , & capable de plaire & d'être admiré. Cette conséquence est juste & sévère ; mais ce qui doit en adoucir la dureté , c'est que le Mimisme est le plus perfectible de tous les dons de la nature par le travail & par l'art : il dépend moins du génie , que de *sens exquis , délicats , faciles à ébranler* ; les jeunes-gens sont tous capables d'imiter ; & pour peu qu'on cultive ce don , il deviendra , dans la plupart d'abord un talent , ensuite un art parfait. Je dis plus ; comme le génie dédaigne l'imitation , qu'il veut tout créer , si l'on en découvrirait un parmi la jeunesse , il faudrait l'éloigner du Théâtre ; il y réussirait difficilement. Quel avantage pour la Nation , si des Citoyens éclairés , en même-tems qu'ils chercheraient le talent ordinaire de l'*imitation* , parvenaient à découvrir , dans quelques jeunes Elèves , les caractères du génie qui fait les grands hommes ! qu'ils les fissent connaître , les forçassent à se placer , & les débarrassassent des pre-

mières démarches , de ces tentatives , dont l'humiliant embarras n'est ordinairement dévoré sans répu gnance que par les fors ! Ce serait-là le moyen de tirer un avantage, inconnu jusqu'à présent , de nos Colléges & de toutes nos maisons publiques d'éducation. Mais je reviens au Comédisme. *Parmi les hommes*, dit un Philosophe, *ce sont ordinairement ceux qui réfléchissent le moins, qui ont le plus le talent de l'imitation* : & cette décision est confirmée par l'expérience. Qu'on juge s'il fera rare de trouver de bons Acteurs , dans notre siècle, en France , à Paris !

II.^{nt} Pour plus de clarté , j'envisagerai l'Actricisme sous deux faces : la première présentera les *objets d'imitation* , que je pourrais nommer *Imitemens* ; la seconde, les *Modelemens*, ou *manières d'imiter*. L'objet du Règlement que je propose est d'ôter les inconvéniens du Drame , ceux du Comédisme & de l'Actricisme ; de rendre les leçons plus efficaces , par l'attrait d'un plaisir plus pur. Or on y parviendra , I.^{nt} en ne proposant aux Acteurs que des objets d'imitation non-seulement honnêtes (ce qui est indispensable) mais dans qui l'on voye un degré de vérité , qui les rende intéressans ; & de bonté , de sagesse , ou de critique , qui nous y fasse trouver de quoi nous toucher , nous instruire , ou nous inspirer de l'éloignement des choses vicieuses. Sans la vérité , point de Drame : une

Tragédie lyrique peut être nonvraie ; lorsque ses Acteurs font oublier le fond par les accessoires , qu'ils sacrifient , comme les Italiens , la vérité à la beauté du chant ; qu'ils s'amuseut dans la passion , à perler des cadences , on ferme les yeux sur tout cela ; mais une Pièce de déclamation doit avoir la vérité des mœurs , soit passées , soit actuelles : des situations suffisent pour l'Opéra , & ses Héros peuvent rester noncorrigés , les seules inconvenances que le Drame lyrique doit absolument éviter , sont celles des Danses & de la Musique : mais une Tragédie , une Comédie , doivent , ou nous toucher par de bonnes actions , ou nous éclairer , au moyen des mauvaises , sur les vices à éviter. Que l'Auteur ne donne donc jamais à nos Acteurs , que des *imitemens* naturels , honnêtes & utiles tout à-la fois , s'il veut produire avec l'illusion , le plaisir solide qui résulte de l'instruction , jointe à l'utilité retirée ; que le Conseil de Direction , les Auteurs & les Acteurs admis à juger les nouvelles Pièces , ne reçoivent que celles où l'on verra le degré de perfection , que demande à cet égard l'Art. V.

La seconde manière de produire un plaisir pur est extérieure ; elle s'opérera par les *modelemens*. C'est à l'Auteur à les donner : ce travail le regarde absolument ; s'il les laisse à l'Acteur , il n'a fait que la moitié de sa Pièce. Les modelemens auront presque les mêmes qualités que les imitemens : ils doivent être

honnêtes, vrais, sages & critiques : *honnêtes*, en n'admettant aucune action , aucun geste , qui puissent allarmer la pudeur la plus scrupuleuse : *vrais* , en peignant ce qui est , & comme il est ; en n'employant pas sur le Théâtre des gestes insolites , qu'on ne voit que là : *sages* , en ne donnant à l'action que le degré de vérité convenable , pour plaire ; en s'éloignant de tout jeu forcé , fût-il vrai , soit par l'enflure dans la Tragédie , soit par la charge , dans le Comique : *critiques* , en affaisonnant du sel du ridicule les actions qui doivent en être chargées ; en le rendant sensible , dans celles où il est caché sous des expressions simples , auxquelles le geste & le ton peuvent seuls mettre une valeur.

Lorsque l'Auteur a dessiné , imaginé , créé , c'est à l'Acteur à constituer un corps à des beautés muettes ; c'est de lui que la Représentation doit recevoir l'importance , l'intérêt , & l'agrément. L'Imitateur peut apporter deux sortes d'obstacles à ce triple effet. Les premiers viendraient de son état , & nuiraient à l'importance ; les seconds , de sa personne , & seraient contraires à l'intérêt & à l'agrément. Ceux de l'état ou du Comédisme , que j'ai déjà exposés plus haut , sont prévenus par le Règlement : ceux de la personne demandent encore quelques éclaircissemens ; ils sont prévenus comme ceux du Comédisme quant aux mœurs & quant au

talent ; les Acteurs que je vais proposer seront honnêtes , formés sur les meilleurs modèles , à l'Ecole du monde , & par les Maîtres de l'Art : je crois pourtant devoir donner encore quelques détails qui seraient déplacés dans les Articles , sur deux parties essentielles de l'Actricisme , l'*Habit scénique* , & le *Débit théâtral*.

I.^o Il n'est pas ici question du costume ; je suppose qu'on ne le viole plus aujourd'hui : il s'agit seulement du degré de magnificence ou de simplicité , qui produit l'illusion. Dans le premier & dans le dernier cas , nos Comédiens & nos Comédiennes actuels négligent trop souvent le vrai ; ils accordent trop au faste national , & mettent trop bien toutes les conditions ; on corrigera sur le nouveau Théâtre ce défaut dans l'Actricisme , qui ne tend qu'à généraliser le luxe ; nos jeunes-gens des conditions médiocres se persuadant que porter du galon , de la broderie , avoir des diamans , c'est n'être que comme tout le monde : il se trouve même que par-là l'on ôte un ressort à l'Actricisme , qui ne saurait plus peindre d'une manière assez tranchante la majesté des Grands , l'élégance de nos Marquis , & la somptuosité financière. Les femmes , lorsqu'il s'agit des rôles imités des conditions communes , s'écartent de la convenance d'habit beaucoup plus que les hommes ; l'à-propos des diamans y vient presque toujours pour elles ; dans les Paysannes , elles re-

doutent extrêmement la grossièreté de l'étoffe, & la simplicité de la coiffure; elles n'ont encore pu se résoudre à descendre du brillant & du magnifique : on leur fait bon gré d'éviter la malfaçon de l'habit, & le nouveau Théâtre sera même un modèle d'élégance & de bon goût; mais les Mathurine & les Claudaine couvertes de soie, dont la gorge mutine reflée, par sa blancheur, la transparence d'une gaze à *la crème*, ne me présentent que la fille de Théâtre: nos Actrices ignoreraient-elles que la bellefaçon unie à la propreté, rendent une femme plus intéressante que l'éclat ?

II.^{me} Le Débit est la partie la plus importante de l'Actricisme, & malheureusement les bons Modèles en sont rares sur nos Théâtres. (Il n'est point ici question du Débit *musical*, qui consiste à précipiter la Récitation, mais seulement du Débit *déclamatoire*, qui est la même chose que le ton & la manière de la Déclamation). Voici quelques conditions, aussi nécessaires qu'inobservées sur notre Théâtre, pour que le Débit soit vraisemblable & dans une parfaite convenance. On ne doit point crier tout ce qu'on dit, forcer sa poitrine pour se faire entendre, grimacer au lieu de pleurer, mettre par-tout une affectation qui fatigue le Spectateur: il faut éviter ce jeu de comédien-bourgeois, où l'on déploie de grands bras toujours de la même manière, en émissionnant des exclamations modelées qui reviennent exactement semblables à elles-mê-

mes à la fin de chaque période : on ne s'avancera jamais sur la Scène d'un air déhanché, ni en zig-zag, & l'on se souviendra que le grasséyement est un obstacle au beau Débit. Les Actrices n'auront point un geste à ressorts, le ton des Furies, les regards effarés, la démarche forcenée : on ne les verra point quitter la Scène dix fois de suite précisément avec un modulement pareil dans le ton, & le même déploiement dans le geste ; la nature sur un fond unique diversifie toujours les formes, & se fait une loi de la variété. Quels que soient d'ailleurs les talens d'un Elève, s'il n'a pas l'organe flatteur, la figure gracieuse & noble, le port & la démarche agréables, qu'il soit éloigné du Théâtre national : le privilège d'y paraître, supposera réunis les vertus, les talens, & les dons de la nature. [*Voyez sous la Note [A] l'Histoire du Théâtre*].

ARTICLE PREMIER.

Education des Acteurs.

LE Théâtre Français n'appartiendra plus à la Troupe des Comédiens, mais à l'Etat : les Sujets qui seront admis à y faire briller leurs talens, ne devront être que des Citoyens aisés. Ainsi, dans les maisons publiques d'éducation, il y aura des Exercices établis pour perfectionner

dans les jeunes gens des deux sexes le talent de l'Imitation Théâtrale. Il serait à propos, que ceux & celles de nos Acteurs & de nos Actrices actuels, que distingue le double mérite des mœurs & des talens, devinssent les premiers *Professeurs* de l'Art déclamatoire ; il y aurait des prérogatives attachées à cette place honorable, qui élèverait ceux & celles qui s'y consacraient pendant le nombre d'années fixé, à la condition la plus honorée dans l'État, après la Noblesse. Ces Maîtres éclairés par l'expérience, cultiveront avec soin les dispositions de ceux qui en montreront davantage : tandis que d'un autre côté les Instituteurs ordinaires veilleront à ce que les mœurs de leurs Elèves soient d'une pureté, capable de donner un nouveau prix aux maximes qu'ils seront destinés à faire goûter à leurs Concitoyens.

Plusieurs fois l'année, sur des Théâtres construits, soit dans les Colléges,

foit dans les falles les plus vastes des Couvens, les Enfans des deux sexes, donneront, à l'exemple de la jeunesse de Sparte (*), des preuves de leurs progrès dans toutes les Sciences qu'on leur enseigne. Deux prix égaux, seront la recompense de celui & de celle que le Public couronnera. Les talens naturels seuls, ne suffiront pas, pour être admis à briller dans ces Exercices; il faudra que la jeunesse y joigne l'accomplissement de tous ses devoirs. La Patrie, en les couronnant, recompensera le mérite en tout genre. Les parens des enfans qui auront remporté les prix, partageront leur gloire. On posera sur leur tête une couronne de fleurs, & ils seront reconduits chez eux au son des

(*) Quel Spectacle, que celui d'une République entière, assemblée autour d'une Place, d'un Cirque, d'une Carrière, où la Jeunesse s'efforçait de mériter les applaudissemens des Vieillards? Heureux pères, d'avoir donné le jour à de tels enfans! Heureux enfans d'être nés dans un Pays, où tout était Fête, Spectacle, moyen d'acquérir de la gloire!

instrumens. Il y aura des recompenses pour tous les degrés, & l'on ne fera admis à paraître sur le Théâtre, qu'après avoir mérité tous les prix du genre que l'on aura choisi (*) [J]. [J]

Comme l'on s'est apperçu que le jeu des Comédies-Ariettes était contraire au véritable Actricisme, on ne permettra ni aux Comédiens, ni aux Tragédiens de s'y exercer; l'on choisira, parmi les Jeunes-gens, des voix agréables pour ce genre en particulier, & ces Acteurs-citoyens ne feront qu'Arietteurs. L'on cultivera de même des sujets pour l'Opéra; mais ils ne seront pris que dans les conditions qui ne peuvent être ad-

(*) Aucun fruit considérable à espérer du Théâtre, si l'on ne prend cette route. Que dans nos Acteurs, nous voyions une jeunesse chérie, vertueuse, pure: alors, nos cœurs, pénétrés de la douce chaleur du plaisir, feront éclore le germe des vertus. Que peut-on éprouver, à nos Théâtres actuels? Quelquefois l'admiration, plus souvent des mouvemens impétueux; rarement cet attendrissement honnête qui agite l'âme sans danger.

mises au rang d'Acteurs-citoyens : ils auront des appointemens ; le Théâtre fera leur état ; & pour le reste , les *Opéradiens* suivront les règles de conduite prescrites pour les Acteurs-citoyens par les *Articles* suivans.

A R T. II.

Décence dans les Exercices.

Lorsque les Jeunes-gens seront rassemblés pour les Exercices , les deux sexes se tiendront toujours séparés : les jeunes filles occuperont un des côtés des Coulisses , où les jeunes-hommes ne pourront demeurer , que le temps nécessaire pour le jeu théâtral (*) : la galerie où seront les Loges des Actrices , n'aura aucune communication avec celle destinée aux Acteurs , & pour aller de l'une à l'autre , on traversera l'ar-

(*) On fera en sorte que la nécessité de rassembler ces jeunes garçons & ces jeunes filles , serve à faire mieux connaître aux uns & aux autres de quel prix sont les talens , unis à la vertu & à la beauté.

rière-scène : les Pièces d'Exercice n'auront rien de libre, ou même de trop tendre ; d'honnêtes Citoyens qui se connaîtront du talent, pourraient y faire les rôles de Vieillards que les Pièces exigeront : en un mot, on ne négligera rien, pour rendre cette Institution aussi noble & majestueuse, qu'agréable & utile.

A R T. III.

Temps de l'admission au Théâtre public : Rôles.

ON ne permettra de monter sur le Théâtre de la Nation, qu'aux jeunes-gens dont l'éducation sera achevée. Chaque Garçon & chaque Fille, ne joueront que dans la Pièce pour laquelle on leur aura reconnu plus de talens : de sorte que le Public ne verra plus un Tyran de Tragédie, Payfan dans une Pièce bouffonne ; *Palmyre* & son frère expirans, il n'y a qu'un quart d'heure, subitement métamorphosés, l'une en *Lucinde*, l'autre en *Charmant*, courir l'un après l'autre dans l'*Oracle*. D'ail-

leurs, les jeunes gens des deux sexes étant obligés de remplir leurs devoirs de Citoyens, à l'exemple des Acteurs Grecs, ils doivent, comme eux, ne jouer que rarement; l'étude des différentes Pièces de Théâtre ne pourrait que leur rendre impossible l'exercice de leurs emplois. Les nouveaux Acteurs, n'ayant qu'un Rôle, ils s'appliqueront à en perfectionner l'Actricisme: ils ne seront pas exposés à manquer de mémoire; l'illusion sera plus complète, lorsqu'on ne verra le même personnage que par le même Acteur, qui lui-même n'étant jamais autre chose que tel personnage, saura s'identifier à lui, & présenter, au lieu du Comédien, ou de l'Actrice, *Hippolyte* ou *Phèdre*, *Célimène* ou *Alceste* eux-mêmes. Les Citoyens destinés aux grands emplois, acquerront sur le Théâtre, une aisance de représentation, qui ne pourra que leur être très-avantageuse dans le cours de leur vie. Les Pièces seront variées

riées autant qu'on le voudra (*), le grand nombre d'Acteurs que les Exercices & l'honnêteté de l'Art fourniront, mettant dans le cas de donner au Public, sans difficulté, tous les Drames qui existent, & qui n'auront pas été renvoyés au rejet.

(*) C'est un cruel sujet d'ennui, qu'on trouvera moyen d'ôter, en même-temps qu'on procurera au Théâtre une Recette toujours à-peu-près égale. Les Comédiens actuels donnent ordinairement, d'une Rentrée à l'autre, les mêmes Pièces, qui s'éloignent, se croisent, & reviennent, lorsqu'on aurait droit d'attendre du nouveau. Les chefs-d'œuvres engouent à la fin; & je préférerais le *Gentilhomme-de-Beauce*, ou la *Femme-Juge-&-Partie* que je n'ai jamais vus, au *Misanthrope*, dont on m'a rassasié. Que dirais-je de ces petites Pièces de remplissage qu'on revoit sans cesse? Et pourtant ces inconvéniens sont sans remède, avec une Troupe toujours peu nombreuse de Comédiens de profession, qui ne peuvent ni ne veulent apprendre un grand nombre de Pièces. Il vaudra mieux qu'on se rende moins difficile, au nouveau Théâtre, pour l'acceptation des Pièces nouvelles: afin de varier davantage, on rebutera peu d'Auteurs; on les exhortera à corriger leurs Drames, & lorsqu'à force de soins & d'efforts, ils les auront rendus supportables, on rendra le Public juge de leur travail: d'après sa décision, les Pièces resteront au Théâtre, ou bien elles en seront bannies:

ART. IV.

Applaudissemens.

Afin de prévenir les cabales que pourraient faire les amis ou les ennemis des jeunes Acteurs, une des règles du nouveau Théâtre sera, que les Spectateurs n'approuveront, ou n'improveront, qu'à la fin de chaque Acte, ou de la Pièce entière, si elle est dans le nouveau genre proposé, c'est-à-dire, sans entr'Actes vides: alors il serait bon, qu'on proclamât hautement, par le nom de leur Rôle, ceux qui auraient mérité les suffrages de l'Assemblée.

ART. V.

Acteurs des Pièces Nouvelles.

COMME, dans le nombre des Acteurs-Citoyens, il s'en trouvera toujours quelques-uns qui surpasseront les autres, on fera choix de ces Coryphées pour la représentation des Pièces nouvelles. Les Auteurs ne pourront offrir que des Drames adaptés à la nouvelle manière de représenter, convenables à la dignité,

& sur-tout à l'innocence & à l'honnêteté des nouveaux Acteurs ; utiles aux mœurs , ou tout au moins propres à exciter le rire des honnêtes gens , par des faillies fines & naïves , sans allарmer la pudeur , & sans blesser la Religion (*). C'est pourquoi l'on n'y souffrira jamais ces mots grossiers que se sont permis *La-Fontaine*, *Molière* lui-même, *Montfleuri*, *Dancourt*, *Hauteroche*, &c. ni ces scélératesses qui déprécient les Comédies de *Regnard*, &c. ni ces fines équivoques des Pièces plus mo-

(*) Une Religion telle que la nôtre, si grande, si sainte, qui console le pauvre, retient le malheureux sur le bord du précipice creusé par le desespoir, fait tressaillir de joie l'indigent au sein de la misère; qui porte l'épouvante sur l'heureux oppresseur, fait trembler le Tyrان victorieux, impuni, & fraye au remords le chemin du cœur des Rois, doit être respectée dans nos Drames. Eh! qui soutiendrait l'homme de peine, indigné de l'arrogance de son semblable? O Loix, vous n'êtes, sans elle, qu'un frein impuissant. Cependant, en respectant la Religion, prenons garde à ceux qui la plient à des vûes ambitieuses; à ces hypocrites qui la deshonnorent par le rigorisme; à ces fanatiques, dont l'esprit-de-parti est plus dangereux encore.

dernes ; encore moins des Actions libres : mais , en même temps , les Auteurs se trouveront déchargés dans la composition du Drame , de l'attention puérile à saisir le jeu saillant de tel Acteur ; à rendre un Rôle propre à flater la vanité de telle Actrice ; cet indigne esclavage cessera ; & le génie pourra prendre l'essor , sans crainte d'être arrêté : si le Drame touche , s'il intéresse en respectant les mœurs , il sera représenté.

L'admission ou le refus des Pièces nouvelles seront décidés par un Conseil composé des quatre plus anciens Auteurs dramatiques existans , de quatre Acteurs vétérans , & des huit plus habiles d'entre les Acteurs & les Actrices - citoyens. Les Drames ne seront jugés qu'après avoir été appris par les jeunes Elèves destinés au Théâtre , & représentés trois fois sur l'un des Théâtres d'Exercice , non-seulement devant les Juges nommés , mais encore

en présence de tous ceux que l'Auteur voudra bien y inviter. Il ne fera rien innové dans la manière de donner les Pièces ; c'est-à dire, qu'une fois reçues, elles seront apprises par les plus excellens Acteurs, & représentées aussi long-tems qu'elles se soutiendront. Mais elles ne seront plus jouées, aux Reprises, par les Acteurs choisis; elles deviendront alors le partage de nouveaux admis, les mieux disposés à les rendre avec succès. Aucune Pièce nouvelle ne pourra désormais être représentée en Province, qu'elle n'ait été approuvée par le *Tribunal Dramatique* de la Capitale.

Dans toutes les Comédies à composer dans la suite, on ne parlera qu'en prose ; les vers étant un abus dans des Pièces où l'on doit prendre le ton ordinaire de la conversation. Chez les Anciens c'était autre chose : l'Acteur pour se faire entendre était obligé de le prendre sur un ton élevé, qu'aïdait la cadence du vers : on l'accompagnait

encore de quelques Instrumens pour soutenir la voix, & le remettre sur le vrai ton lorsqu'il s'en écartait : mais tout cela avait peu de naturel.

On pourrait composer des Pièces d'un genre particulier, qui seront appelées *Comédies pour mariage* ; dans lesquelles il sera permis de rendre le langage beaucoup plus tendre que dans les autres ; la *parastase* (*) en serait aussi plus libre ; parce qu'elles ne pourront être exécutées, que par les jeunes Acteurs & Actrices destinés à s'unir ensemble, la veille de leur mariage.

A R T. VI.

Imitation de la nature dans le jeu de Théâtre.

LES jeunes Acteurs s'appliqueront sur-tout à saisir le ton & le geste convenables à leur Rôle : ils n'outreront jamais ni l'un ni l'autre : on ne les verra point écumer comme des énergumènes, & suer à grosses gouttes après un

(*) C'est-à-dire, le geste, les actions qui accompagnent la déclamation ; ou, l'*Actricisme*.

entretien , un récit , à moins qu'ils ne représentent un phrénétique , un homme poursuivi par les Furies , comme *Oreste* , effrayé par l'horreur des Tombeaux comme *Ninias* , & par des Spectres comme *Hamlet* ; ou qu'ils n'arrivent de loin , & qu'ils ne soient censés avoir précipité leur course. Ils verseront de véritables larmes ; il suffit pour cela de se bien pénétrer de son rôle , & d'avoir de la sensibilité : on percevra , quelquefois , plutôt qu'on ne les entendra , les mots péniblement échappés à travers les sanglots ; l'Art embellira la nature , sans la défigurer : les Actrices rougiront , quand on leur dira : *Vous rougissez* ; & pour cela , leur visage ne sera pas masqué par deux couches épaisses de blanc & de rouge ; si quelquefois elles ont besoin d'animer leur teint par un vermillon étranger , ce ne sera que dans les cas où le caractère de leur Rôle l'exigerait. La modeste *Sophie* , l'intéressante *Pupille* , ne brilleront que de

leurs propres attraits. La *Coquette*, une *Célimène*, auront recours à l'art. En bannissant les masques de la nouvelle Comédie, on s'est ménagé l'avantage de faire exprimer au visage les mouvemens de l'âme : pourquoi diminuer ce moyen efficace, en nous dérobant le *rougir* [K] & le *pâlir* [K] ? On usera sobrement de ce qu'on nomme *Tons de vérité*. Les Actrices éviteront sur-tout le geste monotone, ces longs déploiemens de bras qui peuvent avoir des grâces, & point de naturel ; ces mouvemens outrés, où les membres subissent une contraction violente & précipitée. La simplicité noble sera toujours préférable au feu dérèglé : l'enthousiasme peut soutenir le mauvais Comédien, mais le parfait Imitateur ne s'y livre qu'avec sagesse, & fuit toujours une idéalité sévère & réfléchie.

ART. VII.

[L] *Habits & Décorations* [L].

LE Théâtre national, ne négligera rien, pour avoir les Habits & les Déco-

rations les plus convenables. Il ferait à désirer que jamais les Pièces qui se succèdent n'eussent la même Décoration : ce n'est pas qu'il fût nécessaire pour cela d'amonceler autant de Décorations qu'on aura de Pièces ; mais il faudrait seulement que les parties de toutes les Décorations pussent se rapporter entre elles, de sorte qu'en en changeant quelques-unes, la Scène fût différente. Quant aux Habits, il est à propos que chaque Acteur ait le sien. Comme il n'en faudra qu'un seul à chacun d'entr'eux, ils pourront en faire la dépense : On observera que ces Habits répondent exactement au caractère & à la fortune du personnage que l'Acteur doit représenter, & qu'ils contribuent à l'illusion par leur air de vérité. On évitera, par conséquent, de donner dans les deux extrêmes. Il se trouve des personnages, tels que les Rois, les Princes, l'*Ambitieux*, le *Glorieux*, qui peuvent tout oser : la magnificence est nécessaire à

ceux de ce genre, comme la livrée de l'indigence l'est à l'*Enfant-Prodigue*, à *Philippe Humbert*, à *Nanine*, à l'*Avocat-Patelin*; la simplicité & la vileté de l'étoffe aux Payfans, &c. Il ne faudra pas qu'une Villageoise, une Meunière, ait, sous des coïfes d'une gaze claire, ses cheveux bouclés comme une Dame de Cour, & la chaussure d'une petite Maîtresse.

ART. VIII.

Condition des Acteurs.

COMME les Théâtres de la Nation n'auront plus de Comédiens & de Comédiennes; mais seulement des Acteurs & des Actrices-citoyens; qu'un préjugé flétrissant ne deshonorera plus le premier & le plus beaux des Arts agréables; il semble que pour faire tendre plus rapidement à la perfection la Déclamation représentative, il faudrait n'admettre à jouer sur les Théâtres que les enfans des gens aisés, en même-temps qu'on interdirait absolument

cette occupation à tous les autres. Il ferait même à souhaiter que certains Rôles fussent réservés à la Noblesse : l'usage & la connaissance du grand monde, donnerait plus de finesse à leur jeu (1); le Spectacle en ferait plus respectable, & dès-lors plus intéressant (2).

(1) Ceci répond à l'objection qu'on n'aurait pas manqué de faire, que nos Acteurs-citoyens ayant moins d'usage, que les Comédiens de profession, ne joueront pas aussi-bien qu'eux. Ils seront moins Comédiens & plus Acteurs : ils peindront la nature. Ce n'est pas sur nos petits Théâtres qu'il faut tout outrer & observer à la lettre, le précepte d'Aristote, de rendre le *bon, meilleur*; & le *méchant, pire* : il faut rendre les choses telles qu'elles sont, & ôter encore ce chef d'accusation au Sage de Genève, aussi-bien qu'aux autres Misérables.

(2) Un jeune Etranger en arrivant dans la Capitale ; prenait à nos Spectacles un plaisir qui tenait de l'enchantement : un desir véhément de voir les enchanteurs & sur-tout les enchanteresses, les lui fit rechercher. Il les vit donc : mais qu'il fut trompé dans son attente. . . . « Ils ont détruit le charme, disait-il un jour ; & rien » ne remplace celui que je trouvais à les entendre ». On croit ouïr monsieur Rousseau déplorant l'*attrape* où le fit donner l'étiquette de la Philosophie. Il n'en fera pas ainsi des Acteurs estimables que je propose de former.

L'on sent combien les beaux Rôles de nos Tragédies, par exemple, auraient de pathétique & d'énergie, dans la bouche d'un jeune-homme ou d'une fille descendus de quelqu'une de ces familles chéries de la Nation(*). D'ailleurs, les jeunes-gens de condition, destinés à représenter dans le monde, se formeraient sur le Théâtre; ils se mettraient

(*) Comment, dira-t-on, des jeunes-gens de la première distinction, s'exposeront-ils sur un Théâtre, au risque d'être jugés par le Peuple, & improuvés, comme vous permettriez qu'on le fit aux entr'actes & à la fin des Pièces? Grave raisonneur, je n'ai qu'un mot à répondre: *le Public est juge compétent des Rois*. J'ajoute: Quel mal y a-t-il donc, que les fils des Grands connaissent qu'ils sont hommes, sujets à mille imperfections, & que les talens ne sont pas plus innés chez eux que les vertus? Si les Grands, si les Princes ne naissaient que pour eux-mêmes, on aurait raison de leur épargner toute réflexion désagréable; mais ils sont faits pour la société, & cette société ne doit rien négliger pour se les rendre utiles. Je crois en proposer ici un moyen efficace. Non, le plaisir qu'ils donneront sur le Théâtre, n'est pas le but unique que j'avais en vue: je fais pressentir un avantage bien plus grand, & plus digne d'eux & de nous.

en état , de parler & d'agir , dans la suite , par eux-mêmes ; ils se feraient un nom d'avance , & deviendraient plus sensibles à la gloire de se faire estimer dans le cours de leur vie , d'un Peuple dont ils seraient aimés & connus. Les Rôles inférieurs étant remplis par des Citoyens d'un autre ordre , ceux-ci apprendraient à obéir , comme les autres à bien commander ; & le Théâtre offrirait enfin tout-à-la-fois , une imitation tantôt fictive de la conduite des Personnages du Drame , & tantôt réelle de la vie des Spectateurs.

A R T. IX.

Comment représenter les Tragédies.

IL serait à propos que ces Drames majestueux eussent un Théâtre particulier , ou qu'on les plaçât sur celui de notre *Opéra*. La Décoration d'une Pièce lyrique , qui représenterait un Temple , un Palais , conviendrait presque toujours aux Tragédies. On pourrait même décider , d'après les Décorations

d'un *Opéra*, quelles Pièces tragiques l'on donnerait pendant sa durée ; la Tragédie profiterait de l'avantage du changement des Décorations, pour mettre plus de vérité dans certaines scènes : ce serait encore une facilité, pour l'exécution des Drames dans lesquels on introduirait des chœurs nombreux ; où l'on donnerait des pompes & des fêtes ; où l'on ferait paraître des troupes de Gardes, de Soldats, & des armées ; où l'on formerait des sièges, &c (*). Les évolutions seraient plus libres, sur un Théâtre étendu, profond, où tout cela ferait tableau beaucoup mieux qu'aujourd'hui. Mais en donnant plus de majesté à la Tragédie dans les accessoires, il faudrait,

(*) Le 31 Juillet 1769, on a donné une Représentation de *Iphigénie* de M. Racine, dans laquelle on mit en action le sacrifice : on y vit le Temple, l'Autel, l'Armée, la Victime, Calchas, & la jeune Eriphile se poignarder. On dit que le succès ne répondit pas à cette heureuse idée, proposée dès 1765 : ce que j'attribue au peu de dignité des accessoires. Ce Spectacle aurait eu un effet surprenant aux Théâtres majestueux de la Grèce.

quant au fond, la rapprocher davantage de l'humanité. Je ne dis pas qu'il faille la priver, comme la Comédie, du droit de parler en vers; je pense au contraire, qu'il faut lui laisser la Poésie, comme un caractèreistique, qui distingue *Melpomène*, de *Thalie* (*); mais que les nouveaux Acteurs marquent de la dignité, en bannissant les grimaces & l'affectation : rien de plus aisé que d'outrer; il ne faut, pour cela, que très-peu de talent; au-lieu que la belle nature n'est faisie que par un Acteur intelligent, dont l'imagination sage, voit les choses comme elles doivent être vues. La demoiselle Dumefnil est la seule Actrice chez qui l'on trouve quelques-uns de

(*) Il serait bien à désirer, qu'on admît, pour les Drames tragiques, les *Vers blancs*, qu'on nommerait, *Vers dramatiques* : j'y vois un triple avantage : les Auteurs seraient moins gênés, & pourraient donner au fond une partie du travail qu'ils donnent à la forme; le style conserverait la majesté convenable au tragique; en même-temps qu'on éviterait l'inconvénient de faire parler des Héros en rimes, invraisemblance que l'habitude peut seule faire supporter.

ces morceaux rendus dans le ton de la nature : je dirai même, que ce ne sont pas toujours ceux-là qu'on applaudit : on réserve les transports pour ces éclairs, où le sentiment cesse, & fait place à l'admiration. Etrange abus ! qu'on n'applaudisse presque jamais le bon Acteur que lorsqu'il commence à cesser de le mériter ! C'est le grand Corneille, qui le premier a donné l'idée de ce jeu brillant inconnu aux Anciens : ses Drames, comme le jeu de l'Actrice que je viens de nommer, marchent quelquefois dans une nuit profonde ; tout-à-coup, il s'éveille, l'éclair brille, le tonnerre gronde, la foudre part, éblouit, renverse, embrâse, & finit par tracer un long sillon de lumière qui éclaire toute la Pièce. Je le répète, ce jeu est beau, comme les traits des Pièces de Corneille sont admirables ; mais il faut l'abandonner, ou du moins en user si sobrement, qu'on ne s'y livre qu'une fois dans une Représentation. Il est dans la nature, qu'un
homme,

homme, dans le cours de la même action, s'emporte une fois : il frappe alors, il intimide, il émeut, il effraye; mais s'il recommence, on le regarde comme un brutal, on le méprise, & l'on finit par rire de sa colère (*). Que les jeunes

(*) On peut reprocher au grand Corneille, d'avoir fait ses Héros trop grands. Beau reproche, dira quelqu'un, & qu'il est glorieux de s'attirer, sur-tout après qu'on a vu les successeurs du père du Théâtre faire les leurs si petits. Je conviens de la justesse de cette réflexion; mais mon accusation, n'en est pas moins bien fondée. En nous proposant des modèles trop relevés, Corneille a rendu nulle l'utilité de la Tragédie : il décourage l'humanité, qui se croit trop déchue en le lisant : ce qui n'est pas; les hommes d'aujourd'hui valent bien ceux d'il y a dix mille ans, s'il y avait alors des hommes. Je compare Corneille à un père, qui place le déjeûné de son fils dans un endroit inaccessible : l'enfant approche, fait des efforts, mais se décourage enfin : un peu plus bas, il se fût exercé à le saisir. C'est aussi, je crois, la place qu'ont choisie messieurs Crébillon, de Voltaire & quelques autres. Je suis une grande ennemie de ce qui n'excite que de l'admiration; c'est une si sottise chose que cette admiration ! « Nous n'admirons guères que ce qui est au-dessus de nos forces & de nos connaissances : ainsi » l'admiration est fille tantôt de notre ignorance; tantôt » de notre incapacité. St. Evremond dit que l'admiration

Elèves imitent cet A&teur (*), dont le

» est la marque d'un petit esprit... Il y a des esprits
 » qu'il est extrêmement difficile d'étonner , ce sont
 » ceux que la Métaphysique a élevés au-dessus des cho-
 » ses faites ». Monsieur Rousseau paraît aussi desirer
 que nos Pièces soient moins *admirables* & plus tou-
 chantes : il voudrait, « que nos sublimes Auteurs dai-
 » gnassent descendre un peu de leur continuelle élé-
 » vation, & nous attendrir quelquefois pour la sim-
 » ple humanité, de peur que n'ayant de pitié que pour
 » des Héros malheureux, nous n'en ayions jamais pour
 » personne. *Les Anciens avaient des Héros, & mes-*
 » *taient des hommes sur le Théâtre ; nous, au contrai-*
 » *re, nous n'y mettons que des Héros, & à peine avons-*
 » *nous des hommes. Les Anciens parlaient à l'humanité*
 » *en phrases moins appri&ées, mais ils savaient mieux*
 » *l'exercer* ». Je ne partage pas cette mauvaise humeur
 contre notre siècle ; mais il est certain que l'esprit dé-
 pare une Pièce qui doit être touchante ou terrible, &
 j'ai toujours oui-dire, que le style de *Sénèque* annon-
 çait la décadence. J'ajoute pourtant, que tout ce que
 M. Rousseau dit contre la Tragédie, est ce qu'il y a
 dans sa Lettre de plus facile à réfuter. *Œdipe*, ni
Phèdre, *Syphax* ni le jeune *Horace*, *Agamemnon*,
Oreste, *Atrée*, *Mahomet*, n'enseigneront, ni l'inceste,
 ni le parricide, ni la cruauté, ni le fanatisme ; ils en
 inspireront plutôt de l'horreur. *Il faudrait que les hom-*
mes ne connussent pas ces crimes seulement de nom. Mais
 ils les connaissaient avant ces Tragédies ; il faut donc
 les leur rendre effroyables.

(*) Le sieur le Kain.

jeu, devenu sage & raffiné, exprime tout, nuance tout; qui s'empare de l'âme, la conduit, l'enlève; mais semble craindre de l'agiter avec rudesse.

A R T. X.

Rôles de Vieillards & de Mères.

Dès qu'une jeune personne sera mariée, elle cessera de paraître sur le Théâtre national. Une femme a des occupations sérieuses qui lui interdisent cet amusement; les grossesses, les soins respectables de mère de famille, succèdent à la liberté de fille (*). Cependant, comme il est peu de règles qui ne puissent avoir une exception utile, celle-ci en souffrira, pour les Actrices-citoyennes dont les talens seront supérieurs: elles pourront jouer après leur mariage, mais rarement, seulement dans les Rôles de femmes mariées absolument se-

(*) On imitera cette règle si sage à des Spartiates, qui donnait aux filles toutes les occasions de paraître & de faire briller leurs attraits; mais qui voulait les femmes, & les obligeait à vivre retirées & modestes.

Elèves imitent cet Acteur (*), dont le

» est la marque d'un petit esprit... Il y a des esprits
 » qu'il est extrêmement difficile d'étonner , ce sont
 » ceux que la Métaphysique a élevés au-dessus des cho-
 » ses faites ». Monsieur Rousseau paraît aussi desirer
 que nos Pièces soient moins *admirables* & plus tou-
 chantes : il voudrait , « que nos sublimes Auteurs dai-
 » gnassent descendre un peu de leur continuelle élé-
 » vation , & nous attendrir quelquefois pour la sim-
 » ple humanité , de peur que n'ayant de pitié que pour
 » des Héros malheureux , nous n'en ayions jamais pour
 » personne. *Les Anciens avaient des Héros , & mes-*
 » *taient des hommes sur le Théâtre ; nous , au contrai-*
 » *re , nous n'y mettons que des Héros , & à peine avons-*
 » *nous des hommes. Les Anciens parlaient à l'humanité*
 » *en phrases moins appiétées , mais ils savaient mieux*
 » *l'exercer* ». Je ne partage pas cette mauvaise humeur
 contre notre siècle ; mais il est certain que l'esprit dé-
 pare une Pièce qui doit être touchante ou terrible , &
 j'ai toujours ouï-dire , que le style de *Sénèque* annon-
 çait la décadence. J'ajoute pourtant , que tout ce que
 M. Rousseau dit contre la Tragédie , est ce qu'il y a
 dans sa Lettre de plus facile à réfuter. *Œdipe* , ni
Phèdre , *Syphax* ni le jeune *Horace* , *Agamemnon* ,
Oreste , *Atrée* , *Mahomet* , n'enseigneront , ni l'inceste ,
 ni le parricide , ni la cruauté , ni le fanatisme ; ils en
 inspireront plutôt de l'horreur. *Il faudrait que les hom-*
mes ne connussent pas ces crimes seulement de nom. Mais
 ils les connaissaient avant ces Tragédies ; il faut donc
 les leur rendre effroyables.

(*) Le sieur le Kain.

jeu, devenu sage & raffiné, exprime tout, nuance tout; qui s'empare de l'âme, la conduit, l'enlève; mais semble craindre de l'agiter avec rudesse.

A R T. X.

Rôles de Vieillards & de Mères.

Dès qu'une jeune personne sera mariée, elle cessera de paraître sur le Théâtre national. Une femme a des occupations sérieuses qui lui interdisent cet amusement; les grossesses, les soins respectables de mère de famille, succèdent à la liberté de fille (*). Cependant, comme il est peu de règles qui ne puissent avoir une exception utile, celle-ci en souffrira, pour les Actrices-citoyennes dont les talens seront supérieurs; elles pourront jouer après leur mariage, mais rarement, seulement dans les Rôles de femmes mariées absolument se-

(*) On imitera cette règle si sage à des Spartiates, qui donnait aux filles toutes les occasions de paraître & de faire briller leurs attraits; mais qui voulait les femmes, & les obligeait à vivre retirées & modestes.

Danſes ſur les Théâtres , & dans pref- que toutes les maifons , on recevait des *Mimes* , qui les exécutoient , en jouant des Pièces infâmes : eſt-il étonnant , que la Religion Chrétienne qui commençait alors à réformer l'univers , ſe ſoit élevée contre ces ſources de corruption , & qu'elle ait proſcrit , ſous le nom général de *Danſes* , des amuſemens que le Gouvernement civil n'aurait pas dû tolérer ? Aujourd'hui , la Danſe eſt corrigée comme le Drame ; elle n'eſt plus que l'école des bienſéances & des beaux mouvemens : & cependant les Miſomimes tiennent toujours le même langage ; leur zèle amer ne cherche qu'à détruire ; tout ce qu'ils voient leur déplaît ; ils n'approuvent que ce qui n'eſt plus. Il arrive de-là que l'attention à former la jeuneſſe , à l'aſſouplir par les Exercices agréables , n'eſt pas aſſez générale. La crainte de révolter le caſardiſme retient même nos Danſes cultivées dans un degré d'imperfection , qui diminue leur utilité. Briſons d'indignes

entraves. On dit que les Lacédémoniens avaient porté cette partie de l'éducation, au plus haut point : qu'il serait beau de les imiter ! non-seulement la belle conformation du corps en serait le fruit, mais la santé y gagnerait infiniment, si tous les jours, les jeunes-gens que renferment nos Colléges, les jeunes-personnes qu'on élève dans les Couvens de filles, donnaient trois heures à des Danses vives, savantes, compliquées, où tous les membres seraient exercés. Les jeunes-gens destinés au Comédisme, ne négligeront pas cette partie essentielle, & le talent de la Danse sera proposé sur les Théâtres de la Nation, comme un modèle pour toute la jeunesse. Il ne faut pas croire que le travail du corps, ait le même effet, que les Exercices, pour fortifier ; il est nécessaire que le plaisir & l'élégance se joignent aux mouvemens, pour qu'on en tire le même fruit que les Anciens tiraient de leur Gymnastique (*).

(*) C'est-à-dire, l'*Art Exercitoire*.

Quant au Théâtre, on se gardera bien d'en bannir la Danse ; il faut seulement la rendre digne des Acteurs & des Spectateurs. Elle fera même nécessaire, dans le nouveau Plan, où l'on propose, de faire exécuter par les Danseurs, des Pyrrhiques, qui traceront une esquisse de la Pièce. Nos Danseurs Citoyens & nos Danseuses, seront choisis, de même que des Acteurs, parmi ceux qui auront des dispositions plus marquées pour cet art : les règles prescrites pour les Acteurs, leur seront communes avec ceux-ci : comme les Acteurs-Citoyens, ils recevront des Prix, des *Accessits*, mais moins considérables. On alliera, dans les Danses & dans les Ballets, les grâces avec la modestie, sans néanmoins afficher un purisme ridicule.

La dernière disposition de l'Art. I, qui regarde les Acteurs de l'Opéra, aura lieu pour les Danseurs attachés à ce Spectacle. La Danse y paraîtra dans un degré de vraisemblance & de con-

venance avec les Pièces, qui servira de modèle pour nos Tragédies. C'est-là qu'on pourrait faire renaître tous les genres de Danse en usage chez les Anciens; qu'on exécuterait heureusement dans les entr'actes une *précession* de scène, qui peindrait en *mimes* expressives, ce que la Musique & la Poésie doivent ensuite rendre à l'oreille & parler à l'esprit. Que signifient des *gambades*, des *gestes ridicules*, du *pirouettage*, des *courrués*, des *sauts*, de fades & maniérés *déploiemens*, vides d'âme, qui ne reçoivent de prix que de la vigueur ou de la précision du Sauteur, des grâces de la Danseuse, ou du lascif qu'elle fait donner à ses mouvemens? La nature est bannie de nos Danses, ou ne s'y montre que comme l'éclair, sous les pas d'*Allard* & de *Vestris* (*).

(*) Si l'on me demandait, quel est le défaut de nos Danses, je répondrais que le seul que j'y trouve, c'est de n'exprimer rien, de ne peindre rien: l'art est encore dans l'enfance. Le plaisir qu'elles donnent ne

Il conviendrait que les Théâtres fussent gouvernés, à la Capitale par douze Directrices, & douze Directeurs choisis

vient que des grâces naturelles des Exécutans : une jolie femme qui danse plaît aux hommes, moins par son art, que par les charmes qu'elle découvre. Voilà pour la danse spectaculeuse. La danse particulière, destinée à donner l'aisance de la présentation, est beaucoup plus parfaite en France que par-tout ailleurs : on la doit à *Marcel*, qui cultiva long-temps avec honneur, un art plus utile que ces Misomimes ne peuvent s'en douter.

Si l'on me demandait ce qui manque à notre Musique d'Opéra ; je dirais que c'est le naturel & l'expression : j'ai toujours remarqué que c'était à l'Acteur ou à l'Actrice que je devais mon émotion : si l'Acteur est mauvais, quoique sa voix soit belle, on ne sent rien. Les airs mêmes, qui devraient avoir l'effet de ces *aria* si puissans en mélodie, des Opéras Italiens, affectent à peine chez nous. Je ne trouve donc à notre Musique que ce défaut-ci : elle ne me donne point de plaisir. Mon jugement n'est pas le même sur la Musique instrumentale : j'en ai senti la force ; souvent elle exprime, elle peint : l'ouverture des Actes de plusieurs Opéras, pourrait nous fournir des modèles pour la convenance de Musique à suivre dans les entr'actes de nos Tragédies.

parmi les honnêtes Citoyens , depuis la première condition , jusqu'à la dernière de celles dont les enfans peuvent être admis à représenter ; & que chacun de ces Directeurs & chacune de ces Directrices eût un pouvoir égal , sans égard à la naissance. Que tous les ans , il sortît deux de ces Directeurs & Directrices , qui seraient remplacés par deux nouveaux : que dans les Provinces , ce fussent les Magistrats en charge , conjointement avec le Gouverneur de la Place , ou le premier Officier de Justice , avec quelques Notables amovibles de deux en deux ans , & de même les plus respectables Mères-de-familles de la première condition.

Les Directeurs ne pourront jamais , sous aucun prétexte , faire venir chez eux quelqu'une des Actrices-Citoyennes , leur parler en particulier au Théâtre , &c. S'ils ont quelques réprimandes à leur faire , ils s'adresseront à leurs parens , ou même aux Directrices : le Di-

recteur qui contreviendrait à cette règle, pourrait être accusé par quiconque le voudrait; &, s'il est convaincu, il sera honteusement expulsé de la Direction, privé de son emploi ordinaire dans l'Etat, & condamné à une amende.

Quant aux Acteurs qui se rendraient repréhensibles, ils seront avertis de leur faute une première fois, si elle n'est pas considérable, & exclus du Théâtre à la seconde: la même règle aura lieu à l'égard des filles; & cette exclusion, pour faute dans la conduite, sera une tache. Une première faute considérable, produira le même effet que deux. Ceux ou celles qui auraient violé sur le Théâtre quelque une des règles de la décence, & manqué à l'honnêteté publique, outre la punition corporelle qui suivrait l'exclusion, seront encore privés de tous les Prix qu'ils pourraient avoir mérités auparavant.

La convenance dans les habits d'hommes sera réglée par les Directeurs: les

Directrices, de leur côté, décideront de la parure des Actrices-Citoyennes ; & jamais une jeune personne ne se montrera sur le Théâtre que sous l'habit & les accompagnemens qu'elles auront approuvés.

A R T. XIII.

Jours des Représentations.

LES Spectacles offriront tous les jours une récréation honnête aux Citoyens : au moyen des règles ci-dessus, elle sera toujours neuve, toujours variée, jamais fastidieuse (*). Les *Tragédies* se représenteront le Lundi, le Mercredi & le

(*) Quelqu'un aura déjà pensé, sans doute, comme je l'ai remarqué plus haut, que les Acteurs-citoyens joueront d'une manière trop inférieure, pour être goûtés comme les Comédiens actuels. J'espère que l'expérience montrera le contraire. Des hommes & des femmes qui ne feront qu'un seul personnage, dont on aura formé, éprouvé les talens, ne peuvent presque pas le rendre mal. Le Spectateur, qui ne les trouvera que là, se persuadera plus facilement qu'il voit l'original de leur Rôle. Mais, cette médiocrité de talent existât-elle, le Théâtre de la Nation n'en ferait pas moins fréquenté. Tous les jours de nouveaux Citoyens se montreront sur nos Théâtres ; on voudra du moins les

Samedi, de chaque semaine : les *Comédies*, tous les jours ; mais dans l'ordre suivant : les jours de Tragédie, on donnera sur les Théâtres Comiques, une de nos Pièces en trois Actes, une de nos petites Comédies en un Acte, qui seront suivies d'une Pièce mêlée d'Ariettes, ou d'un Opéra-comique en Vaudevilles. Les Mardi, Jeudi, Vendredi, ce seront de grandes Pièces que l'on jouera, précédées des Danfes dont il est parlé, *Art. VI du Titre II* ; le Dimanche, toujours un *Opéra-comique*, ou bien une Comédie-Ariette, suivie d'une

voir : ce n'est pas tout, on aura pour eux une indulgence d'affection ; le plaisir que leur jeu donnera, croîtra par leur timidité, leur embarras ; tout nous les rendra plus chers. Le Public ne court-il pas en foule au petit [N] Théâtre, où des Enfans [N] jouent des idées de Pièces, & n'approuve-t-il pas à leur mauvais jeu ; c'est qu'on tend toujours à encourager des talens naissans. Chacun éprouvera la satisfaction de pouvoir montrer son indulgence à ses égaux ; on aura du plaisir à comparer les manières, à voir notre plus belle jeunesse, passer en revue, & déployer, pour nous plaire, tous les dons qu'elle reçut de la nature, perfectionnés par l'art.

grande Pièce. Les deux Théâtres Comiques de la Capitale exécuteront dans la semaine, les mêmes Pièces, mais à des jours différens : & comme les Acteurs attachés à un Théâtre ne passeront jamais sur un autre, le Public se trouverait à portée de comparer la manière des Acteurs, de prononcer sur le degré de perfection où ils seront parvenus.

On observera, aussi souvent qu'il se trouvera des alliances entre les jeunes gens des deux sexes qui feront fleurir le Mimisme, de les faire jouer la veille de leur union : le Public en sera instruit par la Pièce, qui, comme le porte l'*Art. V* de ce Titre, sera d'un genre particulier : le saint nœud du mariage, acquerra, par ce moyen, un nouveau degré de splendeur & de solennité : les applaudissemens que recevront les jeunes Amans, augmenteront, aux yeux, de l'époux le prix de sa compagne, & justifieront à celle-ci la beauté de son choix.

Toutes les fois que les enfans devront jouer, les pères & les mères les conduiront : eux-seuls auront le privilège d'assister au Spectacle dans les Coulisses, & de parler les hommes aux Acteurs, & les femmes aux Actrices. Un des côtés du Théâtre, ne sera occupé que par les jeunes-hommes, & l'autre par les jeune-sfilles : lorsque l'Acteur sera obligé de rentrer avec l'Actrice, il ne pourra s'arrêter du côté des femmes ; mais il se rendra sur le champ à celui des hommes : il en fera de même lorsqu'il devra sortir avec l'Actrice : il ne l'abordera qu'à l'instant de paraître, & il leur fera défendu de se parler en particulier : outre les pères & les mères, il y aura toujours quelqu'un des Directeurs ou Directrices qui feront observer les règles, avec la plus grande exactitude. Ainsi l'on suivra sur les Théâtres de la Nation, les mêmes loix de décence, prescrites pour les Théâtres d'Exercice, par l'*Art. II* ci-dessus.

Répétitions.

LES Acteurs-citoyens se prepareront aux Représentations publiques , par des Répétitions journalières sur les Théâtres d'Exercice, auxquelles assisteront, à tour de rôle, les jeunes Élèves. Ces Répétitions ne se feront, dans les Colléges, que par les Jeunes-hommes; & , dans les Couvens de Filles, par les Jeunes-personnes seulement, sous les yeux des Maîtres & Maitresses de Déclamation: chaque Acteur & chaque Actrice y rempliront les Rôles d'hommes ou de femmes liés avec le leur; & ce ne sera que pour la Répétition sur le Théâtre public la veille de la Représentation, que tous les Acteurs seront réunis: mais les Répétitions des Pièces nouvelles se feront par les Acteurs & les Actrices; & l'on n'y admettra que les personnes indiquées par l'*Art. v.* Les Répétitions générales auront lieu tous les jours, le matin, avec la retenue recommandée pour les Représentations.

sentations. Tous les Jeunes-gens admis, pourront y assister.

A R T. X V.

Entrée, Places, & Sortie des Acteurs.

Les *Acteurs* & les *Actrices-citoyens* qui devront jouer, se rendront au Théâtre après midi, de sorte que toute la Compagnie soit rassemblée à trois heures, pour se concerter ensemble une dernière fois avant la Représentation. Les *Acteurs* & les *Actrices* de chaque Théâtre, pourront aller à tous les Spectacles ; ils y seront admis *gratis*, à une place déterminée par les Directeurs, qui sera comme l'*Ephébique* (*) des Grecs : il serait à propos que ce fût un endroit ajoûté à nos Salles, sur les côtés de la Scène, & caché aux Spectateurs par les Coulistes. Dès qu'un *Acteur* ou une *Actrice* auront fini leur Rôle, ils pourront se retirer ; il se trouvera, à une porte de derrière, pour ceux qui n'auront pas

(*) *Ephébicos*, signifiait un lieu destiné aux jeunes-gens. [*Note de l'Éditeur.*]

de voiture, un carosse de place, payé par la Direction, qui reconduira chez eux, avec leurs parens, ceux & celles qui auront joué.

A R T. X V I.

Souffleurs.

LES Maîtres de Déclamation, auront de plus l'emploi de Souffleurs, aux Représentations publiques : il pourrait y en avoir sur les aîles & dans le fond, suivant la disposition qu'on adopterait pour la Scène : ceux-ci, outre leur fonction ordinaire, s'occuperaient encore derrière la Scène, à rappeler aux Acteurs, avant chaque *parution*, l'Actricisme que ces derniers auront adopté.

A R T. X V I I.

Emploi de la Recette.

DES Acteurs, tels que je les suppose, n'ont point de gages, & ne jouissent d'aucuns privilèges onéreux à l'Etat. Ce sont des Citoyens, des fils, des frères, des amis, auxquels la satisfaction d'être applaudis par leurs Concitoyens, tient

lieu d'appointement ; ce sont des jeunes gens, en un mot, qui, par des exercices utiles, achèvent leur éducation. Ils regardent comme donné au plus doux des plaisirs, le temps qu'ils consacrent à l'estimable & délicieux amusement qu'ils procurent à leurs Compatriotes. Conséquemment, le produit de la Recette, toutes les Dépenses prélevées, peut être employé, soit pour les honoraires des Auteurs, soit aux Prix & aux *Accessits* des Acteurs & Danseurs-citoyens, soit à des travaux pour l'utilité & l'embellissement des Villes, soit au soulagement de pauvres familles, &c. Je donnerai une autre fois, l'a-peu-près du produit de nos Théâtres dans la nouvelle Administration. Je crois pourtant, qu'eu égard à son origine, l'argent qui en proviendra, devrait être employé à doter des jeunes-gens sans fortune, dans les deux sexes, & seulement à la campagne, pour que tous les ordres de l'Etat profitassent de la Réforme, les uns par l'agréable, les autres par l'utile.

A R T. XVIII.

Parts d'Auteur.

LES honoraires des Auteurs des Drames seront fixés, en raison du genre dans lequel ils auront travaillé, & le nombre des Représentations marquera le degré de mérite. Le Tragique patriotique, outre la somme fixée par le Directorat (*), sera de plus honoré d'une Couronne, avec une médaille d'or, sur

(*) On pourrait fixer les honoraires des Tragiques patriotiques & des Comédies de la première Classe, au sixième de la Recette, toutes dépenses prélevées; pour les Tragédies Historiques, & la seconde Classe des Comédies, au septième; les Tragédies Fabuleuses & la troisième Classe de Comique ne produiraient qu'un huitième; le Tragique-Roman, & la quatrième espèce de Comique, rapporteraient un neuvième; & par gradation, jusqu'à la dernière Classe de Comédies, qui ne serait appréciée que pour le dix-huitième. Les degrés de mérite dans chaque genre se trouveraient alors récompensés par le nombre de Représentations, & par les Reprises. Les petites Pièces de la première Classe obtiendraient le douzième, & celle du dernier genre, le vingt-quatrième. [Le taux actuel des Parts d'Auteur, est le neuvième pour les Pièces en V Actes, & le dix-huitième pour celles en III & en un Acte.

l'exergue de laquelle on lira : *Pour la Patrie*. Ceux qui composeront dans les autres genres recevront une somme moindre, avec une médaille d'argent, sans couronne. Les Comiques dans la première Classe, auront le même honoraire que le Tragique patriotique, ainsi que la couronne & la médaille d'or, avec ces mots sur l'exergue, *Pour les mœurs*. Toutes les autres Classes n'auront que la médaille d'argent, avec l'honoraire proportionné.

A R T. XIX.

Prix.

QUOIQUE les Acteurs n'ayent aucune rétribution, aucuns honoraires fixés, je suis loin de penser qu'il soit peu nécessaire d'exciter l'émulation par les motifs les plus puissans sur le cœur de l'homme, la gloire & l'intérêt : Après que les applaudissemens auront satisfait cet amour-propre source de nos vertus & de nos vices, il ne serait pas mal qu'à chaque Théâtre, il y eût un double Prix, & quelques *Accessits*, auxquels

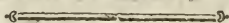
pourraient prétendre les Acteurs & les Actrices qui surpasseraient leurs Concurrrens. Celui & celle de tous les Acteurs & Actrices qui, durant le cours de l'année, auront le mieux rendu la nature, recevront un Prix. Ceux & celles qui en auront approché, seront recompensés par un *Accessit*. Les deux Prix & les *Accessits* seront de différente nature, fixés à des sommes réglées par l'Autorité publique, & proportionnés à la Recette annuelle. Les Acteurs & Actrices seront les maîtres de les recevoir en argent, en médaille, en bijoux, en habits de Théâtre ou autres : il leur sera permis de se parer de ces Prix, lorsqu'ils joueront : une jeune Actrice dont les diamans auraient une source si belle, ne serait pas exposée à en rougir.

A R T. X X.

Jouer à la Cour.

LES Acteurs les plus distingués par leur naissance & par leurs talens, joueront seuls devant le Monarque.

Si j'ai oublié quelque Article dans ce Projet de Règlement, je m'en console; la faute est de peu d'importance : les hommes, ces êtres parfaits, dont les lumières sont si fort au-dessus des miennes, les hommes y suppléeront facilement.



Adieu, ma chère Ursule. Je m'étais égarée dans un labyrinthe sans issue : mais j'ai frayé la route, & je te laisse un fil pour en sortir.

La Réponse de madame D'Alzan ne parvint à sa Sœur, que lorsqu'elle achevait d'écrire la Lettre suivante : elle manque encore ici.

NEUVIÈME LETTRE.

De la même.

Dimanche 1 octobre.

BONNE nouvelle ! On était complaisant, caressant, empressé ; l'on me marquait ces préférences délicates, qu'on n'a que pour une Maîtresse ; & je suis

fîre enfin que ce n'est pas moi qu'on aime , puisqu'on ne saurait cacher la joie qu'on a de retourner à Paris, de me quitter.... Si ce n'est pas moi... dis, Urfule , c'est donc ma sœur. La conséquence est toute naturelle & fort juste. Tu fais ce qui s'est passé mardi : hier, on n'était bien qu'avec moi ; aujourd'hui, on a toujours quelque chose à me dire ; on me parle de toi, on te loue, on soupire : en honneur je crois qu'on veut me faire confiance de ses faiblesses ; car, tout-à-l'heure encore, l'on me disait : — *Ma sœur, croyez-vous que je la rende heureuse ? l'est-elle ? vous lisez dans son cœur ? ... Ma sœur, écoutez-moi*—. On pressait ma main ; on l'a baisée ; j'écoutais, & l'on me répétait ce qu'on m'avait déjà dit. On m'a montré ton portrait ; on le porte sur son cœur ; on a presque pleuré. On voulait s'en retourner dès hier, on voudrait partir aujourd'hui ; on ne saurait plus vivre sans te voir. Ne va pas te mettre dans la tête, que la *** a

plus de part que toi à ce desir de s'en retourner : elle peut y en avoir ; mais beaucoup moins que toi , c'est ta sœur qui t'en répond. L'absence t'embellit : combien de femmes ont dû la conquête d'un époux infidèle , à la nécessité de vivre quelque temps dans des lieux différens ! Nous avons beau leur plaire , être belles , avoir ces charmes qui les séduisent ; l'imagination , durant l'absence , fait nous en prêter bien davantage : le desir s'éteint dès qu'on possède ; mais souvent il arrive aussi qu'il devient plus vif pour le bien qu'on n'a plus , que pour celui dont on n'a jamais joui. Malgré ces heureuses conjectures , j'engage monsieur de Longepierre , qui paraissait disposé à attendre la Tante de mademoiselle De Liane , & à charger son Neveu de ses affaires ; je l'engage , dis-je , à s'en rapporter à mon mari , & à ne pas laisser repartir seul monsieur D'Alzan. Je ne veux pas qu'il soit sur sa parole.

Tu vas donc le revoir ! O ma tendre , mon unique amie , je me figure

avec quel plaisir tu le reverras ! N'empoisonne pas ta joie ; qu'elle soit pure comme ton âme sensible. . . .

Il te dira ce qui se passe ici. L'exemple de monsieur Des Tianges n'aura pas nui , sois-en sûre. C'est un homme si digne d'être imité que monsieur Des Tianges !.. En vérité, nous ne sommes pas égaux. Je trouve qu'il prend trop d'empire sur moi : & pourtant, comment pourrais-je m'en plaindre ? c'est sans le vouloir qu'il le fait : c'est par sa raison, sa vertu, son attachement, qu'il m'inspire un respect, une confiance, qui tiennent plus de la fille que de l'épouse. Qu'il est doux, ô mon Ursule, d'avoir dans son mari, un chef éclairé, vigilant ; un protecteur sage, tendre ; d'y voir un père, un ami, & sur-tout un amant ! voilà ce que j'ai dans l'époux que le Ciel m'a donné, & ce que ma sœur retrouvera bientôt dans le sien.

Mes Notes sont achevées ; je regretterai moins monsieur D'Alzan. Je t'en-

voie le complement de mon Projet.
Adieu, la plus aimée des femmes.

P. S. On m'apporte mes Lettres.... Inutiles....
Ah! voici celle que je desirais.... Comment!
le joli poulet.... Il était pour ma sœur!...
Mon amie, tu le vois bien, mes pressentimens....
chère Ursule, ils ont toujours été vrais....
Mais, me trompé-je! On a *cherché à s'assurer si*
*l'avis donné à la *** venait de moi; si les sen-*
timens généreux qu'elle a montrés n'étaient pas mon
ouvrage! Agathe, le sait de l'Actrice elle même,
à laquelle on a écrit deux fois d'ici! Je ne suis pas
fâchée, non, je ne le suis pas, qu'on ait eue
cette idée.

§ IV.^{ME}

C O N C L U S I O N .

LES mœurs sont en sûreté; le Théâtre est honorable; les Acteurs sont estimés autant qu'honnêtes. Il reste à montrer que la Dépense sera médiocre: si elle charge (quoique très-légèrement) le Citoyen en particulier, elle doit être nulle pour la Ville, puisque l'argent n'en sortira pas. C'aurait été encore ici une des raisons pour établir des Spectacles à *Génève*; ils n'appauvriraient pas la République.

Presque toutes les Villes un peu considérables ont déjà un Théâtre: il ne s'agirait plus que de

quelques Décorations , objet peu dispendieux pour nos Comédies ordinaires. Mais rien n'empêcherait qu'une Ville opulente n'étalât, dans son Théâtre, une magnificence proportionnée à ses richesses. Celles qui le feront moins, se contenteraient de ce qui est indispensable. Les unes & les autres auront, dans la Caisse de leur Théâtre, une ressource toujours prête pour les besoins subits & les dépenses imprévues : ce sera pour elles comme une *Loterie*, dont la Recette excédera toujours considérablement les frais de perception.

Supposé donc que la Dépense, par année, se monte, à Paris,

S A V O I R ;

Prix annuels, pour le premier Acteur & la première Actrice de chacun des deux Théâtres, cent louis chaque Prix : quatre Prix formeront une somme de *neuf mille six cents livres*, ci. . . . 9,600 l.

Accessits, au nombre de trente à chacun des Théâtres, distingués en trois décuries ; ceux de la 1.^{re} à *mille livres*, les dix suivans, à *sept cents livres*, & la dernière dixaine à *cinq cents liv.* les 60 *Accessits* sont en tout 44,000 l. ci.. 44,000 l.

Prix & *Accessits* des premiers Danseurs : huit Prix à deux mille livres, trente *Accessits* à mille livres, sur les deux Théâtres : Total, 46 mille livres, ci.. 46,000 l.

De l'autre part. 99,600 l.

Frais journaliers, comme payemens des
Gagistes, tels que les Musiciens, Sou-
fleurs, Receveurs, Ouvreurs de Lo-
ges, &c. Concierges, Valets de Théâ-
tre, Gardes; avec le Luminaire, &
quelques Rafraîchissemens pour les
Acteurs, cinq cents livres par jour
à chaque Théâtre; & par an, la somme
de *trois cents soixante-six mille*, l. ci. 366,000 l.

Réparations & Entretien des Salles,
Décorations, &c. par an, une somme de 100,000 l.

Total, pour les deux Théâtres, 500
soixante-cinq mille six cents liv. ci ()* 565,600 l.

Je ne fais pas entrer les honoraires des Auteurs dans la Dépense: on pourrait néanmoins supposer à peu près, qu'ils monteront, par an, à la somme de *trente cinq mille livres*: ce qui joint au Total, compléterait les 600,000 livres; mais cet article de Dépense fera comme nul, par la sur-taxe des Places, aux quatre premières Représentations.

La Recette journalière, pourrait être à chaque Théâtre, l'un portant l'autre, grands & petits jours,

(*) Les frais journaliers de notre Théâtre se montent actuellement à 400 liv. la Recette ordinaire est de 2000 livres; à *pleine Salle*, 4000 livres; ce qui n'arrive guères qu'aux premières Représentations des Pièces nouvelles. Par le Système proposé, la Recette sextuplera dans ce dernier cas.

S A V O I R ;

Le Parterre *aggrandi*, quatre cents livres, ci. 400 l.

L'Amphithéâtre destiné aux femmes

seulement, deux cents livres, ci . . . 200 l.

Quatrièmes Loges, tant à l'année, que

journalières, cent livres, ci 100 l.

Troisièmes Loges, cent livres, ci 100 l.

Secondes Loges, deux cents livres, ci . . 200 l.

I.^{res} Loges, Balcons, Loges grillées,

Parquet, ensemble cinq cents livres, ci. 500 l.

Total pour les deux Théâtres, par jour, _____

trois mille livres, ci 3,000 l.

Par an, (365 jours) un million quatre-

vingt-quinze mille livres, ci. . 1,095,000 l.

Par conséquent la Dépense excédera la Recette de

la somme de cinq cents vingt-neuf mille quatre

cents livres. . . . Excédent . . 529,400 l.

On voit que par cette Taxe, je ne suppose que 500 personnes au *Parterre* en toute occasion ; 134 à l'*Amphithéâtre*, 100 au *Quatrièmes Loges*, y compris les Abonnés ; 66 au *Troisièmes* ; environ autant aux *Secondes* ; & moins de 100 personnes à toutes les *Premières Places*. Si je n'ai pas choisi le juste milieu, dans l'Economie actuelle, je suis sûre d'avoir pris bien au-dessous dans le Systême proposé (*).

(*) Monsieur Rousseau réduit à 300 le nombre des Spectateurs du Théâtre national, & moi je le porte à 806 ; ce qui fait presque le triple. Mais pour peu qu'on

Or si la Troupe actuelle, chargée, outre les Dépenses ordinaires, de 24,000 liv. de Pensions, parvient chaque année à mettre en caisse une somme à

ait suivi les Spectacles, on conviendra, que si son calcul est juste pour le temps dont il parle, le mien l'est également pour celui-ci. Jamais le goût du Théâtre ne fut si vif, si général. Les Ouvriers qui buvaient le Dimanche, quelquefois le Lundi, & qui par-là se trouvaient hors d'état de travailler le Mardi, vont aujourd'hui à la Comédie : ils en retirent cet avantage, que lorsqu'ils buvaient, ils perdaient tout le jour ; au lieu qu'à présent, ils travaillent courageusement le matin, & ne donnent au Spectacle que quelques heures de l'après-midi ; temps le moins précieux, sur-tout en hiver, où l'on est obligé de se servir de chandelle. En raisonnant d'après l'expérience, je fais que le sage Spectacle de notre Capitale, produit depuis quelques années un bien réel, parmi les Ouvriers des Professions, qu'on nomme *honnêtes* : ceux qui le fréquentent sont les plus habiles, & en général, c'est d'eux que les Maîtres sont le plus contents. L'usage des plaisirs des honnêtes-gens leur élève l'âme, & leur fait acquérir cette urbanité que le séjour de la Ville ne donne pas seul : les Pièces de Théâtre ébauchent, ce que la conversation de quelques personnes éclairées, qui suivent nos Spectacles, achève à leur égard. Peut-être dira-t-on, que l'usage de boire, n'était abus qu'en apparence ; qu'il en résultait une consommation, dont l'effet ressuait jusqu'au Cultivateur. Cette objection n'est que spécieuse : l'ivrogne du Peuple, boit du vin deux jours, & de l'eau les

partage

partager d'environ 100,000 *liv.* n'a-t-on pas lieu de présumer que les deux Théâtres des Acteurs-Citoyens, au moyen des Nouveautés continuelles, pourront facilement, toutes Dépenses supportées, laisser celle de plus de 500,000 *livres*, dont on disposera, soit pour des ouvrages qui contribueront à l'embellissement de la Ville ou à la commodité des Citoyens, soit pour des encouragemens à la campagne.

Mais ce n'est pas sur un profit pécuniaire, que l'on établit l'utilité de la *Réformation du Théâtre* & du nouveau Règlement : C'est l'épurement des mœurs; c'est la perspective flateuse de plaisirs inconnus, innocens, inexprimables procurés au Genre-humain, qui en est le louable motif. Dans un siècle éclairé, le siècle des Sciences, de la Philosophie, de l'humanité, l'on doit abolir tous les abus, perfectionner tout le bien existant, diminuer tout le mal nécessaire, porter l'attention sur tous les états, & travailler pour tous les âges.

cinq autres : l'Ouvrier rangé, en prend chaque jour une petite mesure, & consomme autant que le dérèglé. Je trouverais bien un autre inconvénient dans ce goût des Spectacles devenu trop commun : c'est que les Grands dédaigneront peut-être de le partager avec le Peuple : alors plus de chef-d'œuvres à espérer dans le Dramatisme; plus de grands Acteurs, dans le Mimisme; la Comédie retournerait sur les tréteaux : car, qui voudrait écrire pour le peuple? Si ce malheur a'r'vait, l'exécution du Plan qu'on vient de lire, serait le seul remède efficace.

DIXIÈME LETTRE.

De madame D'ALZAN.

Lundi matin 9.

IL est revenu tel que je le desirais : il faudrait être injuste pour me plaindre de lui : cependant, à peine arrivé, il a couru aux **... Comme ses yeux se sont animés, à mesure que l'heure s'approchait ! Mais à son retour, il n'est pas moins tendre qu'auparavant. Quelle énigme, & qui me l'expliquera ?

Je vous remercie, mon aimable sœur, de tout ce que vous faites pour moi : s'il ne dépendait que de vous, je ne craindrais bientôt plus rien : mais qu'il y a loin de ce que vous dites, à la réalité ! Ah ! ma sœur, qu'on les laisse ; mais que je règne seule sur le cœur de monsieur D'Alzan ! Que m'importe à moi qu'elles aiment, qu'elles soient aimées de tout l'Univers : je ne veux

qu'un cœur ; lui seul suffit à ma félicité... Oui, si je le vois encore hésiter ; s'il balance entre ma Rivale & moi ; j'y suis résolue ; je connais un moyen.... je l'emploierai. Ne me le demandez pas. Adieu ma sœur. J'entends celui que j'adore. Je vais le conduire dans la chambre de nos enfans : c'est pour eux que je vous quitte.

P. S. Mon Dieu ! comme il les aime : je le laisse avec eux pour fermer ma Lettre. Cet attachement si naturel ne suffirait-il pas pour me rendre son cœur !

Les attentions de monsieur de Longepierre, me gênent quelquefois ; pour ce que je médite, il me faut de la liberté : je ne fais comment faire pour me la procurer.

Parlez-moi de vos deux jeunes Compagnes : Monsieur D'Alzan croit que nous les aurons ici : je voudrais que vous me les fîssiez connaître d'avance.

ONZIÈME LETTRE.

De madame DES TIANGES.

Jeudi soir 12.

MON amie, mon aimable sœur... Je n'ose te le demander... mais je voudrais pourtant bien le savoir... Quoi! me cacher tes projets, à moi qui t'aime, & qui t'étourdit de mes rêveries... Je m'en rapporte néanmoins à ta prudence : non, mon amie ; je ne te préférerai pas de m'instruire.

Eh bien? que t'avais-je dit? Tu es aimée. Je l'avais bien deviné. Mais tu ne parles pas de ta conduite actuelle? Imites-tu toujours?... Va, tu ne l'imites pas, tu la surpasses, tu l'embellis. Te vaut-elle, entre nous? a-t-elle ta fraîcheur, ta beauté? Tu l'effaceras entièrement, si tu lui dérobes tous ces petits riens, ces grâces, qu'on nomme la *magie des jolies femmes*, & qu'on nomme bien.

Si j'ai différé jusqu'à présent de te parler des Pupillès de monsieur Des Tianges, & de mademoiselle De Liane, c'est que tu m'occupais toute entière : cependant, tous trois doivent m'intéresser ; la dernière, pour la beauté de son âme ; les deux autres, parce que monsieur Des Tianges les chérit comme ses propres enfans. Je vais commencer par monsieur *Des Arcis*. Il atteint vingt-deux ans, est assez bien fait ; il a l'œil ardent plutôt que vif, le caractère sombre ; je crois que ses passions seront intraitables : l'amour les absorbe toutes aujourd'hui, heureusement pour un objet capable de lui faire aimer la vertu ! *Septimanie*, sa sœur, accomplit seize ans : elle est jolie ; mais elle n'est précisément que jolie ; blonde, fade, nonchalante ; c'est l'opposé de son frère, que je lui préférerais ; je crois que j'aimerais mieux une étourdie, une coquette que ces espèces d'être-là : tu la verras ; monsieur Des Tianges engage son Pupille à prendre

une Charge à Paris, & sa sœur doit demeurer avec nous, comme monsieur D'Alzan le présumait. *Honorine De Liane*, qui doit donner la main dans huit jours au frère de Septimanie, est une orfeline, entre dix-huit & dix-neuf; unique héritière d'un Oncle, qui l'a élevée, & dont elle gouverne la maison depuis cinq ans, avec l'applaudissement général. Elle est brune, faite au tour; & joint à la régularité de la beauté, toutes les grâces des jolies femmes; voila pour l'extérieur: quant à ses qualités, elles surpassent ses attraits; Honorine est spirituelle, modeste, franche, & paraît avoir un cœur formé pour l'amitié. Tu vois que si je pouvais être consolée de notre séparation, personne ne ferait plus propre à le faire. Mais, quelqu'un auprès d'Adelaïde remplacerait Ursule! Avec tous ses attraits, & même toutes ses vertus, la belle De Liane n'égale pas ma sœur: il n'est qu'un cœur comme le tien... O mon amie! & nous sommes séparées! .. Encore, si je te sa-

vais tranquille ! mais, ce maudit voyage est venu dans un temps... le plus orageux... Ursule, quand nous embrasserons-nous ? quand presserai-je contre mon sein ma fille, ton fils... ou plutôt le mien ?

Qu'a dit monsieur D'Alzan, en les revoyant : je me le représente prenant tantôt le petit D'Alzan, & tantôt ma Sophie ; leur partageant ses caresses... Sais-tu que la petite friponne aime son oncle plus que sa mère ? c'est presque un instinct coquet qui la porte vers lui : il ne faut pas souffrir cela : la sympathie opérerait, & ma fille, un jour, serait une volage .. En vérité je suis folle. Passe-moi tout cela, raisonnable Ursule.

J'écris à monsieur de Longépierre ; voilà la copie de ma Lettre :

EN vous instruisant, Monsieur, je connaissais bien votre prudence : j'y compterai toujours ; & ce n'est pas à vous qu'il faut dire, qu'un éclat, des reproches, une simple indiscretion pourraient tout perdre. J'espère donc que

vous vous en fierez à madame D'Alzan ; que vous nous laisserez agir toutes deux ; & que vous nous seconderez à notre manière ; c'est la grâce que j'ose exiger de vous. (*) Ne me croyez pas aussi tranquille que je tâche de le paraître aux yeux de ma sœur. Hélas ! je tremble : je presse monsieur Des Trianges de hâter son retour : je forme mille projets : mais tous sont fondés sur la douceur & sur une innocente adresse. Point de reproches , point de réprimandes , point d'humeur ; tout cela est banni de mon plan. Je sais quelle est votre attention à ne pas quitter , lorsqu'on l'abandonne , une Niece qui vous est chère ; c'est une suite de votre tendresse pour elle : mais je vous engage , dans les circonstances présentes , à lui laisser la liberté de la solitude , elle en a besoin ; à ne rien dire dans les entretiens que vous aurez devant elle avec monsieur D'Alzan , qui puisse augmenter ses inquiétudes ; il faut au contraire les dissiper. C'est le parti que j'ai suivi dans mes Lettres ; où je prends le plus souvent un ton qui n'est pas le mien à beaucoup près. D'un autre côté , mon avis serait de ne point gêner du tout monsieur D'Alzan. Ah ! Monsieur , malgré ses défauts , il est encore le seul homme capable de rendre Ursule heureuse.] Je suis &c.

J'exagère nos craintes , mon amie , pour le mieux persuader , & te procurer

(*) Ce qu'on va lire en caractères différens, n'était pas dans la Copie de madame Des Trianges pour sa sœur : l'Editeur l'ajoute à p.ès l'original.

toute la liberté dont tu peux avoir besoin.

P. S. Nous ne ferons pas encore longtemps ici : ce mariage va se conclure ; la Tante de mademoiselle De Liane est arrivée aujourd'hui de la bonne Ville de Niort. Quelle femme ! Elle n'a qu'une vertu, qui nous la rend supportable, c'est d'aimer sa Nièce : elle l'aime éperdûment, mais aigrement, d'un ton toujours grondeur, pour improuver devant elle tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, pour l'élever jusqu'au ciel, dès qu'elle croit n'en plus être entendue. Misérable ton, qui prive l'amitié de toutes ses douceurs ! politique inconfidérée, & pourtant générale autrefois, qui, chassée de la Ville par le bon-sens, s'est réfugiée chez les *Boyards* provinciaux. La bonne Tante ne peut ici voir faire une caresse aux enfans, sans s'écrier qu'on les gâte, qu'on les perd, qu'on va les élever en Payfans. O ma sœur, que dirait-elle de nous ?

DOUZIÈME LETTRE.

De madame D'ALZAN.

Lundi 16.

J'ACHÈVE de lire votre Projet. Mais oui, ma sœur, vous avez raison : on devrait exécuter ce Plan de Réforme. Il m'avait d'abord peu frappée ; aujourd'hui, il m'intéresse. Par lui-même, le Théâtre ne deshonne donc pas ? Ce sont les préjugés, l'inconséquence des hommes, & quelquefois les mœurs de ceux qui exercent cette profession estimable qui l'avilissent : mais si le Comédien est honnête, l'Actrice sage, réservée, ils sont des Citoyens utiles, ils peuvent atteindre à la véritable vertu ? Je me plais dans cette idée ; elle me console & m'encourage... Ma sœur, est-elle bien vraie ?

Monsieur D'Alzan, depuis quelques jours, me paraît plus triste qu'avant son voyage. Tout-à-l'heure, il était à mes genoux : jamais je ne le trouvai plus ai-

mable ; jamais je ne le vis si tendre : il me quitte ; passe dans son appartement ; s'enferme , y reste accablé. C'est trop le laisser souffrir : prêtons-nous à sa faiblesse. La démarche sera regardée comme trop hardie : mais son motif l'excuse.

Ma sœur, il faudrait engager monsieur Des Tianges, à vous confier une Lettre de mon mari qu'il doit recevoir, par le même ordinaire que vous aurez celle-ci : copiez-la, & me l'envoyez : je l'exige de votre tendresse : sur-tout n'en supprimez pas le moindre mot. Je fais tout : mais les circonstances peuvent seules me guider.... Adelaïde, je me sens une résolution, dont je ne me serais guères crue capable : si quelquefois j'hésite ; si je me sens intimidée, je regarde mon fils, & la force me revient. Il faut le gagner ; ce cœur, que je veux posséder seule, il faut le vaincre, le subjuguier.. . & j'y réussirai. Ah ! qu'il est facile de plaire, lorsqu'on est vue pour la première fois ! Tout est pour nous : nos attraits reçoivent une valeur inappréciable, non de

nos vertus , de nos talens , qu'on ne faudrait connaître... mais... le dirai-je ? de leur nouveauté : Nous sommes un objet neuf : voila le plus grand mérite des femmes. C'est de notre premier aspect que dépend l'illusion ; si l'amour semble croître par l'habitude à se voir , dans la vérité , ce n'est que le développement , & l'affaiblissement peut-être de ce premier sentiment d'étonnement & d'admiration qu'une Beauté nonconnue avait d'abord causé.

Faut-il vous avouer qu'hier , j'allai chez ma Rivale ? Cette visite était nécessaire à mes dessein. Elle est bien loin sans doute de soupçonner quelle est celle qui recourt... J'ai dit ce que je desirais ; elle m'a promis ses bons offices. J'y retourne ce soir. Adieu , ma sœur. J'attens impatiemment votre Réponse. Qu'elle ne se fasse pas attendre. Mon Dieu ! que je suis troublée !... Ma sœur... Ah qu'Ursule vous aime !

P. S. Votre fille & mon fils ont fait

bien des careffes à monsieur D'Alzan. Il n'a pas dit un mot : mais il paraissait si touché ! si touché... Agathe le regardait avec surprise ; moi, je l'admirais... & je fe fais plus encore.

Votre Lettre à monsieur de Longepierre a produit l'effet que nous en devions attendre.

TREIZIÈME LETTRE.

De madame DES TIANGES.

Jeudi soir 19.

TES projets m'inquiètent, ma vertueuse amie : mais, quels qu'ils soient, le mal qu'ils doivent réparer est si grand, que je ne chercherais pas à les combattre... Oh ! ma sœur ! femme généreuse & trop sensible ! voila ce que tu m'as demandé.

LETTRE de monf.^r D'ALZAN, à son Beaufrère.

DES TIANGES ! mon ami, j'ai trop long-temps dissimulé. Ouvre-moi ton âme sainte, pure comme la Divinité dont elle émane, & daigne recueillir

celui qui n'a plus d'autre refuge que ton cœur. Ah! mon frère, que je suis indigne, & d'Ursule & de toi! Ce que je vais t'apprendre doit te faire horreur... Ces larmes que tu surpris un jour lorsque j'étais à Poitiers.... ô mon ami! je n'avais pas autant de sujet de les répandre.... Tu le sais; je te l'ai répété mille fois, j'aime, j'adore mon épouse; elle m'est plus chère que la vie.... Eh bien.... cependant... une autre... s'est placée malgré moi dans mon cœur à côté d'elle. Que va penser de moi le respectable ami que je ne méritais pas? Des Tianges! si tu connaissais celle qui me rend coupable! Quand je la vis pour la première fois, elle retraçait le tableau d'une Amante courageuse, qui s'est envain immolée, pour conserver la fortune & la vie de son Amant(*). Quels accens! Ils retentirent jusqu'au fond de mon cœur, de ce cœur faible & perfide, qui s'occupait trop d'elle. Depuis, je la revis toujours plus séduisante. Tantôt Inès, tantôt.... ô

(*) Dans le Comte d'Essex.

comble de honte, cette Constance qu'un époux injuste n'ose adorer. Tu le vois, c'est une Comédienne, qui, dans mon cœur, marche l'égale de mon ép.... de la vertueuse, de la tendre Ursule.... Ce n'est pas tout, mon ami, de l'avoir admirée, d'avoir applaudi à ses talens, & de m'être soumis à ses attraits; je n'ai pu m'empêcher de chercher à l'approcher; je l'ai vue; j'ai su l'attendrir; moi! chercher à attendrir une autre femme qu'Ursule!... Elle ne m'a point fait mystère de ses sentimens: alors également honteux de mon ingratitude envers l'une, & de mes succès auprès de l'autre, je résolus de lui dévoiler mon crime. Ce fut dans ce dessein que je retournai chez elle. Je la trouvai triste, éplorée: je me hâtai de parler. Un instant plus tard, j'étais deshonoré dans son esprit; elle venait de tout apprendre, je ne sais comment; si la première elle eût entâmé ce discours, moi-même, je me fusse cru forcé par la nécessité; je n'aurais pu m'honorer à mes yeux de ma franchise

& de mes remords.... Le mystère qu'elle
 découvrait , l'idée d'enlever... à la plus
 vertueuse épouse , le cœur de son mari....
 cette idée parut lui faire horreur. D'a-
 bord elle combattit mon penchant ; elle
 m'assura qu'elle allait vaincre le sien :
 je sortis d'auprès d'elle moins injuste
 envers Ursule. Ma reconnaissance....
 fatale erreur ! je croyais ne la revoir que
 par reconnaissance ! ce fut ce qui me ra-
 mena près d'elle... Hier... O Dieu ! puis-
 je me l'avouer.... en nous jurant de ne
 plus nous aimer.... de nous oublier mu-
 tuellement.... nous oubliames , moi ,
 mon devoir ; elle , ce qu'elle s'était pro-
 mis.... Au fond de l'abîme , où tous
 deux nous étions tombés , notre turpi-
 tude s'est offerte à nos regards. Quel
 monstre odieux ! comme il nous épou-
 vanta !... Grand Dieu ! Ursule ! elle
 que je préfère.... que j'ai toujours pré-
 férée ; elle sans qui je ne saurais vivre....
 l'avoir trahie.... m'être privé de mes
 droits à sa fidélité ! avoir mérité son
 mépris ,

mépris, sa haine, sa vengeance.... Eh! qu'a donc sa Rivale? moins belle, moins tendre.... moins.... Ah!... est-ce à moi d'oser le dire!... Un goût, que je n'ai pu détruire, joint à des applaudissemens mérités, m'a jeté loin de moi-même.... Voilà la cause de ma ruine.... Ursule ignore mes torts.... mais je les fais; mais le remords me ronge, me déchire.... Et cependant, lorsque je promets de renoncer à *** , je la vois sur la Scène, suivie des Grâces, des Ris & des Talens, enviée, adorée, désirée, l'objet des hommages de tous les cœurs... ma résolution s'affaiblit; le charme renaît.... Non, je ne suis pas digne de vivre.... Quand je vois Ursule.... Ursule, & mon fils que je serais au desespoir qui me ressembloit un jour, je meurs de confusion. Insensé, vil... Mon ami, il faut m'aider à me fuir moi-même, à éviter le dangereux Objet... Elle partage mon desespoir.... Si tu savais comment nous sommes devenus coupables.... Je

parlais d'Ursule ; je fesais son éloge ; son adorable image enflamait mon imagination : je me croyais loin du crime. . . . C'en est fait. . . . j'ai mon ignominie & les remords de ma Complice à supporter. Ah ! Des Tianges , faut-il l'avoir vue ! Non, jamais ! jamais , je le jure , jamais je ne m'exposerai. . . . Viens me sauver , mon ami : mon sort est de te devoir tout.

Les voila donc , ces traîtres ! ils se desespèrent , après nous avoir assassinées ! Où trouveront-ils assez de larmes. . . . Ils nous aiment , ils nous trahissent. . . . eh ! que feraient-ils donc , s'ils nous haïssaient ? Ursule ! ma sœur ! que de regrets j'éprouve ! que de reproches ta douceur m'épargne !. . . je me les fais à moi-même.

Mademoiselle De Liane se liera mardi par des nœuds éternels : puissent-ils être heureux ! Cependant nous restons encore ici près d'un mois : tu fais qu'il le faut absolument , pour les arrangemens que monsieur DesTianges doit terminer : mais si tu le veux , je le devancerai. Périssent à jamais. . . . Je ne fais où j'en suis.

Ursule, aime toujours ta sœur ; tu ne lui fus jamais si chère.

P. S. J'observe que monsieur D'Alzan s'est découvert lui-même. ... Une lueur d'espérance semble sortir de ce goufre d'horreurs.... Oui, ma sœur, il aime encore la vertu. Cette idée me console ; elle me rend le courage de te transcrire quelques Entretiens que nous avons eu tous ensemble sur mon Projet. Ils serviront de Réponse à la question que tu me fais au commencement de ta dernière.

Ces Conversations contiennent les Réponses aux Objections : je les renvoie à la tête de la Note [A].

QUATORZIÈME LETTRE.

De madame D'ALZAN.

Lundi 23.

NON, mon adorable Adelaïde, ne venez pas seule ; ce mariage, les embarras qui l'accompagnent, les affaires de monsieur Des Trianges, rendent votre présence nécessaire à ce cher époux. Et puis.... le dirai-je ? je jouis enfin du fruit de mes peines.... J'ai tout osé.... Quelle démarche, ô ma sœur ! quelle démar-

che je viens de faire ! Mais cette Lettre que vous m'avez renvoyée , ne me permettrait plus de différer : ah ! si j'avais balancé , com̄e elle aurait affermi ma résolution !... Que me manque-t-il à présent ? J'ai tous les avantages de ma Rivale... En vérité , je ne fais par où commencer : jamais une autre que ma sœur ne pourrait m'arracher cette confiance... Adelaïde ? qui le charmait donc cet époux qui m'est si cher , qui le charmait dans ma Rivale ? De la beauté ; des grâces plus touchantes que la beauté ; des talens applaudis... un culte public ?... Hé-bien... on me l'a rendu... Ma sœur , comme elle... je suis... Ma plume refuse de l'écrire ; & pourquoi , si je dois mon bonheur à cette entreprise desespérée !

— Ecoutez , Adelaïde : comme je vous l'ai marqué , je fus il y a quelques jours chez Mademoiselle *** : elle ne me connaît pas : je me donnai pour une jeune-personne malheureuse , infortunée , qui ne voyait de ressource que

dans le Théâtre : je vantai sa générosité ; je me flatai que sans en être connue, elle prendrait mes intérêts, voudrait bien essayer mes talens, me donner ses avis, & m'obtenir une Lettre de Début. Croyez, ma sœur, que je m'étais préparée. D'après elle-même, j'avais étudié trois Rôles, *Ariane*, *Inès*, & *Constance* du *Préjugé-à-la-mode*. Ma Rivale m'accueillit de manière, que j'aurais soupçonné qu'elle me reconnaissait, si la fuite de notre entretien ne m'avait rassurée. Elle consentit à m'entendre ; j'ai rendu devant elle deux des Rôles que j'avais appris : je l'ai vue satisfaite, enchantée. — Dès aujourd'hui, me dit-elle, si vous êtes bien déterminée, je ferai les démarches nécessaires. Je l'ai remerciée, en acceptant. Nous nous sommes promises de nous revoir à quatre heures. J'étais chez elle à trois & demie. En entrant, j'ai remarqué sur sa physionomie beaucoup de contentement. Elle m'a dit qu'elle avait vu M. le Duc d'**, qu'elle avait obtenu

sur le champ l'ordre qui m'était nécessaire, & qu'elle allait me le remettre. Elle a ajouté, en me le donnant : — Je ferai ce soir à ma Compagnie, un présent qui va bien l'honorer. A votre modestie, je vois ce que vous êtes..... Ma fille, (permettez - moi ce nom) la carrière est dangereuse : qui le fait mieux que moi ! mais elle ne peut être qu'avantageuse pour vous, je ne saurais en douter.... Vous n'avez joué sur aucun Théâtre ? — Non, Mademoiselle. — Quoi ! jamais vous n'avez fait usage de talens déjà si parfaits ? — Jamais. — Pardonnez : mais je voudrais vous entendre encore—. J'ai répété quelques endroits des Rôles du matin ; j'y ai ajouté les meilleurs scènes de ma troisième Pièce : je m'enhardissais : tous les sentimens que je rendais étaient dans mon cœur, & je les rendais bien. Elle est venue m'embrasser, en me comblant d'éloges. Il a fallu l'accompagner au Spectacle : en partant, elle m'a dit : Vous allez tout effacer ; mais croyez que nous n'en serons pas moins amies.

Le cœur me battait furieusement en route. Mais que suis-je devenue, lorsque je me suis trouvée dans une Assemblée si nouvelle pour moi ! je n'osais lever les yeux. Cependant ma vanité n'avait lieu que d'être flatée ; & lorsque ma Conductrice a eu dit ce que j'étais & ce que je desirais, personne n'en a paru fâché ; parce qu'heureusement Mademoiselle *** avait annoncé, que je ne pouvais prendre que ses Rôles : elle me conciliait par-là toutes les femmes. Pour les hommes, leurs continuel éloges me fatiguaient ; je n'y répondais que par quelques révérences, qui me donnaient un air passablement emprunté. Mais avec mes nouvelles Compagnes, j'en agissais autrement : je faisais toutes les avances ; quelques-unes les reçurent avec dignité ; d'autres m'accueillirent avec une cordialité charmante, sur-tout cette Soubrette, jolie... Vous savez qui je veux dire. On devait donner dans quelques

jours, une des Pièces que j'avais apprises : Mademoiselle *** proposa de m'y faire débiter , de l'annoncer au Public le jour même ; & ce fut une chose décidée. Ensuite, elle les invita tous à se trouver chez elle le lendemain ; en m'avertissant en particulier, que c'était pour moi qu'elle les rassemblait.

Je me rendis de bonne heure chez Mademoiselle *** : monsieur de Longepierre, à qui je témoignai l'envie que j'avais d'être libre, s'est prêté le plus obligeamment du monde à occuper monsieur D'Alzan. Mademoiselle ***, chez qui toute la Troupe était déjà rassemblée, me dit, qu'elle voulait m'accoutumer à ceux avec qui je devais jouer, en faisant une Répétition chez elle. Je paraissais sa protégée : on se prêta à tout ce qu'elle voulut : je fus applaudie à outrance. Cependant, je crus m'apercevoir que les femmes se refroidissaient un peu. Mais les hommes n'oubliaient rien pour m'en dédommager ; ils m'élevaient jusqu'au ciel, & il n'y en e

pas un qui ne m'offrît en particulier tout ce qui pouvait dépendre de lui. Je répondis que je m'en tiendrais aux bontés de Mademoiselle ***. Comme ils me croyaient son Elève, ils trouvèrent ma réponse sensée, & me pressèrent seulement de recevoir leurs visites. Il ne me fut pas difficile de m'en excuser.

Depuis que je m'étais décidée à prendre ce nouveau moyen de regagner le cœur de mon mari, je passais les jours avec Mademoiselle *** : le hazard semblait me seconder en tout : monsieur de Longepierre est allé pour quelques jours à sa maison de Passy, & mon mari, pressé de l'accompagner, ne put s'en défendre : mais dès le surlendemain, son goût pour le Spectacle, me le ramena à dîner. C'était le jour également cruel & désiré, où je devais débiter. Je ne fais pourquoi je n'en fus pas fâchée, quoique j'eusse résolu de ne l'engager à se rendre au Théâtre, qu'après m'être assurée de quelque succès. En arrivant, monsieur D'Alzan me dit qu'il avait vu

l’Affiche, & qu’elle *annonçait une Actrice qui n’avait paru sur aucun Théâtre.* Je soupirai : — Mon ami ! pensai-je en moi-même, où réduisez-vous une épouse qui vous adore ! — Vous irez, Monsieur, lui dis-je ? — Non : cette Actrice remplace aujourd’hui Mademoiselle * * *, elle m’ennuiera. — D’où vient ne pas la voir, cette nouvelle Actrice ; l’encourager ? c’est un acte de générosité : ne doit-on rien à ceux qui s’immolent au préjugé, pour nous faire passer des momens délicieux, & tempérer, par d’utiles plaisirs, l’amertume de la vie ? — Madame, vous le desirez ? — Beaucoup. — Je n’ose vous proposer de vous y conduire ? — Je dois m’y trouver : mais allez-y seul : je serais charmée de vous y voir : une affaire indispensable m’oblige à sortir, & je ne pourrai revenir vous prendre—.

Nous en restâmes-là. A trois heures, je me rendis chez Mademoiselle * * *. J’étais dans un accablement qui la frapa. Que de choses flatteuses elle me dit pour

m'encourager ! Mais je m'en difais une à moi-même bien plus efficace. Nous partons. J'aurais voulu que le Théâtre se fût éloigné : je craignais, & je desirais d'y arriver. Ma Rivale me conduit en triomphe : elle déploie pour me parler, tout ce que le goût & l'expérience lui ont donné d'art. Pour la première fois, un vermillon étranger anima mon teint : on me trouva éblouissante : ce n'était plus moi-même ; on ne me reconnaissait plus. L'instant arrive : la toile se lève : il faut paraître : je m'avance sur la Scène : un profond silence règne jusque dans le Parterre : mes regards concentrés n'osent quitter le tapis : je chancelais ; ma seule timidité sans doute me fit des Partisans : enfin j'ose lever la vue.... Ma sœur, ... vis-à-vis de moi.... dans l'Orquestre, enseveli dans ses pensées.... mon époux.... je le découvre cet Amant vers lequel toute mon âme cherchait à voler... Un mouvement involontaire m'échappe, & je lève vers le ciel des regards supplians. Un ap-

plaudiffement subit éclate avec véhémence : on entend ces mots étouffés, *qu'elle est belle !* Ma sœur, je fus sensible à ce triomphe. Jamais ma Rivale n'en avait joui. Mes yeux se fixent de nouveau sur l'ingrat... mais.... comme l'éclair, en passant : il applaudissait aussi. Ah ! si dans ce moment , l'on eût mis la main sur mon cœur ! Enfin cette espèce de tumulte cesse , & l'on me dit :

Ah Constance ! est-ce à vous de prendre ma défense Et celle de l'hymen ? Vous... — Ce doute m'offense ; Vous me connaissez peu , si vous me soupçonnez De penser autrement. — Madame , pardonnez . . . Epouse vertueuse , autant qu'infortunée ! &c.

A ces mots , émue , attendrie , je ne me suis plus crue sur la Scène : j'ai vu mon époux : j'ai pris un ton conforme à l'agitation de mon cœur : je m'efforçais de retenir mes larmes ; mais on voyait , on sentait ces efforts ; ce n'était pas l'art ; c'était la nature : aussi les applaudiffemens qu'on me prodigua , pendant cette scène , par elle-même assez froide , & durant les suivantes , eurent quelque chose de l'enthousiasme ; ils

redoublèrent même aux deux dernières de ce premier Acte. En rentrant, je fus reçue dans les bras de Mademoiselle *** elle m'élevait jusqu'aux cieux, & me caressait comme l'eût fait un amant. Que vous dirai-je enfin, ma chère Adelaïde ? mes succès se soutinrent. Mais au dénouement, en voyant *D'Urval* à mes genoux, je jetai de nouveau les yeux sur monsieur *D'Alzan*.... Ah ! si ç'avait été lui !..

Après la Pièce, Mademoiselle *** prévint mes desirs, par le soin qu'elle prit de me dérober aux empressements de mes admirateurs. Vous devinez bien qui je craignais. Personne ne fut admis : & dès que j'eus quitté mes habits de Représentation, nous nous échapâmes : un carrosse de place, dans lequel *Agathe* m'attendait, nous remit chez *M^{lle} **** ; d'où je me rendis chez moi sur-le-champ.

J'étais occupée du soin de ma maison, lorsque monsieur *D'Alzan* entra ; je paraissais jouir d'un calme, incompatible avec ce qui venait de se

passer. Eh ! pourtant, que j'étais troublée ! — Mon-dieu ! Madame, me dit-il en entrant, vous n'êtes donc pas venue ? ... L'Actrice nouvelle ; j'ai besoin de vous voir pour me rassurer. ... C'est un prodige, tout le monde le dit ; moi sur-tout... Mais, je ne saurais m'en remettre. — Comment donc ? — Madame, elle & vous... c'est une ressemblance si parfaite... Votre son de voix, votre démarche, vos yeux, tous vos traits en un mot. Quel trouble involontaire elle me cause ! — Ce que vous dites, m'intéresse beaucoup pour elle. — Mais cette ressemblance ? l'on n'en vit jamais de pareille. — C'est la chose la plus naturelle : mille fois on a vu... — En vérité, lorsqu'elle s'exprimait, je croyais vous entendre ; & maintenant que vous parlez, je crois que c'est elle : ce ton intéressant. ... Pardonnez, Madame, cette attention à vous chercher dans une autre pourrait m'attirer de votre part. .. — Ah Monsieur ! me suis-je écriée malgré moi, cherchez-moi toujours, peu

m'importe comment—.... Je l'ai vu à mes genoux ; je l'ai vu répandre quelques larmes à la dérobée. Ma sœur, des momens bien doux ont suivi celui-là. Quel plaisir de tout pardonner à ce que l'on aime !

Hé-bien, ma sœur, que pensez-vous de ma démarche ? Que dirait-on dans le monde, si elle était divulguée ? ... Mais, vous le savez, j'y suis inconnue ; toujours retirée, ne voyant que vous seule & ma famille.... Ainsi, lorsque j'aurai rempli mon but, nous pourrons ensevelir tout ceci sous un silence éternel. Mais le sût-on ? Je veux plaire à mon époux ; je veux le subjuguier, le rendre heureux par moi seule : qui me dira que j'ai trop osé ? Tout est permis, hors le crime, à celle qui reclame des droits aussi saints. J'attens votre Réponse, mon aimable sœur : je compte sur de l'indulgence : j'espère être encouragée.... Adieu : si j'avais eu le malheur de perdre la tendresse de ma sœur, & qu'il fallût en faire autant pour la recouvrer, je n'hésiterais pas.

P. S. Comme le temps est très-beau pour la saison, mon oncle reste à Passy: monsieur D'Alzan s'y rend tous les jours le matin, & revient dîner avec moi. Demain, mardi, je dois y passer la journée avec nos enfans.

Votre Cayer de Dialogues ne m'a pas été inutile: sans décider si l'on y réfute solidement monsieur Rousseau, & les autres Misomimes, j'en suis contente. La meilleure Réponse à la fameuse *Lettre*, ma sœur, c'est votre Projet.

Le fait qui sert de base au récit qu'on vient de lire; est-il arrivé sur le Théâtre de la Capitale de la France? Je n'en fais rien: mais on m'a communiqué une Lettre, qui fait part à madame Du D** d'un trait tout semblable, arrivé depuis peu dans une Ville considérable de nos Provinces, & que je vais rapporter. — Mademoiselle de F**, élevée dès l'enfance dans le Couvent de C**, n'en était sortie que pour épouser un jeune Conseiller; soit qu'il eût beaucoup de mérite, ou seulement celui d'être le premier objet capable de la toucher, qui se fût offert à sa vue, on dit qu'elle l'aima éperdument. Elle était belle, riche; c'était un cœur tout neuf, sincère, tendre; elle fut adorée de son époux. Une circonstance contribua durant quelque temps à faire subsister dans sa première vivacité, le goût du Magistrat; c'est que sa jeune épouse était obligée de rester auprès d'un père infirme & malade, qui l'avait priée de ne pas le quitter, qu'elle ne lui eût fermé les yeux. Monsieur de F** demeurait dans un château à deux lieues de la Ville; le mari y venait tous les jours; mais comme il ne possédait

avait sa femme que le tiers de sa vie, il n'avait pas le temps de se rassasier d'une vue si chère. Il fut constant pour elle jusqu'à l'arrivée de la petite *** dans la Ville où il se fait sa résidence. Le Directeur du Théâtre avait fait venir cette jeune Actrice de M. . . . où ses talens commençaient à briller. Sans être une beauté régulière, la *** avait un air de vivacité, un nez voluptueux, des yeux noirs pleins de feu, de belles dents, beaucoup de blancheur, une gorge appétissante, des mains faites pour caresser l'amour, en un mot, elle était en tout point un objet séduisant. Ce fut cette petite personne qui troubla le bonheur d'une épouse vertueuse, en inspirant une passion violente au jeune Magistrat. Il était impossible que l'aventure restât secrète, sur-tout lorsqu'on eut agréé son hommage : un Amant rebuté par la *** eut soin de faire instruire l'épouse trahie. Quelle dut être sa douleur ! Mais au-lieu de s'abandonner aux plaintes, aux reproches, cette jeune personne sans expérience, supporta patiemment son malheur ; elle eut même le courage de cacher à son père le chagrin qui la dévorait. Elle comprit qu'il était d'autant plus difficile de s'opposer à la fantaisie de son mari, qu'elle connaissait peu le monde & ses usages ; & que, renfermée dans son innocence, elle n'avait pas l'art de se diversifier, & de se rendre toujours nouvelle aux yeux d'un inconstant. La conduite qu'elle tint fut aussi sage qu'extraordinaire ; elle résolut de se donner ce qui lui manquait. Elle était inconnue ; son mari depuis sa nouvelle passion venait plus rarement ; elle osa former le projet, & l'exécuter, de se rendre à la Ville, les jours où la ** devait jouer, & de se modeler sur cette Rivale odieuse qui lui enlevait un cœur qu'elle n'avait pas mérité de perdre. Elle voit donc la petite *** ; elle l'étudie, se met à apprendre ses Rôles, s'exerce assidûment, & parvient enfin à saisir sa manière. Son père ayant paru surpris de ses absences, elle se crut obligée de prévenir ses soupçons, & de lui faire entendre, pour ne pas compromettre son époux, qu'elle ne pouvait résister à l'envie de voir ce dernier ; mais qu'elle ne voulait que son père pour confident de cette espèce de faiblesse ; elle donna de

bonnes raisons au Vieillard pour l'engager à lui garder le secret. Un jour, qu'elle est au Théâtre, où l'on doit représenter une Pièce qu'elle avait apprise, il se répand que la *** ne jouera pas; qu'une indisposition subite l'en empêche. La jeune Dame, qui n'avait eu d'autre dessein que de se donner les talens & les grâces de la ***, pour en faire usage dans le particulier, prend sur le champ un parti plus hardi; elle va trouver le Directeur, lui dit qu'elle sait quelqu'un qui n'est pas de la Ville, & qui n'y sera pas connu, qui consentirait à remplacer Mademoiselle *** pour ce jour-là. La proposition est acceptée: elle s'offre elle-même; plaît universellement à une Répétition qu'on fit à la hâte, paraît aussitôt sur la Scène, éclipse sa Rivale autant par sa beauté que par son jeu. Dès que son Rôle fut achevé, elle se débarrasse de ses habits de Théâtre (qui étaient ceux de la ***) s'échappe adroitement, & se hâte de se rendre chez son mari, qu'elle avait démêlé parmi les Spectateurs. Il arrive presque aussi tôt quelle: sa surprise fut extrême en voyant sa jeune épouse. Elle lui dit qu'une curiosité fort naturelle à son âge, lui avait fait désirer de voir les Pièces qu'on donnait, & dont elle avait entendu parler avec éloge. Le Conseiller ne désaprouva que le secret qu'elle lui avait fait de ses goûts; ensuite il lui parla de l'Actrice nouvelle, mais en homme transporté: & comme pour vanter la beauté de l'inconnue, il répétait souvent à sa femme qu'elle lui ressemblait, elle lui demanda si cette jeune personne surpassait la ***? L'avantage est tout du côté de celle que vous venez de voir, répondit il. Alors cette aimable & vertueuse épouse se jeta dans ses bras, en lui disant. *Voyez ce que j'ai fait pour vous plaire plus que toutes les autres femmes!* Ces paroles furent un trait de lumière: le Magistrat reconnut dans sa femme l'Actrice qui venait de le charmer: pénétré de reconnaissance, il sentit à la fois renâître pour elle & ses premiers sentimens de tendresse, & ce goût vif, qu'il venait d'éprouver pour un nouvel objet: son retour fut sincère; & pour jamais guéri de son inconstance, il eut toujours dans la suite pour sa tendre compagne, l'attachement qu'elle méritait si bien d'inspirer.

[Remarque de l'Éditeur.]

QUINZIÈME LETTRE.

De madame DES TIANGES.

Jeudi 26.

URSULE! toi, ma sœur!... Oh! ces hommes, ces hommes, pourquoi les aimons-nous? Tu ne m'as pas consultée, & pourtant, sans le savoir, je déterminais tes démarches.... Mon amie, ma chère Ursule! toi! au milieu de ces femmes.... environnée de ces hommes.... exposée.... jugée par ce Public.... Eh! le savait-il, qu'il jugeait la vertu, s'immolant pour un coupable!... Non, de la part d'une femme timide, craintive, je ne m'attendais pas... à tant d'héroïsme, car voila le nom qu'il faut donner à ton action. Qu'il soit ingrat à présent, s'il l'ose.... Mais il ne te connaît pas.... Eh! comment t'aurait-il reconnue? Il est descendu dans son cœur sans doute; pouvait-il y trouver rien qui lui dît qu'il mérite cet effort, & le sentiment qui l'a produit? Ah! dans ce cœur injuste, il n'a rien senti qui lui fit seulement soupçonner.... Que dira-t-il, Ô

ma trop vertueuse sœur, que dira-t-il?... Une première fois il ne t'a pas reconnue; mais enfin, une seconde, une troisième?... car je vois que tu pousseras jusques-là ton entreprise.... Qu'elle est grande! que j'y vois de magnanimité!... Mais ne crains-tu pas, que s'il venait à voir dans celle qui le charme, une épouse.... Je frissonne.... Cette action si belle peut causer un éclat... Oh! ma sœur, ne la deshonne pas, quelle qu'en soit l'issue, par des faiblesses. Après avoir donné les marques d'un attachement si pur, enveloppée dans ta vertu, tu dois voir avec indifférence les jugemens du vulgaire, & jusqu'à l'ingratitude de l'époux. N'as-tu pas tout fait?... Oui, je te loue, je t'admire.... mais je n'aurais pas pris cette route. Achève, puisqu'il le faut.... Ursule! mon amie, ma divinité, on n'a jamais aimé comme je t'aime.

P. S. Mademoiselle De Liane est enfin devenue madame Des Arcis. Bon-dieu! quelle ivresse! ils s'aiment trop. Le jeune époux ne voit que sa femme: elle est pour lui tout l'univers.... il doit le voir charmant!... Quel sort que celui d'une nouvelle Épouse, s'il était durable!... Honorine est plus

tempérée : elle remarque encore ses amies ; elle ne leur dit que quelques mots , mais ils sont si tendres ! l'amour dans son cœur , n'absorbe pas l'amitié , au-contraire, il la vivifie , & lui communique cette chaleur animante dont il est le foyer.

BILLET à monsieur DE LONGEPIERRE.

MA sœur est un trésor , Monsieur , pour vous , pour votre neveu , pour moi , pour la Nation , dont elle est l'honneur. Quelque chose que l'on vous dise à son sujet , n'en soyez pas étonné : apprenez que je le fais & que je l'approuve. Soutenez-la ; consolez-la ; ne la questionnez pas ; sur-tout , laissez-la libre , dès qu'elle paraîtra le désirer. Je ne saurais m'expliquer plus clairement par écrit. A mon retour vous serez instruit de tout. Je suis , &c.

SEIZIÈME LETTRE.

De madame D'ALZAN.

Lundi 30.

PARTAGEZ ma joie : ah ! mon amie , j'ai fait un infidèle : Mademoiselle *** est abandonnée : *Florise* , la belle *Florise* (c'est moi) , a tous les vœux de monsieur D'Alzan.

BILLET de M. D'ALZAN à la jeune Débutante :

MADemoisELLE! Constance m'avait charmé ; mais Inès vient de faire couler mes larmes ; je l'ai vue des mêmes yeux que Dom Père. Permettez-vous à un homme qui s'intéresse vivement au mérite , de s'informer de l'état de votre fortune : il peut , sans incommoder la sienne , vous offrir les dons de l'amitié ; & si , comme on le dit , le Théâtre n'a pour vous que de faibles attraits , vous assurer l'indépendance. Je n'ai point de desseins , Mademoiselle ; & je ne demande pas même à vous voir chez vous. Souffrez seulement qu'après demain (samedi) je vous dise un mot chez votre amie. Belle Florise ! il n'est rien au monde , non , rien , qu'on puisse vous comparer. Je suis avec respect , &c.

Un beau présent accompagnait ce Billet , qui me fut rendu hier , en sortant du Théâtre , par un homme qui me voit tous les jours , & qui , non plus que son maître , ne m'a pas reconnue. J'ai tout reçu , de fort bonne grâce , & je compte bien m'en parer , le jour où mon amant. . . Mon amant ! il semble que je suis. . . Hé-bien oui , le jour où mon amant me verra chercher à l'enivrer d'amour ; où il compte me parler chez ma Rivale. . . Mais il ne m'y parlera pas , vous pouvez croire. Ses transports , lorsqu'on lui a rendu la ma-

nière dont j'ai accepté, ne peuvent se concevoir, que par le cœur dans lequel ils ont tous passé. Il était déjà dans son appartement : j'arrive : je me mets à portée de l'entendre ; par les moyens que vous savez. Il ne pouvait se modérer, se contenir : il allait, venait ; il levait les yeux au ciel ; la joie brillait sur son visage : il s'écriait, *Quel bonheur !* (& cela, parce que sa femme avait daigné recevoir son présent ! Imagination, bien inestimable ! ah ! que tu fais d'heureux !) Vous le voyez ; je suis adorée. Chose étrange pourtant ! me voila ma Rivale : on est devenu d'un froid... Mais quels plaisirs j'éprouve ! Ah ! ma sœur, je ne suis plus malheureuse : ne me plaignez plus ; ce serait faire injure au bonheur même.

Je le vois ; la mesure de l'admiration publique, est celle de l'amour dans mon époux. Si le grossier encens, tumultueusement prodigué par une foule d'étourdis, avait pu me flater, que je serais vaine ! *Inès* a porté dans tous les cœurs, l'attendrissement dont elle était pénétrée : elle a vu des larmes, entendu des sanglots, mêlés aux cris de l'admiration. Cependant deux fois la mémoire m'a

manqué : on ne s'en est pas aperçu : j'ai déjà l'art de remplir les silences forcés par des mouvemens naturels & pathétiques ... Mais de quoi vous entretiens-je là ? Est-ce la Comédienne qui vous écrit ou votre sœur ? L'une & l'autre... Ma sœur ? des présens , de l'amour , une intrigue... J'ai quelquefois des scrupules.. . Mais ils sont bientôt détruits. Je ferai parée de ses dons : il le verra : il deviendra plus passionné , plus hardi , plus heureux ! Cher époux , sois-le , dût ton erreur être éternelle !

Ce matin , je le vois s'agiter , courir : Ah ! que ce trouble que je remarque sur son visage , cet embarras devant moi , cette joie qu'il ne peut cacher , que tout cela me flatte !

Ma sœur , mais vous avez laissé-là les *Notes* de votre Projet : elles sont de monsieur D'Alzan ; & vous me les faites attendre !

A propos ; on m'a demandé hier , si je savais beaucoup de Pièces. J'ai nommé *Ariane* , & voila tout. Mademoiselle *** m'a dit de passer aujourd'hui chez elle ; j'irai. Elle veut apparemment me faire étudier : mais encore *Ariane* , & c'en est assez : le dénoûment approche. Je le fixe au jour de votre arrivée-

si je puis le filer jusques-là.... Il me vient une pensée : Mademoiselle *** ne s'informe pas de ce que je suis : elle est bien discrète.... Si monsieur D'Alzan, elle.... Me connaît ! cela ne se peut pas.... Cependant... Hé-bien, si j'ai réussi, que m'importe?... J'embrasse un million de fois ma sensible, mon adorable sœur.

Votre fille vous assure de ses respects : mon fils vous nomme ; c'est bien assez pour son âge.

Monsieur de Longepierre doit revenir ici le quatre.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

De madame DES TIANGES.

Jeudi 2 novembre.

IL ne te connaît pas, non, il ne t'a pas reconnue : en voici la preuve :

LETTRE de D'ALZAN, à DES TIANGES.

PAS un sentiment, pas un seul mouvement dans mon cœur, que je ne veuille désormais te communiquer, mon ami. Je me suis trop bien trouvé de ma confiance.... Dis, mon frère, où prends-tu ce don de faire sentir toute l'énormité des fautes, sans décourager, presque sans humilier le coupable ? ah Des Tianges, où le prends-tu ? O digne époux !... j'oserais dire,

plus digne ami.... ta sublime vertu se rend petite avec moi ; elle s'enveloppe & se cache sous la livrée de ma misère ; ce n'est qu'avec ton estimable compagne qu'elle brille de cette vive & pure lumière, dont mes faibles yeux ne pourraient soutenir l'éclat. Mon ami, sans ma première faute, mon cœur, à l'heure que je te parle, mon faible cœur, serait égaré. Mais avant de m'accuser, il faut t'instruire de la chose la plus extraordinaire. Je vois depuis quelques jours sur notre Théâtre, une Jeune-personne toute charmante, si ressemblante à madame D'Alzan, que sans l'impossibilité, j'aurais cru que c'était elle-même. Tout est égal : ces yeux si beaux & si doux, ce regard modeste & touchant, ce son de voix enchanteur, cette taille dont la proportion est si parfaite, cette gorge provocante, ces beaux bras, cette jolie main, ce pied abrégé de toutes les grâces & qu'a dessiné l'Amour. La première fois qu'elle parut, je fus frappé ; je me hâtai de revenir, pour vérifier une ressemblance aussi singulière : je trouvai mon épouse tranquille, occupée des soins de sa maison : c'était précisément les mêmes traits, la même beauté : avec la même parure, on n'aurait pu distinguer Ursule de la nouvelle Actrice : pourtant, j'ai cru voir dans le sourire de madame D'Alzan plus de délicatesse.... Aussi, qui sourit comme elle ? Mais l'autre a plus d'éclat. C'est la parure, & cette idée de rouge, dont la teinte anime ses traits, & semble leur prêter plus de vivacité... Tu vois où je veux en venir. Cette Jeune-personne me donne de l'indifférence pour tout... absolument... Mais je suis dans la ferme résolution de ne lui rendre aucune visite. D'un autre côté, on pour-

rait ne pas se refuser la satisfaction de lui faire quelques présens.... de ces présens utiles.... conformes au goût raisonnable & solide que je lui fais.... Je ne la verrai pas au moins ! Que je lui dois ! C'est-elle, oui, bien elle seule, qui vient de rétablir le calme dans mon cœur. Oh ! mon ami, tu seras enchanté lorsque tu la verras : dans son jeu, c'est la nature ; mais embellie, mais séduisante, parée de fleurs de la jeunesse & de la beauté : son ton est celui de la douceur & de la vertu ; avec ce ton enchanteur, l'expression devient plus honnête, le sentiment se place sous chaque mot qui sort d'une si belle bouche ; à tout elle donne un prix inconnu. Mais sa modestie, ô mon ami, sa modestie.... Du Théâtre, elle s'est fait un Temple, que chaque Spectateur craint de profaner ; on n'entend plus l'aigre sifflement de l'envie, & l'incommode trépignement de la cabale : le Public, sur son compte, pense comme moi, & craint de rien perdre de ce qu'elle dit. Tous les cœurs sont pour elle.... Mademoiselle *** est pourtant généreuse ; elle a l'âme grande, belle : c'est elle, qui l'a produite, qui la mène, qui l'encourage, & qui s'en voit éclipser sans jalousie. Chose rare entre des femmes, &.... parmi les hommes. Ces deux Jeunes-personnes sont faites l'une pour l'autre..... Tu vois, mon ami, que je puis, sans manquer à mes devoirs, suivre le penchant qui me porte à lui prouver mon estime ? Parle ? je m'en rapporte à toi, mon frère. Je suis devenu tout autre : plus d'idées sombres : madame D'Alzan est elle-même d'un enjoûment qui ranime tout ce qui l'environne. Je crois l'orage dissipé.

Mon Oncle t'écrit : il te marque sans doute les nouvelles : c'est m'en dispenser. Adieu mon sage ami, le seul homme au monde digne de ce nom envers moi.

P. S. Je sens une peine, dont je ne démêle pas trop bien la cause.... Il me semble que cette belle Actrice n'est pas à sa place ; l'état de Comédienne..... Je voudrais bien... la mettre dans le cas de ne dépendre que d'elle-même.

Voilà le premier Billet : je vais en transcrire un second d'un autre style.

LETTRE de Mlle ***, à Madame DES TIANGES.

C'EST bien sans le vouloir, Madame, que je me suis vue prête à porter le trouble dans votre famille. Trompée la première aux apparences, je me crus permis de répondre aux avances d'un homme aimable, qui possède tout ce qui peut rendre une femme heureuse. Que n'ai-je plutôt vu dans monsieur D'Alzan, l'époux de celle à qui tout mon respect est dû..... de celle qui me permet de l'aimer ; qui, par son courage, va réparer toutes mes fautes ! Que je l'admire ! Elle ignore que je l'ai d'abord connue, & qu'entrevoiant son dessein, j'ai fait l'impossible pour qu'il réussit. Il vous est facile, Madame, de présumer quel a été le motif de ma conduite. Croyez que j'aime encore la vertu, après mes faiblesses, puisque je préfère ma Rivale à moi-même. Quelle Rivale, à la vérité ! Une épouse jeune, vertueuse & belle ; une Mère-de-famille, (ô nom respectable !) une femme.... qui me fait rougir de moi-même. Malgré tous ses titres, toutes ses perfections, il n'en est pas moins vrai, que

d'autres ne se fussent pas, comme moi, sacrifiées à son bonheur. C'est à vous, Madame, que je m'adresse, pour instruire madame D'Alzan de mes dispositions, & pour être dédommée du cœur que je perds, & dont, autant que personne, j'ai connu le prix : daignez quelquefois permettre que je vous voye en secret ; j'ai besoin de l'exemple d'une vertu telle que la vôtre pour me soutenir dans la route où je veux marcher le reste de ma vie ; d'un œil sévère, toujours ouvert sur moi, qui me fasse trembler à la seule pensée de m'égarer. Hélas ! maîtresse de moi-même à vingt ans, environnée d'écueils, dans un état que j'aime & que je ne saurais quitter, quel bonheur, si j'avais un appui tel que le vôtre ! J'espère cette grâce, Madame ; elle est nécessaire à celle qui veut être éternellement, &c.

P. S. Je sais que vous êtes instruite, Madame, de tout ce qui se passe ici : Madame D'Alzan m'a parlé de sa sœur, sans la nommer ; & d'ailleurs, je savais qu'elle ne fait rien, sans l'avoir consultée.

Urfule, qu'en dites-vous?... O ma charmante amie, que cette fille me surprend ! En vérité, c'est bien dommage... Oui ; elle peut y compter ; je la verrai ; *en secret*, puisqu'il le faut ; mais sans répugnance, avec plaisir : je serai flattée de ses visites, & je desire son amitié.

Tu n'auras qu'à mon retour le travail de ton tendre, de ton généreux Amant (c'est à l'Actrice que je parle) : je te trouve assez occupée.... Je gage-

rais que tu reviendras plus d'une fois au joli portrait.... Ma sœur, quelle situation!... Mais la mienne, je crois, vaut mieux encore.

Adieu, courageuse héroïne : j'ai peine à me persuader que tout ceci n'est pas un songe : mais non ; c'est réellement, que monsieur D'Alzan a pu... Ma chère Ursule, tu es heureuse, & je le suis aussi. Reçois le plus doux des baisers.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

De madame D'ALZAN.

Lundi 6 le matin.

PAS reconnue ! toujours aimée ! toujours adorée ! On ne veut plus me parler ; on se propose de ne me voir qu'au Théâtre : on renonce au projet de venir pour moi chez mon amie.... Mais, cette amie, chère Adelaïde, elle mérite donc enfin ce nom ? Hier, lorsque tout fut découvert par votre Lettre, je fus deux heures dans ses bras, baignée de ses larmes, couverte de ses baisers... Ah ! ma sœur, dans ce monde faux, vil, dur, lâche, indifférent à tout bien, quelles âmes on rencontre quelquefois ! Mais je reviens à mon Amant.

J'ai prêté ma voix à la triste *Ariane* :
 Même succès : bien plus : deux Amans
 ont osé parler hier, & m'écrire ce ma-
 tin : l'un est un Pair... l'autre... je n'ose
 dire ce qu'il est. Les deux Billets-doux
 sont à présent entre les mains de mon-
 sieur D'Alzan : Agathe, dont il ne con-
 naît pas la main, a écrit sous mon nom
 de *Florise* ; elle-même a remis le pa-
 quet, comme venant de le recevoir
 d'un inconnu, qui s'était retiré sur-le-
 champ. D'abord, on n'a pu se con-
 traindre : ensuite on s'est remis ; on a
 renvoyé Agathe, après mille questions,
 bien infructueuses ; & moi, j'étais où
 tu fais, jouissant de tout, voyant tout.
 Par mon Billet, je demande des avis.
*Je m'engage à ne faire aucune démar-
 che, sans l'aveu de mon bienfaiteur,
 de mon ami.* A l'instant même où je
 vous écris, on me fait réponse, & je
 vous la transcrirai dès qu'on me l'aura
 remise : j'ai pris des mesures avec Ma-
 demoiselle ***, pour que tout me par-
 vienne sur le champ.

Même jour, à 11 heures.

La voila.

*SE peut-il, Mademoiselle, que vous me ren-
 diez l'arbitre de votre sort ! Cette confiance dont
 vous m'honorez a pour moi des charmes bien*

séduisans. Oui, Mademoiselle, c'est avec un plaisir infini, que je vais me revêtir des droits que vous m'offrez : je veux vous traiter comme la sœur de mon épouse : & c'est chez madame D'Alzan, dans son appartement, en sa présence, que je désire de vous entretenir ce soir. Vous la verrez, vous l'aimerez ; & j'espère que vous ferez sa conquête, comme vous avez fait pour toujours celle de votre sincère & respectueux ami,

D'ALZAN.

P. S. Rendez-vous à mon invitation ; vous me mortifieriez trop, si vous montriez de la répugnance ou de la froideur pour l'entrevue que je vous propose ; songez, que c'est mon épouse elle-même qui doit vous recevoir.

Et le voici qui vient lui-même :
chons tout ceci
à midi.

Tout va le mieux du monde. On m'a prié d'écrire un mot (c'est pour appuyer le Billet).... Oh ! c'est trop plaisant ! Je l'ai fait : voici ce que je me dis :

Venez, Mademoiselle ; je vous attens ce soir à neuf heures : j'aurai le plus grand plaisir à vous voir chez moi : loin d'être jalouse de l'amitié que mon mari montre pour vous, je ne désire rien tant que de l'augmenter sans cesse. Puisse-nous la rendre éternelle ! Croyez-moi une autre vous-même.

URSULE D'ALZAN.

J'ai malicieusement cacheté ce Billet sans le lui faire lire : mais en le recevant,

vant,

vant , je m'apperçois que monsieur D'Alzan n'a pu résister à sa curiosité. Je fors , & dîne seule avec monsieur de Longepierre : il le faut. Ce soir , je finirai ma Lettre , & probablement mes Aventures : car vous voyez qu'il n'est pas possible d'attendre jusqu'à votre retour. Cette visite qu'on exige rompt les mesures que j'avais prises pour retarder.

.

Mardi 7.

JE n'achève ma Lettre que ce matin.
 O ma chère Adelaïde ! ...

A cinq heures, suivant l'ordre que j'en avais donné , Agathé est venue me prendre chez monsieur de Longepierre. Elle m'apportait une petite robe, destinée pour cette démarche, & que monsieur D'Alzan n'avait pas vue. J'ai fait une nouvelle toilette : ensuite je me suis rendue chez Mademoiselle ***, d'où j'ai renvoyé Agathe auprès de nos enfans. La simplicité de ma parure ne me faisait apparemment rien perdre, car mon amie répétait sans cesse , qu'elle ne m'avait encore rien vu qui m'allât aussi bien. Nous avons employé le temps qui nous restait jusqu'à huit heures, à préparer notre dénouement. Nous avions quel-

T

quefois de vives inquiétudes : l'instant d'ensuite , nous ne doutions pas du succès le plus flateur. Durant cette perplexité , le temps s'écoulait fort vite ; huit heures sonnent à la Pendule : je m'écrie qu'elle va mal ; mais les Montres s'accordent avec elle , & les Porteurs mandés pour la même heure sont à la porte. Nous partons. Lorsque nous sommes arrivées chez moi , une calèche me dérobaît si bien aux regards, que personne de la maison ne m'a reconnue : nous sommes montées pour attendre Mr. & madame D'Alzan , qui , nous a-t-on assuré, ne devaient rentrer qu'à neuf heures. A la demie , nous avons entendu une voiture : c'était monsieur D'Alzan : lorsqu'il a paru , mon amie m'a présentée : il nous a fait l'accueil que j'en devais attendre ; ensuite il nous a demandé si nous ne m'avions pas vue ? Mademoiselle *** a répondu , qu'on nous avait dit que je n'étais pas rentrée. Mon mari nous a introduites dans mon appartement. Je demeurais toujours ensevelie sous le voile : monsieur D'Alzan est venu timidement auprès de moi , & m'a fait beaucoup d'excuses de ce que je ne me recevais pas ; il en était au desfes-

poir ; mais je ne pouvais tarder. Tandis qu'il parlait, ses yeux ne m'abandonnaient plus. On a frappé : j'ai tourné le dos : c'était nos enfans qu'Agathe amenait pour embrasser monsieur D'Alzan, avant de les mettre au lit. Un signe que j'ai fait à mon amie, & qu'elle a bien compris, a fait renvoyer Agathe : on lui a dit de laisser les enfans, & qu'on la sonnerait pour les reprendre. Dès qu'Agathe a été sortie, mon mari qui ne me quittait pas, qui m'avait pris la main, & qui la pressait faiblement, m'a montré son fils : —Voilà, m'a-t-il dit, le gage précieux d'une heureuse union. La mère de cet enfant m'est bien chère : belle comme vous même.... Vous allez la voir—. J'ai cessé de l'écouter ; j'ai pris mon fils dans mes bras ; & plus clairvoyant par l'instinct seul de la nature, ce cher enfant m'a reconnue ; il balbutiait, en me souriant, le nom de *maman*. Si vous aviez vu mon époux, lorsqu'il l'a entendu !... Mais il n'était pas où je le desirais. Votre fille, que Mademoiselle *** caressait, ne m'avait pas encore aperçue ; le son de ma voix la frappe ; elle se dégage, & vient à moi, en me donnant tous ces noms charmans

que nous lui avons appris. Nous entendons neuf heures. — Madame D'Alzan ne vient pas, disait à tout moment celui qui l'avait devant les yeux, & qui ne pouvait la connaître. Vous avez reçu son Billet, a-t-il ajouté, en me regardant. — Le voila. — Qui la retient? Craindrait-elle votre vue? — Non, je vous en assure. — Quoi! l'auriez-vous vue? — Oui; j'étais avec elle chez votre oncle, & chez mon amie. — Ah! ciel!... & que vous a-t-elle dit? — Qu'elle vous adore : qu'elle ne peut vivre sans la possession de votre cœur : mais qu'elle préfère votre bonheur au sien. — Mais, a dit Mademoiselle ***, cette calèche vous affomme—. Elle l'a détachée. En même-temps elle est sortie, sous prétexte de remettre les enfans entre les mains d'Agathe. Seule avec monsieur D'Alzan, j'ai baissé les yeux, j'ai prodigieusement rougi. Ah! comme j'étais agitée! Mon époux me regardait; rien ne me déguisait plus. — Que vois-je, s'écriait-il! .. Ah! Madame, pourquoi.... — Je suis *Florise*. — Laissons ce déguisement: Madame... — Je vous jure, que je suis celle que vous avez vue sur le Théâtre.... — Est-il vrai--? J'ai soupiré. Ma-

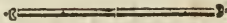
Mademoiselle *** est rentrée ; elle rapportait les habits que j'avais quittés chez mon oncle. Monsieur D'Alzan les a remarqués : — Pourquoi me tromper, a-t-il dit en me regardant — ? ... Et tombant à mes genoux : — Ah ! ma chère, mon adorable épouse, croyez-vous que je regrette à vos pieds celle à qui vous ressemblez -- ? Je ne pouvais parler : j'étouffais. — Mais c'est *Florise*, a repris vivement Mademoiselle *** ; c'est elle, elle-même ; je vous en offre toutes les preuves imaginables... & voyez que vous l'embarrassez furieusement —. Il s'est relevé, troublé, indécis : je n'ai pu soutenir plus longtemps mon personnage ; je me suis précipitée dans ses bras : — Oui, mon ami, me suis-je écriée, je suis *Florise*... & votre épouse... votre amante, votre maîtresse, votre amie, celle qui veut tout tenir de vous, ne dépendre que de vous : je vous ai plu sous un nom emprunté, par des talens que vous ne me soupçonniez pas ... que faut-il encore ? je suis prête à tout pour regagner votre cœur... Il était à mes genoux : il fondait en larmes, la bouche collée sur une de mes mains. Mademoiselle *** lui lisait vo-

tre dernière Lettre.— O ciel ! a-t-il dit enfin d'une voix étouffée, mon Ursule, ma divinité... vous... vous... Non, je ne mérite pas ... Mes transports... ô mon amie... qui l'eût pensé... ah ! voyez mes transports—... Je les partageais, mon aimable sœur, je les éprouvais aussi vivement que mon époux : ce moment était le plus heureux de ma vie : des soupirs, des cris, des caresses, des larmes délicieuses... Enfin, nous nous sommes remis, & c'est alors que nous avons commencé de sentir tout notre bonheur.

O ma sœur, que le calme qui suit l'orage, est charmant ! qu'il semble doux aux cœurs longtems agités !... Si tu voyais celui que tant de fois tu as osé nommer *ingrat*, si tu voyais comme il m'adore... Il ne me cache pas que j'ai pris le moyen le plus propre... Il ne se rappelle qu'avec ivresse, ces accens flatteurs... Jamais, jamais, il ne cessera de m'adorer ; il voit en moi tout ce qu'il peut admirer & chérir. *** partageait notre joie, elle augmentait notre félicité, en nous en vantant le prix.

O ! mon Adelaïde ! depuis hier, ce moment est le premier dont je dispose. Adieu. Ma charmante amie, un bon-

heur constant, tel que le vôtre, peut-il se comparer à celui dont jouit votre sœur ?



Cette Lettre fut la dernière : monsieur & madame Des Tianges arrivèrent au bout de quelques jours avec leurs Pupilles & la séduisante De Liane : Adelaïde pardonna tout à D'Alzan : Ursule ne fut plus *Florise* qu'aux yeux de son heureux époux.

L'aimable société vit Mademoiselle *** : on la chérit, on l'estima, & jamais elle ne cessa de le mériter. Madame Des Tianges & sa sœur jouirent d'une égale félicité : le volage D'Alzan, sûr que son épouse pouvait tout charmer ; qu'elle possédait les grâces les plus séduisantes & tous les talens, l'aima par goût, par vanité, par tous les motifs imaginables ; eh ! qu'importe ? si, fixé pour toujours, il ne devait plus s'occuper que du soin de plaire à une femme si parfaite ?

Mais son rôle n'est pas fini. Les années le mûriront enfin, après de nouveaux égaremens : devenu père-de-famille, on le verra, guide tendre & clairvoyant, chercher quelque jour les moyens d'applanir à l'âge de l'innocence, les difficultés qu'il trouve dans les rebutantes leçons de la première éducation.

Fin de la première Partie.

AVIS DE L'ÉDITEUR,

Sur les NOTES suivantes.

QUEL que soit le nombre des Ouvrages que l'on a publiés sur nos Spectacles, cette vaste matière paraît encore inépuisée; les Partisans du Théâtre & les Misomimes, ne l'ayant chacun envisagée que dans le point-de-vue favorable à leurs préjugés, l'Auteur de LA MIMOGRAPHE, qui en a recherché les avantages & les inconvéniens, aurait voulu tout embrasser; mais la tâche était au-dessus de ses forces; elle s'est vue elle-même dans la nécessité de ne faire que l'effleurer. D'ailleurs, des détails sur tous les genres de Drame, sur la Comédie, la Tragédie, l'Opéra, la Comédie-Ariette, la Parade, la Parodie, les Ballets, eussent trop retardé la marche du Projet de Réformation. C'est pour y suppléer, & ne rien omettre d'essentiel, qu'elle y joint des Notes, dont l'objet sera,

- I. De répondre aux Misomimes; de prévenir les Objections; de donner un Précis de l'Histoire des Théâtres: trois objets qu'embrassera la Note [A].
- II. Il est question de la Comédie en particulier sous la Note [B].
- III. La Note [C] traite de la Tragédie.
- IV. L'article de l'Opéra se trouve à la Note [D].
- V. [E] est destinée pour les Pièces mêlées d'Ariettes, & l'Opéra-Comique.
- VI. On parle dans [F] de l'avantage de jouer à visage découvert.
- VII. Dans [G], des Théâtres des Anciens.
- VIII. Dans [H], des Décorations.
- IX. Dans [I], de la profession de Comédien, ou du Comédisme;
- X. Dans [J], des qualités de l'Acteur.
- XI. Dans [K], des Masques des Anciens.
- XII. Dans [L], des Habits de Théâtre.
- XIII. Dans [M], de la Danse.
- XIV. Dans [N], des Théâtres où l'on a fait jouer des Enfants.
- XV. Dans [O], de la Pantomime.
- XVI. Dans [P], de la Parade.
- XVII. Dans [Q], de la Parodie.
- XVIII. Dans [R] enfin, des Spectacles de nos Baladins.

On sent avec quelle concision cette multitude d'objets doit être présentée dans des Notes, que la prolixité ne pourrait que rendre ennuyeuses. Aussi l'Auteur se contentera-t-il quelquefois de la définition; & renverra, pour les détails, aux Ouvrages d'où ces Notes ont été tirées.

 SECONDE PARTIE.

 NOTES.

[A]

A NOS heures de loisir, j'ai communiqué tous les Articles de mon Projet à la petite Société. Les Jeunes-personnes, qui n'ont jamais vu de Spectacles, sont extrêmement prévenues contr'eux: j'étais étonnée que le non-usage & le préjugé rendissent leur critique plus sévère que celle de monsieur Des Tianges & la mienne; ma surprise a cessé, lorsqu'elles m'ont avoué qu'elles achevaient de lire la *Nouvelle-Héloïse*, & qu'elles connaissaient la *Lettre de M. Rousseau à M. d'Alembert*, la *Réformation de Riccoboni*, &c. Cependant ces mêmes Ouvrages n'ont fait aucune impression sur le jeune Des Arcis: il ne connaît pas plus le Théâtre que sa maitresse & sa sœur; & il s'en est déclaré le champion. Les hommes sentiraient-ils, comme par instinct, que l'effet du Théâtre est presque tout à leur avantage?.. Quant à moi, je me suis, le plus desintéressément que je l'ai pu, mise à la place d'un tiers, pour écouter toutes les objections que suggéraient, à mademoiselle De Liane, ses préjugés & ses lectures; à Septimanie, une aigreur naturelle; à toutes deux, cet esprit de contradiction dont on accuse les femmes. Voici quels ont été, à ce sujet, des Entretiens auxquels monsieur Des Tianges voulait bien se trouver, & qu'il rendait plus intéressans par ses lumières.

PREMIER ENTRETIEN.

ADELAÏDE, HONORINE, SEPTIMANIE, DES TIANGES, DES ARCIS.

ADELAÏDE (*achevant de lire*). C'est tout. Ne trouvez-vous pas que ce Projet est d'une exécution facile; qu'il prévient tous les abus; que d'un divertissement souvent dangereux, il fait une récréation aussi agréable qu'utile; qu'il offre le moyen trouvé de faire du Théâtre l'effroi du méchant, l'aiguillon du lâche, & le noble encouragement de l'homme de bien?

HONORINE. Les avantages & les inconvéniens compensés, je vois une chose qui serait mieux.

ADELAÏDE. Quelle est-elle?

HONORINE. De n'avoir point de Théâtre. Est-il donc si nécessaire qu'il y ait des Spectacles publics?

ADELAÏDE. Nécessaire.... mais oui, au point où en sont les choses, on ne pourrait les supprimer sans inconvénient. Ils ont en outre un degré d'utilité, que je croyais avoir fait assez sentir.

SEPTIMANIE. N'avez-vous pas défini la Comédie, une Peinture des mœurs? or, s'il est prouvé, que nos Drames ne peignent que des chimères, quelle sera leur utilité? Rien de plus certain cependant (je parle d'après un homme qu'on en peut croire) que sur deux Théâtres, on ne met que des Etres imaginaires, des *Pantalons*, des *Arlequins*, des *Dieux*; des *Fées*, des *Génies*, des *Sorciers*, &c. sur le troisième, *les jolies conversations de cent maisons de la Capitale*; des choses ou meilleures qu'on ne les voit dans le monde, ou pires qu'on les y trouve.

DES ARCIS. Si j'ai bien entendu ce qu'on vient de lire, madame Des Tianges n'a pas écrit pour défendre l'*Opéra*, la *Comédie Italienne*, ou les abus du *Théâtre Français*: elle propose de réformer ce dernier; elle abandonne les deux autres. Mais le *Théâtre Français*, non-réformé, serait-il intolérable? C'est le sentiment de madame Des Tianges, & ce n'est pas le mien. Molière a fait des Pièces où les mœurs sont blessées; Regnard l'a imité dans ce défaut, & la foule de Comiques qui les ont suivis, les Montfleuri, les Dancourt, &c. ne les ont pas ménagées; c'est une vérité: mais, prenons la plus mauvaise de toutes les Pièces en ce genre, & choisissons-la nouvelle; le *Tuteur-Dupé*, par exemple: j'y vois une suite de mensonges, de fourberies, non-seulement de la part d'un Va-

let, & d'une Soubrette, mais de celle d'une Jeune-personne honnête, à qui l'on fait faire un Rôle indécent, qui marque une tête tournée par la passion; j'y vois une vieille Folle, dont l'impudence révolte & dégoûte; ce tableau n'est pas édifiant: mais j'y vois aussi, un Vieillard qui cherche le bonheur, où il n'est pas pour les gens de son âge; je vois que son aveugle passion le fait seule donner dans tous les pièges d'un vil intrigant, & rejeter les sages conseils d'un homme simple & droit: j'y découvre, qu'on ne peut jamais violer impunément cette loi de la nature, toujours sainte, toujours sacrée, qui veut que la jeunesse s'unisse à la jeunesse, pour former un lien, où toutes les convenances doivent se rencontrer; j'y trouve le mordant ridicule jeté sur la passion insensée, qui veut associer à l'hiver de l'âge, les fleurs du printemps; assemblage bizarre, dont il ne peut résulter que le discord & l'infécondité. L'homme honnête ne voudrait pas d'une maîtresse comme *Emilie*; il rougirait d'avoir une mère comme *Cidalise*; mais, c'est la mal-adresse de l'Auteur, ce me semble, qui en est cause; il n'a su rendre aucun personnage intéressant dans sa Comédie: on n'y trouve aucun modèle de conduite; mais il s'y présente des exemples de vices à fuir: cette Pièce est pernicieuse pour la Jeunesse, mais elle est très-utile pour les Vieillards: malheureusement, ce ne sont pas ces derniers qu'on doit se proposer d'instruire; ils sont ordinairement incorrigibles: ainsi ce mérite, dans une Pièce, est comme nul. Voilà les réflexions que j'ai faites souvent, en lisant les Pièces libres, que madame Des Tianges a rangées sous ses trois dernières Classes. Une autre fois, critiquez avec plus de discernement, ma sœur. SEPTIMANIE. Vous dites miraculeusement, mon frère. Mais, après la Réforme, en sera-t-il moins vrai que sur le Théâtre, on ne peut rendre les passions hideuses, parce qu'elles feraient fuir les Spectateurs, & que le vice y sera toujours sous le masque; Qu'on n'y corrige que le ridicule qui déplaît; Qu'une satire bien présente des vices actuels les plus dangereux, y est interdite, par de petites raisons que la crainte & l'orgueil grossissent aux yeux des Grands; Que les Spectacles sont une école d'arrogance & de persiflage pour la Jeunesse; Que le Sage ne peut y assister, sans abandonner la sainte sévérité de la Vertu; que vos Actrices causeront, comme celles d'aujourd'hui, des égaremens, dont elles ne seront pas, à la vérité, toujours l'objet (cela ne

ferait pas aisé pour tout le monde) mais qui porteront les hommes vers ces Beautés faciles, auprès desquelles ils vont se dépiquer; que le Spectateur, pour avoir du plaisir, mettra de même ses passions à l'unisson de celles du personnage représenté? J'ajoute, qu'on y doit entendre une musique efféminée, capable d'anéantir ce qui restera de force & de courage; que les Amans téméraires continueront d'y devenir heureux: aussi le Poète Ovide suggère-t-il le Spectacle comme un moyen de corruption.

ADELAÏDE. A ce langage, emprunté de deux Misomimes*, je répondrai, que, sans être hideuses, les passions mises hors de l'unisson, par l'excès, laissent le Spectateur au-dessous d'elles, & qu'il les partage moins alors qu'il ne les juge; Que le vice sous le masque, fait soupçonner sa difformité aussi grande qu'elle est, sans blesser la vue du Sage, & salir l'imagination des jeunes-gens.... DES ARCIS. Et vous avez prévu les autres objections dans le cours de votre Projet, MADAME. SEPTIMANIE. Le Spectateur au-dessous des passions! ADELAÏDE. Oui: c'est-à-dire, que leur excès étant trop au-dessus du ton que peuvent prendre celles d'un simple Spectateur, il les laisse s'élever, s'y intéresse moins que si elles étaient à l'unisson, les observe, & s'instruit par leurs effets. SEPTIMANIE. J'entends: le Spectateur ne se met jamais réellement à l'unisson du personnage; or une passion hors de l'unisson celle d'être dangereuse: mais, que répondrez-vous à ce que dit Riccoboni, par exemple? Cet Auteur, ancien Comédien, devait mieux que personne, connaître les inconvéniens de son état: il est une passion, dont il reproche à la Dramatique de mettre sous les yeux les séduisans excès, avec lesquels il donne à entendre que le Spectateur est toujours à l'unisson, parce que, selon lui, il n'est aucun degré d'amour par lequel le plus grand nombre des Spectateurs n'ait passé: ce qui est d'autant plus vrai, à notre égard, ajoute-t-il, que les modernes n'ont pris de cette passion que le doux & le faible? DES ARCIS. Le Spectateur qui abuse du tendre sentiment que le Drama a réveillé, avait le cœur corrompu, avant de venir au Spectacle: le vice y dormait; il se fût éveillé de lui-même, quand rien n'aurait contribué à l'exciter. HONORINE. L'homme ivre, a, dans le calme, le germe de tout le mal qu'il fait: mais sans l'ivresse, le germe ne se fût pas développé.

* M. Rousseau, & M. Des Prés de Boissy.

DES ARCIS. Mon amie, vous pourriez vous tromper ici : daignez m'écouter : le méchant, dans l'ivresse, comme devant tout le monde le mal que dans le calme il fait en secret ; croyez moi, voila la seule différence : une étude des hommes, assez superficielle, a suffi pour me l'apprendre. **SEPTIMANIE.** N'abandonnons pas notre sujet. Riccoboni reproche encore aux Spectacles, de n'être que l'occupation oisive de ceux qui n'en ont pas ; d'offrir aux gens occupés un délaiement qui n'en est pas un ; d'apprendre trop tôt a la jeunesse l'usage de son cœur, &c. Il prouve tout cela, par l'examen des Pièces ?

DES ARCIS. Ma sœur, comme vous, j'ai lu la *Réformation* de Riccoboni : il faut vous faire part de ce que j'ai senti durant cette lecture. D'abord, il m'a semblé qu'un Comédien était moins en état qu'un autre de juger des effets de l'Actricisme sur le Spectateur : ensuite, j'ai considéré cet Auteur, comme un homme inconséquent, qui a soutenu le Théâtre, tant qu'il y a paru. & qui ne l'attaque que lorsqu'il l'a quitté ; *ce sont de nouvelles lumières*, dit-il ; je crains que ce ne soient de nouveaux intérêts : puis cet acharnement qu'il marque contre l'amour révolta ma raison. L'amour, me disais-je, l'amour ferait un mal ! quel blasphème ! ah ! c'est le plus grand des biens... Je me trompais encore : l'amour est autre chose que ce qu'on entend par un *bien* ; il est une mortalité des âmes, qui donne le prix a tous les biens ; c'est une émanation puissamment active de la nature divine répandue sur tous les êtres vivans, qui les lie entr'eux, les unit avec leur Principe, & les rend participans de la première de ses perfections. **SEPTIMANIE.** Mon frère est amoureux. **DES ARCIS.** Et raisonnable. L'amour conjugal, l'amour paternel occupent aussi la Scène a leur tour : c'est toujours le même sentiment pour le fond : ce que m'inspire une jeune Beauté ; cette douce chaleur qu'elle excite dans mon cœur ; cet enchantement que cause sa présence & qui se répand sur tout ce qui l'environne, sont la source de l'attachement que je dois éprouver un jour pour les enfans qu'elle m'aura donnés. J'ai même trouvé que quelques Pièces de Molière, trop libres, & d'autres Comédies, où il est question d'amour, pouvaient être très-utiles aux mères-de-famille ; j'approuverais fort celles qui les iraient voir représenter, dans le dessein d'étudier le cœur humain, quoiqu'elles ne voulussent pas y conduire leurs filles ; elles pourraient en tirer des lumières sûres, pour les guider dans la manière de se conduire avec ces Jeunes-

personnes. J'ai pensé, comme madame Des Tianges, que Riccoboni se trompait, en croyant avoir fait beaucoup par la suppression de l'amour dans les Pièces : outre qu'elle ôterait l'intérêt, elle serait même insuffisante : cette passion est un feu qui brûle dans tous les cœurs ; à laquelle tout sert d'aliment : on ne la propage pas, en lui fournissant de la matière ; on ne l'éteint pas, en la renfermant, en la concentrant : voyez ce dévot toujours en garde sur lui-même, dont les yeux se détournent & l'oreille se ferme à toute obscénité ; qu'y gagne-t-il ? d'augmenter une voluptueuse sensibilité* : ce qui pour les autres serait un objet indifférent, devient pour lui une occasion de chute : j'ai connu un de ces hommes saints, que le bruit de la marche d'une femme faisait tressaillir. Ainsi les peintures de l'amour sont peu dangereuses pour les mœurs ; elles usent ce sentiment ; c'est de la paille dans le feu, qui s'allume, jette un éclat vif, & s'éteint : mais, l'effet des Pièces où l'amour fait le principal rôle, fût-il certain sur toutes sortes de personnes, dans tous les âges, cette passion a l'avantage de pouvoir être tournée vers un but honnête ; elle est, tout considéré, la moins dangereuse de toutes pour les bons naturels : en peut-on dire autant de la vengeance, de l'ambition, que le Réformateur n'exclut pas du Théâtre ? Quant à son idée de nous ôter les Actrices, je l'ai regardée comme un délire, une déraison improposable dans un siècle sensé. Si l'Actricisme est un Exercice honnête (comme il en convient *page 65*), d'où vient suggérer cet odieux moyen de l'anéantir ? On ne saurait disconvenir qu'il n'est aucun Ouvrage d'esprit, qui puisse être autant utile à la société, qu'une bonne Comédie : les réprimandes des Moralistes sont si dures, si mal assaisonnées, qu'elles nous révoltent ; mais c'est en riant, c'est par le plaisir que Thalie instruit & corrige : Si la volupté, dit Platon (cité par Riccoboni) a été la source du mal, il faut qu'elle devienne aussi la source du bien. Il est si vrai, que la Comédie, tant cri-

* Plus un Peuple est corrompu, plus sa langue est chaste, & plus les Livres obscènes y sont dangereux : les sévices du Gouvernement ne servent qu'à les rendre plus chers, sans les rendre plus rares : je ne vois qu'un remède à ce mal ; ce serait que nos Ecrivains le plus sages abandonnassent, dans leurs Productions, cette prétendue chasteté de la Langue, & que par un vertueux Cynisme, ils ôtassent tout le sel de ces Livres infâmes qu'on ne peut anéantir.

minée par les Misomimes de tous les siècles, travailla néanmoins toujours à la correction des mœurs, que Dion-Chrysostome demandait aux Alexandrins, s'ils n'avaient pas quelque Poète comique, qui pût reprendre leurs défauts; & le Réformateur-Comédien cite (page 83) l'exemple d'un homme corrigé par une Comédie personnelle, dont la Représentation avait été autorisée par le Souverain. Cependant, je conviens que des intrigues, comme celle de l'*Ecole-des-Maris*, sont un encouragement pour le vice; que les fourberies des Valers & des Suivantes ne devraient pas être couronnées par le succès: en cela, le nouveau Plan suggère des moyens de Réforme plus efficaces que le Livre de Riccoboni. *Les Spectacles*, dit-on, *en passant des Payens aux Chrétiens*, n'ont fait que changer de nom. Est-ce sur le nom, ou sur la chose, que roule la question de l'*utilité* ou de l'*inconvenient* des Spectacles? Qu'importent les noms? mais & le nom & la chose ont également changé: le Théâtre des Anciens peignait des fureurs, ou des lascivités: le nouveau Théâtre peint des vertus sociales, il peint l'amour, ce sentiment inextinguible, inépuisable, toujours le même & toujours différent, parce qu'il prend autant de formes qu'il y a d'individus qui l'éprouvent, & qu'il se diversifie même chaque fois qu'un être sensible est de nouveau soumis à son empire. Vous faites entendre, ma sœur, que le Projet ne détruira pas l'inconvenient de la séduction de la Beauté. Mais songez donc que ce serait demander l'impossible: dans nos mœurs, les femmes & les hommes se trouvent ensemble par-tout; les jeunes Beautés se montrent aux Temples, aux promenades, parées, séduisantes: s'avisera-t-on, comme un certain Evêque*, de mettre la promenade au nombre des choses défendues par la Loi de Dieu? Chez les Anciens, dont les femmes ne paraissaient pas au Théâtre, soit comme Actrices, soit comme Spectatrices, parce qu'elles vivaient retirées, & n'étaient jamais ailleurs mêlées avec les hommes, pourquoi le Théâtre aurait-il fait exception? chez nous, elles s'y trouvent, comme par-tout ailleurs; d'où vient le Théâtre ferait-il exception? Parce que la vue de ces objets charmans peut faire naître des passions, préférons-nous les mœurs Asiaticques aux usages honorables & sages de l'Europe? Oui, ma sœur, il est à propos que les femmes montent sur nos Théâtres; le mal qui peut en résulter est moins

* M. de Caylus, Evêque d'Auxerre.

dre que les abus qui règnèrent chez les Anciens, & qui vous feraient frémir, si vous les connaissiez.... Cependant, comme je me défie de mes lumières, rapportons nous-en à monsieur Des Tianges, qui connaît les Spectacles, le Monde & la Capitale.

DES TIANGES. Le Théâtre attache peu l'homme sérieusement occupé, qui trouve le bonheur au sein de sa famille & dans l'accomplissement de ses devoirs; telle est ma position: si quelquefois j'ai pris ce délassement, c'est qu'il est un temps où l'on doit tout connaître par soi-même: devenu père-de-famille, je devais acquérir tous les genres d'expérience: j'ai donc été au Spectacle, pour savoir, si je pourrai permettre un jour à mes enfans cette sorte de plaisir, sans exposer leur innocence. Auparavant, j'avais lu plusieurs Ouvrages pour & contre: mais je me suis convaincu, que le meilleur Livre, était la chose elle-même; j'ai vu, avec étonnement, ce qu'étaient nos Spectacles: ma surprise ne fut pas de l'admiration; je rougis pour la Nation, de trouver, au lieu d'un Spectacle, un amusement d'Ecolier, sans vraisemblance, sans naturel, sans majesté. Je vis des Filles & des Histrions singer des Héros qu'ils deshonorait; j'entendis un Parterre tumultueux, se passionner pour quelques-unes de ces Princesses & deux ou trois de ces Pantins. Je gémissais: mais je ne crus pas que tout cela fût effectivement bien dangereux. Je me dis en moi-même, qu'on ne venait pas-là pour se faire des mœurs: un peu plus d'usage, & la lecture de nos meilleurs Drames tragiques & comiques, sans augmenter ma considération pour l'Histrionisme, me firent voir en quoi je m'étais trompé dans mon premier jugement. Ce fut alors que me parvint l'Ouvrage de Riccoboni. Je le lus avec réflexion, & le goûtai peu. Cet Auteur voit les effets du Théâtre trop en grand, parce qu'il est Comédien; & les moyens de Réformation, trop en petit. Dans l'Examen qu'il a donné de trente-neuf Tragédies & de treize Comédies, il ne trouve presque à reprendre que l'amour. Mais comme l'a présenté monsieur Des Arcis, l'amour, dans les Drames Tragiques ou Comiques, n'est point contraire aux mœurs parmi nous. Peu nous importe la manière dont les Anciens employaient cette passion: leurs femmes vivaient retirées, & ne pouvaient trouver place sur les Théâtres publics, sans blesser la convenance & les usages: elles ne pouvaient même être Spectatrices, que

que d'un lieu qui les déroba aux regards des hommes * ; & c'est ainsi que les Danaes Grecques assistèrent aux Spectacles : si l'on viola cette règle de décence parmi les Romains, ce fut dans un temps où l'impudence n'avait plus de bornes. Nos Puristes & nos Raisonneurs, regretteront sans doute ce bel usage des Anciens. Il serait facile de leur démontrer, qu'il ne prouvait pas, autant qu'ils le pensent, l'innocence des mœurs, & de consoler par-là le siècle où nous vivons, en le confirmant dans la persuasion, que notre manière est la plus honnête & la meilleure. En effet, quand prescrivit-on aux femmes cette réserve ? Existait-elle, peut-elle exister dans une société vertueuse ? C'est à ces deux questions qu'il faut répondre. On ne prescrivit aux femmes la vie retirée, que lorsque la corruption & la brutalité des hommes leur eurent fait abuser d'une familiarité jusqu'alors innocente. Ce ne sont point ici des conjectures : le plus ancien Livre du monde nous peint les habitans de la terre se conduisant, au milieu de l'Asie, comme aujourd'hui nous vivons en Europe ; & l'on apprend par lui, que ce mélange raisonnable des deux sexes, dura tant que la trop grande inégalité des fortunes, n'eut point donné l'être à de riches corrupteurs. Mais avec la tyrannique opulence, parurent le vice & la séduction : le crime occasionna la décence, parmi des hommes assez dépravés, pour qu'il ne fût plus ni sûr ni séant de les laisser avec les femmes sur leur bonne-foi. Aujourd'hui, quoi qu'en dise la mitanthropie, une de ces deux causes de la séquestration des femmes a cessé ; & nous commençons, quant à l'autre, à mieux penser du genre humain : nous avons permis, nous avons fait une loi du commerce des deux sexes ; l'expérience, venue à notre appui, nous a convaincu que les mœurs ne pouvaient qu'y gagner. C'est un fait, heureusement assez notoire, pour n'exiger aucune preuve ; quelques abus particuliers, dont les Moralistes font grand bruit, ne sont pas capables d'inconvénienter cet honorable usage de l'Europe. J'ose même vous assurer, que l'avantage qui résulte du commerce des deux sexes, sera plus sensible encore, dans nos grandes Villes, si l'on exécute le Plan de Réforme. Les Jeunes-gens se verront plus souvent ; mais, comme l'on sait, les illusions de l'imagination d'un sexe abandonné à lui-même, sont plus dangereuses que la familiarité entre tous deux. Bien envain donc, Riccoboni nous cite l'exemple des Au-

* Elles occupaient un endroit nommé le *Cercis*.

ciens , pour prouver que l'amour & les femmes sont dépiacés sur nos Théâtres : nous n'avons plus leurs mœurs ; il est absurde de vouloir que nous nous amusions à leur manière.

Je n'entens pas néanmoins , justifier les Pièces ou l'Amour est employé non-convenablement ; où les Héros sont fades , doucereux ; où l'on ne présente , au lieu des grands-hommes , que des Céladons : mais je dis , avec Boileau ,

De l'amour la naïve peinture

Est pour aller au cœur là route la plus sûre.

Ainsi gardons-nous de proposer , comme le Réformateur-Comédien , de bannir du Théâtre , & le *Cid* , & *Rodogune* , & *Phèdre* : je trouve que ces Pièces si grandes en elles-mêmes , suppléent à l'importance qui manque à nos Représentations : oui , puisqu'il nous faut une Scène , ces Drames sont les plus dignes de s'y montrer (je ne parle ici que de la Tragédie) : que voudrait-on qui nous dédommageât de pareils chefs-d'œuvres , remplis d'instructions utiles ? Ces Pièces n'inspirent-elles pas l'horreur du vice , en même temps qu'elles donnent le plus grand plaisir ? Que veut-on de plus ? On reproche au *Cid* , l'amour ; à *Bérénice* , de métaphysiquer l'amour ; à *Pompée* , l'amour ; à *Mithridate* , l'amour ; à *Rodogune* , l'amour , la jalousie , la vengeance : ici l'Auteur confond les mœurs mauvaises , avec les défauts du Drame : il est permis de mettre de mauvaises mœurs sur le Théâtre , si elles y sont présentées de manière à en donner de l'horreur ; c'est l'effet que produit *Rodogune* : mais c'est un défaut , de rendre *Mithridate* amoureux , ou du moins , amoureux comme il l'est : pour m'en convaincre , je n'ai pas examiné , je me suis contenté de sentir : la première fois que je vis représenter *Mithridate* , la Pièce m'intéressa grandement , jusqu'à cet endroit de la Scène III du II Acte :

Toujours du même amour tu me vois enflamé :

ce vers détruisit dans mon esprit toute la grandeur du Héros. Mais l'amour dans *Pharnace* & dans *Xipharès* n'eut rien qui me révoltât ; il est dans la convenance. Revenons à *Rodogune*. L'Auteur dit , dans l'Examen de cette Pièce , que l'ambition lui paraît la seule passion digne de la Tragédie , parce qu'elle est toujours grande , & que si nous voulons y associer l'amour , il ne doit être que furieux , & jamais tendre. Ceci d'abord est contraire au précepte de Boileau , que j'aime mieux en croire ; ensuite , absolument faux en tous les points.

L'Ambition, loin d'être la plus noble des passions, est la plus basse, la plus injuste : mais c'est par cette raison même que la Tragédie doit la peindre, pour en donner de l'horreur. L'amour furieux est propre à la Tragédie, soit ; mais, loin qu'il doive exclure l'amour tendre, la peinture de ce dernier est d'une utilité plus générale ; parce que plus de gens aiment comme Britannicus, que comme Hermione ou comme Phèdre : ce n'est que la fadeur, le *Céladonisme* que l'on doit éviter : l'amour de Zamore & celui d'Orfmane, sont une perfection dans *Alzire* & dans *Zaïre* : en voici la raison ; dans la Tragédie, la tendresse est heureuse ou malheureuse ; si elle est malheureuse, c'est par des fautes qu'on apprend au Spectateur à éviter ; si elle est heureuse, elle présente le tableau ravissant d'une passion légitime, dont le Sage souhaite les douceurs à tous les hommes ; il est beau, il est utile, de leur enseigner non-seulement comme on est malheureux par l'amour, mais par quelles routes, cette passion, la plus noble de toutes, peut les conduire à la félicité. Riccoboni, en suivant son plan, reproche aussi l'amour au *Comte d'Essex* ; mais contre ses propres principes, car cet amour infortuné est puni dans tous ceux qui s'y sont livrés ; à Phèdre, l'amour incestueux ; il n'hésite pas à dire, que le Tableau en est dangereux dans cette Pièce : après avoir lu cet endroit de la *Réformation* je voulus, avant de me décider, consulter l'expérience de plusieurs personnes, soit éduquées, ou formées seulement par la nature : ce n'est que d'après l'épreuve réitérée des effets de cette Pièce sur elles & sur moi, que j'ose avancer que la Tragédie de Phèdre, & quelques autres Drames, ont souvent éclairé des personnes, liées par le sang, sur la manière dont elles s'aimaient, & les ont fait trembler. Je ne défendrai pas *Alexandre* & *Vinceslas* ; mais *Bajazet* ne mérite aucune censure : les deux amours, le tendre & le furieux, qui s'y trouvent réunis, ne peuvent que donner une double leçon au Spectateur.

SEPTIMANIE. Cette Réponse vaut bien la vôtre, mon frère.

DES TIANGES. Passons aux Comédies : ce genre de Drame, si différent de l'autre, pour la forme & par la manière, l'est également par ses effets. La Tragédie, fût-elle vicieuse, influera peu sur les mœurs : un particulier ne prend guères les vertus, ou les vices des Héros, à moins qu'il ne soit héros lui-même ; & ces gens-là sont rares ; première

différence : la seconde consiste, en ce que la Tragédie n'employant pas le ridicule, il suffit qu'elle peigne assez fortement le vice, pour qu'il effraye : le scélérat impuni, au comble de la gloire, y fait horreur ; tel est *Mahomet*. La Comédie, au contraire, pour être utile, & même pour n'être pas dangereuse, dans le siècle de l'esprit & du raffinement des voluptés, a bien une autre tâche à remplir. Elle peint les mœurs actuelles : elle répand sur les usages & les pratiques gênantes, le sel du ridicule : quelle sagesse ne lui faudra-t-il pas, pour saisir le point précis, où la mode dégénère en abus, où les mœurs exorbitent l'aisance, & deviennent licencieuses ! Sa sœur, qui peint les extrêmes, est moins circonscrite dans sa route ; toute la difficulté gît dans l'exécution : mais la Comédie, outre l'intrigue intéressante, la convenance de style, le saillant des caractères, le coloris & la vérité des Portraits, doit marcher dans un juste milieu, & par un choix intelligent des mœurs, distinguer ce qu'approuve la raison, de ce qu'autorise la coutume. Ainsi l'Auteur comique, outre le génie nécessaire, doit avoir un esprit juste, & la rectitude d'intention : si l'une ou l'autre de ces qualités lui manquent, il ne donnera que des Pièces mauvaises ou dangereuses : un homme qui ne court qu'après les applaudissemens, s'embarrasse assez peu que sa Pièce corrompe, pourvu qu'elle soit suivie ; il jettera le vernis du ridicule sur la vertu, ou du moins, en n'attaquant nos défauts que par une légère plaisanterie, il ne nous les fera pas haïr ; il pourrait aller même jusqu'à mettre l'honnêteté au rang des choses incommodes ; nous avons plus d'une Comédie, où les Auteurs ont cherché à se rendre agréables par ce coupable moyen, & je me suis aperçu que ces Pièces étaient les plus suivies. Je citerai pour exemple, l'*Ecole-des-Maris*, ouvrage où l'on ne reconnaît pas l'honnête-homme auteur du *Misanthrope*. Dans cette Comédie, on confond, à dessein, les maximes d'une sage conduite, avec celles que dicte au jaloux incommode sa funeste passion. Sganarelle dit des choses très-sensées, auxquelles on a soin qu'il en ajoute d'impertinentes, & l'on enveloppe ensuite le tout sous le vernis du ridicule. Ariste, de son côté, débite quelques traits honorables pour les femmes ; mais on ne tarde pas à lui faire dessiner & lancer * la conduite d'une franche Coquette, que

* De *sancire*, signifie mieux qu'*authentifier* & *légitimer* ; nous avons déjà *santion*, *saint*, & leurs composés, qui dérivent de ce verbe latin.

personne ne voudrait avoir pour femme ou pour fille. Ce second tableau vient à l'appui du premier, & le fortifie pour légitimer de mauvaises mœurs. Cette dangereuse Pièce, ainsi que beaucoup d'autres du même Auteur, a fait plus de mal qu'on ne pense, soit par la lecture, soit par la Représentation. Les Dramatiques doivent se rendre attentifs, avant de combattre un usage, un défaut apparent dans les mœurs, à considérer s'il ne tient pas à des vertus qu'on blesserait en le détruisant : il faut quelquefois laisser les mauvaises herbes dans son champ, de peur d'arracher avec elles les plantes salutaires. Dans la critique des mœurs, séparons la cause de la vertu de celle du vice : la première doit toujours triompher, & quel qu'ait été son Rôle durant la Pièce, prendre enfin le sceptre, commander en Reine, obscurcir son vil ennemi, par l'éclat de sa gloire, & disposer de son sort. Il ne devrait pas y avoir un tableau, dans les Drames imitatifs des mœurs actuelles, qui ne présentât une instruction solide : l'Auteur doit non-seulement exprimer aux yeux, nos coutumes & leurs abus, chacun avec le vernis qui caractérise l'assentiment ou l'improbation ; mais encore sonder le cœur humain, pour y découvrir la source de nos défauts, & du déclinement d'usage viciés, mais légitimes à leur naissance : c'est en dévoilant les secrets ressorts de ce sphynx impénétrable, en mettant à nud ses tortueux détours, ses abîmes de noblesse & de grandeur, de bassesse ou de turpitude, qu'il éclairera son siècle sur les mœurs : la peinture du bien ou du mal, quoi qu'en dise Riccoboni, est également utile sur le Théâtre ; le chef-d'œuvre de Molière, sera toujours la Pièce où cet excellent Dramatique a fait le tableau de l'hypocrisie. DES ARCS. Il me semble que c'est-la ce que devait remarquer l'Auteur de la *Réformation*, au lieu d'attaquer presque toujours seule, la passion la plus générale, & par conséquent, la plus propre au Théâtre ; celle qui peut fournir plus d'instructions & d'agréables peintures. ADELAÏDE. C'est ce qui rend la critique des *Comédies à rejeter*, presque toujours fautive. DES TRIANGES. Je désaprovoie autant que lui les Comédies sans mœurs, & ces intrigues où les Barbons sont toujours fous & toujours dupes : je sens que de pareilles Pièces tendent à rompre la subordination de la nature ; qu'elles peuvent nous faire haïr la vieillesse dans les autres, & nous la rendre épouvantable pour nous ; ce qui est le comble de l'inconséquence & de la folie : il nous faudrait des Comédies

où l'on fit tout le contraire; a Sparte, la vieillesse était un port assuré, contre deux maux de la vie, la *dépendance* & le *mépris*. O loi sage ! par vous, l'homme qui devait être respecté vieillard, savait être respectable dès la bouillante jeunesse : il craignait ce rien faire dans le cours de sa vie, qui souillât un jour la blancheur honorable de sa tête. Mon avis serait donc, que dans les Pièces a composer, on corrigéât la jeunesse par le ridicule ; & qu'on laissât aux loix seules le pouvoir de punir les vieillards : c'est un crime odieux, c'est une inhumanité plus horrible que celle des Bactriens, de moquer l'Athlète vigoureux, qui succombe, mais en atteignant le terme de la carrière ; de donner pour amusement, le Citoyen qui a rempli les devoirs de fils, d'époux, de père, de membre de l'Etat.... Jeune insensé ! quels sont tes droits ? qu'as-tu fait ? que feras-tu ? peut-être un jour, la honte de ta famille, l'opprobre de ta Patrie.... Va vivre, va remplir tes devoirs : après, reviens, si tu le veux, rire aux dépens de tes égaux. Je m'emporte : mais cet abus odieux m'indignerait moins, s'il n'avait passé de la société sur le Théâtre, & si le Théâtre ne le maintenait ensuite dans la société. Voilà le véritable inconvénient de ces Spectacles que notre corruption rend nécessaires dans les grandes Villes : ils copient les vices de la société, les éternisent, les étendent, les généralisent, au lieu de les corriger. Voilà ce que Riccoboni n'a pas vu ; ce que je n'aperçus pas d'abord moi-même, & que je n'ai compris que par l'usage. S'il est un Pays où le Théâtre soit plus utile que dangereux, c'est Paris, ou Londres, ou Rome, &c. il avertit les Citoyens que tel vice existe dans la société, & qu'on doit s'en garantir : mais dans les Provinces, il annonce que tel vice est à la mode dans la Capitale, & qu'il faut le prendre pour être *comme tout le monde*. Aussi, reconnaît-on aujourd'hui, que Molière, en corrigeant la Cour, infecta des vices qu'il lui reprochait, tout le reste de la France.

ADELAÏDE. Mais le mal est fait. DES TIANGES. J'en conviens : aussi ne désapprouverais-je pas qu'il y eût des Spectacles en Province, pourvu que chaque Ville n'eût d'autres Acteurs que ses jeunes Citoyens, formés de la manière que vous l'indiquez. ADELAÏDE. Ainsi, la critique de Riccoboni, la Réformation, tout cela ne servirait de rien, sans l'honestation du Comédisme ? DES TIANGES. Non certainement. En suivant son idée à la lettre, on aurait un Spectacle ridicule, dégoûtant.... figurez-vous *Le Kain* faisant le Rôle de

Zaire... je ne veux pas suivre plus loin cette idée, qui vous révolterait. La Tragédie deviendrait, avec cette imagination folle, ou *Parade* [P], ou *Parodie*.

[P]

HONORINE. En lisant la *Réformation*, il me semblait effectivement que je n'en étais pas contente : je la trouvais dure, sans trop savoir pourquoi : point d'amour, plus de femmes... voilà justement. ADELAÏDE. *Voilà justement!* Bonne Honorine! SEPTIMANIE. Mon Dieu! je m'y attendais: elle, mon frère... même langage. HONORINE. Attendez, mon amie: si Riccoboni ne m'a pas convaincue, si les *Després*, les *Lalouette*, les *François del Monacho*, les *Ottomelli*, les *Nicole*, les *La Grange*, les *Lebrun*, *Bossuet* même, les *Bordelon*, les *Concina*, les *Clément*, le repentant *Gresset*, &c. m'ont quelquefois révoltée, il en est tout autrement de monsieur Roulleau: j'ai succombé sous sa mâle éloquence. Je n'avais encore vu d'impartial sur cette matière, qu'un *Discours du P. Porée*, & la *Lettre de monsieur Le Franc à monsieur Louis Racine*, dont les principes sont à-peu-près les mêmes que ceux de madame Des Tianges. Ces deux Auteurs m'avoient ébranlée; monsieur Roulleau m'a fait craindre le Théâtre: il discute cette matière en homme instruit par l'expérience; en Philosophe éclairé, qui a compté les inconvéniens par les avantages: il parle à la raison: il ne s'appuie ni sur le préjugé, ni sur de fausses suppositions, comme ceux qui l'ont précédé. DES ARCIS. Je voudrais bien, mon amie, que vous nous fîssiez sentir ce que vous avez trouvé de si convaincant dans la fameuse Lettre de monsieur Roulleau? HONORINE. Très-volontiers; ce grand homme, le premier Philosophe de bonne-foi, le plus digne de ce nom, depuis Socrate, dit, si je m'en souviens bien, que « Tout » amusement inutile est un mal, pour un être dont la vie » est si courte, & le temps précieux; Qu'un père, un fils, » un mari, un Citoyen, ont des devoirs si chers à remplir, » qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui; Que la Co- » médie flate les passions générales, & qu'elle ne présente » sous des couleurs odieuses que celles qu'on hait naturelle- » ment; Que l'effet du Spectacle est de donner une nouvelle » énergie à toutes les passions; Que toutes les passions sont » sœurs, qu'une seule suffit pour en exciter mille; Que le » Théâtre est insuffisant pour la correction, puisqu'il ne donne » pas la loi, mais qu'il la reçoit du Public; Que le Spec-

» tateur y va déjà convaincu de toutes les vérités qu'on y
 » prouve ; Que la pitié qu'on y ressent ne rejaillit sur per-
 » sonne , parce qu'en donnant des pleurs à des fictions , on
 » croit avoir satisfait à tous les droits de l'humanité , sans
 » avoir rien à mettre du sien ; au lieu que les infortunés en
 » personne exigeraient de nous des soins , des soulagemens ,
 » des consolations , des travaux qui pourraient nous allôcier
 » à leurs peines ». Mon ami , vous l'avez lue comme moi ;
 rappelez-vous le reste ; & souvenez-vous de ce jour , où nous
 lisions ensemble la première Partie de la *Nouvelle-Héloïse* ; vous pleuriez , ou plutôt nous pleurions ; vous vous
 levates avec vivacité , en vous écriant , *Quel divin génie !
 eh cet homme a des ennemis ! ô Dieu ! les humains sont-ils
 des monstres , qui de loin encensent l'image de la Vertu , & de
 près la couvrent de boue , sans doute pour avoir droit de la
 méconnaître ? Cet honnête Citoyen ne dit pas un mot qui ne
 soit d'accord avec la raison dans un cœur droit. O mon amie !
 que je le respecte !* Trouvez-vous , Monsieur , que cet accord
 celle dans l'Ouvrage dont je m'appuie aujourd'hui ? DES
 ARCIS. Belle Honorine , je vous connais trop , pour hésiter
 de vous répondre : si j'ai raison , vous vous rendrez ; si j'ai
 tort , vous me pardonnerez : dans l'un & dans l'autre cas , je
 suis sûr de ne point vous offenser en soutenant librement
 mon opinion. SEPTIMANIE. Mon amie , comme une autre
 Cérés , vous attelez les lions à votre char. HONORINE. Il n'est
 point ici question de galanterie : que Monsieur réponde
 selon son cœur , il sait que je ne cherche qu'à m'instruire.
 DES ARCIS. Prenons le Livre , & suivons le Philosophe pas-
 à-pas. HONORINE. J'ai remarqué les endroits ; je vais les
 lire : nous verrons ce que vous y opposerez.

Monsieur d'Alembert est le premier Philosophe , qui ja-
 mais ait excité un Peuple libre , une petite Ville , un Etat
 pauvre à se charger d'un Spectacle public. DES ARCIS. Ceci
 est contre la vérité de l'Histoire : les Républiques , les Etats
 les plus pauvres ont eu des Spectacles : le manque du né-
 cessaire n'en prive pas le Sauvage au milieu des forêts. Rome
 avait des fêtes spectaculeuses , dans un temps où elle ne va-
 lait pas Genève ; on découvre les restes d'Amphithéâtres ma-
 gnifiques dans toutes les Villes autrefois soumises à l'Empire
 Romain ; & la plupart d'entr'elles valaient bien moins que
 Genève.

HONORINE. Tout est problème encore sur les vrais effets du

Théâtre. DES ARCIS. Je tiens de personnes sûres, que depuis dix ans, sur-tout, le Spectacle arrache la jeunesse des Tavernes & des Académies de jeu. Mais je sens mieux encore, que le Théâtre épuré, comme madame Des Tianges le desire, doit produire de grands biens dans l'Etat, dont l'appui le plus ferme, est la pureté des mœurs. Comparons nos Villes de Provinces sans Spectacles, avec celles qui jouissent de cet avantage. La jeunesse des premières, sans en être moins corrompue, est grossière, brutale; vous ne la voyez occupée, dans les longues soirées d'hiver, qu'à des noirceurs, quelquefois à des violences, toujours à la calomnie. J'ai longtemps eu sous les yeux ces tableaux, qui doivent vous être inconnus.

HONORINE. Le Spectacle est un amusement.... S'il est vrai qu'il faille des amusemens à l'homme... ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires. Tout amusement inutile est un mal. DES ARCIS. Sans doute le temps pourrait être mieux employé qu'aux Spectacles; qui en doute? mais ferait-il employé sans eux? S'agit-il ici d'amuser le petit nombre des Sages? je n'ignore pas que les hommes de cette classe, loin de chercher à tuer le temps, voudraient le doubler, & sauraient en remplir utilement l'étendue. Mais aussi, l'on avance une maxime atrabilaire & fautive, en disant, que tout amusement non nécessaire est un mal. Qui serait innocent, si elle était vraie? Sans être nécessaire, tout amusement a néanmoins son utilité: & ceci est plus sensible à l'égard de la Comédie, que de tout autre divertissement.

HONORINE. L'état de l'homme a ses plaisirs, qui dérivent de sa nature.... & ces plaisirs ... rendent peu sensibles à tous les autres.... Une bonne conscience éteint le goût des plaisirs frivoles. DES ARCIS. Voici une belle vérité: mais l'application en est nulle; & je répéterai mille fois, qu'il ne s'agit pas d'amuser le petit nombre des hommes sages, mais le grand nombre de ces insensés, plus faibles que méchans, dont la conscience est une sentine, où ils ne peuvent se résoudre à demeurer long-temps: toute autre instruction que celle qu'assaisonne le plaisir serait infructueuse pour ces gens-là.

HONORINE. Demander si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux mêmes, c'est faire une question trop vague. DES ARCIS. *L'Instruction Chrétienne*, répond à cette question; « Qu'il y a des Spectacles blâmables, & des Spectacles in-

» différens ». La vérité est, qu'il y a des Spectacles blâmables, tels que les Combats de Gladiateurs, les Pyrrhiques obscènes, & quelquefois nos Opéras; d'indifférens, tels que les Farces, où l'on excite le rire sans blesser la pudeur; d'utiles, comme la Tragédie, la bonne Comédie.

HONORINE. C'est le plaisir que donnent les Spectacles, & non l'utilité, qui détermine leur espèce. Il faut pour plaire à chaque Peuple des Spectacles qui favorisent les penchans, au lieu qu'il en faudrait qui les modérassent. DES ARCS. Il est dans la nature du Spectacle, que le plaisir détermine son espèce, puisqu'il ne peut faire goûter l'instruction que par le plaisir : & s'il faut qu'une Comédie, pour réussir, peigne les mœurs & les abus, qui oserait dire qu'elle doit approuver les derniers? Le plus grand nombre de nos Drames Comiques déposerait le contraire. Il est donc faux que la Comédie, pour être goûtée par un Peuple, doive fomenter ses penchans vicieux ou servir des passions desordonnées, comme la haine contre telle & telle Nation : une Pièce, qui, même en temps de guerre, dirait de grossières injures à nos ennemis, serait fort mal reçue en France.

HONORINE. La Scène, en général, est un tableau des passions humaines, dont l'original est dans tous les cœurs : mais si le Peintre n'avait soin de flater ces passions, les Spectateurs seraient bientôt rebutés, & ne voudraient plus se voir sous un aspect, qui les fit mépriser d'eux-mêmes... Il n'y a que la raison, qui ne soit bonne à rien sur la Scène... Un homme sans passions ne saurait intéresser personne dans la Tragédie... dans la Comédie, il ferait rire tout au plus. DES ARCS. Ce passage renferme une définition juste de la Scène, suivie d'une assertion fautive. Les couleurs sombres & funestes, que donne aux passions l'Auteur du Drame, ne peuvent blesser personne, pas même ceux sur lesquels elles ont le plus d'empire; l'amour-propre y met bon ordre, sans que l'effet du correctif en devienne moins efficace : ces défauts, ou ces vices trop réels qu'on se dissimule, frappent, au Théâtre, ils effraient; on s'examine enfin, & l'on bannit peu-à-peu des imperfections, auxquelles on ne croit que fermer la porte de son cœur. La raison n'est bonne à rien sur le Théâtre : oui, si l'on entend par *raison*, le calme des passions; car ce calme ne peut être mis sur la Scène; il y faut des Actions, qui, se succédant avec rapidité, n'offrent à l'esprit qu'un seul tableau.

Et par *raison*, l'on entend la sagesse de conduite, la Scène Française a plus d'un exemple de Drames où la raison seule intéresse; & l'on a déjà cité à monsieur Rousseau, le Zopire de *Mahomet*, & l'*Ariste du Méchant*.

HONORINE. Jamais une bonne Pièce ne choque les mœurs de son temps. Qu'on n'attribue donc pas au Théâtre, le pouvoir de changer des sentimens ni des mœurs, qu'il ne peut que suivre & embellir. Un Auteur qui voudrait heurter le goût général, composerait bientôt pour lui seul. DES ARCS. Cette proposition, si vraie, dans le sens qu'elle offre d'abord, est un sophisme, comme monsieur Rousseau la présente. Il prétend faire entendre, que la Comédie ne peut attaquer avec succès les vices favoris; & qu'elle n'ose, comme l'Ane de la Fable, insulter que les ridicules expirans. Il s'en suivrait de-là, qu'un vice à la mode, tel, par exemple, qu'est l'*égoïsme*, ne pourrait être choisi pour objet de reprimande & de correction, par un Auteur qui veut réussir; ce qui est évidemment faux: car il faudrait que tous les Spectateurs fussent également susceptibles de la passion jouée, ou qu'ils pussent la voir dans les autres, sans craindre d'en être les victimes: or l'expérience nous apprend assez, que nous haïrons notre vice favori, vu dans les autres, & que nous applaudirons à sa punition dans le personnage du Drame: monsieur Rousseau en convient ailleurs, & met cette vérité dans le plus beau jour.

HONORINE. Le Spectacle renforçant le caractère national, il semblerait que la Comédie serait bonne aux Bons, & mauvaise aux Méchans. DES ARCS. Ceci demande une distinction. La Comédie, comme excitant les passions, est dangereuse pour les Spectateurs mal-disposés, cela est incontestable: mais elle est utile à trois sortes de personnes; aux Bons, aux Indifférens, & aux plus Méchans que les personnages du Drame: elle est encore d'une utilité générale, dans un pays où les scélératesses scéniques n'apprennent rien aux Citoyens; & où le mépris de toute morale, ne laisse que le Théâtre, pour reprendre fructueusement les abus. Pour que le Spectacle y soit réprimant, il faut le rendre, comme madame Des Tingles l'a fait, agréable, intéressant, autant qu'honnête & châtié.

HONORINE. Le Théâtre purge les passions qu'on n'a pas, & fomenté celles qu'on a. DES ARCS. Nous avons toutes les passions. Le Spectacle peut réveiller celles qui sont assoupies, & les fomenté: quant à celles qui dominent dans le cœur

du Spectateur, il ne les purgera pas; mais il enseignera qu'il est toujours dangereux de ne pas les régler.

HONORINE. Imaginez la Comédie aussi parfaite qu'il vous plaira : où est celui qui s'y rendant pour la première fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve ? DES ARCIS. Ce raisonnement est le plus mauvais de tous ceux qu'on pouvait faire sur cette matière. La Comédie, en nous montrant le juste & l'honnête, ne nous apprend que ce que nous savons; que ce que la raison & l'éducation nous ont enseigné: mais en nous peignant la vertu, en s'efforçant de nous la faire aimer, de sages parens se répètent mille fois; doivent-ils cesser leurs sages instructions, parce que nous sommes convaincus de leur vérité ? le Sage qui lit des Livres de morale, n'y trouve que ce qu'il fait; mais cette lecture nourrit son cœur, & l'excite plus vivement au bien : le tableau d'un honnête Père-de-famille, d'une Mère desabusée sur les égaremens de son fils, d'une épouse vertueuse qui regagne le cœur de son mari, nous représentent ce que nous savons; mais ils nous le font savoir plus efficacement pour notre conduite. Si le Méchant applaudit à la vertu dans les autres, sans en vouloir pour lui, comme monsieur Rousseau le dit ensuite, que faire à cela ? soyons bons, & gardons-nous des méchans.

HONORINE. Une émotion passagère & vaine n'a jamais produit le moindre acte d'humanité... Quand un homme est allé admirer de belles actions, dans des Fables, ne s'est-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? DES ARCIS. Ceci n'est pas un inconvénient, c'est un manque d'efficacité : on ne peut en prendre occasion d'accuser le Théâtre : il ne fait pas tout le bien qu'on en pourrait attendre : que de causes y contribuent, qui lui sont étrangères ! mais l'attendrissement sur des malheurs imaginaires, ne fut jamais un obstacle à la compassion pour les infortunés qu'on a sous les yeux; l'exemple de *Sylla* & du *Tyran de Phère* ne prouvera pas ce paradoxe.

HONORINE. Voilà donc à quoi servent ces grands sentimens, & toutes ces brillantes maximes, qu'on vante avec tant d'emphase; à les reléguer à jamais sur la Scène; & à nous montrer la vertu comme un jeu de Théâtre, bon pour amuser le Public. DES ARCIS. Cette crimination n'en impose à personne : la vertu qui se montre, n'amuse pas le Public, elle le subjugue : son droit, par-tout où elle daigne

paraître, est de plaire & d'être aimée, ou de faire trembler.

HONORINE. On peut, il est vrai, donner un appareil plus simple à la Scène, & rapprocher, dans la Comédie, le ton du Théâtre de celui du monde : mais de cette manière, on ne corrige pas les mœurs, on les peint : un laid visage ne paraît point laid à celui qui le porte. Si l'on veut les corriger par la charge, on quitte la vraisemblance. La charge ne rend pas les objets haïssables, elle ne les rend que ridicules : de-là résulte un très-grand inconvénient ; à force de craindre les ridicules, les vices n'effrayent plus. Les Bons ne tournent point les Méchans en dérision, mais les écrasent de leur mépris : rien n'est moins plaisant & risible que l'indignation de la vertu. DES ARCIS. On l'a dit dans le Plan de Réforme, il suffit de peindre la difformité ou le vice, pour le faire haïr, & la beauté morale, c'est-à-dire, la vertu, pour la faire aimer. L'amour-propre, quelque grand qu'il soit, ne nous fait jamais regarder nos défauts comme des qualités ; un laid visage est aussi laid pour celui qui le porte, que pour les autres. Le reste de cet Article est vrai : mais le poids de la critique ne tombe que sur les Drames que le Projet propose de rejeter ou de corriger. J'observe cependant, que le ridicule est quelquefois aussi l'arme de la vertu.

HONORINE. Ainsi tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des Spectacles dirigés vers l'utilité publique : c'est une erreur, disait le grave *Muralt*, d'espérer qu'on y montre fidèlement les véritables rapports des choses : le Poète les altère ; dans le Comique, il les diminue ; dans le Tragique, il les étend, & les met au-dessus de l'humanité : jamais ils ne sont à sa mesure, & toujours nous voyons au Théâtre d'autres êtres que nos semblables.... Or si le bien est nul, reste le mal ; & comme celui-ci n'est pas douteux, la question paraît décidée. DES ARCIS. *Oui*, dans le système actuel, l'idée de diriger la forme des Spectacles vers l'utilité publique, est vaine & chimérique ; *non*, dans le système des Grecs, & dans celui que nous venons de voir. Le Projet de madame Des Tianges satisfait à tout, prévient tout, & doit fermer la bouche aux Misomimes de tous les siècles. Je me rappelle que monsieur Rousseau ajoute sur le-champ, que le Théâtre Français est à-peu-près aussi parfait qu'il peut l'être, soit pour l'agrément, soit pour l'utilité, & que ces deux

avantages y sont dans un rapport qu'on ne peut troubler, sans ôter à l'un plus qu'on ne donnerait à l'autre; ce qui rendrait ce même Théâtre moins parfait encore. Madame Des Tianges a du moins rempli l'à-peu près; & le Théâtre n'aura plus que les inconvéniens inséparables de toute institution humaine.

HONORINE. Monsieur Rousseau dit plus bas, que la Scène française est la plus parfaite qui ait encore existé. (Je continue de lire). On me dira, que dans les Pièces, le vice est toujours puni, & la vertu recompensée. Je réponds. . . en niant le fait. DES ARCIS. Que le vice soit peint de manière à être improuvé, cela suffit le plus souvent sur la Scène, où les Spectateurs doivent juger, & se décider par les lumières de leur raison, autant que par le sentiment. Doit-on les conduire comme des enfans, dont on détermine toutes les idées, & dont on dicte les jugemens? Ce serait les priver du plus doux des plaisirs, & de l'exercice de la plus noble de leurs facultés. Aussi, plus indulgent que madame Des Tianges, pense-je qu'il est peu de Pièces qu'on doive rebuter, parce qu'il en est peu où le ridicule soit jéré sur la vertu en faveur du vice.

HONORINE. Monsieur Rousseau passe ensuite à l'examen de quelques Pièces: il convient qu'il ne faut pas toujours regarder à la catastrophe, pour juger de l'effet moral d'une Tragédie, & qu'à cet égard l'objet est rempli, quand on s'intéresse pour un infortuné vertueux. Mais il ne saurait excuser le *Catilina*, l'*Atrée*, le *Mahomet*: il attaque l'*Œdipe*, la *Phèdre*, la *Médée*, l'*Electre*, &c. L'Auteur, ajoutet-il, pour faire parler chacun selon son caractère, est forcé de mettre dans la bouche des Méchans leurs maximes & leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers. DES ARCIS. Jamais on ne prouvera, qu'*Atrée*, *Catilina*, *Mahomet*, *Œdipe*, *Phèdre*, laissent, après la Représentation, le Spectateur moins pénétré d'horreur, pour le parricide, la félonie, l'inceste, qu'auparavant. Ces traits affreux du Tableau, qui représentent un Fils, qui tue son Père, épouse sa Mère, & se trouve le père de ses Enfans; un Brigand favorisé de la fortune, qui trompe un Fils & lui fait égorger son propre Père; un Frère dénaturé, qui fait boire à son Frère le sang... ces traits feront toujours frissonner le Peuple le plus doux & le plus humain qui soit sur la terre: mais les Drames qui les lui retracent, ne les lui font pas connaître; il a vu ces traits dans la Fable & dans l'Histoire:

si donc la Tragédie les lui peint abominables, ces peintures lui sont utiles, parce que ce Peuple, un jour, *malgré sa douceur*, pourrait tomber dans ces forfaits, & n'en sentir toute l'horreur, qu'après les avoir commis : la Tragédie l'instruit aux dépens des siècles passés, pour le préserver du malheur de l'être jamais aux siens. Ceci vient encore à l'appui de ce qu'a dit monsieur Des Tianges, que notre Théâtre, tel qu'il est (& non pas les Spectacles en général) pourrait être dangereux chez un Peuple innocent, qui ne connaîtrait ni les écarts de notre siècle, ni les crimes des temps écoulés : mais pour nous, qui avons la science du bien & du mal, il ne peut être qu'avantageux : lorsqu'une fois le mal est connu, il n'y a plus à barguigner ; il faut le montrer sous toutes ses formes, pour en garantir le Bon, dût-on risquer par-là d'éclairer le Méchant. Il importe assez peu que ce dernier empire ; mais il est de la dernière conséquence que le Juste sache se préserver de ses embûches. Ainsi la maxime, que *tout appartient aux Saints*, est vraie dans ce sens, Que ce sont eux que toute législation sage doit avoir continuellement en vue, que c'est à eux à qui elle doit tout immoler. Les tragiques évènements de l'ancienne Histoire étaient, à la vérité, d'une utilité plus prochaine chez les Grecs ; mais les *Tragédies nationales & patriotiques* seront dans le même cas à notre égard. Quant à ce qu'on ajoute, que le méchant débite sentencieusement des maximes pernicieuses ; à moins d'être des Enfans, ne sent-on pas, que le nom du personnage, & sa qualité de *bon* ou de *méchant*, dans le Drame, les fait prendre comme elles le doivent être ?

HONORINE. Dans la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les personnages ressemblent mieux à des hommes ; tout est mauvais & pernicieux ; tout tire à conséquence pour les Spectateurs ; & le plaisir même du Comique étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe, que plus la Comédie est agréable & parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs... Molière est le plus parfait Auteur comique... mais qui peut disconvenir que ses Pièces ne soient une école de mauvaises mœurs ?... Son plus grand soin est de tourner la bonté & la simplicité en ridicule.... DES ARCIS. Les effets dangereux du Théâtre sont ici généralisés, on ne fait pourquoi : ce qu'on applique à tout le genre Comique, n'est vrai que des Pièces

où l'on emploie le ridicule, & nous n'avons pas intérêt de les défendre; or ce n'est que dans ces Comédies, où le plaisir du Spectateur est fondé sur un vice du cœur humain; parce que ce n'est que dans celles-là, où l'on cherche à nous faire rire des défauts naturels, de balourdises qui ne devraient exciter que de la pitié, ou de fourberies de Valets qui ne méritent que l'indignation: mais le plaisir que donne la vertu de Constance dans le *Préjugé*, est-il fondé sur la méchanceté? Je n'excuserai pas Molière ni ses imitateurs; toutes les criminations que monsieur Rousseau entasse contr'eux ne sont que trop fondées, & l'examen sévère qu'il fait de quelques-unes de leurs Pièces, est dicté par la raison: mais que de Comédies où la critique n'eût trouvé rien à reprendre! presque toutes celles de *Lachauffée*, plusieurs de *Destouches*, celles de monsieur de *Voltaire*, &c. sont de ce nombre. SEPTIMANIE. Oh! bien ou mal, vous répondez à tout, mon frère. Cependant j'imagine que des choses très-permises dans l'intérieur des familles, sont illicites sur le Théâtre: qu'opposerez-vous à l'exemple cité du Patricien Manilius, exclus du Sénat de Rome, pour une carresse honnête, mais faite à la femme en présence de sa fille? DES ARCIS. Rien, ma sœur; les Censeurs eurent tort, si ce n'était qu'un baiser.

HONORINE. Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra, il séduit, ou ce n'est pas lui. DES ARCIS. Qu'entend-on par séduire? Toucher, attendrir, faire désirer d'aimer & de l'être? Oui; j'imagine que la Comédie doit toujours produire cet effet, & celle qui le rendra plus sensible, doit aussi passer pour la plus utile. Si l'on entend, corrompre le cœur, inspirer le goût de la débauche; cet effet ne peut résulter que de quelques Pièces, prosrites par le Plan de Réforme. J'ajoute... SEPTIMANIE. N'ajoutez rien, mon frère; vous vous répéteriez: *l'amour est le plus grand des biens*... & mille autres belles choses que je me tiens pour dites.... DES TIANGES. Cinq heures: Des Arcis & moi, sommes obligés de vous laisser: Mesdames, nous allons prendre des soins bien doux; ils auront pour but de vous rendre inséparables.

SECONDE ENTRETIEN.

Les Mêmes.

SEPTIMANIE. Nous parlames beaucoup hier des Misommes: mais, dans le fond, que nous importe leur sentiment, sur

sur un Spectacle que nous regardons tous comme imparfait, & que notre respectable amie cherche à réformer ? Je me sens aujourd'hui, une envie extrême, de savoir, si le système de madame Des Tianges est suffisant, pour prévenir tous les abus : j'attens de l'aimable Auteur & de monsieur Des Tianges les lumières dont j'ai besoin. Je ne connais pas nos Spectacles, ainsi, je veux croire, qu'il est à propos que les Théâtres Comiques soient comme le veut le premier Titre du Règlement. ADELAÏDE. C'est le fond de mon Projet que vous voulez que nous examinions. J'y consens : & je vais rendre raison de la disposition de chacun de mes Articles.

Nos Salles comiques étant fort petites, & devant l'être, il m'a semblé, qu'il n'y aurait aucun inconvénient à mettre les mêmes Pièces sur les deux Théâtres de la Capitale, en les faisant jouer par différens Acteurs ; que le Spectacle étant pour tout le monde, & sur-tout pour les gens dont la fortune est modique, il fallait que le Parterre fût vaste : en effet, les Riches ont des amusemens variés à l'infini ; ils peuvent s'en procurer de tous les genres ; le Peuple n'a guères à choisir : les Spectacles qui adoucissent les mœurs, lui sont donc plus nécessaires qu'aux Grands : il est par conséquent visible, que c'est à lui qu'il faut procurer les moyens de se divertir, non-seulement à peu de frais, mais de la manière la plus utile pour la sociabilité. Le même motif a déterminé les dispositions des autres Articles : Le *second* demande que l'Amphithéâtre devienne comme le Parterre des femmes, & que les hommes n'y soient plus admis. Le *troisième* supprime, comme abusives dans un Spectacle public, les Loges à l'année : on y voit que les deux sexes pourrout s'y réunir aux Loges, afin qu'un mari jouisse du plaisir d'accompagner son épouse, un père sa fille, &c. Le *quatrième* Article parle des Places honorables telles que les Premières Loges, &c. je n'ai pas hésité à les surtaxer, parce qu'elles ne doivent être occupées que par les Premiers, ou du moins par les plus opulens de la Nation, dont la fortune est au-dessus de ce petit surcroît de dépense*.

* La Ville pourrait seule donner au Théâtre Tragique (& Comique) la pompe qu'il doit avoir, si les Magistrats voulaient bien envisager les Spectacles publics comme une branche de la Police & du Commerce. [C'est-à-dire, que des Spectacles au-dessus de tout

DES TIANGES. Votre attention, mon amie, pour le moral, vous fait quelquefois oublier le physique : ce dernier a son importance : voici ce que j'ai lu quelque part : « Dans » les lieux où il y a beaucoup de monde assemblé, comme » aux Spectacles, l'air se remplit en peu de temps d'exha- » laisons animales très-dangereuses par leur prompt cor- » ruption : au bout d'une heure, on ne respire plus que des » exhalaisons humaines ; on admet dans les poumons un air » infecté sorti de mille poitrines, & rendu avec tous les » corpuscules qu'il a pu entraîner de l'intérieur de toutes » ces poitrines, souvent corrompues ». SEPTIMANIE. Ah ! ciel ! vous m'effrayez : je ne veux jamais y mettre le pied.

ADELAÏDE. Vous avez raison, Monsieur ; mais je ne pouvais prévoir ce que j'ignorais. On y remédiera sans doute.

DES TIANGES. Soit. Voyons votre *Titre second*. Je ne dis rien de ce long préambule, où vous bronchez souvent : la droiture de l'intention y donne quelque prix : parlons de vos

Articles. ADELAÏDE. Mais vous pensez donc sérieusement, que j'ai bien besoin d'indulgence ?

DES TIANGES. Vous, à mes yeux ? jamais, mon amie.

ADELAÏDE. Article premier.

DES TIANGES. C'est l'Opéra : ce que vous en dites est pour ne

rien omettre ; d'ailleurs, je suis de votre avis.

ADELAÏDE. Article II, Tragédies.

DES TIANGES. Les petits arrangemens de

cet Article me plaisent assez : on n'y trouve pas le style règle-

mentaire ; mais votre sexe n'est pas obligé de le connaître com-

me monsieur D'Alzan. Vos idées sur le genre de Tragédies à

préférer ; vos Couronnes pour la Tragédie *patriotique*, tout cela

me paraît fort sage : vous êtes bonne citoyenne, mon amie.

ADELAÏDE. Nous en sommes aux Drames comiques, dont le

choix est le plus important par rapport aux mœurs : pour le

faciliter, j'ai rangé nos Comédies sous treize Classes différen-

tes. DES TIANGES. Vous mettez à la tête les grandes Pièces de

caractère, telles que le *Misanthrope*, avec celles que vous nom-

mez *Pièces d'Instruction* : mais presque toutes les Comédies

ce que l'on connaît, attireraient l'Etranger, & feraient aimer la

Patrie au Regnicole. -- Nos voisins nous imiteront bientôt. -- Ce

ne sera pas en un jour. D'ailleurs, on peut imiter les Salles,

les Décorations, mais les Pièces, c'est une chose moins facile.]

La surtaxe des premières Places n'a d'autre but, que de faire

contribuer les riches aux plaisirs publics, en proportion de ce

qu'ils doivent davantage à la Société. J'apprens qu'on doit suivre

à-peu-près le même système au nouvel Opéra.

Sont Pièces d'Instruction? ADELAÏDE. J'en conviens; & je n'ai donné cette dénomination à quelques Drames, que parce qu'ils ne pouvaient se nommer Pièces de caractère. La seconde Classe est aussi composée de Pièces de caractère, & de Comédies, où plusieurs personnages fixent également l'attention: mais je les assimile par leur manière de corriger. Quoique je place, dans la troisième Classe, l'*Homme-à-bonnes-fortunes* à côté de la *Métromanie*, je ne leur suppose ni l'infirmité, ni le même degré de mérite; je dis seulement que ces deux Comédies corrigent par le ridicule. La quatrième Classe, des *Pièces sérieuses*, que d'autres ont confondue avec le *Comique-larmoyant*, m'a paru mériter d'en être distinguée: ces Drames auraient dû plutôt être nommés *Comédies familiares*, parcequ'elles peignent les mœurs les plus ordinaires de la société; des actions communes, qui n'excitent pas le rire éclatant, comme elles ne présentent pas des malheurs qui fassent frissonner. La cinquième Classe n'est qu'une nuance de la quatrième. La sixième Classe prend un caractère à part; on peut en tirer un excellent parti, contre les abus commençans. La septième Classe est, je pense, dans le rang qui lui convient; ainsi que la huitième, où vous regretterez peut-être de trouver *Mélanide*; tandis que *Cénie* est dans la quatrième: mais j'ai cru voir assez de différence entre ces deux Ouvrages, pour les éloigner ainsi. Je fais autant de cas que je le dois des *Pièces de Féerie*; mais je ne les crois dignes que du neuvième rang. Vous voyez, par la dixième Classe, à quel genre de Comédies je laisserais la dénomination de *Comique-larmoyant*: j'avouerais que je me suis presque repentie d'y avoir placé l'*Orfelin Anglois*. Les *Comédies-Farces* sont reléguées dans la onzième Classe, ainsi que les Pièces de simple amusement, & généralement presque toutes celles des *Auteurs-Comédiens*, dont l'*inutilité morale* serait toute seule un assez grand défaut, quand le trop libre de l'Actricisme & de l'expression, ne les rendrait pas repréhensibles. On dira peut-être que la prévention, plutôt que la justice, a dicté le jugement des Pièces de la douzième Classe. . . . DES ARCS. Je pense le contraire, Madame; j'ai toujours ouï dire que le Public de la Capitale dédaignait aujourd'hui les Pièces de pure intrigue; que le plus grand nombre des Spectateurs était révolté, lorsqu'on hazardait celles que vous rangez sous votre dernière Classe comme absolument à rejeter. Effectivement, combien de Pièces, où l'on

charge de ridicule , en les outrant , en les masquant , les vertus d'un guide sage ! Qu'un Père , un Tuteur , préservent une Jeune-personne des pièges que lui tendent sans cesse d'adroits séducteurs , n'ont-ils pas raison ? Arrive-t-il , souvent qu'un Père montrant laissé à un Tuteur étranger , tout pouvoir sur la Fille , & que ce vieux Tuteur forme le dessein de la contraindre à l'épouser ? Qu'apprend-on d'utile à l'*Ecole-des-femmes* , & à toutes les Comédies de ce genre ? quel était le but de leurs Auteurs ? Comme l'a dit monsieur Rousseau , de *faire rire le Parterre*. Ces Pièces , je veux le croire , ne satyrisent pas la vertu , mais elles en nuagent l'éclat , elles la font redouter ; à-peu-près comme en Espagne le Livre de *Cervantes* , qui , dit-on , y substitua la couardise , au noble enthousiasme de la Chevalerie. DES TIANGES. Mais la dernière disposition de cet Article est cruelle , mon amie : comment l'avez-vous imaginée ?... vous voulez qu'une mauvaise Pièce assomme trois fois le Public , avant qu'il puisse la juger : y avez-vous bien réfléchi ? ADELAÏDE. Oui , monsieur. J'ai pensé qu'une Chambrée n'est pas le Public ; que c'est non l'*assommer* , mais réaliser son droit ; j'ai pensé que des gens ennuyés par la première Représentation , se garderont de la seconde , qui sera pour ceux qui n'auront pu trouver de places ; ainsi que la troisième satisfèra quiconque n'aura pu voir les deux premières : si la Pièce est mauvaise , tous ces Spectateurs désireront de se venger de l'ennui qu'elle leur aura donné , en accourant la faire tomber à la quatrième. Dans tout cela , je vois pour un inconvénient que vous avez remarqué , plusieurs avantages : le premier , c'est que la curiosité du Public sera satisfaite ; ce qui ne peut se faire par une Représentation eu égard à la petitesse de nos Salles ; la seconde , que l'Auteur ne pourra se plaindre , parce que ces quatre Représentations suffisent pour faire triompher de la cabale une Pièce passable : la troisième , qu'on ne s'écrasera pas aux Premières Représentations ; objet que l'on doit considérer , pour la salubrité de l'air dans les Salles de Spectacles , & quand on ne regarde pas le Peuple avec le sot mépris de l'opulence ; la quatrième enfin , que le Théâtre retirera suffisamment pour les frais des Décorations , qu'il serait à propos qu'il fût toujours faites exprès pour les Pièces nouvelles. Quant aux récompenses , ou si l'on veut , les honoraires des Auteurs , la manière dont je propose de les dispenser , me paraît ef-

ficace pour que nous n'ayions que très-rarement des Pièces dans les genres les moins estimables.

HONORINE. Vous conserverez l'Ariette, à ce qu'il m'a semblé, mon amie? ADELAÏDE. Comme un mal nécessaire. SEPTIMANIE. Dès que vous approuvez les Spectacles, d'où vient n'admettre ce nouveau genre qu'avec répugnance? Vos *Moissonneurs*, durant six mois la coqueluche de Paris, ne réunissent-ils pas l'agréable à l'utile? A la vérité, l'on y trouve peu de naturel; des vertus outrées; un tableau des champs.... quel tableau!... il est bien du temps du bon-homme *Booz*. Ah! que c'est bien-là qu'on put dire, que le beau-monde allait s'attendrir sur des *Moissonneurs* en peinture.... DES TIANGES. Je partage cette humeur, Mademoiselle; vous avez raison: j'ai vu pleurer sur des chimères ces mêmes gens, qui refusent au *Moissonneur* errant dans leur Ville en attendant sa location, le quart d'un sou qu'il leur demande pour subsister. SEPTIMANIE. C'est par une politique sage: ils craignent d'encourager le *Mendicisme*. DES TIANGES. Malheureuse politique qui laisse périr dix hommes de bien! de peur de secourir un fripon. C'est au Gouvernement seul d'antécipier cet état humiliant, par des loix que lui suggéreront la sagesse & l'examen: mais le particulier, qui peut donner, & qui refuse à son semblable un morceau de pain, ou l'équivalent, est un monstre à étouffer: il répond des meurtres, des vols, que commettra le pauvre au désespoir.... Aussi l'inégalité est trop grande parmi nous: on ne voit que des fortunes immenses, qui multiplient les indigences extrêmes, & les crimes qui en sont la suite. Revenons à notre sujet. Je ne vois encore que très-peu de Comédies-Ariettes dignes du Théâtre national. DES ARCIS. Le nombre peut en augmenter. ADELAÏDE. Article V: j'y rends compte des motifs qui m'ont portée à donner les Pièces de rebut aux Baladins; telles qu'elles sont, je les regarde comme moins libres & moins indécentes que les Farces des T***, des N***, des H***, des D***, des Q**, des Du*, des B**, &c. DES ARCIS. Je pense, Madame, qu'il convient d'en agir ainsi, pour bien des raisons: il ne faut pas ordonner aux autres de se divertir exclusivement à notre manière, & ressembler aux dévots intolérans; il est toujours ridicule à une Nation d'arborez le purisme: ira qui voudra; liberté entière: nous avons beaucoup de Pièces qui ne lais-

sent pas d'être utiles, quoiqu'on ne les regarde pas comme propres à être jouées par les Acteurs-Citoyens ; ce sera leur lot.

ADELAÏDE. Je crois avoir enfin trouvé le vrai moyen de donner au Public toujours du nouveau, & de ne jamais le rebuter. Rien de plus facile, puisque les Acteurs seront en grand nombre, & que tous joueront des Pièces différentes; Ainsi les Pièces, les Acteurs, tout piquera la curiosité*. On pourra même faire revivre beaucoup d'anciennes Tragédies, autrefois goûtées : on satisferait de cette manière la curiosité du Public; en commençant par les plus anciennes, & passant successivement aux plus modernes, on nous ferait suivre les progrès de l'Art Dramatique : il n'est d'ailleurs aucune de ces vieilles Pièces, où l'on ne trouve quelques morceaux, qui feraient plaisir : on éviterait le dégoût, en ne les donnant qu'une ou deux fois. En temps de guerre, nos jeunes Actrices feraient sur le Théâtre l'éloge des Guerriers morts pour la Patrie; celui des Officiers & des Corps qui se seraient distingués; on irait jusqu'à louer l'obéissance & les belles dispositions de la Jeunesse Militaire; les Actrices chargées de l'éloge de cette dernière, seraient les Amantes même des Jeunes-gens, si elles étaient au Théâtre. L'on sent quel nouveau ressort l'on donnerait par cet usage, à l'amour de la gloire, & l'impression qu'il devra faire, non-seulement sur les jeunes Acteurs destinés au Service, mais sur tous les Militaires. En étendant cette pratique, on pourrait décerner l'*Eloge Théâtral* au bon Magistrat, au Citoyen utile d'une manière grande & générale, de quelque condition qu'il fût. Les *Eloges* seront précédés d'une Pièce *patriotique*, dont les Français seront les Héros. C'est ainsi qu'un moyen de plaisir, en deviendrait un très-efficace d'élever la Nation au-dessus d'elle-même; chaque particulier aura l'âme d'un Républicain, & la soumission d'un sujet fidèle; le Mo-

* Ajoutez à ces avantages, les grâces & même la timidité des Actrices. On se rappelle délicieusement mademoiselle GUÉANT, qui n'a fait que paraître un moment sur la Scène française; sa timide ingénuité lui tenait lieu de talent; sans y songer, elle faisait toujours disparaître l'Actrice; ce n'était plus qu'une Jeune-personne innocente, naïve & belle, que l'on voyait. Ainsi nos Actrices-Citoyennes sans être des Duolos, des Lecouvreur, des Gaussin, des Dumesnil, des Clairon, &c. n'en produiront pas moins parfaitement l'illusion. Qu'est-ce qui nous enchante dans mademoiselle DOLIGNI? la naïveté, l'honnêteté, quelque chose qu'elle doit à la nature plutôt qu'à l'art.

marque d'un Peuple de Héros, déjà le plus grand des Rois, fera lui-même un Demidieu. Article VI. Le renversement que je propose ici dans l'usage, est-il bien fondé? DES TIANGES. Je vois, par cet Article, que vous cherchez à rendre les émotions plus durables & plus vives: auriez-vous oublié, mon amie, que c'est-là précisément le moyen d'exciter dans le Spectateur le dérèglement, ou si vous voulez, le trouble des passions, & de le mettre à l'unisson, avec les personnages du Drame? or, de cet accord, résultera le surcroît du danger de la Représentation: le Spectateur, dont les passions seront exaltées en sortant de la Représentation, sera moins en état d'y résister: en augmentant le plaisir, vous aurez doublé les inconvéniens. Quant à ces contrastes entre la Grande & la Petite Pièce, ils sont quelquefois utiles, pour détruire cette même émotion dangereuse dont je viens de parler. ADELAÏDE. Sans vouloir passer pour sage contre vous, Monsieur, je crois qu'on peut vous répondre: Qu'est-ce donc que ces émotions, ces passions excitées, ce plaisir donné qui vous effraient? Vous conviendrez, mon ami, que si la source en est pure, l'écoulement le sera: parlons de ce principe: Une Pyrrhique honnête (je n'en admetts que de telles) mais savante, expressive, précédera *Méropé*, dont elle aura dessiné les situations: de jeunes & vertueuses Citoyennes y laisseront, à la vérité, voir la finesse de leur taille, les grâces & la souplesse de leurs mouvemens; de Jeunes-gens bien faits y déploieront tous les talens qu'ils tiennent de la nature & de l'art; ils plairont tous: mais, mon ami, quelle différence de ce qu'inspirera cette Jeunesse considérée, honnête, respectée au fond de tous les cœurs, d'avec ce que peuvent faire sentir des Baladins, des femmes dérégées? Une Pièce, décente, vertueuse succédera: l'émotion qu'elle occasionnera sera-t-elle viciée par l'Actrice innocente & naïve, le Jeune-homme estimable & méritant qui la représenteront? Je ne saurais le croire. Loin de-là, il me semble que je vois tous les Spectateurs pénétrés des vérités qu'ils entendent, verser des larmes de joie sur la riche espérance de la Nation, qui se forme à la vertu dans les mêmes lieux, où triomphaient auparavant le vice & la corruption. Oui, je veux des impressions durables, parce que, avec les Pièces que j'admetts, & les Acteurs que je propose, j'ose penser, mon ami, que l'humanité

n'est pas assez dépravée pour en éprouver de mauvaises.
DES ARCIS. J'entre avec transport dans cette idée : oui, c'est la vérité... Cependant, j'aurais lieu d'être mécontent de la fin de votre Article, Madame ; des sarcasmes.... Vous!..
ADELAÏDE. Pardonnez-les-moi, tous deux : si vous saviez tout, vous excuseriez un moment d'humeur.

Nous sommes enfin au troisième Titre. **HONORINE.** Je ne trouve rien contre votre premier Article ; car j'ai pensé, que c'est la rareté des Voix convenables, qui vous a portée à rendre les Opéradiens Acteurs de profession : l'*anaphonèse*, ou l'exercice du chant, leur est d'ailleurs absolument nécessaire.
ADELAÏDE. Je vous avouerai, que j'avais encore un autre motif. J'ai desaprouvé ce genre de Drames : je répugnais à mettre les fadeurs de *Quinault*, & de ses successeurs dans la bouche de nos jeunes Citoyennes.
HONORINE. Les précautions de l'Article II, sont fort sages ; je sens les avantages exposés dans l'Article III, pour opérer l'illusion : je ne comprends pas trop bien le but de l'Article IV ; l'Article V me paraît bien imaginé ; le VI, le VII, ce sont des arrangemens nécessaires ; mais le VIII, révoltera la Noblesse. Mon amie, la Noblesse, sur le Théâtre !
ADELAÏDE. Je vais d'abord vous éclaircir l'Article que vous n'entendez pas. Vous sentez, ma chère Honorine, que le plaisir du Spectacle est d'autant plus grand, que l'illusion est plus complete : il serait aussi parfait qu'il peut l'être, si le Spectateur, oubliant le Théâtre & le Comédien, ne voyait que le personnage & l'action. Hé bien, sur les Théâtres de la Capitale, cette illusion, source d'une volupté qui n'est sûrement pas dangereuse, devient absolument impossible ; non de la part des Acteurs, mais, ce qui va vous surprendre, de celle des Spectateurs eux-mêmes, ou plutôt de cette partie des Spectateurs, qui ne sentant rien, & ne se connaissant pas même en plaisir, veut persuader qu'elle sent beaucoup, & qu'elle sait parfaitement saisir les beautés d'un Drame : cette foule peu sage de Jeunes-gens, & de Vieillards non mûris, dans le plus bel endroit, lorsque les larmes devraient couler, s'échappe en longs battemens de mains, qu'elle redouble encore quand l'Acteur, aussi sot qu'elle, quittant son personnage & redevenu Comédien, s'incline d'une manière orgueilleusement modeste, pour remercier bassement ces étourdis, de ce qu'ils l'empêchent de remplir dignement son Rôle.
HONORINE. Vous m'étonnez ! ainsi je n'aurai pas à vos Spectacles tout le plaisir

que je me promettais ? SEPTIMANIE. Madame, ne pourrait-on pas faire taire ces enfans-là ? ADELAÏDE. Il n'y aurait qu'un moyen efficace pour cela ; ce serait de les convaincre, que l'homme sensible n'applaudit pas ; qu'il savoure, qu'il jouit de son attendrissement ; & que pour goûter cette volupté si douce, il faut, non sortir de soi-même, mais s'y concentrer : notre siècle affiche le sentiment ; c'est une mode que cette affectation, & personne ne voudra paraître s'en écarter. Mais je dois répondre à quelque chose de plus grave : Honorine a paru révoltée, lorsque j'ai lu l'endroit de mon Règlement, où je propose de faire de nos Jeunes-gens des deux sexes les plus honnêtes, nos Acteurs & nos Actrices. Je ne crois pas, ma charmante amie, que la force du préjugé vous empêche de comprendre, qu'il n'y aura plus d'infamie attachée à cet état ; Que ce sera le premier des beaux Arts, exercé par des gens libres ; Que le Théâtre deviendra par ce moyen une école de vertu ; Qu'il cessera tout-à-fait d'être dangereux ; Que les passions même que la beauté des Actrices pourra faire naître, n'auront jamais de suite, ou n'en auront que d'heureuses, si elles inspirent de l'amour à leur égal ; que dans le cas contraire, une Actrice paraissant rarement sur le Théâtre, & tous les jours y étant remplacée par d'autres qui la valent, l'impression passagère de ses charmes, sera le lendemain effacée par celle que fera quelque une de ses Compagnes ; Que jamais les règles de la plus sévère décence ne seront éludées ; Que des Exercices enfin, que feront en public les Jeunes-gens des deux sexes, en présence de leurs parens & de leurs Concitoyens, où tous pourront prendre part, ne seront jamais, ni deshonorans, ni bas, ni dangereux ; mais plutôt tout le contraire, & un salutaire encouragement, pour la Jeunesse, à se rendre digne de l'estime & des applaudissemens du Public ; les louanges qu'ils recevront, étant d'autant plus flatteuses, qu'elles seront le prix de l'exactitude à remplir tous ses devoirs, aussi-bien que des talens *. Voyez-vous-là quelque chose qui soit indigne de notre jeune Noblesse ? . . . DES ARCS. Je ne fais si vous serez

* La Philosophie qui enseigne à mépriser les jugemens des hommes, à se mettre au-dessus de l'opinion qu'ils peuvent avoir de nous, est une Philosophie dangereuse, qui tend à l'anéantissement de toute *vertu sociale*. Quelle vertu peut-on attendre d'un homme insensible à l'estime ou au mépris des autres hommes ? Un pareil monstre, ne doit vivre que pour lui. Si l'amour

convaincue ; mais quant à moi , mon amie , je suis très-satisfait de ces raisons-là *. HONORINE. Je sens tout cela , & je desiré , que les Spectacles puissent être utiles : un moyen d'épurement pour les mœurs , qui procure un plaisir de plus à l'humanité , ne saurait être trop accueilli , trop encouragé , trop protégé par le Gouvernement : mais convenez que la Noblesse sur le Théâtre choque furieusement les préjugés : d'où vient toutes les Nations font-elles d'accord là-dessus ? DES TRIANGES. Toutes les Nations , Mademoiselle ? Le plus grand nombre est contre cette manière d'envisager le Comédisme. C'est une vérité dont il est aisé de vous convaincre , par une histoire abrégée du Théâtre , que je me propose de vous lire demain. En attendant , je pourrais vous citer toute l'antiquité , Grecs , Romains , Persans , Egyptiens , Gaulois : chez tous ces Peuples ce furent les premiers Citoyens qui furent Poètes & Acteurs ; le Comédisme était même

de la gloire fait les Héros , les grands Citoyens ; le mépris des jugemens des hommes fait les grands scélérats , les débauchés , les prostitués. Ce sera donc un des plus considérables avantages du nouveau Théâtre , de mettre dans l'âme de nos jeunes Citoyens , une extrême sensibilité aux applaudissemens , aux louanges , ou au mépris du Public : cet espèce de culte qu'on rend aux Acteurs de profession , ne sera plus en pure perte pour la Patrie ; il aura une utilité réelle , & nous dirons , un jour , comme les Romains ,

Vincet amor Patriæ , laudumque immensa cupido .

* Les jeunes Officiers , dans les Garnisons , se sont mis depuis quelques années , dans le goût de jouer des Pièces , où ils deviennent Acteurs sans se deshonoré. Il semble néanmoins que , pour rendre cet usage tout-à-fait irrépréhensible , il serait essentiel que les Pièces fussent choisies , & que des Militaires ne fissent parler que des Héros. Malheureusement tout le contraire arrive ; ce sont des Pièces ariettées , & nos Comédies les moins estimables qu'ils aiment à représenter. Mais il est facile de corriger l'abus. Un mot de la part du Ministre suffirait. L'honneur , si puissant sur tout ce qui porte le nom Français , l'est au-dessus de ce qu'on peut imaginer , sur cette glorieuse portion des Citoyens : qu'on leur fasse envisager le louable & l'utile , bientôt ils banniront de leurs amusemens la Farce & les Ariettes efféminées , pour n'y célébrer que les Du Guesclin , les Bayard , les HENRI , les Turenne , les Vendôme , les Carina , les Villars , les Saxe , les Condé & les LOUIS.

une dépendance du Sacerdoce chez les trois derniers. N'est-ce pas assez ? passons en Amérique, vous trouverez des Acteurs Citoyens dans l'Etat le plus policé de cette partie du monde. Les *Amautas* étaient des Philosophes du Pérou, sous le règne des *Incas* : ils enseignaient les sciences aux Princes & aux Gentilshommes ; ils composaient des *Comédies* & des *Tragédies*, qu'ils représentaient devant leurs Rois & les Seigneurs de la Cour aux Fêtes solennelles. Les sujets de leurs Tragédies étaient des actions militaires, les triomphes de leurs Rois, & d'autres hommes illustres. Dans les Comédies, ils parlaient de l'Agriculture, des affaires domestiques, & des divers évènements de la vie humaine. On n'y remarquait rien d'*obsène ni de rampant* ; tout au contraire y était grâve, sentencieux, *conforme aux bonnes mœurs & à la vertu* : les ACTEURS ÉTAIENT DES PERSONNES QUALIFIÉES ; & quand la Pièce était jouée, ils venaient reprendre leur place dans l'assemblée, chacun selon sa dignité : ceux qui avaient le mieux réüssi dans leurs Rôles, recevaient pour prix, des bijoux, ou d'autres présens considérables. ADELAÏDE. Mon ami, les lumières de la raison éclairent en Amérique comme en Europe. Lorsque j'ai conçu l'idée de mon Projet de Réforme, & que j'ai trouvé les moyens d'honester le Comédisme, j'ignorais également ce qu'avaient pensé les Grecs & les Péruviens.

DES ARTS. En France même, on n'avilit l'état de Comédien que par réflexion. Il faut se rappeler la manière dont le grand nombre envisagent cette profession, pour la trouver basse : si quelqu'un commençait à jouer dans un Pays où la Comédie fût inconnue, il serait fêté, chéri. Ce qui vient d'arriver dans la petite Ville de B... en fournit une preuve convaincante. Vous étiez présente, ma sœur, lorsqu'on a raconté ce trait.

Il n'y a pas ordinairement de Spectacle à B... ce fut par cas fortuit, qu'il s'y trouva dernièrement la moitié d'une de ces mauvaises Troupes qui courent les Provinces. Elle était si mal composée, qu'il ne fut pas possible de leur faire jouer passablement soit une Tragédie, soit une Comédie. Un Bourgeois, homme de sens, résolut de faire à la hâte une *Rapsodie* de différentes Pièces, à laquelle il coufit quelques Scènes de sa façon, pour la leur faire jouer, & ne pas laisser échapper cette occasion, de donner à ses Concitoyens, l'idée d'un Spectacle dramatique. Quelqu'attention qu'il eût apportée à proportionner ses Rôles aux Acteurs, il

se trouva cependant que le principal aurait été trop mal rendu, en l'abandonnant à ces Histrions : l'Auteur s'en chargea : mais il en fit un secret, & voulut jouer masqué. Il s'en acquitta de manière à causer des transports d'admiration à tous les Spectateurs. A la fin de la Pièce, quelque *Parterrien* petit-mâitre, fraîchement arrivé de la Capitale, s'avisa de crier *l'Auteur ! l'Auteur !* Aux clameurs répétées, l'Acteur qui avait joué masqué, revint sur la Scène, & s'avançant jusque sur le bord de l'Echafaud, toujours sous le masque, & couvert d'un *domino* de taffetas, dont il s'était servi comme d'habit de Théâtre, il s'exprima de la sorte : *Messieurs, j'ai lieu de me féliciter doublement que la Pièce vous ait plu ; car dans le même homme, vous venez d'applaudir l'Auteur & l'Acteur. Ce jour est le plus heureux de ma vie, puisque je suis sûr de vous avoir plu & de vous avoir divertis. Oui, Messieurs* (ajouta-t-il en jetant son masque) *voilà l'Auteur ;* (puis ôtant son domino, & recevant son chapeau, dont il se couvrit) *& voici votre Egal, votre Concitoyen, votre Ami.* La surprise qu'il venait de causer, lui donna lieu d'achever paisiblement ce petit discours : mais lorsqu'il se disposait à se retirer, toute la Salle retentit d'applaudissemens, de cris de joie ; on combla d'éloges ce bon Citoyen ; on le glorifiait ; on s'honorait d'avoir la même patrie : il fut reporté chez lui aux acclamations de ceux qui venaient de l'admirer. C'est ainsi que ce qui l'eût deshonoré dans les Villes éclairées, le rend cher & considéré au fond d'une Province ignorante *.

Tout concourt donc à prouver l'honnêteté de l'Art ; il manquait peut-être celle du Comédien ; le moyen de la procurer est trouvé : le Comédisme honorera désormais le Citoyen & la Noblesse elle-même. **HONORINE.** Je vois bien qu'il faudra vous sacrifier mes préjugés, mon amie. **SEPTIMANIE.** Pour moi, je tiens davantage à mes premiers sentimens : tant de graves personages qui ont regardé le Comédisme comme flétrissant, parce que les Spectacles sont le plus souvent dangereux pour les mœurs, ne les ont pas jugés à la légère ; l'expérience les guidait ; la connaissance des consciences les avait éclairés. **DES ARCS.** Ma sœur, n'avez-vous pas remarqué, qu'il est très-agréable pour l'amour-propre, de se disculper par

* J'ai su depuis, que son triomphe ne fut pas de longue durée. Les Misomimes par état parvinrent à persuader à ces bons Citadins, qu'il fallait mépriser l'homme estimable qui leur avait donné tant de plaisir.

l'instigation de l'Esprit-rebelle, des fautes que l'intérêt ou la fragilité nous ont fait commettre ? même en s'accusant, un coupable est charmé de pouvoir attribuer ses crimes ou ses vices, aux circonstances, aux occasions ; l'orgueil s'attache à tout cela, pour nous faire rejeter nos dérèglemens sur d'innocens plaisirs, que notre corruption seule a souillés. HONORINE. Voyons la suite du Règlement. Article IX. DES TIANGES. Belle Dissertation ! mon amie. J'en approuve tout néanmoins ; la Scène majestueuse que vous destinez aux Tragédies, vos idées sur la tempérance de jeu pour l'Acteur, & jusqu'aux *Vers blancs*. ADELAÏDE. La Danse vous scandalisera-t-elle ? DES TIANGES. Pourquoi, si vos Pyrrhiques sont plus pittoresques que voluptueuses ? Ce que vous dites encore ici sur les Exercices propres à former la jeunesse, est très-bien vu. ADELAÏDE. Les autres articles sont destinés à différens arrangements nécessaires pour le nouveau Théâtre ; les *Rôles de Vieillards*, la *Direction*, les *jours de Représentation*, les *Répétitions*, les *Places* destinées aux Jeunes-gens admis à jouer lorsqu'ils assisteront au Spectacle, les *Souffleurs*, l'*Emploi de la Recette*, les *Parts-d'Auteur*, les *Prix*, & les *Représentations devant le Monarque*. Il résulte de tout ce Règlement, que les Jeunes-gens reçus au Théâtre, après leur éducation achevée, devant étaler aux yeux du Public tous les talens qu'ils auront acquis, on connaîtra leur mérite ; il sera employé, récompensé : ce ne seront pas des esclaves qui divertiront leurs maîtres, comme chez les Romains corrompus par le luxe, enivrés de sang & de victoires ; mais de pieux enfans qui réjouiront la vieillesse de leurs Pères, comme à Sparte. DES ARCS. Oui, Madame, ce que vous dites-là suffirait pour me convaincre ; je sens cette vérité consolante ; elle m'enflâme : je dirais à M. Rousseau : O Jean-Jacques, bon Jean-Jacques, dont j'aime tant les Ouvrages, considérez je vous prie de quels plaisirs vous privez vos Genevois ! Des assemblées telles qu'en formeront les nouveaux Théâtres Français, ne valent-elles pas mieux que vos *cohues* d'hommes où l'on s'enivre, & vos *sabbats* de femmes où l'on médit ? Il est vrai, & j'en conviens avec vous, cette *médifance* tant blâmée, est un frein salutaire, qui retient les demi-vertueuses, & qui châtie les coupables : mais estimez-vous l'instrument qui châtie de la sorte ? Je suis bien sûr que non ; vous aimerez le bon effet que produit la médifance, mais vous détesterez celle qui médit. ADELAÏDE. Que ce Sage ne craigne rien ; les Spectacles ne priveront pas

la patrie de ce précieux avantage ; nous avons des Théâtres ; & Dieu fait si l'on ne médit pas autant , & plus à Paris , qu'en aucun lieu du monde. Les nouveaux Spectacles , devenus deux ou trois heures par jour , le rendez vous de la Ville , réuniront tous les avantages des cercles Genevois , sans en avoir les inconvéniens. Les mœurs de nos Acteurs seront pures : quel est le Jeune-homme , la Jeune-fille , connus , estimés d'une Ville entière , qui oseront se manquer à eux-mêmes* ? leur deshonneur deviendrait public ; le crime serait aussitôt puni que commis. Vous craigniez , dirais-je à mon tour à M. Rousseau , que les Comédiens ne corrompissent les mœurs de votre Ville ? vous aviez raison : quoique femme , je décide hardiment entre M. D'Alembert & vous ; vous aviez raison : mais il falait conseiller de recevoir la Comédie sans les Comédiens , & de vos Concitoyens , vous former d'estimables Acteurs ; dans peu la République aurait eu des Auteurs qui vous eussent créé un genre nouveau , & propre pour elle ; vous auriez sans doute vous-même avantageusement ouvert la carrière. SEPTIMANIE. Mais , & j'en reviendrai toujours-là , le temps qu'on donne aux Spectacles pourrait être mieux employé : monsieur Rousseau l'a dit , c'est un temps perdu. ADELAÏDE. J'ai montré qu'il ne l'était pas. Mais le bonheur de la vie serait-il donc si peu de chose , qu'on dût regretter le temps qu'on y consacre ? Eh ! quelle source de nouveaux plaisirs ne découvre-t-on pas dans le Règlement proposé ? La réalité des Mariages succédant souvent au jeu de la Comédie : d'heureux parens s'ennivrant les premiers de la fumée de l'encens prodigué à leurs fils , à leurs filles : une bouche honnête , jamais souillée ; un cœur innocent & pur , d'accord pour dire un *Je vous aime* , qui portera dans l'âme des Spectateurs , non des desirs effrénés , mais une douce , une délicieuse émotion. Méprisons l'anathème que les Interprètes atrabilaires d'une Religion instituée pour le bonheur des hommes , ont osé dire à toutes les douceurs de l'amour vertueux : il est permis à ces Mystiques de se rendre heureux par leurs *anagogies* , leurs extases & leurs chimères ; à nous , de l'être par les plaisirs de la nature , qui ne firent jamais de fanatiques ni d'insensés. HONORINE. Mon amie , je suis intéressée à vous voir aussi bien avec l'amour. DES ARCIS. J'ai lu ce matin quelque chose sur cette passion , dont je veux vous faire part , Mesdames. *Le véritable amour* , disait-on , in-

* Les précautions suggérées par le Règlement , empêcheront qu'ils ne le puissent.

perdit même à la pensée toute idée sensuelle, tout effort de l'imagination dont la délicatesse de l'Objet aimé pourrait être offensée, s'il était possible qu'il en fût instruit. Qu'on aime véritablement, & l'amour ne fera jamais commettre de fautes qui blessent la conscience ou l'honneur.

Un amour vrai, sans feinte & sans caprice,

Est en effet le plus grand ennemi du vice ;

Dans ses liens qui fait se retenir,

Est honnête-homme, ou va le devenir. [*Enfant-Prodige.*

Quiconque est capable d'aimer est vertueux ; j'oserais même dire, que quiconque est vertueux, est aussi capable d'aimer : comme ce serait un vice de conformation, pour le corps, d'être inepte à la génération ; c'en est un aussi pour l'âme d'être incapable d'amour. ADELAÏDE. Tous les desordres qui pourraient résulter du commerce entre les deux sexes sont prévus : les Acteurs & les Actrices ne seront point confondus ; les Mères des Jeunes-filles accompagneront toujours celles-ci, ou du moins une femme de leur part : les Pères, ou les Instituteurs conduiront pareillement les Jeunes-hommes au Théâtre, & jamais ni les unes, ni les autres n'y seront abandonnés à eux-mêmes.

Ce que je dis du produit de la Recette & de son emploi, n'est qu'une idée présentée : le Théâtre pourrait, dans la suite, être regardé comme une sorte d'impôt volontaire, où chacun ne sera chargé qu'à proportion de ses facultés ; & dans des cas pressans, l'Etat ferait, des fonds en caisse de tous les Théâtres du Royaume, l'usage le plus convenable & le plus avantageux.

Il n'est pas, je crois, nécessaire de s'étendre beaucoup sur l'utilité des Prix : j'ajoute seulement, qu'il en est un, le plus flatteur de tous pour la Jeunesse, duquel je n'ai pas parlé. C'est que le mérite & la Beauté brillant dans tous leur jour, ne courent plus risque de rester ensevelis dans la foule obscure. Combien de filles charmantes, retenues chez elles par la modestie de leur sexe, deviennent le partage d'un *malôtru* qui ne sent ni leur mérite ni son bonheur, auquel une automate qui lui ressemblerait, eût également donné le seul genre de plaisir qu'il soit capable de goûter ? Le vrai mérite, dans les deux sexes, trouvera donc, par ce moyen, un établissement digne de lui.

Je reviens encore à la Noblesse. Quel mal voit-on dans ce que je propose à son sujet ? L'honneur règne sur le Théâtre ; il n'efféminera plus ; il ne rendra plus fat, impertinent ; mais

honnête, sensible, généreux, vertueux enfin : ces qualités ont plus d'éclat dans les Nobles que dans les autres hommes ; ils feront d'autant moins déplacés sur la nouvelle Scène, que les Auteurs Dramatiques devront faire leurs Pièces de manière que, sans s'éloigner de la nature, ou plutôt en l'imitant de plus près, il ne s'y trouve rien qui ne soit convenable dans la bouche de tels Acteurs & de telles Actrices. Qu'on n'aille pas leur faire tenir un langage empesté : celui de la nature, de la belle nature, dégagée des préjugés, mais soumise aux bien-séances, ne le fut & ne saurait jamais l'être : sur-tout que les mœurs soient exprimées telles qu'elles sont.

Vous concevrez sans doute, ce que j'ai voulu dire, lorsque j'ai avancé que le jeu des *Comédies pour mariage*, pourrait être plus libre que celui des autres Drames ? C'est que dans ce cas il ne sera pas indécent qu'un *Amant* presse dans les siennes la main de son *Amante*, qu'il tombe à ses genoux ; qu'il aille même jusqu'à lui ravir un baiser. Le but de ces Comédies, est d'augmenter la somme de nos plaisirs, en donnant le Spectacle nouveau de la réalité, au sein de l'illusion : nous verrons le bonheur de ceux qui nous auront touchés, attendris ; nous le sentirons presque aussi vivement qu'eux. DES ARCS. Monsieur Rousseau ! monsieur Roulléau ! il fallait du moins suggérer ce genre de Spectacle à vos Genevois.

ADELAÏDE. Les Directeurs pourraient abuser de leur autorité de bien des manières. On les choisirait vertueux. Mais l'homme est si fragile ! de jeunes Actrices sont si séduisantes ! . . . l'on ne saurait trop prendre de précautions. DES TIANGES. Oui... vous avez raison ! ADELAÏDE. Les Jeunes-gens des deux sexes qui manqueront à l'honnêteté publique, seront punis rigoureusement : il le faut. Les Danseurs seront regardés comme les Acteurs : leur talent est moins sublime ; il est tout matériel ; mais quel état ne serait pas annobli par le motif qui le leur fait exercer ? Plaire à la Nation, l'amuser en se formant soi-même, à ses momens de loisir, sans négliger ses devoirs, il y a là quelque chose de noble & de grand, que les âmes bien faites sentiront, & qu'à Sparte on ne dédaigna pas.

Les Actrices de la première qualité joueront seules à la Cour, à cause des dangers & de l'incommodité que les Actrices du commun trouveraient à s'y rendre. Hé-bien, ma chère Honorine croit-elle toujours, qu'il vaudrait mieux supprimer les Spectacles ? HONORINE. Votre sentiment est devenu le mien. ADELAÏDE. Et Septimanie ? SEPTIMANIE. Mais . . . je m'en rapporte

rapporte à vos lumières. ADELAÏDE. Elle n'est pas convaincue. DES ARCIS. Songeons que demain monsieur Des Tianges nous a promis l'Histoire du Théâtre : peut-être elle achèvera de lever les doutes de ma sœur.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Les Mêmes.

DES ARCIS. Monsieur Des Tianges vient de me dire, que madame D'Alzan est satisfaite de votre Projet, Madame ? ADELAÏDE. Elle n'entre pas dans mes vues avec autant de chaleur, que je l'espérais, & qu'elle le devrait. HONORINE. L'amitié vous rend cependant toujours du même avis. ADELAÏDE. Nous n'en différons pas : mais ma sœur a des embarras, des peines ; le soin de nos Enfans, le gouvernement de sa maison & de la nôtre : on n'est pas à soi, avec tant d'affaires. SEPTIMANIE. J'aperçois monsieur Des Tianges un papier à la main : c'est la lecture promise hier. DES ARCIS. L'Histoire du Théâtre. HONORINE. Mon amie, voudrez-vous nous faire part de ce que vous fessiez tant écrire à monsieur D'Alzan ? vous m'avez dit, que c'était des Notes sur les différens genres de Spectacles. DES ARCIS. Je serai votre Lecteur, Madame. ADELAÏDE. Si cela peut vous amuser, j'y consentirai volontiers.

DES TIANGES. La lecture que je dois vous faire, Mesdames, est assez longue pour employer tout le temps de notre récréation : commençons.

HISTOIRE DU THÉÂTRE.

Du Comédisme chez les Anciens.

ON a peine à concevoir, comment les Auteurs qui ont traité de l'*origine du Théâtre*, ont tous adopté la chimère, qui rend *Thespis* l'inventeur du Spectacle Dramatique. Le festin que donna le Vigneron *Ischarias*, après avoir tué le bouc qui ravageait sa vigne ; le bouffon *Thespis* parcourant les Villages barbouillé de lie, peuvent avoir fourni le nom, le premier à quelques Vaudevilles, appelés *Tragédies*, ou *Chansons du Bouc* ; l'autre, à quelque Satyre, désignée par le mot *Comédie*, ou *Chant Satyrique* * ; on peut avoir chanté ces Vaudevilles & ces Satyres durant les Vendanges, pour amuser les hommes rassemblés ; dans des Fêtes publiques, avant

* D'autres veulent que le mot *Comédie* vienne de *Comus*, dieu de la Joie : alors *Comédie* signifiera Chant Joyeux.

ou après les Spectacles, & le nom peut en être resté au genre Dramatique; mais ni l'un ni l'autre de ces deux Grecs ne doit passer pour l'avoir inventé: le Mimisme, l'art d'imiter les actions humaines, de peindre l'homme dans les circonstances les plus critiques & les plus intéressantes de la vie (car tel est le but du Drame) exista dès qu'il y eut une Société. Les premiers Acteurs furent nos Prêtres; nos premiers Théâtres, les Temples sacrés; c'est au culte de la Divinité que les hommes doivent tous les divertissemens où il y a Représentation: la plupart des pratiques qui parurent, dans la succession des temps, si contraires à l'esprit de la Religion, eurent leur principe dans les Cérémonies religieuses elles-mêmes. Vous avez vu quelles furent les causes de l'abus de l'amour*; je vais tâcher de vous montrer ici la naissance & le berceau de la Dramatique aux pieds des Autels.

Les Religions, simples d'abord, comme la Divinité unique qui en était l'objet, n'eurent presque point de cérémonies. Un Vieillard respectable par les seuls droits de la nature, était Prêtre & Roi de la Peuplade sortie de lui. Les devoirs de la Religion, dans cette société bornée, étaient les seuls Spectacles que pussent avoir les hommes. Le Patriarche invoquait le matin l'Être-suprême, avant que sa famille se dispersât pour les différens travaux. Il bénissait la provision que chacun d'eux emportait pour sa journée; cela se faisait avec un certain appareil, pour inspirer du respect: voilà le sacrifice du matin. A la fin du jour, lorsque tout le monde était rassemblé, le Père-de-famille bénissait de même ce que chacun avait rapporté des champs, comme des fruits; & dans la suite, du gibier; postérieurement encore, il tuait lui-même, une agneau, un mouton, un bœuf de ses troupeaux, suivant que sa famille était nombreuse: on le faisait rôtir sur le champ pour le soupër; mais on n'y touchait qu'après que le Vieillard en avait offert les prémices au Père de tout. C'est le sacrifice du soir, qui dans toutes les anciennes Religions fut toujours le plus solennel; parce qu'on avait plus de temps, & que le repos & la réfection sont toujours plus agréables après le travail.

On ajouta, dès les premiers temps, au culte de la Divinité unique, une commémoration honorable des Grands-hommes; c'est-à-dire, de celui qui le premier laboura la terre, découvrit & cultiva les légumes les plus nourrissantes, planta

* Tome premier des IDÉES SINGULIÈRES, Note (A).

les arbres qui portaient les meilleurs fruits ; du premier qui fut contraindre le bœuf à *tracer un pénible sillon*, ou diminuer la fatigue de la marche, en se faisant porter par l'âne docile, & par le cheval qu'il avait su dompter ; de celui qui trouva le secret de moudre le blé, d'en faire de la farine, des gâteaux, le pain ; invention divine, digne de l'apothéose, s'il était au pouvoir de l'humanité d'accorder ce prix à ses Bienfaiteurs ; du premier qui fut extraire le suc du raisin : enfin de ces hommes utiles qui découvrirent les arts, & forgèrent les instrumens propres à faciliter l'agriculture ; de ceux qui trouvèrent les principes des Sciences, l'art admirable de l'Écriture, & de parler avec cet ordre dont l'effet est de persuader. Voilà les Héros de la Société naissante ; ceux envers qui la postérité ne peut jamais s'acquitter. Dans les *Agapes*, ou repas de famille, on mettait à part une portion honorable, en mémoire de ces vénérables mortels, & cette portion était consommée par la famille entière ; ou, dans l'occasion, consacrée à l'exercice de l'hospitalité : par la suite, elle devint la proie du Théocrate usurpateur.

Les hommes se sont multipliés, ils se sont rapprochés ; l'agriculture a succédé à la vie pastorale : les bourgs se sont formés, & commencent à se changer en cités. Les jours ne sont plus égaux pour des êtres attachés à tout ce qui les environne, & qui ont multiplié leurs besoins : il y eut des jours d'allégresse, & des occasions de douleur. Les moissons sont heureusement finies : l'aire du Père-de-famille regorgé de froment : les travaux de la récolte ont été rudes ; on a supporté le poids de la chaleur : le repos succède, une Fête l'annonce : le premier objet de cette Fête, c'est Dieu : le Père-de-famille compose un Cantique d'actions de grâces : il en arrange les paroles avec une certaine régularité, parce qu'il est plus facile de faire des paroles qu'un air, & qu'il veut que son Cantique, prolix comme toutes les productions des Vieillards, puisse se mettre sur le ton du premier Couplet. Il mesure une Strophe ; voilà la Poésie : il le chante ensuite, répète l'air pour ne perdre pas de vue ses sons primitifs ; voilà la Musique. Il continue sur la même mesure, jusqu'à ce qu'il ait tout exprimé. On sent bien que ce n'est pas le Vieillard qui doit exécuter : ses organes rauques & cassés sont peu propres à cette fonction : mais il a des fils, & surtout des filles, dont la voix gracieuse & flexible doit

donner un nouveau prix à l'air qu'il a composé : les fils & les filles chantent alternativement sans doute; voilà déjà, le Poème, la Musique & les Chœurs, avant qu'il y eût même des Temples. Ce n'est pas tout. Durant les moissons, & les vendanges qui vont suivre, il s'est trouvé parmi ses enfans, des Ouvriers actifs, laborieux, & des lâches; les uns ont fait prospérer tout ce qui leur a été confié; les autres ont tout laissé dépérir : il faut louer les uns, humilier les autres : après la réjouissance des vendanges, le Père-de-famille, le Prince, le Roi, le Prêtre de la peuplade, assemble toute sa maison; & dans une Pièce qu'il fait chanter, il détaille les vertus de ceux-là, & reprend vivement les vices de ceux-ci. Voilà donc la Poésie, la Musique, les Chœurs, la critique des mœurs : l'origine, je le répète, la véritable origine de la Comédie, la voilà; elle existait au sein des familles avant de se montrer en public : la suite confirmera cette vérité.

Les champs cultivés par des mains laborieuses, offrent de toutes parts un océan d'épis ondulans : les arbres sont chargés de fruits; la vigne, proprement taillée, pousse un jet vigoureux, & cache sous le pampre des grappes bien nourries; les troupeaux, sous des gardiens vigilans, trouvent les meilleurs pâturages, & sont préservés de la gueule du lion terrible, du tigre sanguinaire, & du loup lâche & rusé : mais hélas, l'air s'obscurcit, le tonnerre gronde, les vents furieux, enfans des orages, déracinent le fruitier, dont les branches étayées ployaient sous les dons de Pomone; une grêle horrible tombe avec la foudre sur les guérets jaunissans; tout est ravagé, & l'espoir de l'année se trouve enseveli sous des flots de sable & de limon. Le Père-de-famille, au désespoir, cherche à se consoler en jettant un coup-d'œil sur ses génisses bondissantes, sur ses agneaux que couvre une riche toison. Les premières, en mugissant, refusent la nourriture; les seconds, comme frappés de vertige, tournoient, & tombent expirans. Dans ce malheur inattendu, l'homme faible & timide, voit le bras d'un Dieu irrité : il reste d'abord muet d'étonnement & de crainte; mais bientôt il fait chanter des sons lugubres; il retrace aux yeux du Dieu qu'il implore les maux qu'il vient d'éprouver, & croit l'attendrir par les expressions touchantes qu'animent sa Poésie & sa Musique : ses enfans l'imitent, & célèbrent leurs pertes en pleurant; leurs cœurs se fondent, ils poussent de longs gémissemens, qui, s'ils ne touchent pas la Divinité, attendriroient au moins.

Les cœurs des hommes, & forcent une dangereuse mélancolie à s'exhaler au dehors. Voilà la première ébauche de la Tragédie. Quelqu'éloignée qu'elle paraisse de la perfection, elle en est bien plus proche que la mort du Bouc ravageur, qui n'excita que de la joie.

Mais à peine l'embryon informe de l'art Dramatique est reconnaissable dans ce premier âge. Il va se développer.

Les sociétés sont aggrandies; les familles multipliées, n'ont pourtant qu'un Chef: il faut que le centre de réunion soit plus marqué, pour frapper de loin les membres épars: l'appareil augmente: les notions simples d'un Dieu père des hommes, parlant à tous le même langage, commencent à s'obscurcir; on croit que le Directeur de la Peuplade le voit de plus près: cet homme, fils de l'aîné des frères d'une nombreuse famille, cesse d'être le Père de son Peuple; il commence à regarder les plus éloignés comme des étrangers. Enorgueilli de leurs respects, il devient presque leur Dieu. Les Temples, effets de l'aveuglement des hommes, commencent à s'élever; comme si l'Autel de gazon construit par le Père d'Ismaël & d'Isaac n'était pas aussi digne de Dieu, que le Temple somptueux de Salomon. Un culte d'autant plus ridicule, qu'il était plus composé, succède à l'hommage des cœurs. Etrange effet de la faiblesse des hommes! la Puissance suprême eut des Ministres! Dites donc, insensés? pouvez-vous donner à Dieu de nouveaux droits sur vous? Vous vous consacrez!... Eh ne sommes-nous pas tous les Ministres, les enfans, une portion de sa divine essence?... ô folie!... ce fut aux Temples, & non pas à la Divinité, à qui vous assignates des Prêtres: vous crutes vous décharger sur eux de ce que vous deviez à votre Source auguste; comme si un homme pouvait se substituer à un autre auprès de la Divinité; comme si les vœux d'un autre, pouvaient être de quelque utilité pour vous! A-t-il un instant, celui qui vous remplace, qui ne soit à Dieu? Que peut-il donc lui donner en votre nom, si ce n'est ce qu'il doit pour lui-même?... Ce fut-là le comble de l'absurdité.

Dès que le Prêtre se crut plus qu'un homme ordinaire, il inventa le cérémonial, pour en imposer à la multitude. Je ne répéterai pas ici ce qu'un jeune Philosophe, victime d'un cœur trop tendre, & moissonné dans l'été de sa vie, a si lumineusement dévoilé sur le gouvernement *Théocratique*, qui suivit le pouvoir paternel. Les hommes du pre-

mier âge voyaient Dieu dans ses ouvrages; sa voix, pour eux, n'était autre que celle de la nature, & leur sens intime : mais le *Théocrate* avait intérêt d'étouffer cette voix commune, & claire pour tout le monde. Au lieu de s'élever jusqu'à la Divinité, ce qui était impossible, il prit le parti (sacrilège audace!) de faire descendre la Divinité jusqu'à lui. Il fit agir & parler Dieu comme les hommes; il prêta à l'Être des êtres, nos passions &c... Nos passions, à nous, vils vermineux qui rampons dans la poussière, prêtées à l'Être souverainement parfait! la raison se révolte, s'indigne.... Et pour comble d'avilissement, ce ne fut qu'à lui que l'Âme de la Nature entière daigna se communiquer, & parler le langage des hommes. Trop simples pour examiner, trop respectueux pour contredire, les Peuples crurent tout.

L'on vit alors, pour la première fois, des hommes vivre aux dépens & du travail des autres, remplir pour eux les devoirs de la Religion, s'attribuer exclusivement le droit de faire parvenir leurs Prières aux pieds du trône de Dieu. Eh! le pouvaient-ils, ô mortel abusé, puisque ce trône est dans ton cœur; & que tu trouves Dieu sans sortir de toi-même! Mais on crut qu'ils le pouvaient. De pompeuses Cérémonies succédèrent à la bénédiction affectueuse du Père-de-famille : au lieu du paisible festin du soir, dont les prémices, quoique consacrées à la Divinité, n'en étaient pas moins distribuées à la famille, il fallut des sacrifices somptueux, dont l'Oblateur recevait à peine une petite partie : le reste passait soit au Théocrate au nom de Dieu, soit aux Prêtres comme un droit sur toutes les choses saintes. Au lieu du Cantique d'action de grâces, qui terminait le souper du Père-de-famille, & qui consistait en une chanson, où l'on louait d'abord le Père du Soleil & de la Terre, ensuite les Membres de la petite Société qui faisaient leur devoir; où l'on célébrait quelques-unes de leurs aventures, lorsqu'elles paraissaient extraordinaires; au lieu, dis-je, de ce simple *Deolo** qu'on me passe le terme, les Prêtres mirent en usage des Hymnes *élégantes*, c'est-à-dire d'une Poésie recherchée & difficile pour les autres hommes; ils les mesurèrent sur des airs plus agréables & mieux composés. Le Peuple étonné les admirait, & sur-tout les écoutait en silence, & se privait ainsi de lui-même de son droit de chanter les

* Air des Bouviers dans nos Provinces.

louanges de Dieu & de ses semblables. Les Danses du Père-de-famille avaient été simples, comme la Musique : celles des Prêtres, que le loisir rendait propres à perfectionner les arts agréables, devinrent compliquées, vives; elles parurent des merveilles. Ce ne furent plus des hommes qui avaient fait ces Hymnes versifiés avec art; cette Musique harmonieuse; qui avaient inventé ces Danses aussi difficiles que légères; c'était Dieu qui les avait données à ses favoris. Ainsi les sciences & les arts, dans ces temps de simplicité, commencèrent à former lentement les chaînes du genre humain. L'admiration qu'on eut pour les Prêtres, seuls Acteurs, inspirait la soumission, la confiance pour des êtres qu'on était porté à croire plus parfaits que soi. Cet effet se manifeste aujourd'hui, d'une manière différente. Les enfans qui n'ont vu que des Prêtres, desirer d'entrer dans le Sacerdoce jusqu'à ce que la raison les ait éclairés; nos Jeunes-gens qui commencent à fréquenter le Théâtre, mettent la profession de Comédien au-dessus de tout *. Les Prêtres seuls représentaient en public. Dans les Fêtes de réjouissances, comme dans les calamités, on les voyait chargés de toutes les fonctions publiques. Ils offraient les sacrifices, ils imploraient le secours de la Divinité, ils chantaient, ils dansaient, ils jugeaient les différends : le monde était gouverné par ses Acteurs.

Mais une révolution s'apprête, dont il n'est pas de mon sujet de rechercher les causes : le *Théocrate* va perdre une partie de ses droits. De hardis Particuliers s'emparent de la souveraine puissance, & ne laissent au Sacerdoce que le soin des choses saintes : le Prêtre ne sera plus que Prêtre & Comédien : encore les Rois partagèrent-ils eux-mêmes fort souvent ces deux fonctions. David danse publiquement devant l'Arche qu'il fait transporter; action qui pourtant dérogeait à la Majesté Royale, puisque la Reine *Michol* s'en moqua, & que la raillerie qu'elle en fit, parut si piquante au saint Roi, qu'il résolut de s'en venger, en privant sa légitime épouse de l'honneur d'être mère. Ce Prince ne fut

* Rien n'est plus ordinaire que de voir les Jeunes-gens nés dans la médiocrité, se passionner pour l'art déclamatoire & j'en ai connu beaucoup, qui, s'ils eussent pu choisir, auraient préféré le titre de bon Comédien, à tout ce qu'il y a de grand & d'utile dans les différens emplois de la Société.

pas le seul roi Comédien. Les premiers Souverains se donnaient en Spectacle : postérieurement , nous voyons les Chefs des Républiques Grecques empressés à mériter sur le Théâtre les applaudissemens de la multitude : quelques siècles après , le fils d'*Enobarbus* se mêle parmi les Histrions. Mais depuis le retablissemment de la Comédie , les Peuples éclairés n'ont pas besoin d'un vain éclat pour reconnaître leurs Princes ; ils mesurent leur Majesté par leurs bienfaits.

Occupé du seul ministère des Autels , & de l'appareil des Sacrifices , le Prêtre (au moins chez les Nations civilisées) n'a plus d'autre moyen de se faire considérer , que l'éclat de la représentation. Il y donne tous les soins. Les Temples retentissent d'Hymnes mélodieuses ; des Danses énergiques & spectaculeuses fixent l'attention du Peuple : les enfans , cette portion de l'humanité , pour qui les moindres choses sont des merveilles , parce qu'elle ne connaît rien ; qui veut tout voir , tout imiter ; les enfans se réunissent , & comme de nos jours , élèvent de leurs débiles mains , des Temples fragiles , pour y représenter le service Divin. Ils répètent dans un âge plus avancé , cet amusement de leur première jeunesse , mais d'une manière plus majestueuse , qui approche de la vérité. Les hommes faits ne dédaignent pas quelquefois de s'arrêter à leurs jeux.

A cette époque , il dut se faire un nouveau changement dans les idées des hommes. Nous venons de voir les *Théocrates* dépossédés , renfermés dans leurs Temples par les Rois , Il falait à ceux-ci des titres qui servissent d'appui à leur usurpation. Comment s'y prirent-ils ? Ils feignirent de descendre de ces Grands-hommes dont j'ai parlé plus haut , Inventeurs des Arts utiles , dont ils ne firent plus des hommes , mais des dieux. Le peuple , longtemps abruti sous la Théocratie , n'était que trop disposé à croire , que ceux qui l'avaient soumis , étaient d'une nature plus excellente : la vanité , l'orgueil trouvèrent leur compte à se le persuader : les Prêtres , auxquels on laissait l'administration des Temples élevés en l'honneur de ces Mortels déifiés , virent qu'il était de leur intérêt de confirmer l'imposture de leurs Maîtres. On publia des miracles ; on multiplia les exemples de punitions contre les inobservateurs des Fêtes ; les Mynéides deviennent chauve-fouris ; des Payfans sont changés en grenouilles par Latone qu'ils ont moquée ; &c. Comme les Rois se disaient Fils des

Dieux, les premiers d'entr'eux qui firent des conquêtes, furent des Dieux à leur tour, aux yeux des peuples épouvantés : souvent ils substituèrent leur propre statue à celle du Dieu leur père : c'est ainsi que l'impie Jupiter, aura supprimé l'image du vieux Saturne, après l'avoir mutilée, pour se placer lui-même sur l'autel. Les actions de ces troisièmes Dieux étaient connues : avec quelques additions, que la tradition orale rendit monstrueuses au bout d'un siècle, on composa ce qu'on nomme la Fable ; & l'on représenta les actions de ces Héros dans les Temples.

Une autre source d'erreur, c'est que les noms qui dans les langues primitives designaient le Principe de toutes choses, ou des êtres purement métaphysiques, tels que la *Vertu productrice & conservatrice*, l'*Humidité*, la *Chaleur*, le *Froid*, l'*Air*, les *Vents*, la *Puissance*, la *Justice*, la *Force*, la *Vengeance*, la *Punition*, tous ces noms, dis-je, furent appliqués aux premiers Rois qui régnèrent, selon qu'ils convenaient à leurs caractères : & cela est très-naturel, car cet usage, chez les Hébreux, avait lieu même pour les particuliers *. Lorsque ces Langues eurent passé, on oublia la signification des termes ; on ne se souvint plus que des hommes : on forgea des êtres monstrueux, sans vraisemblance, que les Poètes embellirent long-temps après. Quoi de plus ridicule en effet, que de faire une femme de la *Beauté* personnifiée, & de lui donner les aventures, d'une Courtisane célèbre ? de l'*Amour*, principe universel, un être particulier ? de représenter la *Souveraine puissance* comme un Roi qui séduit des femmes, & s'est matériellement changé en pluie d'or pour Danaé, en taureau pour Europe ? de la *Chaleur*, le fils d'une femme, un Blondin inventeur de la Lyre ? Lorsque j'entends quelquefois dire que la Religion Payenne animait tout, qu'elle était riante & variée, je doute si l'on parle sérieusement. La Religion Payenne défigurait tout, rapetissait tout, ridiculisait tout. Riante, elle ! & comment ? est-ce en nous montrant le *Maître du monde* dans un *Jupiter* ? La beauté dans une *Vénus* adultère ? l'*Amour*, dans un enfant imbécille ? l'*Humidité*, qui est la vraie force productrice, dans une *Junon* vindicative & jalouse ? Etait-elle

* On peut voir cette explication, Bible de *Vatable*, édit. 1729. p. cxvij.

riante dans les tristes cérémonies des Egyptiens ? dans le culte de la fameuse Déesse Syrienne à Hiérapolis ? Ce sont des images : il y a là-dessous de grandes instructions. Belles images en vérité * ! Et peut-on nous donner des images matérielles des principes généraux, qui remplissent tout, que l'on sent, mais qu'on ne voit nulle part ? Voilà quelle est l'origine des Dieux du Paganisme. La nature personnifiée ; non par des Philosophes qui suivaient les analogies ; mais par des Impositeurs, ou tout au moins, par un vulgaire grossier ; qui donna d'abord, en vertu de certains rapports, le nom des Elémens aux hommes & aux femmes ; & qui, dans la suite, plus déraisonnablement encore, donna aux Elémens le nom de ces hommes & de ces femmes. On voit combien dans cette espèce d'autonomie, ou de *rénomination*, les hommes doivent avoir négligé les véritables rapports.

Le genre humain est donc presque idolâtre : l'hommage au lieu d'aller droit au souverain Principe, passe, pour ainsi dire, par le canal des créatures : ces créatures ont eu des passions, des vices : nouvel & grand objet d'imitation pour les Prêtres. Aussi ne tarda-t-on pas à voir aux pieds des Autels la prostitution, en l'honneur de *Vénus*, comme la séduction s'y était introduite à l'exemple de Jupiter. Les hommes, plus grossiers que méchans, avaient tout bonnement les vices de leurs Dieux, ou plutôt, de leurs Rois déifiés.

Nous avons laissé l'art Dramatique entre les mains des Jeunes-gens, qui sont toujours guidés par les Prêtres. Les Peuples gouvernés par deux Puissances, la *Theocratique* & le *Royale*, vont avoir des Fêtes différentes de celles de la Religion & consacrées uniquement au plaisir : cependant on y verra toujours des actes de respect pour la Divinité : des sacrifices ouvrent ces Fêtes, & les terminent : telles furent chez les Hébreux les Danses de *Silbo*, dans lesquelles on enleva les filles, pour donner des femmes à la Tribu de Benjamin ; presque exterminée. Tels étaient différens Jeux de

* Doucement, Monsieur : voulez-vous qu'on vous montre un^e des plus belles allusions qu'on ait jamais faites ? elle se trouve dans cette Religion si ridicule selon vous : L'*Amour*, dit la Mythologie, devint l'amant de *Psyché*. Ce mot *Psyché* signifie âme : les plaisirs des sens ne sont pas les plus doux de l'amour... Hem ! qu'en dites-vous ?... Je laisse les réflexions au Lecteur. [Ajoutez à ce trait celui d'Angérone, déesse de la Peine, toujours placée sur le même autel, à côté de l'image du Plaisir : quelle leçon !]

la Grèce & ceux des Etrusques. Ainsi les sujets d'imitation ayant considérablement augmenté dans le nouveau culte, les Enfans prennent toujours les plus frappans : ils les *secularisent*, si l'on peut se servir de cette expression. Mais le respect pour les Choses saintes, que les Prêtres tâchent chaque jour d'éloigner des communes ou profanes, firent que bientôt nos petits Comédiens ne jouèrent plus que des sujets fantastiques, ou même les ridicules de leurs propres Camarades; peut-être ceux d'un Pédagogue trop sévère. Tels furent les premiers Spectacles des Romains, dont les Comédies *Atellanes* furent une suite : elles étaient connues chez les Peuples d'Italie longtemps avant la fondation de Rome*.

Il s'ensuit de-là que les Latins ne tinrent pas l'invention de la Comédie des Grecs, ni par conséquent de leur *Bouc* (Τράγος), ni de leur *Thespis*. Il est vrai de même, que les Grecs ne tirèrent pas des Latins leur Dramatique : les progrès de l'esprit humain parallélaient chez les deux Peuples : dans la suite, l'une avança bien plus que l'autre, & lui communiqua, mais après des siècles, des idées perfectionnées, plutôt que des idées inconnues.

Puisque nous sommes arrivés au temps de *Thespis*, premier Dramatiste nommé dans l'Histoire, il ne sera pas mal de parler de l'origine du mot *Tragédie*. Les uns prétendent qu'il est formé du mot *Trágos* (bouc), & d'*odé* (chant); d'autres, de *Trugáo* (vendanger), & du même mot *odé*; d'autres enfin, de *Trugías* (lie), & d'*odé*. Voici ce qu'on a conclu de ces étimologies. Les premiers ont dit, que les Fêtes de Bacchus, auquel on immolait un bouc, étaient l'origine de la *Tragédie*, qui s'était par cette raison, d'abord appelée *Chant du Bouc*. Ces Fêtes étaient licencieuses : les Comiques y attaquaient les passans par de mordantes satyres ; les Bacchantes mettaient quelquefois en pièces les hommes qu'elles rencontraient. Malgré tout cela, les Fêtes de Bacchus ne sont pas plus l'origine de la *Tragédie*, que celles des autres Dieux. Quelques-uns, plus fondés en raison, ont avancé que la *Tragédie* (toujours regardée comme *Chant du Bouc*) était ainsi nommée, parce que le Chanteur qui réussissait le mieux avait pour son prix, un Bouc (& cela semble très-naturel dans ces temps de simplicité). Ceux qui font dériver *Tragédie* de

* Tite-Live dit, que les Enfans imitèrent les Comédiens qu'on avait fait venir de l'Etrurie ; & que c'est à cette imitation qu'on doit l'origine des *Atellanes*.

Trugáo, disent que dans son origine, ce fut un Drame que jouaient les Vendangeurs, après avoir mis le vin nouveau dans les outres, ou peaux de Bouc, pour le conserver; que c'était aussi le nom d'une Fête, célébrée par des Chants (*odé*), par des Danses & des Mimes, après cette dernière Récolte des fruits de la terre; que cette Fête durait plusieurs jours; parce qu'alors les hommes se trouvaient de loisir, les travaux de l'Agriculture ne les pressant plus comme dans les autres saisons [Ce sentiment paraît le mieux fondé]. Mais ceux qui prétendent que Tragédie sort de *Trugías* (lie), auront pour eux la raison dans le système ordinaire, qui fait Thespis inventeur du Drame; rien n'étant plus naturel, que d'appeler *Chanson de la lie*, ou *Chanson des Barbouillés de lie*, les Pièces satyriques débitées sur un Charriot, par des gens qui déguisaient leurs visages, avant l'invention des Masques, en se barbouillant de lie de vin.

Toutes ces étimologies du matériel du mot *Tragédie*, n'ont avec la chose qu'un faux rapport. Ce mot devint le nom générique des Odes chantées par des Chœurs, longtemps avant que le Drame héroïque qui porte aujourd'hui ce nom, eût été perfectionné par Eschyle: mais je ne crois pas que jamais il ait été appliqué par les contemporains aux Chants satyriques de Thespis; les Grecs avaient un terme, pour exprimer ce genre de chant; il s'appelait *Κωμῳδία* (chant rustique ou satyrique)*; & cela pour deux raisons: la première, parceque cette Satyre grossière ne se chantait que dans les bourgs, au temps où tout le monde s'y trouvait rassemblé pour les Vendanges; la seconde, parce qu'elle était censée une imitation des Chançons & des Danses des Dieux Rustiques, qu'on nommait Satyres. [Ces Satyres, Faunes, &c. avaient été de vrais Bergers, auxquels le grand loisir dont ils jouissaient, donna le temps de composer des Chançons, d'inventer les premiers Instrumens de Musique, différens arts, des Sciences, &c. on leur supposa des pieds de chèvre, des cornes, &c. parce que ne paraissant dans les villes que couverts des peaux de ces animaux, on les désigna, comme on avait fait les Centaures: il parut plaisant de dire, L'homme à la peau de chèvre, aux pieds de bouc; de la même manière qu'on disoit, L'homme demi-cheval. Peut-être se donnèrent-ils eux-mêmes ces noms, dans des Chançons satyriques. Mais c'est une risible simplicité, d'assurer, comme *Arnauld D'Andilli*, que ce sont des êtres réels, qu'on en a vus, & que l'anachorète An-

* Ou bien de *Cómos* & d'*odé* (chant du dieu Comus & de la joie).

toine conversa avec l'un d'entr'eux. Nicole, qui avait de la raison, aurait bien dû éclairer son ami]. Tel fut donc vraisemblablement le nom des Odes de Thespis, qui n'avaient rien de plus Dramatique que notre Satyre Ménippée, ou celles de Régnier & de Despréaux, si ce n'est le débit qu'on en faisait de vive voix, & peut-être une sorte de Dialogue où le même homme interrogeait & répondait. La Tragédie religieuse, la Comédie des Jeunes-gens qui l'avaient imitée, existèrent auparavant, ou en même-temps que la Satyre *. Thespis fut un Farceur, un Satyrique, mais non pas un Comédien. Ce nom & celui de Dramatiste, n'est dû qu'à Eschyle: ce dernier fit une Pièce, & ne sachant quel nom lui donner, il examina ceux qui étaient en usage: il ne pouvait choisir celui de *Comédie*, trop éloigné d'exprimer le genre de son Ouvrage: il trouva que celui de *Tragédie*, consacré par la Religion aux chants des Sacrifices de Bacchus, quoiqu'il n'exprimât guère mieux ce qu'il voulait désigner, convenait davantage à un Ouvrage sérieux. De-là ce mot du Peuple d'Athènes, aux premières Tragédies: *Cela est fort beau, mais on n'y voit rien de Bacchus.*

Mais où Eschyle puisa-t-il l'idée du Drame tragique? Dans la même source où Homère avait puisé celle du Poème épique, dans le Sanctuaire, dans la Religion. Où prit-il une idée de ses Décorations, de ses Chœurs, de ses Danfes? Dans les Temples des Dieux, en consultant les Ministres des Autels. Qui lui donna la hardiesse de composer un Drame, chef-d'œuvre de l'esprit humain plus difficile, je ne dis pas à imaginer, mais à exécuter, que le Poème épique? Les assemblées des Républiques, où il y avait des Combats & des Prix, les petites Pièces que les Enfans jouaient entr'eux. Car au lieu d'attribuer l'invention de la Tragédie à la Satyre, n'aurait-il pas été plus naturel d'en voir l'origine, dans ces Combats où le victorieux était couronné; Combats spectaculeux, ainsi que les Exercices de la Religion dont ils faisaient partie?

* 450 ans avant J. C, Thespis commença à faire paraître sur un Théâtre informe, un Acteur qui faisait à la fois les Rôles de deux Musiciens & de deux Danseurs, dit M. Denina. Et l'on veut que ce soit ainsi que la Tragédie ait commencé! L'invention en était aussi difficile après Thespis, qu'auparavant. D'ailleurs, ceci n'est pas exact: Thespis n'avait pas un Acteur proprement dit; c'était un Satyrique qui s'interrogeait & se répondait: je n'imagine pas qu'on voye l'apparence du Drame, qui doit être tout action, dans de burlesques Pasquinades.

Si la Comédie publique avait précédé la Tragédie dans la Grèce, je n'aurais pas hésité à voir dans la première une préparation à la seconde : mais ce fut la Comédie qui succéda. En effet, il était dans la nature que les hommes commençassent de s'occuper du grand & du pathétique, avant de songer au badinage, & à jeter du ridicule sur des vices trop grossiers, pour en être susceptibles (1). C'était la Tragédie qui devait d'abord corriger les hommes, parce qu'elle montre de grands exemples, capables de frapper une Nation, qui est encore tout Peuple. Au lieu que la Comédie, pour naître, veut une Nation oisive, opulente, qui commence à penser finement, & qui fait déjà déguiser ses vices. Voilà la raison pour laquelle Aristote & tous les Auteurs qui ont traité de l'art Dramatique, se réunissent à convenir que la Tragédie a précédé la Comédie. Mais tous ces grands-hommes ne faisaient pas réflexion, à la contradiction où ils tombaient, en regardant Thespis comme l'instituteur du Drame; car alors, c'eût été la Comédie, qui aurait été l'aînée de la Tragédie (2).

Lors donc que le Sicilien *Epicharmus* & son disciple *Phormus*, eurent élevé le Drame satyrique sur des tréteaux, ils prirent pour le nouveau genre, le nom qu'*Eschyle* avait dédaigné. Voilà donc la Comédie publique née en Sicile. Il y a apparence qu'elle devait être bien imparfaite, puisqu'*Aristophane*, au milieu d'Athènes, dans le centre de la politesse, ne donna d'abord, en suivant le même genre, que d'indignes Satyres, où les gens de bien étaient sacrifiés à la basse jalousie.

Le Dramatisme existe dans deux branches séparées. Nous voyons d'un même coup-d'œil la Tragédie & la Comédie, ainsi que les premiers Auteurs-Acteurs connus. Plaçons à la tête, pour satisfaire à l'ancien préjugé, *Thespis* (3), & même *Ischias*, *Phrynicus*, *Cherylus*, qui composèrent dans le goût de *Thespis*: descendons à *Eschyle*; passons à *Epicharmus* & à *Phormus*: nous viendrons ensuite à *Aristophane*; au

(1) Ce fut la même chose à la renaissance du Dramatisme.

(2) Cette Réflexion n'a pas échappé à un Jeune Auteur qui vient de publier un Livre singulier, intitulé *De l'Art du Théâtre*: mais il en conclut simplement que la Comédie a précédé la Tragédie. [*Paris, Cailleau, 1768*].

(3) J'ai lu quelque part, qu'il y eut des Tragédies satyriques inventées par *Thésée*, pour amuser les Grecs, & que les Acteurs y récitaient des passages de l'*Odyssée*, de l'*Iliade* & du *Margitès*. Il

Tragique *Sophocle*, à son émule *Euripide*; aux Comiques *Cra-
rinus* & *Eupolis*, qui suivirent le genre d'*Aristophane*; enfin
à *Ménandre*, à *Dyphille*, à *Philémon*: la Tragédie com-
mença de tomber, entre les mains de *Lycophon* & de *Sofithée*,
qui marchèrent sur les traces de *Sophocle* & d'*Euripide*.
Il se présente peu d'Acteurs Grecs: on connaît un *Néoptolème*:
Tragédien, un *Archélaüs*, cet *Aristodème* qui fut envoyé en
ambassade auprès de Philippe de Macédoine, & quelques au-
tres: ce qui ne doit pas surprendre, d'après ce que l'on fait
du Comédisme des Grecs, qui ne formait pas un état particu-
lier. Comme je l'ai dit, la Grèce avait sous les yeux l'origine
de la Comédie & de la Tragédie: elle sortait de ses Temples,
de ses Assemblées publiques: elle faisait partie de ses Fêtes &
du culte de ses Dieux: elle vit dans les Acteurs des hommes
d'Etat, aussi dignes de sa considération, de son estime, que
ses Prêtres eux-mêmes.

Tel fut l'état des *Tragédiens* & des *Comédiens*, chez une
Nation éclairée, la plus avide de la véritable gloire qui ait ja-
mais existé. Dans la seconde Partie de cette Note, je dois
revenir aux Grecs; & donner la comparaison de l'établisse-
ment du Dramatisme parmi eux, avec sa renaissance chez les
Modernes.

Dans le simple coup-d'œil que nous jetons ici sur l'état des
Acteurs chez les *Anciens*, l'étendue que nous avons à parcou-
rir, n'est pas grande: deux Nations connues, voilà tout. Des
Grecs, nous passons aux Romains. Ce que nous savons
des Représentateurs Chaldéens, Babyloniens, Syriens, Egy-
ptiens, Persans, &c. est assez ressemblant à ce que l'on rap-
porte des *Amautas* du Pérou. Ces Peuples avaient des Fêtes
spectaculeuses: les Prêtres les célébraient, quant à la partie
religieuse; des Musiciens, des Danseurs, quant à la partie
profane. Quel nom portaient ces derniers? Ce ne pouvait
être que l'*omonyme* de Comédien, d'Acteur. Il faut en dire
autant de tous les Peuples, même des moins policés, tels que
nos anciens Gaulois, les Germains, les Scandinaves, & les
Scythes. Par-tout où la Nation s'est assemblée, il y a eu Spe-
ctacle, & des Particuliers, plus adroits, plus spirituels que les

paraît que le sens du mot Tragédie n'était pas alors déterminé:
on le donnait à des Farces, & même à des lambeaux découfus
d'*Homère*, qu'on joignit apparemment dans la suite aux Pièces
inventées par *Thésée*.

autres, ont fixé l'attention publique. Je demande s'ils pouvaient être méprisés?

Nous en sommes aux Romains. En ouvrant tous les livres, on voit que l'état de Comédien était vil à Rome *. Il n'y a qu'une voix pour cela : monsieur Rousseau lui-même, faute de distinguer suffisamment les temps, tombe dans l'erreur commune : il cite la loi : *Quisquis in scenam prodierit, ait Pretor, infamis est.* (En trois mots : l'infamie suit le Théâtre). Il ajoute ensuite, que cet opprobre tombait moins sur la Représentation même, que sur l'état où l'on en faisait un métier ; puisque la Jeunesse de Rome représentait publiquement, à la fin des grandes Pièces, les *Atellanes*, sans deshonneur. Cependant l'on disait communément à Rome, au rapport de Tacite, qu'un honnête-homme ne dérogeait pas, en paraissant sur le Théâtre. *Tac. L. 14. n. 21.*

Mais quelle foule de réflexions se présentent ! Laissons la route battue, désavouée par la raison, & suivons ses lumières ; elles sont plus sûres que la lueur d'une vaine science, qui n'a pour fondement que la lecture peu réfléchie. Nous avons vu que les Romains avaient, ainsi que les Grecs, des Spectacles publics ; que dans son origine, l'art Dramatique marchait d'un pas égal chez les Grecs & chez les Latins. Celui des deux Peuples qui cultivait les Sciences, nous a laissé l'histoire du progrès de ses amusemens, de ses jeux, des divertissemens qui accompagnaient ses Fêtes. L'autre, célébrait de même des réjouissances publiques ; mais content d'en jouir, il se soucia très-peu d'en transmettre la

* L'état de Comédien était vil à Rome ! Écoutez des Auteurs Romains. « Histrion, disent Valerius & Tite-Live, vient du mot » Etrusque *Hister*, qui signifie la même chose que le *Ludio* des » Latins ». Qu'était-ce que ces *Ludiones* ? Denys d'Halicarnasse nous l'apprend : « On nommait *Ludii* des Jeunes-gens distingués, » vêtus de robes courtes, qui portaient un casque, une épée, & » un bouclier ; & qui, dans les jeux du Cirque, déclamaient des » vers sur le Théâtre destiné aux Représentations tragiques. C'é- » tait eux qui étaient les principaux Acteurs dans toutes les Fêtes » publiques : ils exécutaient aussi des Danses, à la manière des » Prêtres de Mars. On dit que l'origine de ces Jeux venait de Ly- » die. Si quelques-uns de ces Jeunes-gens avaient déjà de la bar- » be, ils se l'arrachaient soigneusement, pour paraître toujours » dans l'âge de l'adolescence. *Fragm. de Den. d'Halicarn. dans Turnèbe.* Hé-bien ? on voit que le Théâtre & les Jeux étaient regardés comme en Grèce.

mémoire.

mémoire. Ce ne fut que dans le necle des Césars, que le Théâtre eut des Historiens ; auparavant, à peine le Romain daignait il parler de ses triomphes, Spectacle d'une importance si grande pour lui. Cependant, ainsi qu'en Grèce, & qu'à Sparte (1) en particulier, Rome n'avait d'Acteurs que sa propre Jeunesse. C'était elle qui amusait les Vieillards. On connaît ces Exercices des Etrusques (2), où celui des Jeunes-gens qui s'était le plus distingué choisissait pour son épouse la plus belle des filles. On sait que dans toutes les Fêtes, des chœurs de jeunes Romains & de jeunes Romaines chantaient les louanges des Dieux, & repréientaient leurs principales actions. L'Esclave n'était pas alors destiné à amuser ses Maîtres ; on le réservait pour les travaux pénibles & les fonctions basses. En Italie comme en Grèce, les mœurs étaient les mêmes pour la simplicité. Et la preuve sans réplique, c'est que les *Atellanes* jouées dans toute l'Italie, puis à Rome par la Jeunesse, forment le premier genre de Comédies connu dans cette contrée. Lorsqu'en 390, selon Tite Live, on établit à Rome des Jeux scéniques en l'honneur des Dieux, pour obtenir la cessation de la Peste, fut-ce des infâmes qu'on chargea de ces Représentations ? La raison s'y refuse : & si nous y réfléchissons, nous verrons que les faits ne s'y opposent pas moins. Considérons ces Fêtes expiatoires dont parle Tite Live. Elles furent célébrées par des Pièces Dramatiques, par des courses & des combats de Gladiateurs. Je m'arrête à ces derniers. Le Gladiatariat était une suite des sacrifices anciens, où le sang humain avait coulé : ils étaient abolis depuis long temps chez toutes les Nations policées, & lorsqu'Homère fait immoler par Achille douze jeunes Troyens sur le Tombeau de Patrocle, le Poète donne cette action comme une marque extraordinaire de l'attachement du Héros pour son ami ; d'ailleurs cet Achille est représenté comme le plus implacable de tous les hommes dans sa colère & dans sa douleur. Dans la suite, lorsque les Romains donnèrent les premiers combats de Gladiateurs, ce n'était pas des coupables condamnés, mais des

(1) Sparte n'admit pas la Comédie proprement dite, mais dans les Fêtes spectaculeuses, ses Jeunes-gens des deux sexes étaient ses Acteurs.

(2) C'est de l'Etrurie que les Spectacles sont venus à Rome : quoique je ne cite jamais, dans ce qui est historique, je ne parle ici que d'après *Tite-Live, Valerius, & Cicéron.*

prisonniers de Guerre, postérieurement des hommes qui se vouaient à ce dangereux métier, par zèle pour le bien Public, & dans la suite, sous l'espoir d'une récompense, s'ils demeuraient vainqueurs: la République eût cru s'attirer la colère des Dieux, en leur offrant des victimes avilies par le crime. Ainsi rien de méprisable dans les premiers Spectacles des Romains. Les courses de chars en l'honneur des Dieux, se faisaient par les premiers de la Nation: les Drames joués d'abord par les *Hifers* ou Histrions Osques & Tufques, attirés à Rome par le Sénat, furent dans la suite imités, sans deshonneur, par la jeunesse Romaine la plus distinguée. Mais quelle impression terrible devaient faire sur les Spectateurs, les combats sanglans de ces hommes qui s'étaient dévoués à la mort pour le salut Public! quel frissonnement à ces cris aigus d'un malheureux qui reçoit le coup mortel! on le voit, blessé, chanceler, tomber, se traîner encore sur la poussière, tandis que son sang s'échappe à gros bouillons: une sombre horreur se peint sur tous les visages; car les Romains n'en sont pas encore à ces temps de férocité qu'amena le despotisme des Empereurs, où l'on se plaisait à voir périr par centaines des malheureux sans défense*.

* Après la chute de la République, on vit des hommes se dévouer au Gladiatorat, pour la santé de l'Empereur: l'infâme Caligula obligea un Romain d'accomplir le vœu insensé qu'il avait fait pour sa vie: digne récompense de l'adulation basse de ce voteur, en faveur d'un monstre. Les combats de Gladiateurs devinrent alors si communs, que par économie, on destina les criminels à donner cet abominable amusement. Ces Gladiateurs nommés *Pegmates*, combattaient dans l'arène sur des Théâtres élevés, faits de manière qu'ils s'entr'ouvraient comme par machine, & précipitaient ces malheureux dans des lieux où ils trouvaient des bêtes farouches qui les dévoraient, ou des feux qui les consumaient. Tacite dit à ce sujet, qu'un jour il périt à Fidène plus de vingt mille hommes par une de ces machines qui se rompirent. Ces sortes de Gladiateurs servaient encore à donner de combats simulés, pour le plaisir du Peuple Romain; Claude en donna un dans le Champ de Mars, qui représentait la conquête d'Angleterre; précédé d'une *Naumachie* sur le lac *Fucinus*, aujourd'hui *Celano*. Il arriva que les infortunés destinés à périr à ce dernier Spectacle, passant devant l'Empereur, lui dirent ces paroles, capables de réveiller l'humanité au fond des cœurs: *Ave, Imperator, morituri te salutant*. Aussi Claude ne put s'empêcher dans

Mais, (& voici la cause de l'erreur où tous les *Mimographes* sont tombés) la République Romaine eut un sort bien différent des Républiques Grecques. L'empire de celles-ci fut toujours très borné : leurs Citoyens ne se crurent jamais au-dessus des Monarques ; la médiocrité volontaire ou forcée était leur appanage. Remarquons bien que tant qu'on en put dire autant du Peuple de Rome, l'Italie regarda les Acteurs du même œil que la Grèce. Les idées vont changer : sera-ce la Comédie, ou si ce seront les Acteurs qui produiront cet effet ? Non : ce sera la grandeur du Peuple. Les Romains entassent conquêtes sur conquêtes : les richesses s'introduisent dans la Ville & corrompent les mœurs. Le Citoyen, qui n'avait auparavant des Esclaves que pour labourer son champ, & moudre son blé, en un mot des hommes nécessaires, s'en trouve alors dont il peut disposer pour ses plaisirs. Les enfans du pauvre comme ceux du riche, trouvent leur avantage & leur gloire à composer les Légions. Cette vie active, mais pourtant moins dure, moins réglée que celle de l'Agriculteur, inspire une certaine fierté, qui fait dédaigner tous les arts qui exigent de l'étude, du travail, & qu'on s'y livre tout entier. Les divertissemens, les courses, les Comédies simples & sans art, telles que les *Atellanes*, restent à la jeunesse Romaine ; mais elle dédaigne, elle abandonne aux Etrangers, le commerce, qu'elle méprisait depuis les guerres qu'elle soutint contre Carthage, les Arts, tels que la Sculpture, la Peinture, le Dramatisme : dans le siècle des *Scipions* vainqueurs de l'Afrique & de l'Asie, c'était déjà des Acteurs gagés qui jouaient les Comédies de Plaute & de Térence. Le Comédien *Calliopius* vivait dans ce temps-là. Après que la Grèce eut subi le joug de Rome, de toutes les sciences qui florissaient à Athènes, les vainqueurs ne cultivèrent avec succès que celle qui paraissait avec éclat dans le Public, l'art Oratoire : on vit les *Cotta*, les *Crassus*, les *Hortensius*, & celui qui les effaça tous, l'immortel *Cicéron*. Les autres sciences & le reste des beaux arts furent laissés aux Grecs ; comme trop pénibles pour les Maîtres du monde : les Romains se con-

un premier mouvement, de leur répondre : *Avete vos*. Ce mot, dans la bouche du Souverain, devait signifier grâce : aussi les Gladiateurs refusèrent-ils de combattre : mais l'imbécille *Claude* eut la barbarie de se rétracter.

tentaient d'en prendre une légère teinture : ils allèrent jusqu'à faire instruire leurs Esclaves, pour en former les Instituteurs de leurs enfans. L'on sent combien, par cette conduite, les Sciences & les Arts furent avilis : aussi, ne peut-on citer que très-peu de leurs Peintres & de leurs Sculpteurs : à la vérité, pour les Arts d'ostentation, de magnificence, de grandeur, d'utilité, ils ne les méprisèrent pas : mais les Grecs les avaient inventés ; & il est à présumer que les Romains ne construisirent ces chefs-d'œuvres d'architecture qui nous étonnent, que par le secours des Artistes Grecs, ou du moins à leur imitation. Ces trois Ordres admirables, *Dorique, Ionique & Corinthien*, appartenaient aux Grecs ; les Romains ne formèrent leur *Composite* qu'en réunissant deux de ces Ordres ; car pour leur *Toscan*, c'est un *Dorique* grossier.

Qu'y a-t-il d'étonnant, que dans un Pays, où les Sciences étaient méprisées, les Arts abandonnés aux Esclaves, & par conséquent avilis, la Tragédie & la Comédie aient subi le même sort ? Elles exigeaient des accompagnemens, il fallait les jouer avec soin ; n'en était-ce pas assez pour que les Romains les fissent exécuter par les derniers des hommes, sur lesquels ils étaient accoutumés à se reposer de tout ce qui exigeait quelque contention d'esprit ? La paresse des Romains, dans ce qui était du ressort de l'intelligence, voila ce qui leur fit laisser à leurs Esclaves, le soin d'exercer les beaux Arts, de se charger la mémoire de vers, d'apprendre des gestes difficiles : ajoutez, à cela, qu'un Peuple Soldat n'était pas assez souple, & trop fier pour se donner en Spectacle, & que l'étude ayant été d'abord méprisée, ce préjugé passa des Grands aux Petits*. Cependant on ne s'avise pas aujourd'hui de conserver pour les autres Arts & pour le Commerce, ce mépris, effets de la constitution Romaine ? Pourquoi le Théâtre est-il seul excepté ? Nous pourrions en donner ici les raisons, mais elles trouveront leur place plus à propos dans l'*Etat des Acteurs chez les Nations modernes*.

Oui, les Comédiens, respectés des Grecs, parce qu'ils n'avaient que des Acteurs-citoyens, sont avilis, méprisés

* Comme je l'ai dit, il n'y eut jamais de Dramatisme à Sparte, où pourtant tout était Spectacle ; parce que des Guerriers étaient peu propres à moduler des vers : il aurait fallu donner cet emploi aux Ilotes ; mais le Spartiate ne voulait pas qu'un Esclave pût se faire admirer.

à Rome, non comme Acteurs, non pas même comme Farceurs ou Histrions, mais comme Esclaves : c'est l'état des personnes, qui deshonora la profession, & non pas la profession qui deshonora les personnes. Mille fois les Sciences les plus relevées subirent le même sort: les Philosophes, les Mathématiciens furent à différentes fois expulsés de la Métropole de l'univers *; il fut quelquefois déléndu d'y raisonner tout comme à présent : la Philosophie, si cultivée dans la Grèce, ne le fut que médiocrement à Rome : après Cicéron, on voit les Sénèques, les Plines ; les autres Philosophes qui acquièrent quelque célébrité, ce sont des Grecs. La grossièreté flétrit le Théâtre. Il faut croire pourtant qu'elle ne manqua pas de prétextes.

Les Romains, lorsqu'ils eurent une communication ouverte avec la Grèce, furent épris des beaux Arts qu'ils y virent régner, & cherchèrent à les introduire chez eux. Ils y attirèrent des Maîtres de toute espèce ; mais rarement ils accordèrent à ces étrangers le titre de Citoyens : on aimait l'Art, mais le Maître était vil : car d'un Citoyen Romain, jouissant des plus belles prérogatives, à un homme qui ne l'était pas, il y avait autant de différence, qu'entre le Roi & le Sujet. Faut-il après cela s'étonner du peu de progrès que firent les Arts ? La Comédie Grecque excita l'admiration de ces Républicains, par sa perfection : ils résolurent de l'imiter, de se l'approprier ; car l'art Dramatique ne pouvait pas se transplanter comme la Peinture, la Sculpture, l'Architecture : ces derniers Arts sont comme les arbres qu'on enlève, & qu'il suffit de placer dans un terrain convenable, pour qu'ils reprennent ; au lieu que la Comédie, ressemble à un Edifice, qu'on peut copier, imiter, mais qui reste attaché au sol sur lequel il a été élevé. *Andronicus*, un étranger protégé par *Livius Salinator*, dont il prit le nom, donna les premières Comédies dans le goût des Grecs environ cent ans après Sophocle & Aristophane ; *Névius*, *Ennius*, *Pacuvius*, le Gaulois *Cacilius*, le sentencieux *Accius*, *Afranius*, dont les Pièces passent pour avoir été trop libres, le suivirent, & polirent un peu le Théâtre : mais c'est *Plaute*, à proprement parler, qui le premier donna de vraies Comédies Latines ; cet aimable Auteur n'était qu'un malheureux es-

* Caton l'ancien fit tout ce qu'il put pour éloigner de Rome la Philosophie Grecque, que l'Ambassadeur Carnéade y voulait introduire.

clave occupé à tourner la meule : il composait ses Pièces dans la boulangerie , aux heures destinées à prendre quelque repos ; le principal Acteur qui joua les Pièces de cet excellent Comique , était un *Calliopius* , un Grec , comme son nom le démontre assez. L'esprit, les sciences, les talens, les métiers étaient le partage des Esclaves & des Etrangers : le Citoyen Romain , brave , fier , était ignorant comme un *Bernardin*. Ce que j'avance est si vrai , que dans leurs repas , les Romains étaient obligés d'admettre des Esclaves pour faire la dépense d'esprit , dont on charge de nos jours les *Petits-Collets*. « On permettait aux Esclaves qui avaient de » la vivacité , de dire de bons mots , de railler dans un festin » les conviés qu'ils servaient , sans épargner leur Maître » même , ce qu'ils faisaient néanmoins avec respect : de-là » est venu *urbanitas vernilis* * , pour dire une galanterie » spirituelle ; car on disait communément *vernallyter* pour » *arguè* (finement) ». Jugez donc , si l'esprit, la bonne plaisanterie , ce qui distingue aujourd'hui tant de gens , & les fait passer pour bonne compagnie , si ces avantages , dis-je , si précieux aux Petits-maîtres Français , étaient le lot des Esclaves , ce qu'on devait penser de ceux qui sur les nouveaux Théâtres , débitaient les bonnes plaisanteries , les traits d'une Satyre délicate , mais composée par un autre ; qui souvent était esclave lui-même. Un Romain , c'est-à-dire , un Citoyen conservé dans tous les droits & dans toutes les prérogatives de l'homme-roi , pouvait-il rendre en public , pour amuser ses Concitoyens , les faillies d'un Esclave , lui qui ne se croyait pas fait pour exciter le rire parmi les convives , ses proches , ses amis ? Voilà comme j'ai cherché l'origine des idées singulières : c'est en sondant le cœur de l'homme , en examinant ses usages , sa manière de penser , la place qu'il occupe dans l'univers , l'opinion qu'il a de lui-même & des autres. L'Actricisme était un art libre à Athènes : il y fut honoré : c'était un métier à Rome ; il y fut avili : c'est une profession particulière parmi nous , & la condition de l'Acteur y est légalement la même que chez les Romains.

A *Plaute*, succéda *Térence*, un Africain affranchi. On connaît encore un *Plautius : Virginus* & *Roscus* composèrent des Drames qui , au rapport de *Cicéron* & de *Pline-le-jeune* , étaient irréprochables , quant aux mœurs.

Mais tous ces Auteurs appartiennent à la nouvelle Comé-

* *Vernilis* est formé de *Verna*, Esclave.

die. Nous avons vu que les Romains avaient une Dramatique indépendante de celle des Grecs: c'est ce qu'on nomme l'ancienne Comédie (*Comœdia vetus*). Celle que cultivèrent Plaute & Térence est la Comédie Grecque, ou la Comédie nouvelle. Distinguons donc: l'ancienne Comédie ne l'honorait pas à Rome; elle n'eut que des Acteurs-citoyens: la Comédie nouvelle eut des Comédiens de profession, qui tous furent étrangers ou esclaves. C'est ce qu'on verra par les noms de quelques-uns des principaux Acteurs, que j'ai recueillis, tant de ceux qui jouaient dans les Comédies, que des Tragédiens, des Pantomimes, des Psaaltristes, & des Danseurs: tels sont, *Apollinaire, Bathylle, Calliopiùs, Datus, Esopus, Favo, Hylas, Ménécrate, Mæster, Paris I*, sous Néron; *Paris II*, sous Domitien, poignardé par ordre de cet Empereur, à cause de son commerce avec l'Impératrice; *Martial* lui a composé une Epitaphe honorable: l'Elève de ce dernier, esclave de naissance, mis à mort, quoique malade, pour n'avoir pu jouer aussi-bien que son Maître: *Pylades, Roscius, Spicillus, Stephanion, Syrus, Terpnus*, &c.

Une autre raison, qui fit descendre la Comédie au-dessous des autres beaux Arts, c'est que les Romains, en la recevant des Grecs, introduisirent des changemens dans la manière de représenter: ils admirèrent des femmes parmi leurs Comédiens, pour donner apparemment plus de naturel à leurs Rôles. Ils violèrent ainsi les premiers une règle de décence respectée dans toute l'Antiquité; ce qui ne doit pas sembler étonnant, dès que les Acteurs étaient des Esclaves. On fait que les Anciens ne ménageraient pas la pudeur de leurs semblables, lorsque le sort les avait réduits dans la servitude, on se croyait dispensé envers eux de tous les égards; c'était comme des êtres d'une autre espèce, qui n'avaient plus rien de commun avec l'homme libre que la figure. Au lieu que chez les Grecs, des femmes libres n'eussent jamais consenti à se donner en Spectacle, & les Loix ne l'eussent pas permis. Dès que les femmes parurent sur le Théâtre, elles y jouirent des droits de leur sexe: elles plurent. Les Actrices Romaines firent des passions parmi la Jeunesse: les pères, qui virent souvent leurs fils s'abandonner au dérèglement avec ces femmes, qui étaient en très-grand nombre, résolurent de prendre un moyen efficace pour prévenir cet abus*. Le fait est révol-

* On reproche à Térence de n'avoir pas peint les mœurs Romaines, & d'avoir choisi tous ses sujets chez les Grecs. Je ne fais

tant, mais il est vrai : après chaque Représentation, on exposait nue, en plein Théâtre, aux yeux des Spectateurs une des Actrices qui venait de jouer ; afin que cette ignominie dont on la couvrait, fit succéder dans ceux qu'elle aurait pu charmer, une confusion salutaire. On sent combien cet usage rendait la profession du Théâtre infamante, & qu'il était tout naturel après cela, de regarder les Actrices comme des Prostituées. Quel coup ne devait pas porter à la passion d'un jeune homme, cette *publicité* des appas les plus secrets de sa maîtresse ! c'était ôter la délicatesse à la passion, l'en faire rougir, en ne lui montrant qu'une vile esclave dans sa divinité.

Mais ce n'était pas encore assez : si nous descendons au temps des Empereurs, nous verrons les Comédiennes obligées à se prêter à tout ce que la débauche & la corruption ont de plus révoltant. Pour faire concevoir tout ce qu'on exigea d'elles, sans mettre sous les yeux des tableaux trop libres, il suffira de dire, que Tibère se fit donner le Spectacle d'une débauche complete, par une troupe de Comédiens des deux sexes, qu'il força de se prostituer les uns aux autres en sa présence, à *Caprée*, où il s'était retiré : Que Néron fit exécuter plusieurs traits de la Fable, où l'Actrice était forcée de se prêter à tout ce que portait l'argument de la Pièce ; telle fut la Représentation de l'histoire de *Pasiphaé* ; la Comédienne fut renfermée dans l'effigie d'une Vache en osier, couverte d'une peau, qui la fit paraître si naturelle, que le Taureau s'y trompa : Que Domitien, non content de donner des combats d'hommes, obligea les femmes destinées aux Spectacles publics à se battre avec des armes meurtrières : ainsi pour la première fois, on vit, par l'ordre de ce monstre, des Gladiatrices : on vit le sang des femmes, jusqu'alors respecté, couler à grands flots, & souiller l'arène. Ce même Empereur donna des courses de Jeunes-filles, à l'imitation des Lacédémoniens ; mais il s'en fallait bien qu'elles fussent dans le Stade de Rome corrompue, couvertes, comme à Sparte ; du voile de l'honnêteté publique *.

trop si cette critique est juste : ne serait-ce pas cet usage des Romains de s'attacher à une Esclave-Actrice, qu'il aurait finement désigné, en s'enveloppant dans une intrigue Grecque ? au reste, je ne donne ceci que comme une conjecture.

* Le mépris de la Nation pour les Comédiens n'était pas encore bien décidé sous Jules César : nous voyons un Patricien nommé *Furius*, & le Sénateur *Q. Calpurnius*, se donner en Spectacle

Une nouvelle raison du mépris des Romains pour les Histrions, c'est que la bonne Comédie Grecque, ne fut pas long-temps en usage à Rome : dès le temps d'Auguste, on laissa les Pièces de Plaute & de Térence, pour ne donner que des Pantomimes : le goût que *Pylade*, & *Bathylle* inspirèrent aux Romains pour ce genre frivole, tint de la fureur, & ne peut mieux se comparer, qu'à l'enthousiasme des Français pour la *Comédie-Ariette* (1). Mais, il faut le dire à notre honneur, il y a une grande différence dans la manière dont ce goût se manifeste : chez nous, c'est une simple affluence, un vif empressement ; on reconnaît un Peuple poli, léger, qui court se réjouir. A Rome, c'était une populace intraitable, qui s'occupait du talent de ses *Mimes* comme s'il se fût agi de l'élection des Consuls. On la vit sous Domitien enflammer le Colysée pour des factions Théâtrales. Aux Pantomimes succédèrent ces Spectacles odieux dont j'ai parlé plus haut ; & ceux-ci furent remplacés par les Farces barbares où la Comédie finissait comme elle avait commencé, par jouer les Mystères de différentes Religions (2).

On ne vit, en aucun temps, la belle Tragédie Grecque en usage sur le Théâtre des Romains : j'entends par ce mot *Tragédie Grecque*, des Drames consacrés à représenter les Héros de la Nation. « Tous les sujets des Pièces Grecques, » dit monsieur Rousseau, n'étant tirés que des antiquités nationales, dont les Grecs étaient idolâtres, ils voyaient dans » leurs Acteurs, moins des gens qui jouaient des Fables, » que des Citoyens instruits, qui représentaient aux yeux de » leurs Compatriotes l'histoire de leur Pays ». Et plus haut : » Comme la Tragédie avait quelque chose de sacré dans son » origine, d'abord les Acteurs furent plutôt regardés com-

dans le Forum, sans en rougir, aux Jeux que donnait ce Dictateur après ses triomphes. Les enfans des Princes d'Asie y dansèrent des Pyrrhiques ; espèces de Ballets figurés, qui représentaient différentes actions, quelquefois très-libres. Decius Labérius Chevalier Romain, y récita ses Mimes. Le mépris qu'on lui marqua ensuite, venait plutôt de la complaisance qu'il avait montrée pour le Dictateur, que de son action, qui avait mille exemples.

(1) Oh ! si quelque Romain avait eu assez d'esprit pour faire un Opéra-comique, quelle vogue !

(2) Cela se prouve par les Farces dans le goût de celle de Genest, communes à Rome sous Dioclétien.

» me des Prêtres, que comme des Baladins ». Mais chez les Romains, l'on ne donna que quelques chétives Tragédies, qui ne pouvaient faire une impression bien vive, parce qu'elles n'offraient que des Fables étrangères à la Nation; telles étaient le *Thyeste* de Gracchus; l'*Alcméon* de Catulle; l'*Adrasfe* & l'*Œdipe* de Jules César; l'*Ajax* d'Auguste, dont il fut si peu content lui-même, que ses amis lui ayant demandé un jour, ce que *fesait Ajax*, il leur répondit en riant, qu'*il était sous l'éponge* *; la *Médée* d'Ovide. L'*Octavie* de Mécène était néanmoins un sujet Romain; mais elle était l'ouvrage d'un Amateur, qui avait cru pouvoir courrir la carrière de ceux qu'il protégeait, & qui le louaient. C'était un Corneille qu'il fallait aux Vainqueurs des Nations. Quel Spectacle pour des Romains, que les *Horaces*, la *Mort de Pompée*, *Sertorius*, ou *Manlius Capitolinus*!

Récapitulons : il paraît incontestable, que les premiers Spectacles eurent la même origine & la même faveur chez toutes les Nations : que ceux qui les exécutaient ne furent deshonorés nulle part : qu'accidentellement néanmoins le mépris accompagna la seconde Comédie chez les Romains, pour des raisons étrangères : savoir; parce que parmi ces Républicains, la Comédie, moins respectable en elle-même que la Tragédie, précéda celle-ci, & l'étouffa presque toujours; que ces Drames, contraires à la gravité Romaine, furent les ouvrages des Esclaves, & que des Esclaves les représentèrent; qu'on ne s'en tint pas à ces Pièces, qui furent jouées rarement, mais qu'on leur substitua des Bouffonneries; que le Comédisme fut un métier; qu'enfin les Actrices, introduites sur le Théâtre, amenèrent une corruption, qui demanda un remède honteux, dont l'opprobre rejaillit sur une profession honnête en elle-même, mais qui exigeait des Règlemens sages & sévères.

ETAT des Acteurs chez les Nations modernes.

Les Comédiens ne sont parmi nous, ni comme chez les Grecs, ni même comme chez les Romains. Adorés par les

* Les Anciens, qui écrivaient sur un papier différent du nôtre, & tout autrement composé, employaient plusieurs fois la même feuille; leur papier ayant une consistance propre à laisser enlever avec l'éponge toute l'écriture sans se déchirer.

uns, *avilis* par les autres ; leur sort est encore un problème.

Dans Athènes, le Citoyen-Acteur était chéri, fêté. A Rome, les Comédiens-esclaves étaient le jouet du Peuple, & l'objet de son mépris. De nos jours, l'enjoué Napolitain, quitte le Barreau ou sa Boutique, & va le soir sur le Théâtre public divertir ses Concitoyens, dans une Pièce à cannevas, où brille la vivacité de son imagination. Dans le reste de l'Europe, le Comédisme est un état pros crit par la Religion, toléré par les loix.

Reprenons la Comédie où nous l'avons laissée. Elle est à son tombeau : on ne reconnaît plus Thalie ; c'est une Vieille en enfance, qui radote, & se fait mépriser : or le radotage de la Comédie, c'est la Farce. Sa chute est néanmoins plus naturelle qu'on ne l'imaginerait d'abord : elle est née de la Religion Payenne : cette Religion est sappée sourdement depuis le règne de Tibère ; elle trébûche sous Constantin, elle est presque anéantie sous Théodose : la Comédie jusqu'alors ménagée, quoique les Acteurs fussent méprisés, est flétrie enfin par le Christianisme, en son propre nom, comme une des filles du Paganisme. Les Pères de l'Eglise font entendre leur voix : on l'accuse de mille desordres, & malheureusement les apparences ne sont que trop évidemment contr'elle ; on invente même des prodiges *, pour en inspirer plus d'horreur aux nouveaux Chrétiens. Comment résister ? La Comédie expire, mais en enviant le sort de sa sœur la Tragédie, qui avait cessé quelques siècles auparavant, & qui n'était point, comme elle, morte deshonorée. Sa proscription fut comme le dernier coup porté à la Religion des Grecs & des Romains. Peut-être le Christianisme lui-même l'eût-il bientôt fait renaître de sa cendre sous une forme différente ; mais dans ce temps, les Barbares inondent l'Empire ; toutes les Sciences, tous les Arts subissent le sort du Dramatisme : l'abrutissement féroce, suite des troubles & des ravages de la guerre, accable tout de sa lourde masse.

Des Huns, des Vandales, des Goths, Visigoths, Cattes, Germains, Ripuaires, Bourguignons, Sarrafins, Lombards, Danois, &c. toutes ces Nations grossières, sorties de leurs deserts, refluent sur l'Empire, le demembrent, en chassent les Sciences, y font régner d'abord la barbarie, puis le bi-

* On peut voir quelques-unes de ces Fables recueillies, & sérieusement rapportées par Arnould d'Andilli, frère du célèbre Docteur, dans son Roman intitulé : *Vies des PP. des Deserts.*

gorisme enfant de l'ignorance. L'univers n'est qu'un coupe-gorge jusqu'à Charlemagne. Ce Prince était digne d'être grand homme ; mais pouvait-il l'être ? conduit par les Prêtres, au lieu d'épurer les Farces qu'il trouva établies pour l'amusement d'un Peuple d'Esclaves & de Tyrans, il chassa les Jongleurs. L'imbécille Louis I lui succède : quel règne ! quels Sujets ! quels Prêtres ! quels Enfans ! ô pauvres Peuples, qu'aviez-vous fait au Ciel, pour naître dans ce siècle de fer ! Mille ans s'écoulent. En les rayant des Fastes de l'univers, on ne ferait que couvrir d'un voile prudent la honte de l'humanité. Durant mille ans les Peuples végétaient sous l'empire Sacerdotal : un degré de ténèbres de plus, la Théocratie despotique allait, comme autrefois, régir le monde. Que vit-on ? le plus odieux esclavage, celui du barbare *féodisme* : des Peuples entiers réduits en servitude dans leur propre Pays ; chose inouïe, dont jamais les Anciens n'avaient vu d'exemple ; des gens pauvres par état, par devoir, par Religion, envahir, engloutir tous les biens ; des Croisades ; des guerres de Religion pour des sornettes ; des Inquisitions, des Indulgences ; des proscriptions de Provinces entières. Un nouveau-monde est nécessaire pour assouvir la rage des Européens ; il fut découvert : ses malheureux habitans sont égorgés, ou mis aux fers & condamnés aux mines. Alors, rassasié de carnage, le Chrétien commença de s'épargner lui-même : le noir Africain, l'Américain infortuné, voila des victimes qui suffisent à la soif de sang qui le dévore. Monstres abhorrés ! osez accuser les Caligula, les Néron, les Domitien, les Caracalla, les Heliogabale ; comparés à vous, ces tygres déchainés contre le genre humain n'étaient que des méchans ordinaires. Vos pères furent des bêtes féroces, & leurs cruautés ne vous effraient pas : que voulez-vous que pense la postérité, lorsqu'elle apprendra que les mêmes abus du pouvoir qui dépeuplèrent le nouveau-monde, subsistent encore au dix-huitième siècle, & qu'un Chrétien ensevelit encore des hommes tout vivans dans les entrailles de la terre ?... Périr à jamais ce vil tyran du monde, cet or, dont la soif insatiable.... Mais détournons les yeux de ces horreurs, puisque nous ne pouvons les faire cesser. C'est de notre Comédie dont il est question ; & ce n'est pas encore en Amérique qu'il faut la chercher : ces Peuples dégradés ont eu des Spectacles, des Fêtes, des réjouis-

sances publiques : grâces aux Chrétiens, ils n'en ont plus. La joie nous est si naturelle, que les plus malheureux des hommes, les Californiens avaient aussi deux Fêtes célèbres, où ils se livraient aux plaisirs. Les Jesuites, en s'efforçant de convertir ces malheureux, les ont privés de ce dernier allègement à leurs peines : ils les ont faits Chrétiens pour les rendre esclaves du plus odieux de tous les Peuples, dont le nom sans doute, sera une injure chez nos descendans.

O favorables ténèbres, qui voîlez les temps de la Théocratie & de l'origine des Rois; temps affreux sans doute, puisque vous vîtes expirer le pouvoir paternel, & que les hommes, au lieu d'un père, n'eurent plus que des maîtres; répandez votre ombre impénétrable sur toutes ces taches de l'humanité, enveloppez-les, couvrez-les, & que la mémoire s'en efface pour toujours.

Lorsque j'ai avancé, que le Christianisme sur le trône, aurait lui-même rétabli la Comédie par politique, mais sous une forme différente, je n'ai rien dit que de conforme à la raison & aux évènements. Elle ne le fut pas : elle demeura ensevelie dans un même tombeau, avec la politesse, l'urbanité, la Philosophie & les Sciences : mais ce fut l'effet du malheur des temps. L'époque du rétablissement des Lettres en Occident, est, de l'aveu de tout le monde, l'extinction de l'Empire Grec. Le Turc fut pour l'ancien monde ce que l'Espagnol est pour le nouveau. Il est des Nations féroces, dont les succès semblent accuser la Providence, & dont l'existence est l'opprobre de la nature. Ce conquérant barbare, dont le Gouvernement est le pire de tous, & la Religion, la plus absurde, la plus ridicule, la plus détestable des superstitions, traînait à sa suite deux monstres, qui toujours dégradent, abâtardissent les Nations ; l'Ignorance & le Despotisme. Toute Religion, dont les dogmes sont contraires à la raison, craint les lumières de la Philosophie & la liberté. Le Mahométisme, dès son origine, travailla à les éloigner des Pays où il domine. La Bibliothèque d'Alexandrie fut brûlée par les Sarrasins; à la conquête de Constantinople par Mahomet, les Savans furent chassés, & vinrent presque tous se réfugier en Italie, ou en France. Le moment favorable est arrivé, où les Sciences transplantées d'un sol où elles languissaient, vont reprendre, dans une terre neuve, une force & une vigueur plus grande que jamais.

Cependant il ne faut pas croire que durant tant de siècles écoulés depuis l'invasion des Barbares, les hommes n'aient pas eus au moins l'ombre des Spectacles. Les Turcs eux-mêmes ne purent s'en passer : ce furent leurs Moines qui devinrent leurs Farceurs : ainsi les *Imailers* ou *Imaums*, paraissent dans les carrefours, un Livre à la main, rempli de *Chansons* assez libres; le Peuple s'assemble pour les écouter, & leur donne de l'argent. Les *Calenders* vont par-tout lire des *Rimes* qu'ils ont composées. Les *Dervisen* mangent d'une certaine herbe nommée *Afferad* ou *Marstach*, qui les enivre, & leur fait faire des extravagances que le Peuple admire; plus ils paraissent frénétiques, plus la populace les honore. Ce sont ces *Dervisen* ou *Derviches*, qui donnent tous les Vendredi, en présence de leur *Affambaba* ou Supérieur, le Spectacle de ces Danfes singulières, où ils tournent avec une rapidité surprenante, & s'arrêtent sur le champ, avec une précision qui ne l'est pas moins, au signal que donne l'*Affambaba*; le Peuple Musulman, pénétré de respect, voit toutes ces saintes pirouettes avec un grand plaisir. Les *Torlachs* sont comme le Diseurs-de-bonne-aventure chez les Mahométans, profession qu'ils exercent utilement, par l'adresse avec laquelle ils escamotent la bourse des bonnes-femmes dont ils examinent la main. Lorsqu'ils veulent mettre à contribution quelque riche Particulier, ils vont chez lui, prédissent la ruine de sa maison; & ce n'est qu'en donnant une somme à leur Chef, qu'on se garantit des effets de la Prophétie. Voila ceux qui chez les aveugles Sectateurs d'Omar & d'Ali, font profession d'amuser le Peuple. Des Comédiens sans doute seraient moins dangereux que ces scélérats, qui, outre les talens que je viens de citer, volent encore sur les grands chemins, & commettent des crimes de toute espèce. Mais la véritable Comédie est la compagne des Arts, & depuis longtemps ils sont bannis de l'Afrique, & de l'Asie.

Dans notre Europe, on eut de même un culte & des Fêtes spectaculeuses (car il faut du spectacle, le Peuple en veut; si les Ministres de la Religion le lui refusaient, il faudrait ou lui donner de vrais Farceurs, ou que ses Magistrats, son Roi, les Chefs de la Nation, célébraissent des Fêtes, indiquassent des Tournois, des Joûtes; qu'ils eussent en outre un cortège, & se montraient avec un appareil capables de fixer sur eux tous les regards des hommes; il faudrait qu'eux-mêmes devinssent

ainsi les objets de la curiosité du Peuple & de son admiration*. Le Rit Chrétien, le moins cérémonieux qui fut jamais, lorsqu'il fut devenu la Religion des Empereurs, abandonna son appareil simple, & prit, comme les autres, une pompe extérieure. On introduisit le Chant & les Danses dans les Eglises: l'art Oratoire, anéanti par-tout, s'y réfugia; lorsque la nuit de l'ignorance se fut épaissie, les Prédicateurs Chrétiens firent des Sermons, sinon majestueux, instructifs, comme ceux des *Ambroise*, des *Augustin*, des *Basile*, des *Grégoire*; du moins récréatifs, amusans, propres à attirer une foule avide de tout ce qui sert d'aliment à la curiosité.

Peu de temps après Charlemagne (qui bannit les Jongleurs & les Farceurs) on donna quelques Représentations d'actions saintes dans les Eglises: ainsi le Dramatisme va renaître comme il avait commencé. Durant la *Semaine-sainte*, les Ministres s'étudièrent à présenter au Peuple le Spectacle le plus pathétique & le plus grand: ils firent exécuter la Passion en parties: Un Personnage couronné d'épines, était au milieu de l'autel, & chantait tout ce que devait dire Jésus: d'autres représentaient les Disciples; on choisissait au sort entre les Serfs, un Roux qui, sous le nom de Judas, donnait à son Maître le baiser de trahison: on y voyait Malchus; un homme fort laid, habillé en femme, faisait la Servante du Gouverneur: le Grand-Frère Caïphe, Pilate, Hérode y jouaient leur personnage; un chœur de Juifs chantait le *Crucifige*; on y plaçait Barrabas, Simon-le-Cyrénien, les saintes Femmes, le bon & le mauvais Larron, les Bourreaux armés de fouets & de clous, &c. Le Peuple fondait en larmes. Malheur à l'Enfant d'Israël qui se serait trouvé dans les rues lorsqu'on sortait de cette pieuse Tragédie. Aussi fut-ce après ces Représentations, que Philippe I, Philippe-Auguste, Louis VIII, Philippe-le-Hardi, Philippe-le-Bel, Philippe-de-Valois, &c. sévirent contre les Juifs de leurs Etats.

Cependant l'Eglise, après en avoir fourni l'idée, l'abandonna bientôt tout-à-fait. On avait su profiter de la fermentation que causa ce Spectacle perfectionné, pour exciter les Peuples & les Rois à se croiser; & l'on ne réussit malheureusement que trop: dès que le but fut rempli, on négligea le Spectacle. M. is

* « Les hommes étaient accoutumés à la Représentation dans le Service Divin; & la Comédie ne parut que comme une suite de ce Service, & même elle se joua pour l'ordinaire dans les Cimetières des Eglises. Dans la suite, les Comédies de la Passion furent des espèces d'Opéras à machines, où il y avait aussi de la Musique.

des Particuliers, témoins de l'enet surprenant qu'il avait eu, y virent le moyen de faire un profit considérable, en le représentant: ils résolurent de donner plus d'action & de mouvement à leurs Personnages, qu'il n'était convenable de le faire dans les Temples d'une Religion aussi sévère que la Chrétienne (1): des Pélerins, de retour de la Croisade, où ils s'étaient ruinés, employèrent ce moyen pour subsister, & se joignirent à ceux qui avaient commencé ces Représentations. Telle est l'origine des *Confrères de la Passion*, qui s'établirent à Paris, après avoir couru toutes les Provinces: & voila comme le Dramatisme moderne doit, ainsi que l'ancien, son établissement au culte en usage.

Tous les Auteurs qui ont traité de la renaissance de l'art Dramatique, se sont contentés de remonter aux *Troubadours* Provençaux. Mais ces Poètes ne doivent être regardés tout-à-plus que comme les *secularisateurs* du Drame: saint Ambroise introduisant le chant à deux chœurs dans l'Eglise de Milan, y déposa, sans le savoir, le germe qui devait reproduire un jour la Tragédie. Les Troubadours ou Trouvères [deux mots qui ont parfaitement la même acception que Poètes, c'est-à-dire *inventeurs*] les Troubadours parurent dans le temps où ce germe commençait à se féconder, par le concours de plusieurs circonstances. J'observe en passant, que c'est à la France, & non à l'Italie, que sont dues les premières étincelles de ce feu créateur qui ranima les arts: il semble que la Provence, autrefois peuplée de Grecs à son extrémité, contint les germes enfouis des Sciences, qui ne demandaient qu'une influence favorable pour se développer. Il est certain que la Langue Provençale enrichit, ou plutôt tira de la barbarie la Langue Italienne (2). Charles d'Anjou, qui parvint alors au Royaume de Naples, porta la Poésie Provençale à Florence, où il avait été appelé: le séjour de la Cour de Rome dans le Comtat Vénaisin, acheva de communiquer aux Italiens le goût de la belle Littérature d'alors, dont la Provence était devenue le centre.

¶ *Jean Michel* donna une Pièce de la *Vie de J. C.* qui, de même que les Comédies Chinoises, duraient plusieurs jours: on quittait lorsqu'on en avait assez dit, & on reprenait le lendemain à l'endroit où l'on en était resté.

(2) Dryden dit que Chaucer enrichit de même la Langue Anglaise de plusieurs expressions du Provençal, qui, de toutes les Langues était la plus raffinée.

Il est donc certain que la Tragédie est une seconde fois née au pied des Autels. Comparons sa marche, dans son renouvellement, nous verrons qu'elle est la même que chez les Grecs, à beaucoup d'égards. Elle est produite comme elle : bientôt elle est étouffée par la Farce : des Thespis modernes inventent un genre burlesque & satyrique (1). *Antoine Faydit* donna une Pièce intitulée : *Les Egaremens des Prêtres* (2). Dans le xiv siècle, on trouve *Parafols*, Limosin, qui fit une Tragédie, *Des Gestes de Jeanne, Reine de Naples*. Dans le xv, la Troupe du *Prince des Sots*, ou des *Enfans sans soucis*, Jeunes-gens qui jouèrent d'abord des Farces pour leur amusement, se réunit aux *Confrères de la Passion* ; le Peuple qui pleurait auparavant, vint aux *Mystères* pour y rire. Ce fut alors qu'il put dire, à l'imitation des Athéniens : *Cela nous amuse beaucoup, mais l'on n'y trouve plus rien qui nourrisse la dévotion*. Dans le même temps, les Clercs *Basochiens* imitèrent *Aristophane*, leurs Pièces, qu'ils apelaient *Moralités*, dégénérèrent en *Satyres* personnelles ; le Parlement fut obligé de les réprimer. Ces changemens dans la Représentation des *Mystères*, faits mal-à-propos, & les abus qu'introduisirent sur les Théâtres les Clercs de la Basoche, devinrent fatals à l'art naissant. La Religion Chrétienne était trop différente de celle des anciens Grecs, pour voir du même œil ses *Mystères* devenir l'amusement du Peuple : l'Eglise, qui s'était montrée d'abord si complaisante pour cette espèce de Tragédie, qu'on avait avancé l'heure des Vêpres les Fêtes & Dimanches, afin que les Fidèles pussent assister aux Représentations des *Mystères*, changea bientôt cette bonne volonté, en de très-sévères censures. Les bouffonneries n'en furent pourtant pas la seule cause. On se rappela que le Dramatisme avait été flétri par les Docteurs de la première Eglise ; on vit une faible image de l'ancienne Comédie dans la manière dont on jouait les *Moralités* & la *Passion*, & sur-tout les Prêtres sentirent qu'ils ne de-

(1) Le grand succès de la Farce de *Pathelin*, par Guillaume de Lorris, fit imaginer de mêler des Farces avec les *Mystères*, pour attirer plus de monde.

(2) Quelle audace à la Comédie renaissante, de reprendre ceux qui l'avaient anéantie ; & faudrait-il chercher d'autres raisons des censures qui l'ont si souvent foudroyée ? Ajoutez que Faydit, qui attaqua les mœurs des Prêtres, avait enlevé d'un Monastère une Fille de qualité, l'avait épousée, & que son mérite personnel le faisait bien recevoir par-tout.

vaient pas laisser partager le droit de Représentation, qui leur appartient éminemment dans tous les temps & dans tous les cultes. Lorsque, dans la suite, on donna des Pièces instructives & sérieuses, ils durent n'y voir qu'une entreprise plus criminelle encore: *Polyeucte*, qui acquit au Théâtre la protection de Louis-le-Juste, ne méritera jamais d'être approuvé par le Ministre, dont la fonction est d'enseigner le dogme, & de célébrer les vertus des Saints: aussi la nouvelle Dramatique fut-elle frappée du même anathème que les Farces de *Genès*, auxquelles les *Mystères* ressembloient assez. La permission de les jouer publiquement avait été donnée par Charles-le-Sage, le 4 Décembre 1402; elle fut révoquée le 19 novembre 1548, par le Parlement.

Sous François I, *Antoine Forestier* & *Jacques Bourgeois* firent des Comédies qui sont perdues. La première de toutes les Tragédies françaises, est la *Cleopâtre* de Jodelle: le même Auteur fit une *Didon*, & deux Comédies. Les mœurs de ces Pièces étaient très-licencieuses: aussi le siècle de Henri II joignait-il au mépris de la vertu celui des bienséances. Vint ensuite *Jean-Antoine Baïf* & *Jean de la Péruse*; ce dernier donna une Comédie, sous le titre bien singulier, du *Pêcheur-justifié par la Foi*. *Robert Garnier* parut sous Henri III; à Garnier, succéda *Alexandre Hardy*; cet Auteur a fait 600 Pièces.

Ce n'est pas en France seulement qu'on repréenta des *Mystères*; en Italie, on jouait l'Enfer & le Purgatoire, dans le même temps où la Passion commençait à devenir le Spectacle favori des Français. L'an 1304, les Habitans du Bourg de San-Priano, répandirent un Avis au Public, par lequel ils annonçaient que, Quiconque voudrait savoir des nouvelles de l'autre-monde, eût à se trouver le 1 de mai auprès de la rivière d'*Arno*. Ils y rassemblèrent des bateaux & des barques, sur lesquels ils dressèrent un Théâtre, où ils représentèrent l'Enfer. Des hommes faisoient le personnage de Démon; d'autres, des âmes livrées à différentes sortes de tourmens. L'Auteur qui rapporte ce trait (*Jean Villani, liv. 8, chap. 70*) dit que la nouveauté du Spectacle y attira une si grande foule, que le Pont trop chargé, se rompit à la fin de la Pièce, & qu'il s'y noya beaucoup de monde. Ce fut ce Spectacle ridicule, qui donna au *Dante* l'idée de la fameuse Comédie* de *L'Enfer*.

* Ce nom convient-il? l'Enfer & le Purgatoire ne sont guères susceptibles de Comique.

du-Purgatoire, qui fut si goûtée par les hommes de ce temps-là. Ce qui ne doit pas étonner. La doctrine de l'Enfer a quelque chose de consolant pour des peuples infortunés, abatus sous le plus dur esclavage, exposés a toutes les horreurs des guerres civiles; ils aimaient à se flater, qu'un jour les tyrans gémiraient à leur tour victimes des supplices éternels; & cette idée consola toujours les opprimés. Les mœurs de ces temps se retrouvent encore dans les Villages où le Payfan est mal à son aise. Qu'on aille jouer dans quelques Cantons de la France, *Zéneïde*, *l'Oracle*, *les Grâces*, ou même quelque-une de nos Tragédies, les Payfans hausseront les épaules, & par un sentiment qui ne laisse pas d'avoir son sublime, ils penseront & ils diront, *A quoi des hommes s'amusent-ils-là?* ou comme ce Germain, *Les Habitans des Villes n'ont-ils donc ni femmes, ni enfans, & sont-ils sans affaires?* Mais qu'on leur donne la Passion, le Purgatoire; qu'on leur présente ces objets forts & terribles, où la Religion attache le bonheur ou le malheur éternel des hommes; voila ce que ces âmes d'une trempe grossière, mais plus mâle que celle des habitans des Villes, mélancoliques, neuves; voila, dis-je, ce que l'homme non-polé trouverait digne de l'homme: vous verriez alors, s'il est capable de sentir; ses sanglots, sa religieuse frayeur porteraient le trouble dans l'âme du Philosophe le plus aguerri. Il faut au Peuple pour qui la vie est dure, des Spectacles comme ses alimens; nos Drames ne sont pas plus faits pour l'esprit & le cœur de l'homme non-cultivé, que nos bisques, nos crèmes & nos coulis pour son estomac.

Le premier sujet traité par les Italiens sous le nom de Tragédie, est la *Sophonisbe* du Triffin: mais la plus spirituelle des Nations semble ne pouvoir s'élever jusqu'au vrai Tragique: un Tribunal odieux met chez elle des entraves au génie: le Prêtre veut bien qu'on se donne en spectacle; mais sous une forme ridicule: la décence tragique excite sa jalousie. Un pays où le goût des Belles-Lettres rendait suspect d'hérésie, était indigne d'avoir des Corneille, des Racine & des Molière: on vit en Italie des Farceurs & des *Andreino*. Les Espagnols de leur côté, avaient alors *Lopez de Véga*, qui composa deux mille Pièces: les Anglais, *Johnson*, *Shakespeare*, &c. les Allemans, *Reuchlin*, leur Thespiis; ils en font encore la.

Mais, comme je viens de l'insinuer, les peintures fortes, tristes, dégoûtantes même, ne sont propres que pour les siècles de barbarie, & pour les villages; parce que l'homme isolé

est naturellement mélancolique, & qu'il aime les images sombres & grandes. Une Nation polie au-contraire n'en veut que de riantes. C'est ici où l'on doit convenir que le Paganisme était bien plus favorable à la Poésie & aux Arts, tels que le Dramatisme, la Musique, la Danse, la Sculpture, la Peinture, que les Religions modernes. Les Allégories de l'Ancien-Testament n'ont rien de cette gaieté saillante de la Mythologie: le Mahométisme est l'abrutissement de la raison, & l'opprobre de l'humanité; Religion bien digne de l'Arabe héros & fou qui l'inventa; bien digne, à tous égards, de ses succès, si l'on doit mesurer ceux des Religions par les absurdités dont elles sont remplies. Aussi la Comédie, qui fit des progrès si rapides en Grèce, dès qu'Epicharmus l'eut fait connaître, se cacha longtemps à Paris dans des Tavernes & des Jeux-de-Paume, sûre d'être proscrite dès qu'elle oserait se montrer au grand jour. C'était à la Tragédie qu'était réservée la gloire d'obtenir au Théâtre la protection du Gouvernement. L'homme qui fit ce prodige, c'est Corneille, & la Pièce qui en fut l'occasion, c'est *Polyeucte*; Drame, il faut l'avouer, qui réunissait pour les Chrétiens, une partie des choses qui firent le succès des anciennes Tragédies Grecques. Quel sujet plus digne d'être traité, que l'héroïsme d'un homme qui professe la Religion à laquelle nous sommes attachés; qui sacrifie à cette Religion les biens les plus précieux; qui brave pour elle, les supplices, la mort même; sur-tout si l'on considère que la Pièce parut dans un temps où venaient de cesser les guerres sanglantes qui n'avaient pour cause que la conservation de cette même Religion! Le succès répondit à cet heureux choix du sujet & des circonstances: Louis XIII vit la Pièce, & sa piété n'y découvrit rien que de louable: le 16 avril 1641, il donna une Déclaration, qui porte qu'on ne pourra imputer à blâme l'exercice de la profession de Comédien, qui peut innocemment divertir les peuples de diverses occupations mauvaises*. A la faveur de cette protection du Prince, la Comédie se montra sur le même Théâtre que la Tragédie, qui n'était pas suffisante pour entretenir la Troupe. L'on représenta les Pièces burlesques de Scarron, dans lesquelles brilla le fameux Acteur *Jodelet*. Le Père, ou le restaurateur de la vraie Tragédie, donna le *Menteur*, première Comédie française raison-

* Cet avantage existera toujours dans une grande ville: mais il est sensible sur-tout de nos jours dans la Capitale.

nable : un seul homme devint ainsi le Père du Théâtre dans les deux genres.

D'autres Dramatistes, que j'ai nommés plus haut, avaient préparé la voie à notre Corneille : le Poète *Hardy*, qui le premier encouragea les talens de ce grand-homme, & *Rotrou*, que Corneille lui-même nommait son père, brillèrent sous Louis XIII; la *Mariamne* de *Tristan* eut un succès prodigieux. On vit dans le même temps, *Mairet*, *Scudéry*, *Du Ryer* courir la carrière du Tragique : mais tel qu'un soleil brillant, Corneille effaça ces faibles astres, dont la lueur vacillante n'avait pu dissiper la nuit.

Le Comédien *Bellerose* secondait Corneille : ce fut sur lui que le Sophocle Français modela le Rôle de *Cinna*. Les talens de l'Acteur lui méritèrent la faveur du Ministre [Richelieu]; mais la profession de Comédien n'en fut pas plus relevée aux yeux d'un Peuple, dont la Religion avait flétri la Comédie.

Molière qui parut bientôt après, Molière l'honneur de son pays, qui mit le Comique français au-dessus de tout ce qu'avaient produit l'antiquité & les Langues modernes, ne put, avec un mérite distingué, la qualité d'excellent Auteur & d'honnête-homme, jointe à la faveur de Roi; il ne put, dis-je, laver la tache imprimée à son état : une partie de la Nation faisait son apothéose à sa mort, tandis que l'autre opinait à lui refuser la sépulture.

Ne cherchons pas ailleurs que dans notre Religion, les causes de cette manière d'envisager les Spectacles : ni la raison ni les mœurs les plus sévères ne peuvent improuver les Pièces de notre tendre Racine : mais un Chrétien ne peut se dissimuler, que la Représentation d'*Athalie* ou de *Polyeucte* est viciée sur les Théâtres actuels. Je dis plus; en condamnant toute espèce d'amusement, de Spectacles, & les Drames de quelque genre qu'ils soient, le Chrétien raisonne conséquemment.

Le Gouvernement a pris un milieu fort sage : pour ne point heurter de front la Religion établie, il a laissé les Comédiens sous l'anathème; & d'un autre côté, pour donner à la Nation un divertissement utile & même nécessaire, il a permis les Représentations. Convenons qu'il a fait tout ce qu'il pouvait faire, dans l'état actuel des choses : mais on ne saurait se dissimuler que la contradiction est frappante, & que le Projet que nous avons lu, est le seul moyen qui nous reste pour concilier la Religion & la Politique; accord ordinairement aussi rare qu'il serait désirable.

DES ARCIS. Permettez, Monsieur, que je vous fasse part d'une réflexion, que cette lecture me suggère. L'opposition règnera toujours entre le Sacerdoce & le Comédime : Mais pourquoi les Prêtres & les Comédiens font-ils des états à part dans la Société ? pourquoi les Ministres composent-ils le premier Ordre de l'Etat ? Quel ordre de Citoyens, que celui qui ne peut subsister par lui-même ? Par quel abus les Enfans, sans travail, sans mérite, sans talens le plus souvent, se trouvent-ils placés au-dessus des Pères-de-famille ; que dis-je ? au-dessus de leurs propres Pères ? Pourquoi voir dans nos Prêtres, autre chose que des Citoyens estimables, qui se consacrent à la concorde publique ; des Professeurs de bénignité, d'humanité, de bonhomme chrétienne ? Quels titres glorieux, & pourquoi en ambitionnent-ils d'autres ? Pourquoi se séparent-ils de nous ? Pourquoi recherchent-ils de vains honneurs, de frivoles distinctions, qu'ils doivent nous faire désirer avec modération, & par les seules voies légitimes ? Le Prêtre est d'un Corps qui a des intérêts particuliers ! O Ministres de charité, soyez nos Pères, nos Guides, nos amis, & ne formez qu'un même Corps avec nous ; la prérogative engendre, d'un côté, l'orgueil, l'exigence présomptueuse ; de l'autre, l'envie, la haine, l'esprit de révolte. . . Les Comédiens se recrutent dans un autre état que le leur ; les talens ne sont pas héréditaires : il faut que ces derniers rentrent aussi dans les deux ordres de citoyens, la Noblesse & la Roture, les seuls légitimes : le premier est nécessaire, parce qu'il faut qu'il y ait des distinctions pour encourager le mérite & la vertu ; qu'il y ait un Prix toujours existant, proposé à celui qui s'occupe des moyens d'être utile à ses semblables : le second, compose le genre humain ; il est le corps dont la Noblesse doit être l'âme. Que le Pasteur soit le lien qui unissent les deux Ordres, mais qu'eux-mêmes ne fassent pas un Ordre dans l'Etat. Que le Théâtre soit l'exercice de la Jeunesse, & ne soit le métier de personne.

DES TIANGES. Ce moyen de conciliation ne sera pas adopté. SEPTIMANIR. Cela ne valait pas la peine d'interrompre notre lecture. DES TIANGES. Pardonnez, Mademoiselle. Je continue.

Nous avons vu que les Comédiens furent avilis à Rome, dès qu'ils cessèrent d'être Citoyens ; nous voyons qu'ils sont fêtés parmi nous. Le Peuple Romain, en recevant la vraie Comédie, la Comédie Grecque, en laissa la Représentation à des Esclaves ; on ajouta des Actrices, dont les Rôles, chez les Grecs étaient remplis par des hommes ; ce qui ne contribua

pas peu à dégrader encore la profession. Un homme libre se fût deshonoré, en se mêlant parmi les troupes serviles destinées à l'amusement de leurs Maîtres ; tout comme s'il se fût chargé de quelque emploi bas, tel que ceux de Courtier, de Notaire, Copiste, &c. Une Romaine, qui aurait embrassé le Comédisme, se fût par-là mise au-dessous des *Quartilla*, des *Lycisca*, des *Lais*, des *Chioné* : on en a vu la raison particulière. Mais la Religion des Romains n'improuvait pas les Spectacles, & le mépris en était par conséquent chez eux beaucoup moins fondé que parmi nous.

On a tout dit sur les dangers du Théâtre : le sévère Nicole & M. Rousseau sont de même avis. Le *Traité de la Comédie*, du premier, qu'on peut voir, *Tome III des Essais de Morale*, est l'Ouvrage d'un homme qui suit moins ses propres lumières, que les accès d'une piété triste & sauvage. M. Formey dit que si Nicole avait vu les Pièces de Lachauslée, de Boiffi, & la *Cénie*, il aurait changé de langage. Et moi, j'ose assurer que M. Nicole n'en aurait été que plus ardent à condamner le Théâtre : soyons sûrs qu'il nous pardonnerait plutôt des Pièces qui n'excitent que le rire, sans intéresser le cœur, qu'une intrigue attachante, où le sentiment domine. C'est encore aujourd'hui le sentiment de tous les Théophilomanes, qui criminent le doux penchant de la Nature, & par de fausses conséquences d'un principe vrai, regardent le chef-d'œuvre de la Sagesse divine, comme une imperfection de la nature humaine ; qui voudraient que l'Epoux aimât sa Femme comme ne l'aimant pas, qu'il en usât comme n'en usant point : plaisante manière en vérité ! je la trouve excellente, quand il s'agira des objets de l'attachement de ces saints Personnages, qui n'ont d'existence que dans leur imagination : Mais une tendre Epouse, mais l'Etat à qui nous devons des Citoyens, ont bien une autre importance que routes les chimères du Cagotisme.

M. Rousseau, que j'ai nommé après M. Nicole, est un homme sage, qui a cru voir, par les lumières de la raison, que la Comédie était contraire à la pureté des mœurs, ou tout au moins une perte de temps, & dès lors un amusement condamnable ; qu'il est une foule d'inconvénients inséparables de la Représentation, & sur-tout de la profession de Comédien. L'on convient ici, que les dangers du Théâtre seront aussi réels, aussi graves qu'il les a trouvés, tant que les Comédiens,

avilis par la Religion & par les Loix, s'attirent néanmoins une sorte de culte public. Quoi! ne voit-on pas que faire contraster le goût, les amusemens, les plaisirs d'un Peuple avec sa Religion & ses Loix, c'est chercher à détruire ces dernières? Point de milieu; supprimons nos Spectacles, ou que la Religion & les Loix puissent les approuver. Le Projet de Réforme rendra le Théâtre tel qu'il doit être pour cela.

Quant à nos Comédiens dans l'état actuel, la Religion & les Loix n'ont que trop sujet de les imrouver: & par une fatalité singulière, c'est à la Religion & aux Loix qu'il faut s'en prendre. Examinons un moment ce que sont nos Acteurs & nos Actrices, & voyons si leurs mœurs peuvent être celles des Citoyens ordinaires honnêtes-gens, estimables en tout.

De ce que l'Acteur, en montant sur le Théâtre, est privé des droits dont jouissent les autres hommes, il s'ensuit que cet état ne peut tenter que ceux d'entre les Citoyens, qui méprisent les bienséances: parmi ceux qui pensent de la sorte, il s'en trouve qui ont une âme exempte de préjugés, & qu'un talent décidé pour un Art honorable, fait renoncer à tous les avantages des Citoyens, parce qu'ils espèrent de forcer un jour leur patrie, à leur rendre l'estime que cette première démarche ne peut manquer de leur faire perdre, & de réparer avantageusement le tort que leur fortune aura souffert: sur cent Comédiens, à peine s'en trouve-t-il un de ceux-ci. Les Jeunes-gens de la seconde espèce, & qui forment le général, sont ceux qui entrent dans la profession du Théâtre par la porte du libertinage: on sent bien que les Sujets de cette classe ne sont pas propres à honorer le Comédisme par leurs mœurs. Des Enfans échappés, desobéissans, dont souvent l'âme est le réceptacle de tous les vices, ne se corrigeront pas sur la Scène; son principal attrait pour eux, fut d'abord la facilité qu'ils y envisagèrent de satisfaire leurs penchans vicieux.

Si tels sont les hommes, que dirons-nous des femmes? Celles qui sont nées de parens Comédiens, paraissent naturellement destinées au Théâtre: elles pourraient avoir des mœurs; mais en ont-elles? Pour les Jeunes-filles qui, placées dans une autre condition, prennent ensuite le parti de se faire Comédiennes, la perte de leur vertu, ou tout au moins le dessein formé de la perdre, a toujours précédé cette résolution, que mille desordres ont suivie.

Ces Acteurs & ces Actrices, tels que les voila, sont-ils bien éignes de l'estime publique? C'est en exposant des faits con-

nus que j'attaquerais les Comédiens, si je pensais comme les Misomimes, & non en dépréciant une profession honnête. Laissons à l'Auteur des *Causes de la Décadence du Théâtre*, ces ridicules Questions: « Si les Comédiens sont hommes-à-talent; S'ils prendront le nom de Troupe ou de Compagnie &c. mais voyons les dérèglements des Personnes; remontons à leur source, & cherchons les moyens de la tarir: ce sera, je crois, bien mériter du genre humain.

Si les Censures étaient levées; que les Loix missent l'art Dramatique au rang des arts honorés, qu'en résulterait-il? Deux biens trop considérables, pour ne pas rendre une telle réhabilitation en faveur des Comédiens, aussi desirable qu'elle est nécessaire. Le premier, c'est que des Citoyens honnêtes, de mœurs irréprochables, pourraient se destiner au Théâtre, épurer le Comédisme, en bannir tous les desordres. Le second, c'est que les talens sublimes pourraient enfin y briller. Si l'estime générale était le prix de l'art de peindre les passions, combien se trouverait-il de ces hommes rares que la nature a formés pour instruire & charmer les autres, qui ne dédaigneraient plus de courir cette carrière? C'est alors que nous verrions des situations bien senties, & les chefs-d'œuvres de nos grands hommes, passer par des organes véritablement dignes d'eux; c'est alors que le danger n'existerait plus au Théâtre; qu'il deviendrait aussi respectable qu'utile: enfin, c'est alors qu'on aurait droit d'imposer silence au Bigotisme, & qu'on le ferait rougir de sa basse jalousie. Qu'on se représente pour un moment, le Spectacle ainsi monté, que l'*Affiche* nous annonce un Auteur célèbre, qui doit faire le premier personnage de son Drame; nous y courons: quelle force, quelle énergie, quelle expression il saura donner à tout ce qu'il dira! Il n'écumera pas; il ne se mouvra pas comme par ressorts; il ne mugira pas; on ne verra pas un éclair terrible, suivi d'un petit coup de tonnerre: il mettra du feu, du pathétique, du déchirant, mais sans rien outrer. La Dramatique, pour la première fois, fera mentir Aristote, & fermera la bouche aux Misomimes; elle ne *peindra plus ce qui n'est pas*: l'Auteur ne sacrifiera plus de véritables beautés aux capricieuses idées de l'Acteur ou de l'Actrice. Eh! quel poids n'auront pas les maximes dans la bouche de l'Auteur! De quel charme seront accompagnées les leçons ou les exemples de la vertu, transmis par une Citoyenne honnête, plus considérée par son mérite que par ses talens!

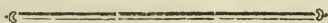
A présent au-contre, que d'abus ! Le Théâtre est une pierre d'achoppement pour nos Jeunes-filles, pour nos Jeunes-hommes : combien ne s'en trouve-t-il pas des premières & des seconds, qui ne vont plus au Spectacle que pour voir tel Acteur ou telle Actrice ? Un nombre, plus grand qu'on ne saurait l'imaginer, de Jeunes-gens bouillans, se passionnent pour celle-ci, pour celle-là, vont l'adorer en silence au Parterre ; aiguïser les desirs par cette dangereuse vue. . . Je n'ose suivre plus loin cette triste vérité. Quant aux Jeunes-personnes, on se rappelle le trait de cette Beauté qui répétait passionnément chaque mot sorti de la bouche du Comédien Baron : on se rappelle. . . Une fille possédée de la passion des Théâtres, ne sera pas fort sévère pour l'Amant qui saura saisir le geste & le ton de l'Acteur à la mode *.

Je conclus de ce que je viens de lire, que les Spectacles sont bons ; mais que les effets peuvent en être dangereux : les mœurs des Acteurs, leur état, leur condition de Comédiens de profession, leur avilissement, leur licence, en sont la principale cause : les Pièces libres en sont une autre. Détruisons ces deux sources du mal, en nous procurant de dignes Acteurs, & rejetant toutes les Pièces libres ; en excitant nos Dramatistes, à nous donner des Pièces châtiées, à traiter mille sujets neufs qu'on n'a pas encore entâmés, à reprendre même ceux déjà traités par les grands-Maitres, tels que l'*Ecole-des-Maris*, l'*Ecole-des-Femmes*, l'*Ecole-des-Mères* ; à nous donner une *Ecole-des-Epoux*, *des-Fils* ; un nouveau *Tartufe* ; cette matière fournirait plutôt encore deux Pièces qu'une. Suivons les vues sages de quelques Ecrivains, qui ont proposé de donner à la Comédie une nouvelle importance, en la rendant le censeur de tous les abus, même de ceux du Gouvernement : qu'elle aille attaquer jusque dans leurs derniers retranchemens nos vices favoris : le servile intérêt, le dur égoïsme, l'indifférence pour la Patrie, déguisée sous une fausse apparence d'amour & de respect pour le Prince ; en un mot tout ce qui, nuisant à la Société, est néanmoins à l'abri de l'animadversion des Loix. Alors, sur un Théâtre appartenant à l'Etat, que nos Citoyens les plus favorisés des dons de la na-

* Plusieurs Jeunes-gens emploient ce moyen, & l'on m'assure qu'il leur réussit. [Un Poète Latin a dit de quelques femmes de son tems :
Cheromon Lædam movet, saltante Eathyllo,
Tuccia vixit non imperat, Appula gannit
Sicut in amplexu.]

ture, viennent chaque jour nous donner le plaisir de les admirer, & goûter celui de l'être. Plus de passions, plus de dangers: les Actrices seront jeunes & belles; mais leur nombre, la rareté des jours où elles paraîtront sur le Théâtre, le peu d'années qu'elles y resteront, le pouvoir d'y prétendre & de les épouser, ne donneront plus lieu qu'à l'amour honnête; & le Sage de Genève convient qu'il est une vertu. Laissons à leurs sombres idées le reste des Misomimes; il est des gens qui n'ont jamais connu la nature; toujours guidés au-delus de l'humanité, ils se font un fantôme de vertu, dont la base est la misanthropie, unie à l'absurdité.

Il me reste à vous lire un essai de Plan, que j'ai tracé, tout opposé à celui de madame Des Tianges. Nous le verrons une autre fois*. DES ARCIS. Mais œur saurait-elle actuellement de quelle manière elle doit envisager nos Spectacles? SEPTIMANIE. Oui, mon frère: comme très-dangereux, s'ils ne sont réformés. HONORINE. Vous vous rendriez donc, si le Projet avait lieu? SEPTIMANIE. Très-assurément, & je ferais plus encore. DES ARCIS. Vous consentiriez à jouer? SEPTIMANIE. Si ce goût me prenait, ne le regarderiez-vous pas comme innocent? ADELAÏDE. Nous n'en sommes pas-là, mon amie. SEPTIMANIE. Mais, si tout était comme vous le voulez? ADELAÏDE. Je vous approuverais, & vous conduirais moi-même.



QUATRIÈME ENTRETEN.

DES ARCIS. Monsieur DesTianges nous quitte pour tout le jour, Madame: comme je ne lui suis pas nécessaire, je viens m'offrir à vous faire la lecture dont vous avez parlé. ADELAÏDE. Nous nous proposons déjà de la remettre à demain: mais puisque vous êtes libre, voila le eayer de monsieur D'Alzan, nous allons vous écouter.

[B]

(DES ARCIS *lit.*) COMÉDIE: c'est l'imitation des mœurs mise en action: *Imitation des mœurs*; en quoi elle diffère de la Tragédie & du Poème Héroïque: *Imitation en action*; en quoi elle diffère du Poème Didactique-Moral, & du simple Dialogue. Elle diffère particulièrement de la Tragédie dans son principe, dans ses moyens & dans sa fin. La sensibilité humaine est le principe d'où part la Tragédie; le pathétique est

* A la suite de la Note [R.] sur les *Baladins*.

le moyen ; l'horreur des grands crimes , & l'amour des sublimes vertus sont les fins qu'elle se propose. La malice naturelle aux hommes , est le principe de la Comédie : nous voyons les défauts de nos semblables avec une complaisance mêlée de mépris , lorsque ces défauts ne sont ni assez affligeans pour exciter la compassion , ni assez révoltans pour donner de la haine , ni assez dangereux pour inspirer de l'effroi. Ces images nous font sourire , si elles sont peintes avec finesse : elles nous font rire , si les traits de cette maligne joie , aussi frapans qu'inattendus , sont aiguïsés par la surprise. De cette disposition à saisir le ridicule , la Comédie tire sa force & ses moyens. Il eût été sans doute plus avantageux de changer en nous cette complaisance vicieuse , en une pitié philosophique ; mais on a trouvé plus facile & plus sûr de faire servir la malice humaine à corriger les autres vices de l'humanité ; à-peu-près comme on emploie les pointes du diamant à polir le diamant même. C'est-là l'objet ou la fin de la Comédie.

Mal-à-propos l'a-t-on distinguée de la Tragédie par la dignité des Personnages : le Roi de Thèbes , & Jupiter lui-même sont des Personnages comiques dans l'*Amphytrion* ; & Spartacus de la même condition que Sosie , serait un Personnage tragique à la tête de ses conjurés. Le degré des passions ne distingue pas mieux la Comédie de la Tragédie. Le desespoir de l'Avare , lorsqu'il a perdu sa cassette , ne le cède en rien au desespoir de Philoctète , à qui on enlève les flèches d'Hercule. Des malheurs , des périls , des sentimens extraordinaires caractérisent la Tragédie ; des intérêts & des caractères communs constituent la Comédie. L'une peint les hommes tels qu'ils ont été quelquefois ; l'autre , comme ils ont coutume d'être. La Tragédie est un tableau d'Histoire ; la Comédie est un portrait ; non le portrait d'un seul homme , comme la Satyre , mais d'une espèce d'hommes répandus dans la Société , dont les traits les plus marqués sont réunis dans une même figure. Enfin le vice n'appartient à la Comédie , qu'autant qu'il est ridicule & méprisable. Dès que le vice est odieux , il est du ressort de la Tragédie : c'est ainsi que Molière a fait de l'Imposteur un Personnage comique , dans *Tartufe* , & Shakespear un Personnage tragique dans *Glocester*. Si Molière a rendu *Tartufe* odieux au cinquième Acte , c'est , comme M. Rousseau le remarque , *par la nécessité de donner le dernier coup de pinceau à son Personnage...*

Sur le Chariot de Thespis , la Comédie n'était qu'un tissu

d'injures adressées aux passans, par des Vendangeurs barbouillés de lie (injures qui pouvaient avoir pour objet, soit leurs vices connus, soit leurs défauts corporels, soit enfin leurs ridicules). Cratès, à l'exemple d'Epicharmus & de Phormus, Poètes Siciliens, l'éleva sur un Théâtre plus décent, & dans un ordre plus régulier. Alors la Comédie prit pour modèle la Tragédie, inventée par Eschyle, ou plutôt l'une & l'autre se formèrent sur les Poésies d'Homère : l'une sur l'Iliade & l'Odyssée; l'autre sur le Margitès, Poème satyrique du même Auteur; & c'est-là proprement l'époque de la naissance de la Comédie Grecque.

Les principaux comiques Grecs, sont Aristophane & Ménandre. On disait des Ouvrages du dernier : *C'est une prairie émaillée de fleurs, où l'on aime à respirer un air pur; sa Muse ressemble à une honnête-femme* : & du premier : *La Muse d'Aristophane ressemble à une femme perdue; c'est une bacchante, pour ne rien dire de pis, dont la langue est détrem-pée de fiel*. Plaute, comique Latin, suivit la manière d'Aristophane; comme Térence imita celle de Ménandre, dont il ne fut pas, comme on se l'imagine, le simple traducteur : de même qu'aujourd'hui, un Auteur Anglais qui de deux Pièces Françaises, en compose une dans le goût de la Nation, ne peut être, sans injustice, privé du mérite de l'invention.

On divise la Comédie en *ancienne, moyenne & nouvelle*, moins par ses âges, que par les différentes modifications qu'on y observa successivement dans la peinture des mœurs. D'abord on osa mettre sur le Théâtre d'Athènes, des Satyres en action; c'est-à-dire, des Personnages connus & nommés, dont on imitait les ridicules & les vices : telle fut la Comédie *ancienne*. Les Loix, pour réprimer cette licence, défendirent de nommer. La malignité des Poètes, ni celle des Spectateurs ne perdit rien à cette défense; la ressemblance des masques, des vêtemens, de l'action, designèrent si bien les Personnages, qu'on les nommait en les voyant : telle fut la Comédie *moyenne*; où le Poète n'ayant plus à craindre le reproche de la personnalité, n'en était que plus hardi dans ses insultes; d'autant plus sûr d'ailleurs d'être applaudi, qu'en repaissant la malice des Spectateurs, par la noirceur des portraits, il ménageait encore à leur vanité le plaisir de deviner les modèles. C'est dans ces deux genres qu'Aristophane triompha tant de fois, à la honte des Athéniens.

La Comédie Satyrique présentait d'abord une face avanta-geuse. Il est des vices contre lesquels les Loix n'ont point sévi;

l'ingratitude, l'infidélité au secret & à sa parole, l'usurpation tacite & artificieuse du mérite d'autrui, l'intérêt personnel dans les affaires publiques, échappent à la sévérité des Loix : la Comédie satyrique y attachait une peine d'autant plus terrible, qu'il fallait la subir en plein Théâtre : le coupable y était traduit, & le Public se faisait justice. C'était sans doute pour entretenir une terreur si salutaire, que non seulement les Poètes Satyriques furent d'abord tolérés, mais gagés par les Magistrats, comme censeurs de la République. Platon lui-même leur reconnaît cet avantage, lorsqu'il admet Aristophane à son Banquet. Il conseilla de même à Denys la lecture des Comédies de ce Poète, pour connaître les mœurs de la République d'Athènes : & c'était sans doute lui indiquer un bon délateur, un espion adroit, mais qu'on ne saurait se persuader qu'il estimât.

Quant aux suffrages des Athéniens, un Peuple ennemi de toute domination, devait craindre sur-tout la supériorité du mérite. La plus sanglante Satyre était sûre de plaire à ce Peuple jaloux, lorsqu'elle tombait sur l'objet de sa jalousie. Il est deux choses que les hommes vains ne trouvent jamais trop fortes, la flatterie pour eux-mêmes, la médisance contre les autres : ainsi tout concourut d'abord à favoriser la Comédie Satyrique. On ne fut pas longtemps à s'apercevoir que le talent de censurer le vice, pour être utile, devait être dirigé par la vertu ; & que la liberté de la Satyre accordée à un malhonnête-homme, était un poignard dans les mains d'un furieux : mais ce furieux consolait l'envie : voilà pourquoi dans Athènes comme ailleurs, les Méchans ont trouvé tant d'indulgence, & les Bons tant de sévérité : témoin la Comédie des *Nuées* ; exemple mémorable de la scélératesse des envieux, & des combats que doit se préparer à soutenir celui qui ose être plus sage & plus vertueux que son siècle... [DES ARCIS (*s'intérompant*) Socrate, qu'Aristophane déchirait dans cette Pièce, non-seulement y était désigné & nommé, mais le Comédien avait un masque qui le rendait parfaitement ressemblant au Philosophe : cet homme vertueux y assista, & se tint debout, pour prouver aux Athéniens, qu'il était impossible qu'il rougît de lui-même].

Les Magistrats s'aperçurent, mais trop tard, que dans la Comédie appelée moyenne, les Poètes n'avaient fait qu'établir la loi qui défendait de nommer : ils en portèrent une seconde, qui bannissant du Théâtre toute imitation personnelle, borna la Comédie à la peinture générale des mœurs.

C'est alors que la Comédie nouvelle cessa d'être une satire, & prit la forme honnête & décente qu'elle a conservée depuis.

Les révolutions que la Comédie a éprouvées dans ses premiers âges, & les différences qu'on y observe encore aujourd'hui, prennent leur source dans le génie des Peuples & dans la forme des Gouvernemens : l'administration des affaires publiques, & par conséquent la conduite des Chefs, étant l'objet principal de l'envie, & de la censure dans un Etat démocratique, le Peuple d'Athènes, toujours inquiet & mécontent, devait se plaire à voir exposer sur la Scène, non-seulement les vices des Particuliers, mais l'intérieur du Gouvernement ; les prévarications des Magistrats, les fautes des Généraux, & sa propre facilité à se laisser corrompre & séduire. C'est ainsi qu'il a couronné les satyres politiques d'Aristophane.

Les Romains, sous les Consuls, aussi jaloux de leur liberté que les Athéniens, mais plus orgueilleux, n'auraient jamais permis que la dignité de leur Gouvernement fut livrée à la critique amère de leurs Poètes, & qu'on l'exposât en plein Théâtre, au mépris des Spectateurs. Ainsi les premiers comiques Latins hazardèrent la Satyre personnelle, mais jamais la Satyre politique.

Dès que l'abondance & le luxe eurent adouci les mœurs de Rome, ou plutôt énervé les Romains, la Comédie changea son âpreté en douceur ; & comme les vices des Grecs avaient passé chez les Romains, Térence, pour les peindre, ne fit que copier Ménandre.

Les Romains eurent différentes sortes de Comédies, relativement aux circonstances : 1. Les Comédies *Atellanes*, ainsi nommées d'*Atella*, maintenant *Aversa*, dans la Campanie. C'était un tissu de plaisanteries ; la Langue en était Oscique ; elles étaient divisées en Actes : il y avait de la Musique, de la Pantomime & de la Danse. De jeunes Romains en étaient les Acteurs. 2. Les Comédies *Mixtes* ; où une partie se passait en récit, une autre en action : on peut citer en exemple l'*Eunusque* de Térence. 3. Les Comédies appelées à *mouvement*, où tout était en action ; tel est l'*Amphytrion* de Plaute. 4. Celles qu'on nommait à *manteaux*, ou à *patins* ; où le sujet & les Personnages étaient Grecs, aussi-bien que les habits ; l'on s'y servait du *manteau* ou *robe-longue*, & des *patins*, sorte de chaussure grecque. 5. Les Comédies désignées par le nom de *Prétextates*, où le sujet & les Personnages étaient pris dans l'état de la Noblesse, & de ceux qui avaient droit de porter la

Toge-prétexte. 6. Les *Rhintoniques*, ou Comique-Larmoyant, qui s'appelaient encore *Tragi-comédies*, *Comédies-Latines*, *Comédies-Italiques*; l'inventeur fut un Tatentin, nommé *Rhinton*. 7. Les *Stataires*, c'est-à-dire celles où il y a beaucoup de dialogue, & peu d'action; telles que l'*Hécyre* de Térence, & l'*Afinaire* de Plaute. 8. Les Comédies appelées d'un nom qui répond à notre bas-comique; dont les Sujets & les Personnages étaient pris du bas-peuple, & tirés des tavernes: (tels sont plusieurs de nos Opéras-comiques); les Acteurs y jouaient en robes longues, sans manteaux à la Grecque. Afranius & Ennius se distinguèrent dans ce genre. 9. Celles qu'on nommait *Togates*, où les Acteurs étaient habillés de la Toge. Les Personnages en étaient Romains; c'était l'opposé des *Palliates*, ou Pièces à manteau, dont les Personnages étaient Grecs. 10. Les *Trabéates*. Les Acteurs y paraissaient avec l'habit de cérémonie nommé *Trabée*, & y jouaient des Triomphateurs, des Chevaliers. La dignité de ces Personnages, si peu propres au comique, a répandu bien de l'obscurité sur la nature de ce Spectacle.

DES ARCIS (*s'intérompant*). Ne pourrait-on pas conjecturer qu'on les y tournait en ridicule, comme les Marquis & les Petits-mâîtres de nos jours le sont dans nos Pièces? Ce qui se pratiquait aux funérailles des Grands & même des Empereurs, où un Personnage couvert d'habits semblables à ceux du mort, ayant sur le visage un masque qui lui ressemblait parfaitement, précédait le corps, & représentait sans ménagement les actions de sa vie les plus connues, de quelque nature qu'elles fussent, semble donner une idée de ce que l'on pouvait exprimer dans ces Pièces, qui, devaient être fort libres, ou même des Satyres sanglantes & personnelles].

Un rapport de convenance a déterminé le caractère de la Comédie sur tous les Théâtres de l'Europe.

Un Peuple qui affectait autrefois dans ses mœurs, une gravité superbe, & dans ses sentimens une enflure Romanesque, a dû servir de modèle à des intrigues pleines d'incidens, & de caractères hyperboliques. Tel est le Théâtre *Espagnol*: c'est-là seulement que serait vraisemblable le caractère de cet Amant (*Villa Mediana*),

Qui brûla sa maison pour embrasser sa Dame,

L'emportant à travers la flamme.

mais ni ces ex-gérations forcées, ni une licence d'imagination qui viole toutes les règles, ni un raffinement de plaisanterie

terie souvent puérile n'ont pu faire refuser à *Lopez de Vega* une des premières places parmi les Poètes comiques modernes.

Un Peuple qui a mis long-temps son honneur dans la fidélité des femmes, & dans une vengeance cruelle de l'affront d'être trahi en amour, a dû fournir des intrigues périlleuses pour les Amans, & capables d'exercer la fourberie des Valets: ce Peuple d'ailleurs pantomime, a donné lieu à ce jeu muet, qui quelquefois, par une expression vive & plaisante, & souvent par des grimaces qui rapprochent l'homme du singe, soutient seul une intrigue dépourvue d'art, de sens, d'esprit & de goût. Tel est le comique Italien; aussi chargé d'incidents, mais moins bien intrigué que le comique Espagnol. Ce qui caractérise encore plus le comique Italien, est ce mélange de mœurs nationales, que la communication & la jalousie mutuelle des petits Etats d'Italie, a fait imaginer à leurs Poètes. On voit, dans une même intrigue, un Bolonais, un Vénitien, un Napolitain, un Bergamasque, chacun avec le ridicule dominant de sa Patrie. Ce mélange bizarre ne pouvait manquer de réussir dans la nouveauté. Les Italiens en firent une règle essentielle de leur Théâtre, & la Comédie s'y vit par-là condamnée à la grossière uniformité qu'elle avait eue dans son origine. Aussi, dans le recueil immense de leurs Pièces, n'en trouve-t-on pas une seule dont un homme de goût soutienne la lecture. Les Italiens ont eux-mêmes reconnu la supériorité du comique Français; & tandis que leurs *Histrions se soutiennent dans le centre des beaux Arts*, Florence les a pros crits de son Théâtre, & a substitué à leurs Farces les meilleures Comédies de Molière traduites en Italien. A l'exemple de Florence, Rome & Naples admirent sur leurs Théâtres les chefs d'œuvres du nôtre. Venise se défend encore de la Révolution; mais elle cédera bientôt au torrent de l'exemple & à l'attrait du plaisir. Paris seul ne verra-t-il plus jouer Molière?

Un Etat où chaque Citoyen se fait gloire de penser avec indépendance, a dû fournir un grand nombre d'originaux à peindre. L'affectation de ne ressembler à personne fait souvent qu'on ne ressemble pas à soi-même, & qu'on outre son propre caractère, de peur de se plier au caractère d'autrui. Là ce ne sont point des ridicules courans; ce sont des singularités personnelles, qui donnent prise à la plaisanterie; & le vice dominant de la Société, est de n'être pas sociale. Telle est la source du Comique Anglais, d'ailleurs plus simple, plus

naturel, plus philosophique que les deux autres, & dans lequel la vraisemblance est rigoureusement observée, aux dépens même de la pudeur.

Mais une Nation douce & polie, où chacun se fait un devoir de conformer ses sentimens & ses idées aux mœurs de la Société; où les préjugés sont des principes; où les usages sont des loix; où l'on est condamné à vivre seul, dès qu'on veut vivre pour soi-même; cette Nation ne doit présenter que des caractères adoucis par les égards, & que des vices palliés par les bienféances. Tel est le Comique Français, dont le Théâtre Anglais s'est enrichi, autant que l'opposition des mœurs a pu le permettre.

Le Comique Français se divise, suivant les mœurs qu'il peint, en *Bas-comique*, *Comique-Bourgeois*, & *Haut-comique*.

Le *Comique-noble* peint les mœurs des Grands, & celles-ci diffèrent des mœurs du Peuple & de la Bourgeoisie, moins par le fond que par la forme. Les vices des Grands sont moins grossiers, leurs ridicules moins choquans; ils sont même, pour la plupart, si bien colorés par la politesse, qu'ils entrent dans le caractère de l'homme aimable; ce sont des poisons assaisonnés que le spéculateur décompose; mais peu de personnes sont à portée de les étudier, moins encore en état de les saisir. On s'amuse à recopier le Petit-maître, sur lequel tous les traits du ridicule sont épuisés, & dont la peinture n'est plus qu'une école pour les Jeunes-gens qui ont quelque disposition à le devenir: cependant on laisse en paix l'*Intrigante*, le *Bas-orgueilleux*, le *Prôneur-de-lui-même*, & une infinité d'autres dont le monde est rempli: il est vrai qu'il ne faut pas moins de courage que de talent pour toucher à ces caractères; & les Auteurs du *Faux-Sincère* & du *Glorieux* ont eu besoin de l'un & de l'autre: mais aussi ce n'est pas sans effort qu'on peut marcher sur les pas de l'intrépide Auteur du *Tartufe*. Boileau racontait que Molière, après lui avoir lu le *Misanthrope*, lui avait dit: *Vous verrez bien autre chose*. Qu'aurait-il donc fait si la mort ne l'avait surpris, cet homme qui voyait quelque chose au-delà du *Misanthrope*? Ce problème qui considérait Boileau, devrait être pour les Auteurs Comiques un objet continuel d'émulation & de recherches; & ne fût-ce pour eux que la Pierre Philosophale, ils feraient du-moins, en la cherchant inutilement, mille autres découvertes utiles.

Indépendamment de l'étude réfléchie des mœurs du grand monde, sans laquelle on ne saurait faire un pas dans la carriè-

re du Haut-comique, ce genre présente un obstacle qui lui est propre, & dont un Auteur est d'abord effrayé: la plupart des ridicules des Grands sont si bien composés, qu'ils sont à peine visibles: leurs vices sur-tout, ont je ne fais quoi d'impofant, qui se refuse à la plaifanterie: mais les situations les mettent en jeu. Quoi de plus sérieux en foi que le Mifanthrope? Molière le rend amoureux d'une Coquette, il est comique. Le Tartufe est un chef-d'œuvre plus furprenant encore dans l'art des contrastes: dans cette intrigue si comique aucun des principaux Personnages ne le ferait, pris séparément; ils le deviennent tous par leur oposition. En général, les caractères ne se dévelopent que par leurs mélanges.

Les prétentions déplacées & les faux airs font l'objet principal du *Comique-Bourgeois*: le progrès de la politesse & du luxe, l'ont rapproché du Comique noble, mais ne les ont point confondus. La vanité, qui a pris dans la Bourgeoisie un ton plus haut qu'autrefois, traite de grossier tout ce qui n'a pas l'air du beau-monde. C'est un ridicule de plus, qui ne doit pas empêcher un Auteur de peindre les Bourgeois avec des mœurs bourgeoises. Que le Dramatiste laisse mettre au rang des Farces *Georges-Dandin*, *le Malade-imaginaire*, *le Bourgeois-Gentilhomme*, *les Fourberies-de-Scapin*, & qu'il tâche de les imiter. La Farce est l'insipide exagération, ou l'imitation d'une nature grossière, indigne d'être présentée aux yeux des honnêtes-gens. Le choix des objets & la vérité de la peinture caractérisent la bonne Comédie. *Le Malade-imaginaire*, auquel les Médecins doivent plus qu'ils ne pensent, est un tableau aussi frappant & aussi moral qu'il y en ait au Théâtre. *Georges-Dandin*, où sont peintes avec tant de.... *sagesse* [J'avais peine à le lire] les mœurs les plus licencieuses, est un chef-d'œuvre de naturel & d'intrigue; & ce n'est pas la faute de Molière si le sot orgueil, plus fort que ses leçons, perpétue encore l'alliance des Dandins avec les Sotenvilles. Si dans ces modèles, on trouve quelques traits qui ne peuvent amuser que le Peuple.... en revanche, combien de scènes dignes des ~~comédiens~~ *comédiens* les plus délicats!

Le Comique bas; ainsi nommé, parce qu'il imite les mœurs du bas-peuple, peut avoir, comme les tableaux Flamands, le mérite du coloris, de la vérité & de la gaieté. Il a aussi la finesse & ses grâces; & il ne faut pas le confondre avec le Comique grossier. Celui-ci consiste dans la manière; ce n'est point un genre à part; c'est un défaut de tous les genres.

Les amours d'une Bourgeoise & l'ivresse d'un Marquis peuvent être du Comique grossier, comme tout ce qui blesse le goût & les mœurs. Le Bas-comique au contraire, est susceptible de délicatesse & d'honnêteté; il donne même une nouvelle force au Haut-Comique; ainsi qu'au Comique-Bourgeois, lorsqu'il contraste avec eux. Molière en fournit mille exemples. Ces sortes de Scènes sont comme des miroirs, où la nature, ailleurs peinte avec le coloris de l'art, se répète dans toute sa simplicité. Molière a tiré des contrastes encore plus forts du mélange des Comiques, dans le *Festin-de-Pierre*, où il nous peint la crédulité de deux petites Vill geoises, qui se laissent séduire par un scélérat dont la magnificence les éblouit.

Mais une division plus essentielle se tire de la différence des objets que la Comédie se propose: ou elle peint le vice, qu'elle rend méprisable, comme la Tragédie rend le crime odieux; de-là le comique de caractère: ou elle fait les hommes le jouet des évènements; de là le comique de situation: ou elle présente les vertus communes avec des traits qui les font aimer, & dans des périls ou des malheurs qui les rendent intéressantes; de-là le comique attendrissant.

De ces trois genres, le premier est le plus utile aux mœurs, le plus fort, le plus difficile, & par conséquent le plus rare: le plus utile aux mœurs, en ce qu'il remonte à la source des vices, & les attaque dans leur principe; le plus fort, en ce qu'il présente le miroir aux hommes, & les fait rougir de leur propre image; le plus difficile & le plus rare, en ce qu'il suppose dans son Auteur une étude consommée des mœurs de son siècle; un discernement juste & prompt, & une force d'imagination qui réunisse sous un seul point de vue les traits que la pénétration n'a pu saisir qu'en détail. Ce qui manque à la plupart des peintures de caractère, & ce que Molière, ce grand modèle en tout genre, possédait éminemment, c'est ce coup d'œil philosophique, qui saisit non-seulement les extrêmes, mais le milieu des choses: entre l'hypocrite scélérat, & le dévot crédule, on voit l'homme de bien qui démasque la scélératesse de l'un, & qui plaint la crédulité de l'autre. Molière met en opposition les mœurs corrompues, & la probité farouche du Misanthrope entre ces deux excès, paraît la modération du sage, qui hait le vice, & qui ne hait pas les hommes. Quel fond de Philosophie ne faut-il point, pour saisir ainsi le point fixe de la vertu! c'est à cette précision qu'on reconnaît Molière, bien mieux qu'un Peintre

de l'antiquité ne reconnut son rival, au trait de pinceau qu'il avait tracé sur une toile. [Ce Rival, Mesdames, était Apelles, qui tira une ligne sur la toile que Protogènes de Rhodes avait disposée sur le chevalet].

Si l'on demande, pourquoi le comique de situation, nous excite à rire, même sans le concours du comique de caractère, nous demanderons à notre tour, d'où vient que l'on rit de la chute imprévue d'un passant? c'est ce genre de plaisanterie, que Heinſius a eu raison de nommer, « L'amusement » de la populace, un véritable abus ». Il n'en est pas ainsi du comique attendriſſant; peut-être même est-il plus utile aux mœurs que la Tragédie; vu qu'il nous intéreſſe de plus près, & qu'ainsi les exemples qu'il nous propose nous touchent plus ſenſiblement. C'est du moins l'opinion de Corneille. Mais comme ce genre ne peut être ni soutenu par la grandeur des objets, ni animé par la force des ſituations, & qu'il doit être à la fois familier & intéreſſant, il eſt difficile d'y éviter le double écueil d'être froid ou romaneſque; c'eſt la ſimple nature qu'il faut ſaiſir, & c'eſt le dernier effort de l'art d'imiter la ſimple nature. Quant à l'origine du comique attendriſſant, il faut n'avoir jamais lu les Anciens, pour en attribuer l'invention à notre ſiècle. On ne conçoit pas même que cette erreur ait pu ſubſiſter un inſtant chez une Nation accoutumée à voir jouer l'*Andrienne* de Térence, où l'on pleure dès le premier Acte. Quelque critique, pour condamner ce genre, a oſé dire qu'il était nouveau; on l'en a cru ſur ſa parole, tant la légèreté & l'indifférence d'un certain Public, ſur les opinions littéraires, donne beau jeu à l'ignorance & à l'effronterie.

Tels ſont les trois genres de Comique, parmi leſquels nous ne comptons ni le Comique de mots, ſi fort en uſage dans la Société, faible reſſource des eſprits ſans talens, ſans étude & ſans goût; ni ce Comique obſcène qui n'eſt plus ſouffert ſur notre Théâtre que par une ſorte de préſcription, & auquel les honnêtes-gens ne peuvent rire ſans rougir; ni cette eſpèce de traveltinement, où le Parodiſte ſe traîne après l'original, pour avilir, par une imitation burleſque, l'action la plus noble, la plus touchante; genre mépriſable, dont Ariſtophane eſt l'auteur.

Mais un genre ſupérieur à tous les autres, eſt celui qui réunit le comique de ſituation & le comique de caractère; c'eſt-à-dire dans lequel les Perſonnages ſont engagés par les vices du cœur, ou par les travers de l'eſprit, dans des circonſtances humiliantes, qui les expoſent à la riſée & au mépris des

Spectateurs. Telle est, dans l'*Avare* de Molière, la rencontre d'Harpagon avec son fils, lorsque, sans se connaître, ils viennent traiter ensemble, l'un comme usurier, l'autre comme dissipateur.... Quant à l'utilité de la Comédie, morale & décente comme elle l'est aujourd'hui sur notre Théâtre, la révoquer en doute, c'est prétendre que les hommes soient insensibles au mépris & à la honte; c'est supposer, ou qu'ils ne peuvent rougir, ou qu'ils ne peuvent se corriger des défauts dont ils rougissent; c'est rendre les caractères indépendans de l'amour-propre qui en est l'âme, & nous mettre au-dessous de l'opinion publique, dont la faiblesse, l'orgueil sont les esclaves, & dont la vertu même a tant de peine à s'affranchir.

Les hommes, dit-on, ne se reconnaissent pas à leur image: c'est ce qu'on peut nier hardiment: on croit tromper les autres, mais on ne se trompe jamais; & tel prétend à l'estime publique, qui n'oserait se montrer, s'il croyait être connu comme il se connaît lui-même. La politesse gaze les vices; mais c'est une espèce de draperie légère, à travers laquelle l'œil clairvoyant des autres les découvre sans peine.

Personne ne se corrige, dit-on encore. Malheur à ceux pour qui ce principe est une vérité de sentiment: mais si en effet le fond du naturel est incorrigible, du moins le dehors ne l'est pas. Les hommes ne se touchent que par la surface, & tout serait dans l'ordre si l'on pouvait réduire ceux qui sont nés vicieux, ridicules ou méchans, à ne l'être qu'au-dedans d'eux-mêmes. C'est le but que se propose la Comédie; & le Théâtre est pour le vice & le ridicule, ce que sont pour le crime les Tribunaux où il est jugé, & les échafauds où il est puni.

HONORINE. Je suis très-contente de cette Note. ADELAÏDE. Voilà ce que l'on peut dire de mieux en faveur de la Comédie. DES ARCS. Voyons si la Tragédie sera aussi-bien traitée.

[C]

TRAGÉDIE. Représentation d'une Action héroïque. dont l'objet est d'exciter la terreur & la compassion. Elle est *héroïque*, si elle est l'effet de l'âme portée à un degré extraordinaire jusqu'à un certain point. L'héroïsme est un courage, une valeur, une générosité qui est au-dessus des âmes vulgaires. La première qualité de l'action Tragique est donc qu'elle soit héroïque. Mais ce n'est point assez: elle doit encore être de na-

ture à exciter la terreur & la pitié; c'est ce qui fait sa différence & qui la rend proprement tragique.

La terreur est un sentiment vif de sa propre faiblesse, à la vue d'un grand danger: elle est entre la crainte & le désespoir. La crainte nous laisse entrevoir, au moins confusément, des moyens d'échapper au danger. Le désespoir se précipite dans le danger même. La terreur au contraire affaisse l'âme, l'abat, l'anéantit en quelque sorte, & lui ôte l'usage de toutes ses facultés: elle ne peut ni fuir le danger, ni s'y précipiter. Or c'est ce sentiment que produit dans Sophocle le malheur d'Œdipe. On y voit un homme né sous une étoile malheureuse, poursuivi constamment par son destin, & conduit au plus grand des malheurs par des succès apparens. Ce n'est point-là, quoi qu'en ait dit un de nos beaux esprits, un coup de foudre qui fait horreur, ce sont des malheurs de l'humanité qui nous effraient. Nous sentons tous que nous ne sommes pas les maîtres de notre sort; que c'est un Être supérieur qui nous emporte quelquefois, & le tableau d'Œdipe, n'est qu'un assemblage de malheurs, dont la plupart des hommes ont éprouvé au moins quelque partie ou quelque degré. Ainsi, en voyant ce Prince, l'homme faible, l'homme ignorant l'avenir, l'homme sentant l'empire de la Divinité sur lui, craint, tremble pour lui-même, & pleure sur Œdipe: c'est l'autre partie du Tragique, la pitié qui accompagne nécessairement la terreur, quand celle-ci est causée en nous par le malheur d'autrui.

Nous ne sommes effrayés des malheurs d'autrui, que parce que nous voyons une certaine parité entre le malheureux & nous; c'est la même nature qui souffre, & dans l'Acteur, & dans le Spectateur. Ainsi l'action d'Œdipe étant terrible, elle est en même-temps pitoyable, par conséquent, elle est tragique.

Le premier Acte expose le sujet; le second fait naître l'inquiétude; dans le troisième, l'inquiétude augmente; le quatrième est terrible: « Me voila prêt à dire ce qu'il y a de plus malheureux. . . Et moi, à l'entendre »: le cinquième est tout rempli de larmes.

Par-tout où le Tragique ne domine pas, il n'y a point de Tragédie. Le vrai Tragique règne, lorsqu'un homme vertueux, ou du moins plus vertueux que vicieux, est victime de son devoir, comme le sont les Curiaces; ou de sa propre faiblesse, comme Ariadne & Phèdre; ou de la faiblesse d'un autre homme, comme Philoctète; ou de la prévention d'un

Père, comme Hippolyte ; ou de l'emportement passager d'un frère, comme Camille ; qu'il soit précipité par un malheur qu'il n'a pu éviter, comme Andromaque ; ou par une sorte de fatalité à laquelle tous les hommes sont sujets, comme Œdipe ; voilà le vrai Tragique ; voilà ce qui nous trouble jusqu'au fond de l'âme & qui nous fait pleurer. Qu'on y joigne l'atrocité de l'action, avec l'éclat de la grandeur, ou l'élévation des Personnages, l'action est héroïque en même-temps & tragique, & produit en nous une compassion mêlée de terreur, (jointes à un sentiment qu'on pourrait presque nommer satisfaction) ; parce que nous voyons des hommes plus grands, plus puissans, plus parfaits que nous, écrasés par les malheurs de l'humanité. Nous avons le plaisir de l'émotion, & d'une émotion qui ne va point jusqu'à la douleur, parce que la douleur est le sentiment de la personne qui souffre ; mais qui reste au point où elle doit être, pour être un plaisir.

Mais la punition d'un oppresseur n'opère point le Tragique : Mithridate ne me cause point de pitié, non plus qu'Atthalie & Aman, ni Pyrrhus. De même les situations de Molière, de Joad, d'Esther, d'Andromaque, ne me causent point de terreur. Ces situations sont très-touchantes ; elles ferment le cœur, troublent l'âme à un certain point, mais elles ne vont pas jusqu'au bur. Si nous les prenons pour du Tragique, c'est parce qu'on nous l'a donné pour tel, que nous sommes accoutumés à nous en tenir à quelque ressemblance ; & qu'enfin, quand il s'agit de plaisir, nous ne croyons pas toujours nécessaire de calculer exactement ce qu'on pourrait nous donner. Où sont donc les dénouemens vraiment Tragiques ? *Phèdre*, les *Frères-ennemis*, *Britannicus*, *Œdipe*, *Polyeucte*, les *Horaces* ; en voilà des exemples. Le Héros pour qui le Spectateur s'intéresse, tombe dans un malheur atroce, effrayant : on sent avec lui les malheurs de l'humanité, on est pénétré, on souffre autant que lui. Aristote se plaignait de la mollesse des Spectateurs Athéniens, qui craignaient la douleur Tragique : qu'aurait-il dit aux Français ?

La Tragédie est née chez les Grecs, comme tous les Arts.

Eschyle, leur premier Tragique, donna à la Tragédie un air gigantesque, des traits durs, une démarche fougueuse : c'était la Tragédie naissante, bien conformée dans toutes ses parties, mais encore dépourvue de cette politesse que l'art & le temps ajoutent aux inventions nouvelles : il fallait la ramener à un certain vrai que les Poètes sont obligés de suivre jusque dans leurs fictions. Ce fut le partage de *Sophocle*, son suc-

effeur. Sophocle, heureusement né pour ce genre de Poëte, avec un grand fond de génie, un goût délicat, une facilité merveilleuse pour l'expression, réduisit la Muse Tragique aux règles de la décence & du vrai; elle apprit à se contenter d'une démarche noble & assurée, sans orgueil, sans faste, sans cette fierté gigantesque qui est au-delà de ce qu'on appelle héroïque; il sut intéresser le cœur dans toute l'action, travailla les vers avec soin; en un mot, il s'éleva par son génie & par son travail, au point que ses Ouvrages sont devenus l'exemple du beau & le modèle des règles. Il fut couronné 18 fois, & finit ses jours âgé de 90 ans.

Euripide s'attacha d'abord aux Philosophes: il eut pour maître Anaxagore; aussi toutes ses Pièces sont-elles remplies de maximes excellentes pour la conduite des mœurs. Socrate ne manquait jamais d'y assister, quand il en donnait de nouvelles: il est tendre, touchant, vraiment tragique, quoique moins élevé & moins vigoureux que Sophocle: il ne fut cependant couronné que cinq fois: mais l'exemple du Poète Ménandre, à qui l'on préféra sans cesse un certain Philémon, prouve que ce n'était pas toujours la justice qui distribuait les couronnes. Il mourut avant Sophocle; des chiens furieux le déchirèrent, à l'âge de 75 ans. Il avait composé 75 Tragédies.

Ce qui nous reste des Tragiques Latins n'est pas digne d'entrer en comparaison avec les Grecs. Sénèque a traité le sujet d'*Œdipe* après Sophocle, mais avec une infériorité si frappante, qu'on peut dire, qu'en lisant Sophocle, on est affligé; mais que quand on lit Sénèque, on a horreur de ses descriptions; on est dégoûté, rebuté de ses longueurs. Les Romains avaient des Tragédies de deux espèces. Ils en avaient dont les mœurs & les Personnages étaient Grecs; ils les appelaient *Palliates*: & d'autres dont les mœurs & les Personnages étaient Romains; elles s'appelaient *Prétextates* (on a déjà vu cette distinction, sous l'Article Comédie). Quoiqu'il ne nous soit demeuré qu'une Tragédie de cette dernière espèce, (*l'Octavie*, qui passe sous le nom de Sénèque) nous savons néanmoins que les Romains en avaient un grand nombre; telles étaient le *Brutus* qui chassa les Tarquins, & le *Décius* du Poète Attius; & telle était encore le *Calon d'Utique* de Curiatius Maternus; mais nous ne savons pas si cette dernière a jamais été jouée.

Passons quatorze siècles & venons tout-d'un-coup au grand Corneille. Ce génie sublime, qu'on eût appelé tel dans les plus beaux jours d'Athènes & de Rome, franchit presque tout-

à-coup les nuances immentes qu'il y avait entre les essais informes de son siècle, & les productions les plus accomplies de l'art. Les Stances tenaient à-peu-près la place des Chœurs : mais Corneille, à chaque pas feisait des découvertes : bientôt il n'y eut plus de Stances ; la Scène fut occupée par le combat des passions nobles ; les intrigues, les caractères, tout eut de la vraisemblance ; les unités reparurent, & le Poème Dramatique eut de l'action, des mouvemens, des situations, des coups-de-Théâtre : les évènements furent fondés, les intérêts ménagés, & les Scènes dialoguées.

Cet homme était né pour créer la Poésie Théâtrale, si elle ne l'eût pas été avant lui. Il réunit toutes les parties ; le tendre, le touchant, le terrible, le grand, le sublime : mais ce qui domine sur toutes ses qualités, & ce qui les embrasse chez lui, c'est la grandeur & la hardiesse. C'est le génie qui fait tout en lui ; qui a créé les choses & les expressions : il a partout une majesté, une force, une magnificence, qu'aucun de nos Poètes n'a surpassé.

Avec ces avantages, il ne devait pas s'attendre à des concurrents ; il n'en a peut-être pas encore eu sur notre Théâtre pour l'héroïsme : mais il n'en a pas été de même du côté du succès. Une étude réfléchie des sentimens des hommes, qu'il falait émouvoir, vint inspirer un nouveau genre à Racine, lorsque Corneille commençait à vieillir. Ce premier Tragique avait pour ainsi dire rapproché les passions des Anciens, des usages de sa Nation ; Racine, plus naturel, mit au jour des Pièces toutes Françaises : guidé par cet instinct national qui avait fait applaudir les *Romances*, la *Cour d'Amour*, les *Carroufels*, les *Tournois en l'honneur des Dames*, les *Galanteries respectueuses* de nos Pères, il donna des Tableaux délicats de la vérité de la passion qu'il crut la plus puissante sur l'âme des Spectateurs pour lesquels il écrivait.

Corneille avait cependant connu ce genre, & sembla ne vouloir pas y donner son attache : mais Racine, né avec la délicatesse des passions, un goût exquis, nourri de la lecture des beaux modèles de la Grèce, accommoda la Tragédie, aux mœurs de son siècle & de son Pays. L'élévation de Corneille était un monde, où beaucoup de gens ne pouvaient arriver. D'ailleurs ce Poète avait des défauts ; il y avait chez lui de vieux mots, des discours quelquefois embarrassés, des endroits qui sentaient le déclamateur. Racine eut le talent d'éviter ces petites fautes : toujours élégant, toujours exact, il

joignait le plus grand art au génie , & se servait quelquefois de l'un pour remplacer l'autre : cherchant moins à élever l'âme qu'à la remuer , il parut plus aimable , plus commode , & plus à la portée de tout Spectateur. Corneille est , comme quelqu'un l'a dit , un aigle qui s'élève au-dessus des nues , regarde fixement le Soleil , & se plaît au milieu des éclairs & de la foudre : Racine est une colombe qui gémit dans des bosquets de mirthe , au milieu des roses. L'histoire de la Tragédie Française ne finit point ici : mais c'est à la postérité qu'il appartient de la continuer.

Les Anglais avoit déjà un Théâtre , aussi-bien que les Espagnols , quand les Français n'avoient encore que des tréteaux : Shakespear fleurissait à-peu-près dans le temps de Lopez de Vega. Il créa le Théâtre Anglais , par un génie plein de nature , de force & de fécondité , sans aucune connaissance des règles : on trouve dans ce grand génie le fond inépuisable d'une imagination pathétique & sublime , fantasque & pittoresque , sombre & gaie ; une variété prodigieuse de caractères , tous si bien contrastés , qu'ils ne tiennent pas un seul discours que l'on pût transporter de l'un à l'autre. Ce qui lui manque , c'est le choix. Quelquefois , en lisant ses Pièces , on est surpris de la sublimité de ce vaste génie , mais il ne laisse pas subsister l'admiration. A des portraits où règne toute l'élévation & toute la noblesse de Raphaël , succèdent de misérables tableaux dignes des Peintres de Taverne. Il fut suivi de Johnson , beau-fils d'un Maçon , profession qu'il exerça lui-même. A Johnson succéda Otway , Poète tendre & touchant. Congrève , Irlandais , mit toute la régularité & la correction qu'on peut desirer dans le Dramatique , joints à beaucoup d'esprit. Rowe , qui ne fut pas inférieur à Congrève , saisit en particulier toutes les occasions qui se présentèrent de faire servir le Théâtre à inspirer les grands principes de la liberté civile. Cette liste finit au grand Addison : le *Caton d'Utique* de cet illustre Auteur est le plus grand Personnage , & la Pièce la plus belle qui soit sur aucun Théâtre. [Il est aisé de conclure , que les seuls rivaux des Français dans la Tragédie , sont les Anglais ; que dans la Comédie , ces derniers ne sont encore que les imitateurs des premiers ; & que ceux-ci surpassent en même-tems leurs Contemporains & les Anciens].

Le genre de Poème auquel Melpomène préside , affecte plus que la Comédie. Il est certain que les hommes en général ne sont pas autant émus par l'action Théâtrale , qu'ils ne sont pas aussi livrés au Spectacle durant la Représentation des Comé-

dies, que durant celle des Tragédies. Ceux qui font leur amusement de la Poésie Dramatique, savent un plus grand nombre de vers des Pièces de Corneille & de Racine, que de celles de Molière : enfin le Public préfère le rendez-vous qu'on lui donne pour le divertir en le faisant pleurer, à celui qu'on lui présente pour le divertir en le faisant rire. Nous ne reconnaissons pas nos amis dans les Personnages du Poète Tragique : mais leurs passions sont plus impétueuses; & comme les loix ne sont pour ces passions qu'un frein très-faible, elles ont bien d'autres suites que les passions des Personnages du Poète Comique. Ainsi la terreur & la pitié que la peinture des évènements Tragiques excitent dans notre âme, nous occupent plus que le rire & le mépris que les incidens des Comédies produisent en nous.

Le but de la Tragédie étant d'exciter la terreur & la compassion, il faut d'abord que le Poète Tragique nous fasse voir des Personnages également aimables & estimables, & qu'ensuite il nous les représente dans un état malheureux. Les malheurs des scélérats sont peu propres à nous toucher; ils sont un juste supplice, dont l'imitation ne saurait exciter en nous ni terreur ni compassion véritable (à raison de l'indignation qui a précédé, & du sentiment d'estime de nous-même, bien ou mal fondé, qui nous dit que nous ne leur ressemblons pas, & qu'ils nous sont étrangers; ce qui éteint la compassion). Leur supplice, si nous le voyions réellement, exciterait bien en nous une compassion machinale; mais comme l'émotion que les imitations produisent n'est pas aussi tyrannique que celle que l'objet même exciterait, l'idée des crimes qu'un Personnage de Tragédie a commis, nous empêche de sentir pour lui une pareille compassion. On peut donc mettre des Personnages scélérats sur la Scène Tragique, mais on blâmerait le Poète qui donnerait à des Personnages scélérats des qualités capables de leur concilier la bienveillance du Spectateur. Ce serait aller contre le grand but de la Tragédie, que de peindre le vice en beau; le but doit être de purger les passions, en mettant sous nos yeux les égaremens où elles nous conduisent, & les périls dans lesquels elles nous précipitent.

Les Poètes Dramatiques dignes d'écrire pour le Théâtre, ont toujours regardé l'obligation d'inspirer la haine du vice, & l'amour de la vertu, comme la première obligation de leur art. Quand je dis que la Tragédie doit purger les passions, j'entens parler seulement des passions vicieuses & pré-

judiciables à la Société; & on le comprend bien ainsi. Une Tragédie qui donnerait du dégoût des passions utiles à la Société, telles que sont l'amour, l'amour de la patrie, l'amour de la gloire, la crainte du deshonneur, serait aussi vicieuse qu'une Tragédie qui rendrait le vice aimable.

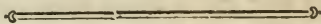
On ne saurait blâmer les Poètes de choisir pour sujet de leurs imitations les effets des passions qui sont les plus générales, & que tous les hommes ressentent ordinairement : or de toutes les passions, celle de l'amour est la plus générale; il n'est presque personne qui n'ait eu le malheur [ou le bonheur, c'est selon] de la sentir, du moins une fois en sa vie. C'en est assez pour s'intéresser avec affection dans une Pièce aux sentimens de ceux qu'elle tyrannise. Mais nos Poètes ont poussé trop loin la complaisance pour le goût de leur siècle; ou, pour mieux dire, ils ont eux-mêmes fomenté ce goût avec trop de lâcheté. En renchérissant les uns sur les autres, ils ont fait une ruelle de la Scène Tragique; qu'on nous passe le terme.

La Tragédie sera moins majestueuse, moins vénérable, si l'on choisit son héros dans un temps trop proche du nôtre; mais elle sera plus utile. Les Poètes Grecs ont mis sur leur Scène des Souverains qui venaient de mourir, & quelquefois même des Princes vivans: ils se proposaient par-là de plaire à leur Patrie, en rendant odieux le gouvernement d'un seul; & c'était un moyen d'y réussir, que de rendre les Rois méprisables par un caractère vicieux, & l'exposition de faiblesses dont l'univers retentissait encore. C'est par un motif semblable que l'on a long-temps représenté avec succès, sur un Théâtre voisin du nôtre, le fameux *Siège de Leyde*, que les Espagnols firent par les ordres de Philippe II, & qu'ils furent obligés de lever en 1578. Comme Melpomène se plaît à parer ses Personnages de couronnes & de sceptres, il arriva dans ces temps d'horreurs & de persécutions, qu'elle choisit dans cette Pièce Dramatique pour sa victime, un Prince contre lequel les Spectateurs étaient révoltés.

Il y a un genre de Tragédie qu'on nomme Tragique-bourgeois. Il arrive tous les jours dans les conditions médiocres, des évènements touchans, qui peuvent être l'objet de l'imitation poétique. Il semble même que le grand nombre des Spectateurs étant dans cet état mitoyen, la proximité du malheureux & de ceux qui le voient souffrir serait un motif de plus pour s'attendrir. Cependant, l'objet des Arts, qui sont tous faits pour embellir la nature, étant de

vifer toujours au plus grand & au plus noble , où peut-on trouver le Tragique parfait , que dans les Rois ? Sans compter qu'étant hommes comme nous , ils nous touchent par le lien de l'humanité , le degré d'élévation où ils font , donne plus déclat à leur chute. L'espace qu'ils remplissaient par leur grandeur , semble laisser un plus grand vide dans le monde. Enfin l'idée de force & de grandeur qu'on attache à leur nom , augmente infiniment la terreur & la compassion.

SEPTIMANIE. Mais , nous ignorions tout cela , mon amie , lorsque nous ne prononcions le mot de *Théâtre* , qu'avec une sorte d'horreur ? HONORINE. L'ignorance est toujours crédule pour le mal , injuste , sévère. DES ARCIS. Ma sœur , la plupart des Misomimes ne sont pas mieux fondés que vous l'étiez .



[D]

OPÉRA : Spectacle Dramatique & lyrique , où l'on s'efforce de réunir tous les charmes des beaux Arts , dans la Représentation d'une Action passionnée , pour exciter , à l'aide des sensations agréables , l'intérêt & l'illusion. [Nous avons reçu l'Opéra des Vénitiens , parmi lesquels il fait le principal amusement du Carnaval]. *L'Editeur supprime le reste de cet Article , tiré du DICTIONNAIRE DE MUSIQUE , de l'ENCYCLOPÉDIE , mot OPÉRA , & de l'excellent article POÈME-LYRIQUE , T. XII , p. 823 , où monsieur Grimm est d'un avis contraire à celui de la MIMOGAPHE , sur l'exclusion donnée au vrai dans notre Opéra. (Voy. pour l'hist. de ce Théâtre , les Noms de ses Auteurs , de ses principaux Acteurs , le Catalogue des Pièces qu'on y joue , ses Privilèges & ses Règlemens , le Calendrier des Spectacles , en particulier l'année 1754 ; & l'Etat actuel de la Musique du Roi. Voyez aussi les Notes [K] Masques , & [M] Danse.*

DES ARCIS. Voila pour l'Opéra. Je trouve dans un seul Air de l'*Alceste* , un précis de toute la morale de ces Poèmes :

STRATON.	De s'engager
A quoi bon	Est sans courage :
Tant de raison	Tout rit aux Amans ,
Dans le bel âge ?	Les Jeux charmans
A quoi bon	Sont leur partage.
Tant de raison	Tôt tôt tôt soyons contens ,
Hors de saison ?	Il vient un temps
Qui craint le danger	Qu'on est trop sage.

SEPTIMANIE. Ce Spectacle est utile , vraiment ! il formera bien la Jeunesse ! Quelle fadeur ! quel genre méprisable !

[E]

[DES ARCIS (*s'intérompant*) : Cette Note est d'une autre main ? ADELAÏDE. Ce sont les Observations qu'un Paysan fit un jour , en sortant des Italiens , & que j'ai seulement rendues moins prolixes. DES ARCIS *continue de lire*] :

COMÉDIE-ARIETTE : OPÉRA-COMIQUE ; Drames d'un genre mixte , qui tiennent de la Comédie & de l'Opéra ; mais qui n'ont ni le naturel de la première , ni le merveilleux du second. Leur but est (ou devrait être) la Satyre des mœurs , des usages ridicules ou des modes extravagantes : ils peuvent embrasser la Parodie , la critique des Drames de tous les genres ; les intrigues populaires & bourgeoises , l'allégorie , la Pastorale , même le Comique-Larmoyant , & la Tragédie , si l'on voulait ; enfin célébrer les événemens du jour. Je vais examiner trois choses : 1. Ce qui fait le succès des *Comédies-chantantes* ; 2. Si elles sont tolérables ; 3. Si l'on peut les ramener au but utile du beau Dramatisme *comique* ou *tragique*.

I. Un Spectacle où l'on est médiocrement ému , mais où les sens sont agréablement affectés ; où l'esprit débarrassé du soin & privé du plaisir de suivre une intrigue , peut donner toute son attention à de jolis airs , quoiqu'adaptés à des paroles vides , dut & devra toujours plaire à la plus légère des Nations : telles sont les Comédies-Ariettes. Je ne parle pas des licences , du libertinage , des indécences , des tableaux présentés & sousentendus , que l'actricisme de ces Pièces , prises de Contestrop libres , ne couvre que de gaze ; parce que ce n'est pas-là ce qui fait la fortune des Comédies-chantantes : plus un siècle est libre dans ses mœurs , plus il est retenu & chaste dans son expression : les oreilles des débauchés , sous l'expression la plus innocente , croient toujours entendre une lasciveté : ainsi le Monstre qu'élevèrent Sénèque & Burrhus , ne voyant aucune partie de son corps qui ne fût souillée , ne pouvait envisager un autre homme , sans se former une image obscène. J'avance donc que , plus le styie sera scrupuleux , les situations tendres & décentes , & plus aussi la Comédie Ariette sera sûre de plaire. On recherche toujours , & l'on aime à voir dans les Ouvrages d'imagination , ce que l'on n'a pas. D'ailleurs , combien de nos Jeunes-gens le vide des Opéras-comiques aurait déjà dégoûtés , si la satisfaction de chanter les premiers à une jolie Maîtresse , l'Ariette du jour , ne les portait à courir en foule au Théâtre coli-

fichet ! L'on sent bien que , quelles que soient les mœurs d'un Petit-maître & ceux de la Coquette qui le subjugué. ils ne trouveraient pas grand plaisir l'un & l'autre , à répéter des couplets indécens , mais pourtant mille fois au-dessous du libre de leurs conversations particulières & de leurs Billets-doux : c'est du tendre qui les charmera : ils se passioneront en le chantant : c'est un sentiment inéprouvé ; c'est du neuf pour eux ; ils en sont enchantés : sans rien sentir , ils soupirent , & par des mouvemens passionés , ils mentent , avec une volupté qu'eux seuls peuvent apprécier , le sentiment qu'ils ne connaissent pas. Et voilà du plaisir , mais du plus vrai , pour un siècle-bagatelle , où la partie aisée de la Nation est en enfance , & la partie peuple.... je me tais. Eh rougissez , si c'en est la mode encore , de courir après des hochets à quarante ans. Je sais qu'au-delà des monts , on a de beaux Opéras , dont on se soucie peu , & qui ne servent que de carcasse pour monter une belle Musique : c'est le chant seul qui attire le Spectateur ; le sens n'est rien ; on n'entend dans les chef-d'œuvres de Métastase que des syllabes sonores. Mais si nous voulons prendre les ridicules de tous nos voisins , & les joindre aux nôtres , déjà si nombreux , nous ferons dans peu de très jolis personnages. Parce que les Italiens ont la tête vide , il faut leur ressembler ! parce qu'ils sont passionés pour des sons , il faut , pour les mieux imiter , mettre en vogue des Pièces où le Spectateur ne peut effectivement saisir que des sons !... Les oreilles & les têtes françaises ne sont point faites pour n'être remplies que de vent : il faut des choses à ceux d'entre nous qui ne sont pas énérvés , abâtardis par le sybarisme. La Musique est une belle chose , j'en conviens ; mais nous sommes peu faits pour elle ; & tant mieux : cette grande sensibilité pour de beaux airs , marque un Peuple faible & voluptueux. Autre chose sera si vous accommodez une Musique mêlée sur de belles paroles : peut-être alors un homme pourrait sans inécence se laisser aller au charme de l'harmonie. Mais des Ariettes efféminées ! c'est un crime de lèze-virilité que de les goûter : une pareille Musique est la corruption des mœurs : c'est elle qui remplit la tête de nos femmes de fadaïses , & qui fait qu'elles sont disposées à tout , hors à être femmes de bien. Si je veux entendre de beaux sons vides de sens , supérieurs à la Musique Italienne & Française , plus expressifs que les modes Phrygien , Dorien , Ionien , Mixo-Lydien , Hypo-Eolien , &c. j'irai dans nos bois ; la , j'écouterai le Rossignol & les concerts des hôtes des Forêts ;

leurs sons enchanteurs n'exciteront pas dans mon âme une émotion dangereuse. Notre légèreté, notre futilité, notre enfance de raison, voila la vraie, la principale cause des succès de la Comédie-Ariette, genre tout-à-fait monstrueux, & que les efforts des plus habiles gens ne pourront faire rentrer dans la nature.

II. Il serait assez superflu d'examiner, Si la Comédie-Ariette est tolérable; mais pour appuyer ce que je viens de dire, du vide des Opéras-comiques & de leur indécence, je vais citer ici ceux que j'ai vus. [Ces Pièces sont, *Isabelle- & Gertrude*, *la Fée-Urgelle*, *Cendrillon*, *Blaise-le-Savetier*, *Pigmalion*, *Le-Jardinier- & son-Seigneur*, *Rose- & Colas*, *Tom-Jones*, & quelques autres, dont l'Éditeur supprime les citations, parce qu'il s'est aperçu que l'Auteur de l'*Art du Théâtre en général*, s'était complaisamment & prolixement étendu sur cet objet: voyez *Tome II*, pages 30-58]. Des indécences crues, telles que celles des Contes d'où la plupart des Opéras-comiques ont été tirés, ne sont pas aussi dangereuses, que lorsqu'on les a gazées pour le Théâtre des *Ariettes*. Ainsi les jeunes Lacédémoniennes dansant toutes nues, causaient moins de desirs effrénés, qu'une belle Courtisane, demi-vêtue, qui ne cache une partie de ses charmes que pour la faire soupçonner plus avantageusement. L'obscénité sans voûle, exciterait tout-au-plus quelques mouvemens grossiers, mais peu durables, puisqu'on ne pourrait se les rappeler avec cette voluptueuse sécurité, toujours si douce & si dangereuse. Mais une bonne Police ne souffrira pas les indécences ouvertes. Le Spectacle des Ariettes ne peut donc être toléré, sans heurter de front la Religion & les Loix. Remarquez encore ici en passant, que ce genre de Spectacle, plus contraire sans doute au Christianisme que la belle Comédie, n'est pas attaqué par les Misomimes avec le même acharnement: ils le traitent d'amusement permis: c'est ainsi qu'à Rome, à côté de la sage & modeste Comédie des Roscius & des Virginius, on vit les licencieuses *Atellanes*, qui seules ne deshonorèrent pas leurs acteurs; non seulement la Jeunesse, mais toute la Ville se passionna pour ce genre, qui corrompit enfin la bonne Comédie; craignons le même sort.

III. A peine savons-nous depuis deux ans que la Comédie-Ariette peut être également décente, pathétique, intéressante. *Annette- & Lubin* avait bien fait soupçonner le pathétique; mais cette Pièce n'était pas encore décente: elle offrait des

images adroitement voilées, qui ne fesaient qu'iriter l'imagination : On montrait Annette, simple, innocente, vivant avec un garçon, sous le même toit, n'ayant (on ne le disait pas, mais on le laissait sentir) qu'un même lit : De voluptueuses images à chaque scène, émouvaient autant les sens que le cœur. On vit ensuite *le Roi-ô-le-Fermier*, Pièce plus châtée que toutes les Comédies-Ariettes qui avaient paru. Un éclatant succès fut la récompense de son estimable Auteur. Enfin on donna les *Moissonneurs* : tout Paris courut s'attendrir à son Spectacle favori, & pour la première fois, la pudeur timide put lever les yeux sur le Théâtre Italien. On dit que les Arietteurs craignent que des Pièces comme les *Moissonneurs* ne fassent tomber leur Théâtre. S'ils entendent par leur Théâtre, les Pièces libres dont j'ai parlé, ils ont raison ; des Comédies sensées, touchantes, insipideraient bientôt des colifichers saurillans, qui n'ont qu'un air de libertinage, de vivacité, & rien d'intéressant, rien de solide. Mais s'ils ont voulu dire par-là qu'avec des Pièces décentes, leur Théâtre redeviendrait desert, comme il l'était avec leurs Pièces de Déclamation, ils ne connaissent guères le cœur humain, notre Nation & leurs intérêts. Comme je l'ai dit plus haut, les indécentes nuisent plutôt au succès des Pièces-Ariettes, qu'elles ne le favorisent : l'expérience l'a démontré dans les *Moissonneurs*, & l'a confirmé par *Lucile* & *le Déserteur*. Quoique la première de ces deux Pièces soit assez vide, & que la seconde fourmille d'in vraisemblances, l'honnêteté qui y règne, la belle Musique, le Jeu d'un excellent Acteur, & le chant des autres, en ont assuré le succès. Ce qui fit tomber le Théâtre, avant que Mlle *Favart* le relevât, c'était le mauvais Jeu des Acteurs : & malgré la fureur du Public pour les Ariettes, le Théâtre Italien cessera bientôt d'avoir la foule, si (comme on a déjà lieu de le présumer) on ne voit plus les Pièces favorites rendues que par de médiocres Chanteurs. Il ne m'a salu que très-peu de temps pour m'apercevoir qu'à tous les Théâtres de la Capitale, l'épicurisme des bons Comédiens, & le Jeu des mauvais, effarouchent aujourd'hui les Spectateurs délicats : on s'abstient d'aller à telle Pièce, qui fait un plaisir infini, parce qu'on souffrirait trop à la voir *estroquée* par une Actrice *grimacière*, un Comédien *hideux*, ou *froid*, ou *servile imitateur* du Jeu d'un autre.

Il serait donc possible de rendre la Comédie-Ariette utile aux mœurs, en lui conservant ses héros. Je n'irai pas, comme quelques Ecrivains, ravalier le genre & les personnages :

un homme utile, que dis-je, nécessaire, peut-il être vil ? Ah ! loin de-là.... si j'écrivais pour eux, & que je voulusse les flatter, comme tant d'Auteurs adulent les Grands dont ils attendent le succès de leurs Ouvrages, que de choses j'aurais à dire ! Oui, s'ils ont des mœurs, le Cordonnier, le Maréchal, le Tonnelier, sont des hommes respectables. Et pourquoi ne le seraient-ils pas ? Parce qu'ils ne sont pas nés pour traîner dans l'oïveté une demi-existence ? Parce que, serveurs-nés du genre-humain, ils ne paraissent jamais que pour nous offrir une main secourable ? Parce que leur état ne leur permet pas de jeter sur le genre-humain le regard du dédain, de l'humiliante pitié, ou de l'insolence ? Parce qu'ils n'ont ni terres injustement acquises, ni vassaux à opprimer ? Parce qu'ils ne sont pas d'infidèles régisseurs des deniers de l'Etat ? Parce qu'à la tête des armées, ils ne sacrifient pas des milliers d'hommes à leur fortune, par de coupables connivences avec ces bêtes féroces chargées d'alimenter les troupes ? Parce qu'ils n'abusent pas de la faveur du Prince, pour perdre l'homme de bien ? Parce qu'ils ne ruinent pas leurs créanciers, en étalant un faste au-dessus de leur fortune ? Parce qu'ils ne cherchent pas à corrompre la fille du pauvre dès qu'elle leur paraît avoir quelque beauté ? Que les hommes sont injustes ! ils méprisent qui leur est utile ; ils adorent qui les foule aux pieds ! O triste vérité ! serions-nous faits pour être esclaves ou tyrans !..... On peut donc mettre sur la Scène, les conditions les plus communes : on peut, non pas leur donner le bel-esprit, mais du bon-sens. Pourquoi nous peindre toujours nos estimables Payfans, sous des couleurs étrangères ; sans cesse occupés de fades amourettes ? Est-ce là la nature ? On leur donne le goût frivole & le vice des Villes ; on se contente de les rendre plus naïfs ou plus grossiers. Comme si le Payfan était un être efféminé, ridicule, comme Lubin : comme si les Payfans avaient jamais ressemblé à Annette ! Tout homme de sens est indigné en voyant de pareilles fautes admirées, & les *badands attendris*, s'imaginer qu'ils ont vu l'image de la vie champêtre. Un Payfan, assez dans la nature, malgré l'élévation de ses sentimens, est Blaise dans la *Lucile* ; je les ai reconnus dans ce bon Vieillard. Ils sont encore assez bien peints dans les deux Peres de *Rose & Colas* ; mais dans cent autres Pièces, on nous présente des êtres de raison. Gens des Villes, pour connaître le Payfan, il faut avoir vécu long-temps avec lui son égal. Il se communique

peu ; il est souvent timide , & toujours déguisé avec ceux qui se mettent au-dessus de lui. Il se trouve dans les Hameaux , comme dans les Villes , des hommes méchans ; c'est le petit nombre : des hommes tièdes , qui ne semblent ni bons ni mauvais , & que les circonstances poussent tantôt vers le bien , & tantôt vers le mal ; c'est le grand nombre : des hommes droits , amis de l'ordre , & de toute chose honnête ; ils sont en plus grand nombre que les tout-à-fait méchans ; & ceux-ci , dans les campagnes , sont admirables ; ce sont les hommes par excellence. Ah ! s'ils étaient connus !... Que ne puis-je tracer ici le tableau de conduite d'un d'entr'eux , dont le souvenir a souvent fait couler mes larmes ! Que de vertueuses actions il a faites dans l'obscurité ! [*L'Editeur retranche l'éloge de cet honnête Payfan , Laboureur , & Juge de son Village : il intéresserait trop peu de personnes*].

Qu'on nous trace de semblables modèles , pour nous consoler de l'existence des Méchans ; qu'on nous peigne du moins quelquefois la vertu , dans ces états inconnus qu'il est inutile de tourner en ridicule , puisque ceux qu'on pourrait corriger par-là , sont rarement au nombre des Spectateurs. Mais surtout qu'on n'expose pas au mépris des efféminés , l'homme... l'homme qui peut-être mérite seul encore ce nom glorieux. Osez le peindre tel qu'il est : il fera rougir d'eux-mêmes le fastueux Intrigant des Cours , le Voluptueux , le Libertin , la Coquette , l'Indolente , la Hautaine , & la Débauchée des Villes. Comment croyez-vous qu'un sage Payfan traitât vos Opéras-comiques ? De sornettes , de pitoyables inutilités , qui ne peuvent amuser que des Enfans , des femmes ou des imbécilles.

Mais non : l'on ne suivra pas cette route : les Auteurs craindraient trop de n'être pas applaudis. Le *fi* d'une Petite-maitresse les fait trembler. Ames pusillanimes , depuis que les femmes vous mènent , vous ne faites plus que des sottises. Si vous avez une pensée mâle , vous vous hâtez de l'affadir , de l'énerver : Courage ! vous avez raison : mais , morbleu , laissez nos Payfans ; laissez-les à des Peintres dignes d'eux , & ne les défigurez pas. Tracez-nous , si vous le voulez , le tableau de la conduite de ce petit Bourgeois freluquet , qui vient d'épouser une Mijaurée de son espèce , & qui craint de lui faire des enfans , de peur de gâter sa taille pincée , de mollir sa gorge , & de de cet autre son Voisin , qui fraude la nature , parce qu'un doucereux Suppôt de la Faculté a décidé que sa délicate Moitié n'était pas propre de ce Sémi-prélat hypocrite dur & cruel , violateur d'un double Dépôt , qui.....

Tracez-nous le portrait de ces indignes *égoïstes*, si communs dans vos villes, qui vivent pour eux-seuls, & voient l'univers dans leur méprisable individu. Représentez-nous des femmes sans modestie, sans vertu, sans pudeur, dont les regards hardis font baisser la vue aux hommes; qui ne rougissent de rien, ne voient de mal à rien, méconnaissent ou méprisent tous les devoirs de leur sexe: ces originaux-là sont chez vous, il vous est permis de vous en emparer: mais laissez nos Payfans; ou du-moins ne prenez que ceux de Pally, de Chaillot, de Versailles & de Nanterre, que vous avez corrompus.

Votre Comédie-Ariette, quoique peu naturelle, pourrait devenir utile, en bannissant de ce genre les indécentes; en donnant aux Payfans & aux Artisans les mœurs du plus grand nombre d'entr'eux; en ne les sacrifiant pas au ris moqueur des Inutiles: en suivant la route tracée dans *Lucile*, où l'Auteur a su rassembler des personnages de conditions assez éloignées, sans que les contrastes blessent; chacun d'eux y étant à sa place, y faisant ce qu'il doit, & comme il le doit.

L'Opéra-comique en Vaudevilles, la Parodie, & des Comédies-Italiennes occupent le même Théâtre que l'Ariette.

I. L'Opéra-comique en Vaudevilles est plus naturel que la Comédie-Ariette: l'heureux choix d'airs connus, presque proverbiaux, répand sur ces Pièces une naïveté qu'on chercherait en vain dans celles du nouveau genre. Ajoutons que le Vaudeville étant né en France, un Spectacle animé par lui seul doit nous plaire, dès que les Drames seront faits avec intelligence. Mais il faudrait que la parole ne se mêlât jamais au chant. Je pense qu'on y pourrait réussir; nous avons une infinité d'airs dont le ton approche de celui de la conversation, & que l'on pourrait employer dans les transitions: l'on a vu dans la *Chercheuse-d'esprit* & dans *Nicaise*, que le Dialogue coupé avait dans les Vaudevilles une grâce infinie. J'avouerai pourtant que ce genre de chant ne peut convenir qu'à des Pièces folles, ou à la Parodie & la Satyre. Mais la satyre du vice est le but de la bonne Comédie.

II. Voyez la Note [Q], sur la Parodie.

III. Nos Comédies-Italiennes en cinq Actes, offrent une peinture burlesque des mœurs communes: le tableau qu'elles font, est souvent très-vrai, mais il n'est jamais accompagné de la correction: on se contente de peindre; on n'ajoute rien qui puisse porter le Spectateur à improuver le mal, & à profiter du bien, lorsqu'il s'en trouve. Les petites Pièces sont ordinairement

remex à cannevas, & n'ont d'autre fin, que de faire rire par des quolibets, & ces bons-mots, insipides par-tout ailleurs que dans la bouche de l'*Arlequin*. Ainsi, lorsque dans *les Deux-Frères-Rivaux*, Scapin menace sa sœur de la faire mettre entre quatre murailles, & qu'*Arlequin* lui répond, qu'*il vaudra mieux la faire enfermer entre quatre rideaux*; l'on rit & l'on applaudit à la naïveté de la répartie, dans un balourd, qui dit bonnement ce qu'il pense sans y entendre finesse: au-lieu que dans un homme d'esprit qui la donnerait pour une pointe, elle serait sifflée avec raison. On peut dire que ce genre de mauvaise Comédie dont nous sommes surchargés, est très-inutile: outre que le commun des Spectateurs perd les deux tiers de ce que l'on dit, ces Comédies-Italiennes ne sont que de basses-farces, assez ressemblantes à nos Parades; l'on y trouve rarement un mot d'instruction, & presque jamais rien de délicat, qui puisse dédommager l'honnête Spectateur de la mauvaise compagnie qu'on lui donne. Ce genre est donc à renvoyer par-delà les monts.

Mais en rejetant les Farces Italiennes, j'aimerais que l'on en conservât les personnages, ne fût-ce que pour la variété, & afin de profiter des avantages que donne le masque dans certains rôles. Je crois que l'on pourrait faire de bonnes Pièces Françaises, où l'on aurait soit un *Arlequin*, un *Scapin*; soit un *Pantalon*, un *Docteur*; soit un *Scaramouche*, un *Mézetin*, un *Trivelin*; j'en dis autant des Acteurs des *Parades*: on vient de voir avec plaisir, dans le *Tableau-parlant*, *Isabelle*, *Colombine*, *Cassandre*, *Léandre* & *Pierrot*. Qui nous empêcherait d'employer ces Acteurs dans des Comédies-Parades, où l'on voudrait charger la simplicité sotte, ou peindre quelques scènes grivoises? En demandant qu'on épure le Théâtre, je n'entendrai pas en bannir la gaité, & moins encore la variété.

[On trouve dans l'ÉTAT ACTUEL DE LA MUSIQUE DU ROI ET DES TROIS SPECTACLES DE PARIS (chez Vente, Libraire 1770) & dans le CALENDRIER DES SPECTACLES, les *Eclaircissemens nécessaires sur notre Théâtre Italien; le nom de ses Acteurs, depuis son établissement; le catalogue de ses Pièces, & la liste de ses Auteurs. Voyez en particulier l'Année 1754.*

HONORINE. Votre Payfan écrit avec humeur, mon amie? SEPTIMANIE. Sa rustique franchise ne me déplaît pas. DES ARCS. Il traite les femmes un peu durement. SEPTIMANIE. Je lui abandonne celles qu'il attaque: nous ne faisons pas cause commune. [DES ARCS reprend sa lecture]:

[F]

Jeu découvert. Sur les Théâtres de Rome & d'Athènes, l'expression du visage était interdite aux Comédiens par l'usage des masques; & quel charme de moins! A la renaissance des Lettres en Europe, les Comédiens, toujours contredits par les Prêtres, tour-à-tour tolérés & chassés par les Gouvernemens, n'eurent que des Salles, de peu d'étendue, telles que pouvaient se les procurer de simples particuliers, dont l'établissement n'était pas stable; & ceci même procura un bien: les Acteurs parurent sur la Scène dans leurs proportions naturelles; leur jeu fut simple; faute d'art & de moyens, ils nous indiquèrent le comble de l'art: mais ils ne firent que nous Pindiquer; ils en étaient bien éloignés eux-mêmes: ce fut Baron, l'élève de Molière, qui ramena l'art à la nature, & qui fut l'instituteur de la belle Déclamation. L'enthousiasme de son art montait les ressorts de son âme au ton des sentimens qu'il avait à exprimer; il paraissait; on oubliait l'Acteur & le Poète: il parlait; c'était Mithridate ou César; ni ton, ni geste, ni mouvement qui ne fût celui de la nature. Mademoiselle Lecouvreur, supérieure peut-être à Baron lui-même, fut rendre pathétique sa voix qui n'était pas harmonieuse; sa taille n'était pas majestueuse, elle l'ennoblit par les décences; ses yeux s'embellissaient par les larmes, & les traits par l'expression du sentiment: son âme lui tint lieu de tout. Mademoiselle Clairon, qui jouait le Rôle d'Ariane avec tant d'âme & de vérité, reçut un jour dans une de nos Provinces méridionales, un applaudissement bien sincère: dans la Scène où Ariane cherche avec sa Confidente quelle peut être sa Rivale, à ce vers, *Est-ce Mégisthe, Eglé, qui le rend infidèle?* l'Actrice vit un homme, qui les yeux en larmes, se penchait vers elle, & lui criait d'une voix étouffée; *C'est Phèdre... c'est Phèdre.* C'était bien-là le cri de la nature, qui applaudit à la perfection de l'art. [HONORINE. Toutes les délicatesses de l'expression & du geste ne pouvaient être senties sur les vastes Théâtres des Anciens. Cela me console de leur magnificence, que je vois bien que nous n'avons pas]. Voyez les détails que l'on donne à ce sujet, dans le troisième Volume DES IDÉES SINGULIÈRES, sur l'accent noté pour la Déclamation; (sous presse).

THÉÂTRE. Nous n'entendons par ce terme, qu'un lieu élevé, où l'Acteur paraît, & où se passe l'action : au lieu que les Anciens y comprenaient toute l'enceinte du lieu commun aux Acteurs & aux Spectateurs. Le Théâtre, chez eux, était un lieu vaste, accompagné de longs portiques, de galeries couvertes, & de belles allées plantées d'arbres, où le Peuple se promenait, en attendant les Jeux. Il se divisait en trois principaux départemens, sous lesquels toutes les parties étaient comprises ; celui des Acteurs appelé la Scène ; celui des Spectateurs, nommé particulièrement le Théâtre ; & l'Orquestre, qui était chez les Grecs le département des Mimes & des Danseurs, mais qui servait chez les Romains, à placer les Sénateurs & les Vestales.

L'enceinte des Théâtres était circulaire d'un côté, & carrée de l'autre : les grands Théâtres avaient toujours trois rangs de portiques élevés les uns sur les autres ; de sorte que l'on peut dire que ces portiques formaient le corps de l'édifice : on entrait non-seulement par-dessous leurs arcades de plain-pied dans l'Orquestre, & l'on montait aux différens étages du Théâtre, mais de plus les degrés où le Peuple se plaçait étaient appuyés contre leur mur intérieur ; & le plus élevé de ses portiques, à l'abri du soleil & des injures de l'air, était destiné aux femmes. Le reste du Théâtre était découvert, & toutes les Représentations se faisaient en plein jour. Les degrés où le Peuple se plaçait, commençaient au bas de ce dernier Portique, & descendaient jusqu'au pied de l'Orquestre ; & comme l'orquestre avait plus ou moins d'étendue suivant les Théâtres, la circonférence des Degrés était aussi plus ou moins grande, à proportion : mais elle allait toujours en augmentant, à mesure que les Degrés s'élevaient.

Les Grecs établirent beaucoup d'ordre pour les Places ; & les Romains les imitèrent. Les Magistrats étaient séparés du Peuple, & le lieu qu'ils occupaient, s'appelait *Bouleutikós* : les Juives gens y étaient aussi placés dans un endroit particulier, qu'on nommait *Fphévikós* ; & les femmes y voyaient le Spectacle, du troisième Portique, où seules elles étaient admises. Il y avait en outre des Places marquées où il n'était pas permis à tout le monde de s'asseoir ; ces Places étaient héréditaires dans les familles, & ne s'accordaient qu'aux Particuliers qui avaient

rendu de grands services à l'Etat: les Grecs les nommaient *Proedrias* (premières Places), parce qu'elles étaient les plus apparentes, & les plus proches de l'Orquestre,

La Scène, chez les Grecs & les Romains, se divisait en trois parties: la première & la plus considérable était proprement la Scène: c'était une grande façade de bâtiment, qui s'étendait d'un côté du Théâtre à l'autre, & sur laquelle se plaçaient les Décorations. Cette façade avait à ses extrémités, deux petites aîles en retour, qui terminaient cette partie; de l'une à l'autre de ces aîles s'étendait une grande toile, à-peu-près semblable à celle de nos Théâtres, & destinée au même usage, mais dont le mouvement était différent; car au lieu que la nôtre se lève au commencement de la Pièce, & s'abaisse à la fin de la Représentation, parce qu'elle se plie sur le ceintre, celle des Anciens s'abaissait pour ouvrir la Scène, & se levait dans les Entr'actes, pour préparer le Spectacle suivant, parce qu'elle se pliait sur le Théâtre; de manière que lever & baïsser la toile, signifiaient précisément le contraire de ce que nous entendons aujourd'hui par ces termes. La seconde partie de la Scène se nommait indifféremment par les Grecs *Proscénion* & *Lomeion*, par les Latins *Proscenium* & *Pulpitum*; en Français l'Avant-Scène. C'était un grand espace vide au devant de la Scène, où les Acteurs, venaient jouer la Pièce; & qui par le moyen des Décorations, représentait une Place publique, un simple carrefour, ou quelque endroit champêtre, mais toujours un lieu à découvert; car toutes les Pièces des Anciens se passaient au dehors, & non dans l'intérieur des maisons, comme la plupart de nos nôtres. La troisième & dernière partie, était un espace ménagé derrière la Scène, qui lui servait de dégagement, & que les Grecs appelaient *Parascénion* (Arrière-Scène): c'était où s'habillaient les Acteurs, où l'on serrait les Décorations & les Machines.

Les Parties qui composaient le Théâtre, s'appelaient le *Conistra*, le *Bouleuticon*, les *Diazoma*, les *Gradins*, le *Cercys*, l'*Ephébicon*, & les *Echaa*; l'Orquestre, l'*Hyposcénion*, le *Logéon* ou *Thimélé*; le *Proscénion*, le *Parascénion*, l'*Agyeus*, & la Scène; l'*Odéon*, le *Podion*, l'*Episcénion*; la principale des Machines se nommait le *Théologéon* (c'-à-d. propre à faire parler un Dieu) on se servait au Théâtre du *Sciadion* pour se défendre du soleil. Le *Conistra* était le parterre: le *Bouleuticon*, la place des Magistrats: les *Diazoma*, des corridors; les *Gradins*, de petits escaliers, pour monter d'un

rang à l'autre; le Cercys, l'endroit le plus élevé, destiné pour les femmes; l'Ephébicon, l'endroit où se plaçaient tous les Citoyens dès qu'ils avaient atteint dix-neuf ans: les Echæa, étaient des vases d'airain soutenus dans de petites cellules par des coins de fer, sans toucher à la muraille, & disposés de sorte, que la voix sortant de la bouche des Acteurs comme d'un centre, se portait circulairement vers les corridors ou paliers, & venait frapper la concavité des vaisseaux, qui renvoyaient le son plus fort & plus clair: il y avait jusqu'à trois rangs de 16 Echæa dans les grands Théâtres: l'Orquestre était destiné aux Danses chez les Grecs, aux Spectateurs qualifiés chez les Romains; l'Hyposcénion (Sous-Scène) était un réduit pratiqué dans l'Orquestre, pour la commodité des Joueurs d'instrumens & des Personnages du Logéon, qui s'y tenaient, jusqu'à ce que l'exécution de leurs Rôles les obligéât à monter sur le Logéon, ou lieu de la Scène: l'Agyéus était un Autel consacré à Apollon; car, dans les anciennes Religions, les Dieux présidaient à tous les plaisirs des hommes; doctrine admirable.... L'Odéon était le lieu de la Musique; le Podion, la balustrade qui séparait le Proscénion de la Scène du Théâtre Romain; l'Episcénion n'était autre chose que le plus haut rang de colonnes, lorsqu'il y en avait trois l'un sur l'autre: le Sciadion se nommait *Umbella* chez les Romains: c'est notre Parasol.

Les Anciens avaient plusieurs sortes de Machines dans leurs Théâtres: outre celles qui étaient sous les portes des retours pour introduire d'un côté les Dieux des bois & des campagnes, & de l'autre les Divinités de la mer, il y en avait d'autres au-dessus de la Scène pour les Dieux célestes, & de troisièmes sous le Théâtre pour les Ombres, les Furies & les autres Divinités infernales. Ces dernières étaient à-peu-près semblables à celles dont nous nous servons pour ce sujet. Pollux nous apprend que c'étaient des espèces de trappes qui élevaient les Acteurs au niveau de la Scène, & qui redescendaient ensuite sous le Théâtre par le relâchement des forces qui les avaient fait monter. Ces forces consistaient, comme celles de nos Théâtres, en des cordes, des roues & des contrepoids. Celles qui étaient sur les portes des retours, étaient des machines tournantes sur elles-mêmes, qui avaient trois différentes faces, & qui se tournaient d'un ou d'autre côté, selon les Dieux à qui elles servaient.

De toutes ces machines, il n'y en avait point dont l'usage fût plus ordinaire, que de celles qui descendaient du

Ciel dans les dénouemens , & dans lesquelles les Dieux venaient pour ainsi dire au secours du Poète. Ces machines avaient assez de rapport avec celles de nos ceintres ; car aux mouvemens près , les usages en étaient les mêmes , & les Anciens en avaient comme nous de trois sortes en général ; les unes qui ne descendaient point jusqu'en bas , & qui ne faisaient que traverser le Théâtre ; d'autres dans lesquelles les Dieux descendaient jusque sur la Scène , & de troisièmes qui servaient à élever ou à soutenir en l'air les personnes qui semblaient voler.

Comme ces dernières étaient toutes semblables à celles de nos vols , elles étaient sujettes aux mêmes accidens. Nous lisons dans Suétone qu'un Acteur qui jouait le Rôle d'Icare , & dont la machine eut malheureusement le même sort , alla tomber près de l'endroit où était placé Néron , & couvrit de sang ceux qui étaient autour de lui.

Quant aux changemens des Théâtres , Servius nous apprend qu'ils se faisaient ou par des feuilles tournantes , qui changeaient en un instant la face de la Scène , ou par des châssis qui se tiraient de part & d'autre , comme ceux de nos Théâtres. Mais comme il ajoute qu'on levait la toile à chacun de ces changemens , il y a bien de l'apparence qu'ils ne se faisaient pas promptement.

D'ailleurs , comme les aîles de la Scène sur laquelle la toile portait , n'avançaient que de la huitième partie de sa longueur , les Décorations qui tournaient derrière la toile , ne pouvaient avoir au plus que cette largeur pour leur circonférence. Ainsi il fallait qu'il y en eût au moins dix feuilles sur la Scène , huit de face , & deux en aîles ; & comme chacune de ces feuilles devait fournir trois changemens , il fallait nécessairement qu'elles fussent doubles , & disposées de manière , qu'en demeurant pliées , elles formassent une des trois Scènes , & qu'en se retournant ensuite les unes sur les autres , de droite à gauche , ou de gauche à droite , elles formassent les deux : ce qui ne peut se faire , qu'en portant de deux en deux sur un point fixe commun , c'est-à-dire en tournant toutes les dix sur cinq pivots placés sous les trois portes de la Scène , & dans les deux angles de ses retours.

Comme il n'y avait que les Portiques & le bâtiment de la Scène qui fussent couverts , on était obligé de tendre sur le reste du Théâtre des voiles soutenues par des mâts & par des cordages , pour défendre les Spectateurs de l'ardeur du soleil . Mais comme ces voiles n'empêchaient pas la chaleur , causée par la

transpiration & les haleines d'une si nombreuse asssemblée, les Anciens avaient soin de la tempérer par une espèce de pluie, dont ils faisaient monter l'eau jusqu'au-dessus des portiques, & qui retombant en forme de rosée, par une infinité de tuyaux cachés dans les Statues qui régnaient autour du Théâtre, servait non-seulement à y répandre une fraîcheur agréable, mais encore à y exhaler des parfums les plus exquis; car cette pluie était toujours d'eau de senteur. Ainsi ces statues qui semblaient n'être mises au haut des portiques que pour l'ornement, étaient encore une source de délices pour l'assemblée, & enchérissant par leur influence sur la température des plus beaux jours, méritaient le comble à la magnificence du Théâtre, & servaient de toute manière à en faire le couronnement.

Je ne dois pas oublier d'ajouter un mot des portiques qui étaient derrière les Théâtres, & où le Peuple se retirait lorsque quelque orage en interrompait les Représentations. Quoique ces portiques en fussent entièrement détachés, Vitruve prétend que c'était où les Chœurs allaient se reposer dans les Entr'actes, & où ils achevaient de préparer ce qui leur restait à représenter; mais le principal usage de ces portiques consistait dans les deux sortes de promenades qu'on y avait ménagées dans l'espace découvert qui était au milieu, & sous les galeries qui en formaient l'enceinte.

Les Théâtres de Rome offrent quelques particularités. Si nous remontons aux Grecs mêmes, nous trouverons d'abord que jusqu'à Cratinus, leurs Théâtres, ainsi que leurs Amphithéâtres, n'étaient que de charpente; mais un jour que ce Poète faisait jouer une de ses Pièces, l'Amphithéâtre trop chargé se rompit & fondit tout-à-coup. Cet accident engagea les Athéniens à élever des Théâtres plus solides; & comme vers ce temps-là la Tragédie s'accrédita beaucoup à Athènes, & que cette République avait depuis peu extrêmement augmenté sa puissance & ses richesses, les Athéniens firent construire des Théâtres qui ne le cédaient en magnificence à aucun édifice public, pas même aux Temples des Dieux.

Ainsi la Scène, née de la simplicité des premiers Acteurs, qui se contentaient de l'ombre des arbres pour amuser le Peuple, ne fut d'abord composée que d'arbres assemblés, & de verdure appropriées (c'est ce que signifie le mot *Scène*). Ensuite on la construisit de bois, puis de pierre on y mit des colonnes, des statues; Néron poussa la prodigalité jusqu'à faire dorer tout le Théâtre, & répandre de la poudre d'or dans l'arène au lieu de sable.

Entre les rideaux, tapisseries, ou voiles du Théâtre des

Romains, les uns servaient à orner la Scène, d'autres à la spécifier, & d'autres à la commodité des Spectateurs. Ceux qui servaient d'ornement, étaient les plus riches; & ceux qui spécifiaient la Scène, présentaient toujours quelque chose de la Pièce qu'on jouait. La Décoration versatile était un triangle suspendu, facile à tourner, & portant des rideaux où étaient peintes différentes choses qui se trouvaient avoir du rapport au sujet de la Fable, ou du Chœur, ou des Intermèdes.

Les voiles tenaient lieu de couverture, & on s'en servait pour la seule commodité des Spectateurs, afin de les garantir des ardeurs du soleil. Catulus imagina le premier cette commodité; car il fit couvrir tout l'espace du Théâtre & de l'Amphithéâtre de voiles étendues sur des cordages, qui étaient attachés à des mâts de navires, ou à des troncs d'arbres fichés dans les murs. Lentulus Spinther en fit de lin d'une finesse jusqu'alors inconnue. Néron non-seulement les fit teindre en pourpre, mais y ajouta encore des étoiles d'or, au milieu desquelles il était peint monté sur un char; le tout travaillé à l'aiguille, avec tant d'adresse & d'intelligence, qu'il paraissait comme un Phœbus qui modérant ses rayons dans un jour serein, ne laissait briller que le jour agréable d'une belle nuit.

Ce n'est pas tout, les Anciens par la forme de leurs Théâtres donnaient plus d'étendue, & avec plus de vraisemblance, à l'unité du lieu, que ne le peuvent les modernes. La Scène, qui parmi ces derniers ne représente qu'une salle, un vestibule, où tout se dit en secret, d'où rien ne transpire au-dehors, que ce que les Acteurs y répètent; la Scène, dis-je, si resserrée parmi les Modernes, fut immense chez les Grecs & les Romains. Elle représentait des Places publiques; on y voyait des Palais, des Obélisques, des Temples, & sur-tout le lieu de l'action.

Le peu d'étendue de la Scène Théâtrale moderne, a mis des entraves aux productions Dramatiques. L'exposition doit être faite avec art, pour amener à-propos des circonstances qui réunissent dans un seul point de vue, ce qui demanderait une étendue de lieu que l'on n'a pas. Il faut que les Confidens inutiles soient rendus nécessaires, qu'on leur fasse de longs détails de ce qu'ils devraient savoir, & que les catastrophes soient ramenées sur la Scène par des narrations exactes. Les Anciens par les illusions de la perspective, & par la vérité des reliefs, donnaient à la Scène toute la vraisemblance, & toute l'étendue qu'elle pouvait admettre. Il y avait à Athènes une partie considérable des fonds publics destinée pour l'ornement & l'entretien du Théâtre. On dit même que les Décorations

des Bacchantes, des Phéniciennes, de la Médée d'Euripide, d'Œdipe, d'Antigone, & d'Electre de Sophocle, coûtèrent prodigieusement à la République.

La vérité du lieu qui était observée sur le Théâtre ancien; facilitait l'illusion; mais des toiles grossièrement peintes, peuvent-elles représenter le péristyle du Louvre? & la mafure d'un bon Villageois, pourrait-elle donner à des Spectateurs le sentiment du Palais magnifique d'un Roi fastueux? Ce qui était autrefois l'objet des premiers Magistrats; ce qui faisait la gloire d'un Archonte Grec, & d'un Edile Romain, j'entens de présider à des Pièces Dramatiques avec l'Assemblée de tous les Ordres de l'Etat, n'est plus que l'occupation lucrative de quelques Citoyens oisifs. Alors le Philosophe Socrate & le Savetier Mycicle, allaient également jouir des plaisirs innocens de la Scène.

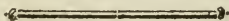
Comme le Spectacle chez les Anciens, se donnait dans des occasions de Fêtes & de triomphes, il demandait un Théâtre immense, & des Cirques ouverts; mais comme parmi les Modernes, la foule des Spectateurs est médiocre, leur Théâtre a peu d'étendue, & n'offre qu'un édifice mesquin, dont les portes ressemblent parmi nous, aux portes d'une prison, devant laquelle on a mis des Gardes. En un mot, nos Théâtres sont si mal bâtis, si mal placés, si négligés, qu'il paraît assez que le Gouvernement les protège moins qu'il ne les tolère. Le Théâtre des Anciens était au contraire un de ces monumens que les ans auraient eu de la peine à détruire, si l'ignorance & la barbarie ne s'en fussent mêlées. Mais que ne peut le temps avec un tel secours? Il ne lui est échappé de ces vastes Ouvrages, que quelques restes assez considérables pour intéresser la curiosité, mais trop mutilés pour la satisfaire.

AMPHITHÉÂTRE. Ce mot est composé d'*Amphi* (autour), & de *Théatron* (Théâtre), qui vient de *Theáomai* (regarder, contempler): ainsi Amphithéâtre signifie proprement un lieu, d'où les Spectateurs rangés circulairement, voyent également bien: aussi les Latins le nommaient-ils *Visorium*. C'était un bâtiment spacieux, rond, plus ordinairement oval, dont l'espace du milieu était environné de sièges élevés les uns au-dessus des autres, avec des portiques en-dedans & en-dehors. Cassiodore dit que ce bâtiment était fait de deux Théâtres joints. Le nom de *Cavea*, qu'on lui donnait autrefois, & qui fut le premier nom des Théâtres, n'exprimait que le dedans, ou ce creux formé par les Gradins, en cône tronqué, dont la

surface la plus petite, celle qui était au-dessous du premier rang des Gradins & du Podion, s'appelait l'Arène, parce qu'avant de commencer les Jeux de l'Amphithéâtre, on y répandait du sable (*Arena*). Les premières places de l'Amphithéâtre Romain, c'est-à-dire celles des Sénateurs, de l'Editeur des Spectacles & des Vestales, n'étaient pas sans danger, quoique le Podion ou la Balustrade fût élevé de douze à quinze piéds, & que le devant en fût garni de rets, de treillis, de gros troncs de bois ronds & mobiles, qui tournaient verticalement sous l'effort des bêtes, telles que les Eléphants, les Lions, les Léopards, les Panthères, &c. qui voulaient y monter; quelques-unes franchirent ces obstacles; & ce fut pour prévenir cet accident à l'avenir, qu'on pratiqua des euripes, ou fossés, tout autour de l'arène, pour écarter les bêtes féroces du Podion.

C'est sur l'arène des l'Amphithéâtres que se faisaient les combats de Gladiateurs, & les combats des bêtes: elles combattaient, ou contre d'autres de la même espèce, ou contre des bêtes de différente espèce, ou enfin contre des hommes. Les hommes exposés aux bêtes étaient ou des criminels condamnés au supplice, ou des gens qui se louaient pour de l'argent, ou d'autres qui s'y offraient par ostentation d'adresse ou de force. Si le criminel vainquait la bête, il était renvoyé absous: c'était encore sur le Théâtre que se faisaient quelquefois les Naumachies (Combats sur l'eau), & autres Jeux.

L'Amphithéâtre, parmi nous, est la partie du fond d'une petite Salle de Spectacle, ronde ou quarrée, opposée au Théâtre.



[H]

DÉCORATIONS: ornemens d'un Théâtre qui servent à représenter le lieu où l'on suppose que se passe l'action Dramatique.

Comme les Anciens avaient trois sortes de Pièces, de Comiques, de Tragiques & de Satyriques, ils avaient aussi de trois sortes de Scènes, c'est-à-dire, des Décorations de ces trois différens genres. Les Tragiques représentaient toujours de grands bâtimens, avec des colonnes, des statues, & les autres ornemens convenables: les Comiques représentaient des édifices particuliers avec des toits & de simples croisées, comme on en voit communément dans les Villes: & les Satyriques, quelques maisons rustiques, avec des arbres, des rochers, & les autres choses, qu'on voit d'ordinaire à la campagne.

Ces trois Scènes pouvaient se varier de bien des manières ; mais la disposition en devait être toujours la même en général ; & il fallait qu'elles eussent chacune cinq différentes entrées, trois en face, & deux sur les aîles. L'entrée du milieu était toujours celle du principal Acteur : ainsi dans la Scène Tragique, c'était ordinairement la porte d'un Palais : celles qui étaient à droite ou à gauche, étaient destinées à ceux qui jouaient les seconds Rôles ; & les deux autres, qui étaient sur les aîles, servaient, l'une à ceux qui arrivaient de la campagne, & l'autre à ceux qui venaient du Port ou de la Place publique. C'était à-peu-près la même chose dans la Scène Comique. Le bâtiment le plus considérable était au milieu ; celui qui était du côté droit était un peu moins élevé ; & celui qui était à gauche, représentait ordinairement une Hôtel-lerie. Mais dans la Pièce Satyrique, il y avait toujours un antre au milieu, quelque méchante cabane à droite & à gauche, un vieux Temple ruiné, ou quelque bout de Paylage. Cette disposition du Théâtre, faiblement imitée dans nos petites Salles, n'y produit qu'une invraisemblance de plus.

On ne sait pas bien sur quoi ces Décorations étaient peintes ; mais il est certain que la perspective y était observée ; car *Vitruve* (Lib. vij) remarque, que les règles en furent inventées & mises en pratique dès le temps d'Eschyle par un Peintre nommé *Agatharcus*, qui en laissa même un Traité.

Parmi les Décorations Théâtrales, les unes sont de décence ; les autres de pur ornement. Les Décorations de pur ornement n'ont de règle que le goût. Les Décorations de décence sont une imitation de la belle nature, comme doit l'être l'action dont elles retracent le lieu. Le Théâtre de la Tragédie, où les décences doivent être bien plus rigoureusement observées qu'à celui de l'Opéra, les a trop négligées dans la partie des Décorations. Le Poète a beau vouloir transporter les Spectateurs dans le lieu de l'action, ce que les yeux voient, devient à chaque instant ce que l'imagination se peint. Cinna rend compte à Emilie de sa conjuration, dans le même salon où va délibérer Auguste ; & dans le premier Acte de Brutus, deux Valers de Théâtre viennent enlever l'Autel de Mars pour débarrasser la Scène. Le manque de Décorations entraîne l'impossibilité des changemens, & celle-ci borne les Auteurs à la plus rigoureuse unité de lieu ; règle gênante, qui leur interdit un grand nombre de beaux sujets, ou les oblige à les mutiler. Il n'est pas moins ridicule, que dans les tableaux les plus vrais & les plus touchans des malheurs des hommes,

hommes, on voye un captif ou un coupable avec des liens d'un fer blanc, léger & poli. Qu'on se représente *Electre* dans son premier monologue, traînant de véritables chaînes, dont elle se voit accablée : quelle différence dans l'illusion & l'intérêt ! Au lieu d'un faible artifice dont le Poète s'est servi, dans le Comte d'*Essex*, pour retenir ce prisonnier dans le Palais de la Reine, supposons que la facilité des changemens de Décoration lui eût permis de l'enfermer dans un cachot * ; quelle force le seul aspect du lieu ne donnerait-il pas au contraste de sa situation présente avec sa fortune passée ? On se plaint que nos Tragédies sont plus en discours qu'en action ; le peu de ressource qu'a le Poète du côté du Spectacle, en est en partie la cause. La parole est souvent une expression faible & lente ; mais il faut bien se résoudre à faire passer par les oreilles, ce qu'on ne peut offrir aux yeux.

[I]

ACTEUR, COMÉDIEN : personne qui fait profession de représenter des Pièces de Théâtre, composées pour l'instruction & l'amusement du Public. On donne en général le nom de *Comédien* aux Acteurs & Actrices qui montent sur le Théâtre, & jouent des Rôles, tant dans le Comique que dans le Tragique, dans les Spectacles où l'on déclame ; car à l'Opéra, on ne leur donne que le nom d'*Acteurs*, ou d'*Actrices*, *Danseurs*, *Filles des Chœurs*, &c.

Nos premiers Comédiens ont été les Troubadours, connus aussi sous le nom de Trouvères & Jongleurs : ils étaient tout-à-la-fois Auteurs & Acteurs, comme on a vu Molière, Dancourt, Montfleury, Legrand, &c. Aujourd'hui nous avons des Troupes de Comédiens sédentaires ; tels sont les Comédiens-Français, les Comédiens-Italiens, établis à Paris, sous l'autorité du Gouvernement ; plusieurs autres Troupes qui ont des Théâtres fixes dans les principales Villes du Royaume ; & les Comédiens qui courent les Provinces & s'établissent pour un temps dans nos Villes de la seconde grandeur : on les nomme *Comédiens de Campagne*.

La profession de Comédien est honorée en Angleterre : on n'y a point fait difficulté d'accorder à Mademoiselle Olfields un tombeau à Weltminster à côté de Newton & des Rois. En France elle est moins honorée ; l'Eglise Romaine les excom-

* On l'exécute en partie aujourd'hui.

munie, & leur refuse la sépulture Chrétienne, s'ils n'ont pas renoncé au Théâtre avant leur mort.

Si l'on considère le but de nos Spectacles, & les talens nécessaires dans celui qui fait y faire un Rôle avec succès, l'état de Comédien prendra nécessairement dans tout bon esprit, le degré de considération qui lui est dû. Il s'agit maintenant, sur notre Théâtre Français particulièrement, d'exciter à la vertu, d'inspirer l'horreur du vice, & d'exposer les ridicules : ceux qui l'occupent, sont les organes des premiers génies, & des hommes les plus célèbres de la Nation ; Corneille, Racine, Molière, Renard, monsieur de Voltaire, &c. leur fonction exige pour y exceller, de la figure, de la dignité, de la voix, de la mémoire, du geste, de la sensibilité, de l'intelligence, de la connaissance des mœurs & des caractères, en un mot, un grand nombre de qualités, que la nature réunit si rarement, dans une même personne, qu'on compte plus de grands Auteurs que de grands Comédiens. Malgré cela, ils ont été traités très-durement par quelques-unes de nos Loix. [ADELAÏDE. On en voit les raisons dans le cours de cet Ouvrage].

Chez les Romains, les Comédiens étaient dans une espèce d'incapacité de s'obliger ; tellement que quoiqu'ils se fussent engagés sous une caution, & même par serment, ils pouvaient se retirer (*Novelle* § 1). Cette Loi ne s'observe point parmi nous. Les Comédiens étaient autrefois considérés comme infâmes, & par cette raison, on les a regardés comme incapables de rendre témoignage. Un Canon de l'Eglise, dit qu'un Comédien n'est pas recevable à intenter une accusation ; & qu'un fils, qui, contre la volonté de son père, s'est fait Comédien, encourt son indignation. Charlemagne, par une Ordonnance de 789, dit la même chose. Différens Conciles défendent aux Ecclésiastiques d'assister à aucun Spectacle, à peine de suspension, & d'être mis en pénitence.

Mais il faut avouer que ces flétrissures & ces peines, effets de la barbarie des siècles d'ignorance, ont moins été prononcés contre des Comédiens proprement dits, que contre des Histrions ou Farceurs publics, qui mêlaient dans leurs Jeux toutes sortes d'obscénités : aujourd'hui que le Théâtre est épuré d'une manière digne de la Raison & de la Philosophie, il serait injuste de concevoir une opinion aussi désavantageuse de nos Comédiens. Notre Jurisprudence tient néanmoins toujours pour certain que les Comédiens dérogent ; mais il en faut excepter ceux du Roi, qui ne dérogent point.

« Un Comédien devrait avoir été nourri sur les genoux des Reines », disait Baron. L'étude de l'Histoire & des Ouvrages de l'imagination, est pour lui ce qu'elle est pour le Peintre & pour le Sculpteur. Un Acteur du Théâtre Lyrique a dû la fierté de ses attitudes, la noblesse de son geste, & la noble entente de ses vêtemens, aux chefs-d'œuvres de Peinture & de Sculpture qu'il a savamment observés. Les Livres ne présentent point de modèle aux yeux, mais ils en offrent à l'esprit : ils donnent le ton à l'imagination & au sentiment ; l'imagination & le sentiment le donnent aux organes.

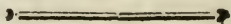
Il doit sur-tout étudier les originaux. Le monde est l'Ecole d'un Comédien ; théâtre immense, où toutes les passions, tous les états, tous les caractères sont en jeu. Mais comme la plupart de ces modèles manquent de noblesse & de correction, l'Imitateur peut s'y méprendre, s'il n'est d'ailleurs éclairé dans son choix. Il ne suffit donc qu'il peigne d'après nature ; il faut encore que l'étude approfondie des belles proportions & des grands principes du Dessin, l'ait mis en état de la corriger.

On a vu des exemples d'une belle Déclamation sans étude, & même, dit-on, sans esprit. Oui sans doute, si l'on entend par esprit la vivacité d'une conception légère, qui se repose sur les riens, qui voltige sur les choses. Cette sorte d'esprit n'est pas plus nécessaire pour jouer le rôle d'Ariane, qu'il ne l'a été pour composer les Fables de Lafontaine & les Tragédies de Corneille. Il n'en est pas de même du bon esprit ; c'est par lui seul que le talent du bon Acteur s'étend & se plie à différens caractères : celui qui n'a que du sentiment ne joue bien que son propre rôle ; celui qui joint à l'âme, l'intelligence, l'imagination & l'étude, s'affecte & se pénètre de tous les caractères qu'il doit imiter ; jamais le même, & toujours ressemblant : ainsi l'âme, l'imagination, l'intelligence & l'étude doivent concourir à former un excellent Comédien.

Il faut moins de voix qu'on ne pense, pour être entendu dans nos Salles de Spectacles, & il est peu de situations au Théâtre où l'on soit obligé d'éclater : dans les plus violentes même, qui ne sent l'avantage qu'à sur les cris & les éclats, l'expression d'une voix entrecoupée par les sanglots, ou étouffée par la passion ? On raconte d'une Actrice célèbre, qu'un jour sa voix s'éteignit dans la Déclaration de Phèdre : elle

eut l'art d'en profiter : on n'entendit plus que les accents d'une âme épuisée de sentiment. On prit cet accident pour un effort de la passion, comme en effet il pouvait l'être, & jamais cette Scène admirable n'a fait sur les Spectateurs une plus violente impression. Mais dans cette Actrice, tout ce que la beauté a de plus touchant, suppléait à la faiblesse de l'organe. Le Jeu retenu demande une grande expression dans les yeux, dans les traits, & nous ne balançons point à bannir du Théâtre celui à qui la nature a refusé tous ces secours à la fois. Une voix ingrate, des yeux muets & des traits inanimés, ne laissent aucun espoir au talent intérieur de se manifester au-dehors.

Quelles ressources au contraire n'a point sur la Scène, celui qui joint une voix sonore, flexible & touchante, à une figure expressive & majestueuse ? & qu'il connaît peu ses intérêts, lorsqu'il employe un art mal entendu, à profaner en lui, la noble simplicité de la nature ?



[K]

Chez les Anciens, les masques de Théâtre étaient une espèce de casque qui couvrait toute la tête, & qui, outre les traits du visage, représentait encore la barbe, les cheveux, les oreilles, & jusqu'aux ornemens que les femmes employaient dans leur coiffure. Du moins, c'est ce que nous apprennent tous les Auteurs qui parlent de leur forme.

D'abord, on se contenta de se barbouiller le visage, comme Thespis. On fit ensuite des voiles avec les feuilles de la grande-bardane : les masques proprement dits succédèrent à ce déguisement informe. Le Poète Phrynicus exposa le premier masque de femme au Théâtre; Néophon de Sicyone celui de *Pédagogue* : Eschile, dans sa Pièce des *Cabires*, fit paraître des gens ivres; Mélon, Acteur de Mégare inventa les masques comiques de Valet & de Cuisinier : on vit des masques hideux & effrayans dans la Pièce des *Euménides*, & ce fut Euripide qui le premier les représenta avec des serpens sur la tête.

Pollux distingue trois sortes de masques de Théâtre, des Comiques, des Tragiques & des Satyriques : il leur donne à tous, dans la description qu'il en fait, la difformité dont leur genre est susceptible, c'est-à-dire, des traits outrés & chargés à plaisir, un air hideux ou ridicule, & une grande bouche béante, toujours prête, pour ainsi dire, à dévorer les Spectateurs. On peut ajouter à ces trois sortes de masques, ceux

du genre Orchestrique, ou des Danseurs. Ces derniers, dont il nous reste des représentations sur une infinité de monumens antiques, n'ont aucuns des défauts dont nous venons de parler. Rien n'est plus agréables que les masques des Danseurs, dit Lucien; ils n'ont pas la bouche ouverte comme les autres; mais leurs traits sont justes & réguliers, leur forme est naturelle, & répond parfaitement au sujet.

Les masques les plus ordinaires étaient ceux que l'on nommait *Prosopées*; ils représentaient les personnes au naturel: deux autres espèces moins communes, étaient les *Mormolyées* & les *Gorgonées*: la seconde espèce, ne servait qu'à représenter les ombres: l'usage en était fréquent dans la Tragédie, & ils avaient quelque chose d'effrayant. La dernière sorte de masques, ne représentait que des figures affreuses, telles que les Gorgones & les Furies....

En général la forme des masques comiques portait au ridicule, & celle des masques tragiques inspirait la terreur*. Le genre Satyrique, fondé sur l'imagination des Poètes, représentait par les masques; les Satyres, les Faunes, les Cyclopes, & autres monstres de la Fable. En un mot, chaque genre de Poésie Dramatique avait des masques particuliers, à l'aide desquels l'Acteur paraissait aussi conforme qu'il le voulait au caractère qu'il devait soutenir. De plus les uns & les autres avaient plusieurs masques, qu'ils changeaient, suivant que leur Rôle le requérait. Examinons quels avantages les Anciens tiraient de leurs masques.

Ils représentaient non-seulement le visage, mais la tête entière, chauve, ou couverte de cheveux. L'usage des masques empêchait qu'on ne vît souvent un Acteur déjà flétri par l'âge, jouer le personnage d'un Jeune-homme amoureux & aimé. Hippolyte, Hercule & Nestor, ne paraissaient sur le Théâtre qu'avec une tête reconnaissable, à l'aide de sa convenance avec leur caractère connu. Le visage sous lequel l'Acteur paraissait, était toujours assorti à son Rôle; & l'on ne voyait jamais un Comédien jouer le Rôle d'honnête-homme avec la Physionomie d'un fripon. Les Compositeurs de Déclamation savaient tirer des masques mêmes le pathétique. Dans les Tragédies, Niobé paraît avec un visage où se peint le desespoir; Médée nous annonce son caractère, par l'air atroce de sa physionomie; la force & la fierté sont dépeintes

* Aussi leur premier inventeur nommé *Sannyrion*, donna naissance au mot Grec *Sánnis*, & au mot Latin *Sannio*, moqueur.

sur le masque d'Hercule ; le masque d'Ajax est le visage d'un homme hors de lui-même. Dans les Comédies, les masques des Valets, des Marchands d'Esclaves, des Parasites ; ceux des Personages d'hommes grossiers, de Soldats, de Vieille, de Courtisane & de Femme esclave, ont tous leur caractère particulier. On discerne par le masque, le Vieillard austère d'avec le Vieillard indulgent ; les Jeunes-gens qui sont sages, d'avec ceux qui sont débauchés ; une Jeune-fille, d'avec une Femme de dignité. Si le père, des intérêts dont il s'agit dans la Comédie, doit être quelquefois content, & quelquefois fâché, il a un des sourcils de son masque froncé, & l'autre rabatu ; & il a une grande attention à montrer aux Spectateurs, celui des côtés de son masque qui convient à sa situation présente. C'est ainsi qu'agissait le Comédien, quand il jouait des Scènes où il devait changer d'affection, sans qu'il pût changer de masque derrière le Théâtre. Par exemple, si le Père dont on vient de parler, entrait content sur la Scène, il présentait d'abord le côté de son masque dont le sourcil était rabatu ; & lorsqu'il changeait de sentiment, il marchait sur le Théâtre, & faisait si bien, qu'on ne voyait plus que le côté du masque dont le sourcil était froncé, observant dans l'une & dans l'autre situation, de se tourner de profil. Nous avons des pierres gravées qui représentent de ces masques à double visage. Julius Pollux, qui composa son Ouvrage sous l'Empereur Commode, dit que le masque du Vieillard qui joue le premier Rôle dans la Comédie, doit être chagrin d'un côté, & serein de l'autre.

Les masques des Anciens mettaient encore beaucoup de vraisemblance dans ces Pièces excellentes où le nœud naît de l'erreur, qui fait prendre un Personage pour un autre Personage par une partie des Acteurs. Le Spectateur, qui se trompait lui-même, en voulant discerner deux Acteurs, dont le masque était aussi ressemblant qu'on le voulait, concevait facilement que les Acteurs s'y méprissent eux-mêmes. Il se livrait donc sans peine à la supposition sur laquelle les incidents de la Pièce sont fondés, au lieu que nous avons beaucoup de peine à nous prêter à cette supposition, dans la Représentation des deux Pièces * que Molière & Renard ont imitées de Plaute. Le masque servait aux Anciens, à faire faire à des hommes les Rôles de femmes ; à représenter au naturel les différentes Nations, & quelquefois, comme dans les Pièces

* Amphitruon, les Ménechmes.

Aristophane, à jouer, sous leurs propres traits, des Personages vivans.

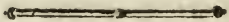
Mais d'un autre côté ces masques faisaient perdre au Spectateur le plaisir de voir naître les passions, & de reconnaître leurs différens symptômes sur le visage des Acteurs. Toutes les expressions d'un homme passionné nous affectent bien; mais les signes de la passion qui se rendent sensibles sur son visage, nous affectent beaucoup plus que les signes de la passion qui se rendent sensibles par le moyen de son geste, & par la voix. Cependant les Comédiens des Anciens ne pouvaient pas rendre sensibles sur leur visage les signes des passions. Il était rare qu'ils quittaient le masque, & même il y avait une espèce de Comédiens qui ne le quittaient jamais. Nous souffrons bien il est vrai, que nos Comédiens nous cachent aujourd'hui la moitié des signes des passions qui peuvent être marquées sur le visage, ces signes consistent autant dans les altérations qui surviennent à la couleur du visage, que dans les altérations qui surviennent à ses traits. Or le rouge qui est à la mode, depuis cinquante ans, & que les hommes même mettent avant que de monter sur le Théâtre (1), nous empêche d'apercevoir les changemens de couleur, qui dans la nature font une si grande impression: mais le masque des anciens Comédiens cachait encore l'altération des traits, que le rouge nous laisse voir (2).

Il est donc certain que les Anciens auraient fait quitter le masque à tous leurs Comédiens, sans une raison bien forte qui les en empêchait: c'est que leurs Théâtres étant très-vastes & sans voûtes ni couverture solide, les Comédiens tiraient un grand service du masque, qui (outre les usages qu'on a vus) était encore fait de manière à servir de porte-voix, & leur donnait moyen de se faire entendre de tous les Spectateurs, quand d'un autre côté ce masque leur faisait perdre peu de chose. En effet, il était impossible que les altérations du visage fussent aperçues distinctement des Spectateurs; dont plusieurs étaient

(1) En ôtant le rouge avant la catastrophe, ou dans les grands malheurs, nos Acteurs sont parvenus à réparer cet inconvénient autant qu'il pouvait l'être: c'est une faible image de l'effet que dut produire le changement de masque chez les Anciens. Un grand avantage des masques, c'était de cacher absolument l'Acteur, de le rendre absolument méconnaissable; en un mot de ne montrer que le Personnage.

(2) Heureux certains Comédiens nouveaux & le Public, si le masque cachait encore l'altération hideuse des traits!

éloignés de plus de douze ou quinze toises du Comédien qui récitait. Enfin les Masques des Anciens répondaient au reste de l'habillement des Acteurs, qu'il falait faire paraître plus grands & plus gros que des hommes ordinaires, lorsqu'ils représentaient des Dieux & des Héros. Concluons que les Anciens avaient les Masques qui convenaient le mieux à leurs Théâtres, & qu'ils ne pouvaient pas se dispenser d'en faire porter à leurs Acteurs, quoique nous ayions raison à notre tour de faire jouer nos Acteurs à visage découvert. Cependant plusieurs Acteurs de la Comédie-Italienne sont encore masqués: singularité bizarre, & bien digne du mauvais goût qu'une Nation si spirituelle n'a pas encore su corriger ! Quelques Danseurs de l'Opéra le sont aussi; ce qui ne devrait pas être, ce me semble, si ce n'est lorsque les Ballets sont exécutés par des Etres chimériques: alors les Femmes devraient se masquer comme les Hommes. [HONORINE. Voudriez-vous des Masques sur nos Théâtres, mon amie? ADELAÏDE. Oui, si l'on ne réforme pas le Comédisme. SEPTIMANIE. Que les Actrices en eussent donc de bien grands, qu'elles ne pourraient ôter que chez elles.... Oh ! comme elles seraient punies !]



[L]

La convenance des vêtemens est aussi importante que celle des Décorations. Il s'est introduit à cet égard un abus aussi difficile à concevoir qu'à détruire. Tantôt c'est Gustave qui sort des cavernes de Dalécarlie avec un habit bleu-céleste à paremens d'hermine; tantôt c'est Pharasmane, qui, couvert d'un habit de brocard d'or, dit à l'Ambassadeur de Rome :

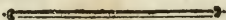
La nature marâtre, en ces affreux climats,

Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats.

De quoi donc faut-il que Gustave, Pharasmane soient vêtus ? L'un de peau, l'autre de fer. Comment les habillerait un grand Peintre ?... Il faut donner, dit-on, quelque chose aux mœurs du temps. Il falait donc aussi que Lebrun frisât Porus, & mît des gants à Alexandre ? C'est au Spectateur à se déplacer, non au Spectacle; & c'est la réflexion que tous les Acteurs devraient faire, toutes les fois qu'ils vont jouer; on ne verrait point César en perruque quarrée, ni Ulysse sortir tout poudré du milieu des flots. [On commence à corriger ces inconvenances].

Aux reproches que nous faisons aux Comédiens sur l'indécence de leur vêtement, ils peuvent opposer l'usage établi, aux yeux d'un Public qui condamne sans entendre, & rit avant

de raisonner. Nous savons que ces excuses ne sont que trop bien fondées : nous savons de plus que ces réflexions ne produiront aucun fruit. [SEPTIMANIE. Pourquoi non ? Moi, j'en espère beaucoup : elles sont si sensées, qu'elles impressionneront, & seront suivies de la réforme indiquée & désirée]. Mais notre ambition ne va pas jusqu'à prétendre corriger notre siècle. [ADELAÏDE. Rien ne me satisfait moins que les prétendus Habits de Payannes qui sont en usage sur nos Théâtres : il vaudrait autant que les Actrices conservassent leurs vêtemens ordinaires ; ils ressembleraient au-moins à ceux d'une condition quelconque : au-lieu que ceux de nos rôles de Villageoises du Théâtre Français ; & ceux de Ninette, Rosé, Annette, au Théâtre Italien, ne ressemblent à rien, & nuisent à l'illusion. Mais à quoi serviraient les Habits de Village, si les Pièces en peignent si peu les véritables mœurs ?]



[M]

DANSE : mouvemens réglés du corps, sauts & pas mesurés, faits au son des instrumens & des voix. Les sensations ont été d'abord exprimées par les différens mouvemens du corps & du visage. Le plaisir & la douleur en se faisant sentir à l'âme, ont donné au corps des mouvemens qui peignaient au dehors ces différentes impressions : c'est ce qu'on a nommé geste.

Le chant si naturel à l'homme, en se développant, a inspiré aux autres hommes qui en ont été frappés, des gestes relatifs aux différens sons dont ce chant était composé ; le corps alors s'est agité, les bras se sont ouverts ou fermés, les pieds ont formé des pas lents ou rapides, les traits du visage ont participé à ces mouvemens divers, tout le corps a répondu par des positions, des ébranlemens, des attitudes, aux sons dont l'oreille était affectée : ainsi le chant, qui était l'expression du sentiment, a fait développer une seconde expression qui était dans l'homme, qu'on a nommée *Danse*.

On voit par ce peu de mots, que la voix & le geste ne sont pas plus naturels à l'homme que le chant & la danse ; & que l'un & l'autre sont pour ainsi dire les instrumens de deux arts auxquels ils ont donné lieu. Dès qu'il y a eu des hommes, il y a eu sans doute des chants & des danses ; on a chanté & dansé depuis la création jusqu'à nous ; & il est vraisemblable que les hommes chanteront & danseront jusqu'à la destruction totale de l'espèce.

La Danse Religieuse & Sacrée, est la plus ancienne de

toutes, & la source de toutes les autres. C'est la danse que le Peuple Juif pratiquait dans les Fêtes solennelles établies par la Loi, ou dans des occasions de réjouissance publique, comme lorsque David fit transporter l'Arche. On donne encore à toutes les danses que les Egyptiens, les Grecs & les Romains * avaient instituées à l'honneur de leurs Dieux, & qu'on exécutait, ou dans les Temples, comme les Danses des Sacrifices, des Mystères d'Isis, de Cérès &c; ou dans les Places publiques, comme les Bacchanales; ou dans les bois, comme les Danses rustiques &c. Ainsi la Danse fut chez les Egyptiens, & devint successivement chez les Grecs & les Romains la partie la plus considérable du culte. Les Gaulois, les Espagnols, les Anglais, les Allemands eurent leurs Danses sacrées. Dans toutes les Religions anciennes, les Prêtres furent Danseurs par état. On voit dans les descriptions qui nous restent des trois Temples de Jérusalem, de Garisim ou de Samarie, & d'Alexandrie, qu'une des parties de ces Temples était formée en espèce de Théâtre, auquel les Juifs donnaient le nom de Chœur: cette partie était occupée par le Chant & la Danse, qu'on y exécutait avec la plus grande pompe dans toutes les Fêtes solennelles. Il n'est donc pas étonnant que les Chrétiens eux-mêmes, en purifiant par une intention droite une institution aussi ancienne, l'eussent adoptée, dans les premiers temps de l'établissement de la Foi.

Le but de l'Eglise en rassemblant ses enfans, n'est pas de les attrister, par des idées sombres, & de les tenir immobiles plusieurs heures de suite, dans une posture gênante: elle cherche au contraire à les remplir d'une joie pure, dans la célébration des Fêtes, pour leur rapeler les bienfaits de Dieu,

* A la Fête des Junonies, on conduisait deux Vaches blanches, suivies de deux images de Junon-reine; ensuite marchaient vingt-sept Jeunes-filles, vêtues de robes trainantes, qui chantaient une Hymne en l'honneur de la Déesse. Parvenues dans la grande place, les vingt-sept Jeunes-filles, *exécutaient la Danse de leur Hymne*. Ainsi toute Hymne était faite pour être chantée & dansée. On faisait la même chose dans les Daphnéphories; les Jeunes-filles dansaient & chantaient des Hymnes, que par cette raison on nommait *Parthénies* (du Grec *Parthenos*, fille).

A Mexico, avant que la barbarie Européenne eût détruit un Peuple libre, & sur lequel elle n'avait point de droits, on dansait dans les cours du Temple la *Mitote*; cette Danse consistait à figurer deux cercles l'un dans l'autre: l'intérieur était formé par les Grands; l'extérieur par des gens les plus graves d'entre le Peuple, & les Instrumens étaient au milieu.

Héliot (Hist. des Ordres Monastiques) rapporte que les persécutions ayant troublé la sainte paix des Chrétiens, il se forma des Congrégations d'hommes & de femmes qui, à l'exemple des Thérapeutes, se retirèrent dans les deserts; là ils se rassemblaient dans des hameaux les Dimanches & Fêtes, & y dansaient pieusement en chantant les prières de l'Eglise.

On bâtit des Eglises, lorsque le calme eut succédé aux orages, & on disposa ces Temples relativement aux différentes cérémonies, qui étaient la partie extérieure du culte reçu. Ainsi dans toutes les Eglises, on pratiqua un terrain élevé, auquel on donna le nom de Chœur; c'était un espèce de Théâtre séparé de l'Autel, tel qu'on le voit encore à Rome, dans les Eglises de Saint-Clément & de Saint-Pancrace. C'est là qu'à l'exemple des Prêtres & des Lévites de l'ancienne Loi, le Sacerdoce de la Loi nouvelle formait des Danfes sacrées... Chaque Fête avait ses Hymnes & ses Danfes; les Prêtres, les Laïcs, tous les Fidèles dansaient pour honorer Dieu; si l'on en croit même le témoignage de *Scaliger*, les Evêques ne furent nommés *Præsules*, dans la Langue Latine, de *Præsiliro* (sauter devant, ou le premier) que parce qu'ils commençaient la Danse. Les Chrétiens d'ailleurs les plus zélés, s'assemblaient la nuit devant la porte des Temples la veille des grandes Fêtes, & là pleins d'un zèle saint, ils dansaient en chantant les Cantiques, les Hymnes & les Pseaumes du jour.

Mais la Danse de l'Eglise, susceptible, comme les meilleures institutions, des abus qui naissent toujours de la faiblesse & de la bizarrerie des hommes, dégénéra, après les premiers temps de zèle, en des pratiques dangereuses: delà les Constitutions & les Decrets qui ont frappé d'anathème les Danfes Baladoires*, celles des Brandons, &c. ces censures *in globo*, & trop générales de plaisirs innocens, sont toujours injustes, & ne peuvent devenir légitimes de la part d'aucune Puissance, les droits qu'y a l'humanité sont imprescriptibles. Aussi les Danfes sacrées se sont-elles conservées long-temps: dans le milieu du dernier siècle, on voyait encore à Limoges les Prêtres & tout le Peuple danser en rond dans le Chœur de saint Léonard, en chantant, *Sant Marciau, pregas per nous, & nous epingaren per bous*. Le Père Menestrier rapporte qu'il a vu les Chanoines de quelques Eglises, le jour de Pâques,

* *Illas Balationes & Saltationes..... iusa diabolica.... non fœiat populus in ullo loco, quia hæc de Paganorum consuetudine remanserunt. Capitul. lib. VI.* On défendit aussi certaines Fêtes Baladoires, établies par des Seigneurs, qui en tiraient un tribut.

prendre par la main les Enfans-de-Chœur, & danser dans le Chœur, en chantant des Hymnes de réjouissance. De nos jours, en Portugal, en Espagne, & dans le Roussillon, la Danse fait encore partie des cérémonies de l'Eglise: on exécute dans ces Pays Catholiques, des Danses solennelles en l'honneur des Mystères & de nos plus grands Saints. Toutes les veilles des Fêtes de Vierges, les Jeunes-filles s'assembloient devant les portes des Eglises qui lui sont consacrées, & passent la nuit à danser en rond & à chanter des Cantiques à son honneur.

Les Danses sacrées, donnèrent dans la suite, l'idée de celles que l'allégresse publique, les Fêtes des particuliers, les Mariages des Rois, les Victoires, &c. firent inventer en différens temps; & lorsque le génie, en s'échauffant par degrés, parvint enfin jusqu'à la combinaison des Spectacles réguliers, la Danse fit une des parties principales qui entrèrent dans cette grande composition. Les Grecs unirent la Danse à la Tragédie & à la Comédie, mais sans lui donner une relation intime avec l'action principale; elle ne fut chez eux qu'un agrément presqu'étranger.

Les Romains suivirent d'abord l'exemple des Grecs jusqu'au règne d'Auguste: il parut alors deux hommes extraordinaires qui créèrent un nouveau genre, & le portèrent au plus haut degré de perfection. Il ne fut plus question à Rome, que des Spectacles de Pylade * & de Bathylle. Le premier, qui était né en Cilicie, imagina de représenter, par le seul secours de la Danse, des actions fortes & pathétiques. Le second, né à Alexandrie, se chargea de la représentation des actions gaies, vives & badines. La nature avait donné à ces deux hommes le génie & les qualités extérieures; l'application de l'étude, l'amour de la gloire, leur avaient développé toutes les ressources de l'art. Malgré tous ces avantages, nous ignorerions peut-être qu'ils eussent existé, & leurs contemporains eussent été privés d'un genre qui fit leurs délices, sans la protection signalée qu'Auguste accorda à leurs Théâtres & à leurs compositions. Ces deux hommes rares ne furent point remplacés; leur art ne fut plus encouragé par le Gouvernement, & il tomba dans une dégradation sensible depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Trajan, où il se perdit tout-à-fait. [Ceci n'est pas exact: les Pyrrhiques durèrent jusqu'à la chute de la Religion de l'Empire, sous les Empereurs Chré-

* Malgré le mérite de ce Pylade, & la faveur d'Auguste qu'il lui avait attirée, il fut banni d'Italie, pour avoir désigné avec le doigt un Spectateur qui venait de le siffler.

tiens : Trajan ne fit qu'empêcher le scandale des Acteurs-Pantomimes] .

La Danse ensevelie dans la barbarie avec les autres Arts , reparut avec eux en Italie dans le quinzième siècle : l'on vit reparaitre les Ballets dans une fête magnifique , qu'un Gentilhomme de Lombardie nommé *Bergonce de Botta* , donna à Tortone pour le mariage de Galéas Duc de Milan. Tout ce que la Poésie , la Musique , la Danse , les Machines peuvent fournir de plus brillant , fut épuisé dans ce Spectacle superbe : la description qui en parut , étonna l'Europe , & piqua l'émulation de quelques hommes à talens , qui profitèrent de ces nouvelles lumières , pour donner de nouveaux plaisirs à leur Nation. C'est l'époque de la naissance des grands Ballets.

La Danse de l'Opéra de Paris , est actuellement composée de dix Danseurs & de onze Danseuses qui dansent des Entrées seuls , & qu'on appelle *premiers Danseurs* ; les corps d'Entrées sont composés de vingt-un Danseurs & de vingt Danseuses , qu'on nomme *Figurans* , & la Danse entière de soixante-deux Sujets.

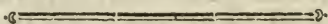
La Danse , considérée comme l'art de porter le corps avec grâce , avec aisance , dégagement , & le moins de fatigue possible , est un Art libéral , & une science nécessaire dans une bonne éducation : la Danse considérée , comme l'Art de représenter par des mouvemens & des attitudes , quoique moins utile & moins louable , a son degré de mérite , comme faisant partie du Comédisme : il est une troisième sorte de Danse , qui consiste à voltiger sur une corde , avec ou sans contrepoids ; cette Danse était connue des Grecs 1345 ans avant J. C * ; ils nommaient les Danseurs de corde , *Neurobates* ; & les Romains les appelaient *Funambules* : elle n'est point faite pour des Citoyens : c'est un métier vil , puisqu'il est dangereux.

Bien des gens ont de la peine à comprendre , quel plaisir peut donner un Spectacle qui agite l'âme , qui l'importune avec inquiétude , qui l'effraie , & qui n'offre que des craintes & des alarmes. Cependant il est certain , comme dit M. l'abbé DuBos , que plus les tours qu'un Voltigeur téméraire fait sur la corde sont périlleux , plus le commun des Spectateurs s'y rend attentif. Quand ce Sauter , ce Voltigeur fait un saut entre deux épées prêtes à le percer , si dans la chaleur du mouvement son corps s'écartait du point de la ligne qu'il doit décrire , il devient un objet digne de toute notre curiosité. Qu'on mette deux bâtons à la place des épées ; que le Voltigeur fasse tendre la corde à 2 pieds de hauteur sur une prairie , il fera vainement les mêmes

* Elle fut mise en usage immédiatement après la Danse sur des peaux enflées , dont l'élasticité favorisait l'élevation du Danseur.

faits & les mêmes tours, on ne daignera plus le regarder; l'attention cesse avec le danger.

D'où peu donc venir ce plaisir extrême, qui accompagne seulement le danger où se trouvent nos semblables? Est-ce une suite de notre inhumanité? Je ne le pense pas, quoique l'inhumanité n'ait malheureusement que des branches trop étendues: mais je crois, avec l'Auteur des *Réflexions sur la Poésie & la Peinture*, que le plaisir dont il s'agit ici, est l'effet de l'attrait de l'émotion qui nous fait courir par instinct après les objets capables d'exciter nos passions, quoique ces objets fassent sur nous des impressions fâcheuses. Cette émotion, qui s'excite machinalement, quand nous voyons nos pareils dans le péril, est une passion, dont les mouvemens remuent l'âme, la tiennent occupée, & cette passion a des charmes, malgré les idées tristes & importunes qui l'environnent. Voilà la véritable explication de ce phénomène, & pour le dire en passant, de beaucoup d'autres qui ne semblent point y avoir de rapport; comme par exemple l'attrait des Jeux de hazard, qui n'est un attrait, que parce que ces sortes de Jeux tiennent l'âme dans une émotion continuelle, sans contention d'esprit; en un mot, voilà pourquoi la plupart des hommes sont assujétis aux goûts & aux inclinations qui sont pour eux de fréquentes occasions d'être occupés par des sensations vives & touchantes.



[N]

ADELAÏDE. Il semble que les Enfans soient tous nés Comédiens, tant on trouve de facilité à leur enseigner le Mimisme: en effet, cet âge est celui des Jeux & des Ris; tout est prestige, tout est illusion dans cet âge charmant; & tout ce qui est imitation & faux-semblant a des attraits pour lui: la Comédie, qui n'est qu'une image des mœurs par son intrigue, est aussi la peinture des actions par ses Imitemens, comme elle est celle des manières par ses Modelemens; cet Exercice doit être par-là doublement utile à la Jeunesse, qu'il prépare à remplir réellement dans la Société, ce qu'elle a feint sur la Scène. Ajoutez, qu'il est juste que les Enfans, qui ne portent rien encore du fardeau imposé à tous les Citoyens, contribuent, comme à Sparte, au délassément des hommes, qui les nourrissent, les protègent & les instruisent. L'on doit donc approuver ceux qui prennent cette voie, si d'ailleurs ils ont l'attention la plus scrupuleuse à ne rien mettre que d'extrêmement châtié dans la bou-

che de ces innocentes créatures. Voyons la Note de monsieur Des Tianges à ce sujet.

[DES ARCIS lisant :] On sait que la Jeunesse Romaine jouait exclusivement les *Atellanes*. Les Nations modernes, ont encore imité les Anciens dans cette partie du Dramatisme : dès l'année 1662, on vit à Paris, à la Foire St-Germain, la Troupe d'Enfans nommée la *Troupe du Dauphin*, sous la Direction du sieur Raisin & sa femme : on se rappelle avec plaisir, que le fameux *Baron* sortit de cette Ecole. Vers l'an 1674, on donna l'*Opéra des Bamboches*, qui attira tout le monde durant deux hivers. Ce Spectacle était un Opéra ordinaire, avec la différence que la partie de l'action s'exécutait par une grande Marionnette, qui faisait sur le Théâtre les gestes convenables au Récit que chantait un Musicien, dont la voix sortait par une ouverture ménagée dans le plancher de la Scène : ces sortes de Spectacles ridicules réussirent toujours dans ce pays. En 1677, un Particulier fit construire au Marais une Salle d'Assemblée, avec un Théâtre où il ne fit paraître que de petits Enfans : ce qui fit nommer son Théâtre, le *Théâtre des Bamboches*, du nom d'un Peintre (1) qui ne peignait que de petites figures : ce Spectacle, qui plut dans sa nouveauté, ne subsista que quelques mois. Lorsque l'Opéra-comique faisait un Spectacle à part, on y fit très-souvent jouer des Enfans, & c'est-là que se sont formées deux Actrices actuelles du Théâtre Français.

AMBIGU-COMIQUE, (qui serait mieux nommé THÉÂTRE-ÉPHÉBIQUE (2), & *Comédiens-de-Bois*. Un Acteur *Ex-Italien* vient d'établir un Spectacle à-peu-près dans le genre de l'Opéra & du Théâtre des *Bamboches* : mais où l'on découvre plus de moyens de perfection, puisque ce Théâtre réunit trois genres différens : Une sorte de Déclamation, rendue par des Enfans : Des Marionnettes, au Jeu desquelles il manque peu de chose pour opérer une certaine illusion : & la Pantomime exécutée par les jeunes Acteurs. On n'ignore pas que ce dernier genre fit durant trois siècles les délices de Rome. (Voyez la Note suivante). Je vais examiner les avantages qu'on peut retirer de ce nouveau Théâtre.

L'idée du Directeur de l'*Ambigu-Comique* est des plus heureuses : elle doit intéresser le Gouvernement & les Amateurs du Théâtre. Le premier pas est fait : il n'y aurait plus qu'à perfectionner. Ainsi dans le cas où l'exécution du Projet utile

(1) C'était *Laër*, surnommé *Il Bambocchio* en Italie, à cause de sa conformation bizarre.

(2) Théâtre des *Enfans* ; d'*Ephébos*, adolescent.

que nous avons lu serait différée, le Nouveau-Théâtre pourra devenir une Ecole, où se formeront de jeunes Elèves pour les trois Spectacles de la Capitale. Mais pour y parvenir, il est mille choses, qu'un Directeur particulier ne peut exécuter avec la meilleure volonté du monde. Il faut que les Enfans, pour être un jour des Acteurs, reçoivent une bonne éducation; qu'ils soient instruits, formés pour le cœur, pour l'esprit, & pour le corps: n'envisager dans cette Jeunesse que le service présent, c'est la perdre: lui faire exécuter des Pièces libres, serait un crime digne de toute la sévérité des Loix. On ne pourrait donc trop desirer que ces Enfans eussent des Maîtres pour les Sciences & les Arts les plus analogues au Comédisme. Il est sur-tout indispensable qu'on leur donne des mœurs. Alors cette Jeunesse, entrée dans la carrière, de l'aveu de ceux dont elle dépend, n'aura jamais à rougir d'elle-même, ni à se reprocher les égaremens de ses premières années. Quant à la manière de leur former un Actricisme parfait, celle que je vais proposer ne sera pas goûtée des Acteurs des grands Théâtres: mais ici ce ne sont pas nos Comédiens qu'il faut consulter: ils sont faits comme tous les autres hommes; un Etablissement nouveau, du même genre que le leur les révolte, excite leur jalousie, & leur fait desirer de l'anéantir: l'utilité publique est un motif faible pour quiconque fait corps à part. Les Comédiens se croiront toujours en droit de circonscrire le *Néomime* dans les bornes les plus étroites: Mais le Gouvernement dont la sagesse est toujours au-dessus des petites vues des particuliers, verra sans doute que le Théâtre-*Ephébique*, loin de nuire aux autres Spectacles, peut leur devenir utile: il verra que pour opérer cette utilité, il est nécessaire que le Néomime puisse faire jouer les Pièces Tragiques, Comiques, & des Opéras, mais toujours par des Enfans; qu'il serait à propos que le premier Acte de l'*Ambigu* fût, par exemple, un *rapproché*, intelligemment fait d'une Pièce du Théâtre Français, où, en conservant les plus beaux vers, les situations les plus intéressantes, on réduise la Pièce à la longueur d'un seul Acte; que le second fût une Pièce en un Acte (ou si elle était en plusieurs, réduite comme la première) du Théâtre des *Ariettes*; que le troisième fût un Opéra, une Pastorale en un Acte comme le *Devin-de-Village*, ou réduit, si c'était *Roland*, *Armide*, &c. enfin que la Pantomime simple & dansante précédât & suivît ces trois Pièces. Par ce moyen, les jeunes Elèves s'accoutumeraient de bonne heure au vrai genre d'imitation, & s'exerceraient dans

dans les Pièces même où ils seraient destinés à jouer par la suite. Pour dédomager les Grands Spectacles de ce qu'ils accorderaient au Théâtre - Ephébique, il suffirait que chacun d'eux eût le droit d'y prendre les Sujets exercés dans son genre, soit pour jouer instantanément dans les Pièces où ils auraient des rôles d'enfans à remplir, soit pour les attacher à leur Théâtre, lorsqu'ils paraîtraient suffisamment formés. Voilà ce que toutes les personnes sentées verront comme moi.

Le moyen que je viens de proposer, pour rendre utile le Théâtre-Ephébique, n'est pas le seul; il en est un autre, peut-être moins avantageux pour les jeunes Acteurs, mais dont l'effet serait plus présent pour le Public: Qu'on abandonne tout-à-fait le mauvais genre de Pièces, adopté, faute de pouvoir mieux, par le Néomime soumis au caprice des Grands-Comédiens: au lieu d'intrigues communes & triviales, de passions froides, dont l'expression est aussi gauche que meslée dans la bouche des Enfans-acteurs, qu'ils jouent de petites Pièces plus proportionnées à leur âge; par exemple, que ces nouvelles *Atellanes* peignent les passions, les goûts, les défauts de l'Enfance: qu'on prenne encore des sujets naïfs dans les *Fables* de Lafontaine, de Lamotte &c. Ainsi l'on créerait un genre nouveau, utile à l'humanité commençante, de la même manière que la Grande Comédie l'est aux personnes faites. Je laisse à penser jusqu'à quel degré de perfection ces petits Drames pourraient être portés. Il serait à désirer aussi, que chaque Grand-Comédien en adoptât un Petit, après avoir sondé ses dispositions, & qu'il en fit son élève & son successeur: Pylade & Paris en usèrent ainsi.

Cette nouvelle forme, qu'il s'agirait de donner au Théâtre-Ephébique, exigerait à la vérité plus de dépenses & une Troupe nombreuse: néanmoins des raisons assez fortes, & que je dirai plus bas, empêchent qu'on ne permette au Néomime d'aggrandir sa Salle: le même motif me porte à croire qu'il serait à propos que l'*Ambigu-comique* ne pût avoir ni Machines, ni un Orchestre complet: on le priverait de tout ce qui ne serait pas essentiel pour former la Jeunesse: j'opinerais même encore à ce que son Orchestre fût composé, comme son Théâtre, de jeunes Sujets, distingués par des talens déjà supérieurs, qui de la passeraient aux autres Spectacles, afin qu'en tout le nouveau Théâtre devînt un Ecole, dont le Public serait le Professeur: ainsi lorsque la Représentation serait achevée, les jeunes Acteurs rangés dans la Salle de Répétition, seraient obligés d'écouter durant une demi-heure, les avis que les Spectateurs éclairés jugeraient à propos d'aller leur donner, & de recevoir

également bien le blâme & la louange : & pour fournir au surcroît de dépense, les Places seraient à 3 l; 1 l. 16 s; 1 l. 4 s; & 12 s.

Mais, diront les Grands-Comédiens, le Néomime diminuera le nombre de nos Spectateurs & notre Recette.

Je répons négativement. 1. Le Jeu des *Enfans* plaira sans doute. mais il n'est pas assez parfait, le Théâtre ne sera pas assez également bien composé pour attacher l'homme-de-goût, sérieux ou léger, que les grands Théâtres ont coutume d'attirer : il ira quelquefois chez le Néomime, mais il suivra journellement les Théâtres ordinaires. 2. Je dis que nos Théâtres ne sont pas suffisans, & je donne en preuve cinq cens personnes obligées de s'en retourner faute de Billets, lorsque les premiers Acteurs daignent jouer dans les bonnes Pièces, 3. Ceux que la proximité, le goût d'un Actricisme enfantin, & le peu de dépense attirent chez le Néomime, n'iraient que rarement aux autres Spectacles. 4. L'étendue de la Salle du Néomime étant déterminée & beaucoup moindre que celle des autres Spectacles, il est clair qu'il ne pourrait leur ôter que peu de monde. 5. Il ne remplacera ni les Comédies, ni l'Opéra, ni la Tragédie, précisément parce qu'il tiendra de tous ces genres. 6. Qu'on en essaye, & l'on verra : car en ceci, comme en Physique, l'expérience vaut mieux que le raisonnement.

Je crois que l'on pourrait encore varier le Spectacle du Néomime, en lui prescrivant de donner deux fois par semaine ses *Marionnettes* & sa *Fantomime*, non-seulement afin de procurer quelque relâche à ses jeunes Acteurs, mais encore parce qu'on regretterait beaucoup qu'on négligeât tout-à-fait la Pantomime. L'autre genre n'est pas non-plus sans agrément : il y a certaines choses qu'on ne peut guères faire dire qu'à des *Comédiens-de-bois*.

Je concluerai donc en disant, que loin d'interdire au Néomime les Pièces suivies & intriguées, & de le laisser sous la tyrannie des Comédiens des grands Théâtres, il faudrait l'y soustraire, & le rendre utile, en dépit d'eux-mêmes, à ces Comédiens, qui trop souvent tourmentent le Public par des *Débutans* que Melpomène & Thalie ne peuvent avouer.

HONORINE. Ces pauvres petits *Enfans* ! Mon amie, j'aurai bien du plaisir à les voir. ADELAÏDE. Ce Spectacle peut devenir charmant, mais il faudrait encourager les Elèves par des ménagemens & de la douceur.

{ Je crois qu'on doit honorer le talent dès qu'il se montre : quelques-uns des *Enfans-Acteurs* du Théâtre-Ephébique promettent.

beaucoup : mais je le répète d'après l'Auteur, il faudrait envisager l'avenir pour ces jeunes Elèves, & dans les Pièces, respecter scrupuleusement leur innocence. Voici les Noms des principaux :

Mademoiselle *Eulalie* AUDINOT, fille du Directeur, pour l'Actricisme & la Danse. De l'expression dans le premier genre, & beaucoup de grâces dans le second. Agée de 13 à 14 ans.

MESSIEURS,

Moreau, petit Arlequin très-intelligent, haut de 2 pieds : 15 ans.

Talon l'aîné, joue les Amoureux, les Abbés : cet Enfant donne les plus belles espérances : 14 ans.

Talon cadet, les rôles de caractère, les personnages ridicules, &c. âgé de 12 ans.

Marcadet, les Pères, les Jaloux : promet beaucoup 14 ans.

Ferrière, les rôles de caractère, de spadassin, &c. 13 ans.

Ledais, les rôles de Paysans; destiné aux rôles de Pierrot : 17 ans.

Bordier, les Crispins; a d'excellentes dispositions. 11 ans.

Hurpy fils, destiné à doubler le Pierrot. 8 ans.

MESDEMOISELLES,

Perzé, a joué jusqu'à présent les rôles de Pierrot, & plusieurs Rôles de Femme.

Adrienne, les rôles de Colombine : âgée de 12 ans.

Tonton, sœur de la précéd. les Amoureuses, les Poissardes. 11 ans.

Durand, les rôles de caractère vifs & légers 11 ans.

Rivière, pour les rôles d'ingénuité 9 ans.

Evrard, les Vieilles, dans les Pièces & les Ballets. 13 ans.

Sophie, que la petite-vérole vient d'enlever, aurait excellé dans les rôles d'Agnes.

Les mêmes Acteurs jouent & dansent.

Hurpy père, fait parler Polichinel, dans les Scènes Automatiques.

Auteurs des Pièces actuelles.

M. MUSSOT-ARNOULD, a donné les trois premières Pièces, *le Testament-de-Polichinel*, *le Retour-de-Polichinel*, & *la Fontaine merveilleuse*.

M. NOUGARET, *le Bouquet*, & *les Fourberies-du-Petit-Arlequin*.

M. BARET a donné *l'Île-de-la-Frivolité*.

M. PLEINCHESNE a donné *la Guinguette*, *les Étrennes-de-Polichinel* : Pièces amusantes, mais où l'on ne voudrait pas d'équivoques : par-tout elles révoltent l'honnête-homme ; elles l'indignent, mises dans la bouche des Enfans.

Messieurs *Arnould* & *Nougaret* sont Auteurs de la plus grande partie des Scènes automatiques.]

[O]

PANTOMIME. On appelait ainsi chez les Romains, des Acteurs, qui par des mouvemens, des signes, des gestes, & sans s'aider de discours, exprimaient des passions, des caractères &

des évènements. Le nom de *Pantomime*, qui signifie, *Imitateur de toutes choses*, fut donné à cette espèce de Comédiens, qui jouaient toutes sortes de sujets avec leurs gestes, soit naturels, soit d'institution. On peut bien croire que les Pantomimes se servaient des uns & des autres, & qu'ils n'avaient pas encore trop de moyens de se faire entendre. En effet, plusieurs gestes d'institution étant de signification arbitraire, il falait être habitué au Théâtre, pour ne rien perdre de ce qu'ils voulaient dire. Ceux qui n'étaient pas initiés aux mystères de ces Spectacles, avaient besoin d'un Maître qui leur en donnât l'explication; l'usage apprenait aux autres à deviner insensiblement ce langage muet. Les Pantomimes vinrent à bout de donner à entendre par le geste, non-seulement les mots pris dans le sens propre, mais même les mots pris dans le sens figuré; leur jeu muet rendait des Poèmes en entier, à la différence des Mimes, qui n'étaient que des bouffons inconscquens.

Zozime, Suidas, & plusieurs autres rapportent l'origine des Pantomimes au temps d'Auguste: peut-être par la raison que les deux plus fameux Pantomimes, *Pylade & Bathylle*, parurent sous le règne de ce Prince, qui aimait passionnément ce genre de Spectacle. Je n'ignore pas que les Danses des Grecs avaient des mouvemens expressifs; mais les Romains furent les premiers qui rendirent par de seuls gestes le sens d'une Fable régulière d'une certaine étendue. Le Mime ne s'était jamais fait accompagner que d'une flûte; Pylade y ajouta plusieurs instrumens, même des voix, & rendit ainsi les Fables régulières. Au bruit d'un Chœur composé de Musique vocale & instrumentale, il exprimait avec vérité le sens de toutes sortes de Poèmes. Il excellait dans la Danse Tragique, s'occupait même de la Comique & de la Satyrique, & se distingua dans tous les genres. Bathylle, son élève & son rival, n'eut sur Pylade que la prééminence dans les Danses Comiques.

L'émulation était si grande entre ces deux Acteurs, qu'Auguste, à qui elle donnait quelquefois de l'embarras, crût qu'il devait en parler à Pylade, & l'exhorter à bien vivre avec son concurrent, que Mécène protégeait: Pylade se contenta de lui répondre, « Que ce qui pouvait arriver de mieux à l'Empereur, c'était que le Peuple s'occupât de Bathylle & de Pylade ». On croit bien qu'Auguste ne trouva point à propos de repliquer à cette réponse. En effet, tel était alors le goût des plaisirs, que lui seul pouvait faire perdre aux Romains cette idée de liberté si chère à leurs ancêtres.

On fe fait ordinairement fur les enfâns qu'on deftinaic à ce métier , la même cruauté , qu'un préjugé déteftable autorife en Italie , pour conferver aux hommes une voix aiguë , toujours infiniment moins agréable que celle des femmes.

Lucien obferve , que rien n'était plus difficile , que de trouver un bon fujet pour en former un Pantomime. Après avoir parlé de la taille , de la fouplesse , de la légèreté & de l'oreille qu'il doit avoir ; il ajoute , qu'il n'est pas plus difficile de trouver un vilage à la fois doux & majestueux. Il veut enfuite qu'on enfeigne à cet Acteur , la Mufique , l'Hiftoire , & je ne fais combien d'autres chofes , capables de faire le noni d'hommes de Lettres à celui qui les aurait apprifes. [ADELAÏDE. Lucien ne demandait rien de trop. La Mufique était indifpenfable , puisque le Pantomime était accompagné par des inftrumens ; l'Hiftoire ne l'était pas moins , pour fe conformer aux mœurs du Perfonnage que le Pantomime représentait ; la Philofophie , & les connaiffances qui en dépendent devaient orner l'efprit d'un homme , deftiné à procurer aux autres la chofe la plus précieufe & la plus difficile , du plaifir. Un Comédien doit être l'enfant des grâces , le favori des Mufes , & l'ami de la vertu. S'il n'est pas tout cela , qu'il fe retire ; qu'il descende à d'autres emplois ; celui qu'il s'aroge eft trop fublime , il n'est fait que pour les favoris de la Nature].

Nous avons nommé pour les deux premiers instituteurs de l'art des Pantomimes , Pylade & Bathylle , fous l'empire d'Augufte ; ils ont rendu leurs noms auffi célèbres dans l'Hiftoire Romaine , que le peut être dans l'Hiftoire Moderne , le nom du Fondateur de quelqu'établiffement que ce foit. Le premier excellait dans les fujets Tragiques , & le fecond dans les fujets Comiques. Ce qui paraîtra furprenant , c'est que ces Comédiens qui entreprenaient de représenter des Pièces fans parler , ne pouvaient pas s'aider du mouvement du vilage dans leur Déclamation ; ils jouaient mafqués , ainfi que les autres Comédiens. [ADELAÏDE. Nous avons vu que l'inconvénient des mafques était compenfé par des avantages réels]. La feule différence était , que leurs mafques n'avaient pas une bouche béante , comme les mafques des Comédiens ordinaires , & qu'ils étaient beaucoup plus agréables. Macrobe raconte , que Pylade fe fâcha un jour qu'il jouait le Rôle d'Hercule furieux , de ce que les Spectateurs trouvaient à redire à fon geste trop outré , fuivant leurs fentimens , & qu'il leur cria , après avoir ôté fon mafque , « Foux , que vous êtes , je représente un plus grand fou que vous ».

Après la mort d'Auguste, l'art des Pantomimes reçut de nouvelles perfections * : sous l'Empereur Néron, il y en eut un qui dansa, sans Musique instrumentale ni vocale, les *Amours de Mars & de Vénus*. D'abord un seul Pantomime représentait plusieurs Personnages dans une même Pièce : mais on vit bientôt des Troupes complètes, qui exécutaient également toutes sortes de sujets Tragiques & Comiques.

Ce fut peut-être du temps de Lucien, que se formèrent ces Troupes complètes de Pantomimes, & qu'ils commencèrent à jouer des Pièces suivies. Apulée nous rend un compte exact de la Représentation du *Jugement-de-Paris*, faite par une Troupe de ces Pantomines. Comme ils n'avaient que des gestes à faire, on conçoit aisément, que toutes leurs actions étaient vives & animées : aussi Cassiodore les appelle des hommes, dont les mains discrètes avaient pour ainsi dire une langue au bout de chaque doigt ; des hommes qui parlaient, en gardant le silence, & qui savaient faire un récit entier sans ouvrir la bouche ; enfin des hommes que Polymnie avait formés, afin de montrer qu'il n'était pas besoin d'articuler des mots, pour faire entendre sa pensée.

Ces sortes de Comédiens faisaient une impression prodigieuse sur les Spectateurs. Sénèque le père, qui exerçait une profession des plus graves, confesse que son goût pour les Représentations des Pantomimes, était une véritable passion. Lucien, qui se déclare aussi zélé partisan de l'art des Pantomimes, dit qu'on pleurait à leurs Représentations, comme à celle des autres Comédiens. Saint Augustin & Tertullien font aussi l'éloge de leurs talens.

Cet Art aurait eu sans doute beaucoup plus de peine à réussir parmi les Nations Septentrionales de l'Europe, que chez les Romains, dont la vivacité est si fertile en gestes, qui signifient presque autant que des phrases entières. Nous ne sommes peut-être pas capables de décider sur le mérite de gens que nous n'avons pas vu représenter ; mais nous ne pouvons pas révoquer en doute le témoignage de tant d'Auteurs de l'antiquité, qui parlent de l'excellence & du succès de leur art.

Cependant on a vu en Angleterre, & sur le Théâtre de l'Opéra-comique à Paris, quelques-uns de ces Comédiens jouer des Scènes muettes que tout le monde entendait. Je sais bien que Roger & ses Confrères ne doivent pas entrer en comparaison avec les Pantomimes de Rome : mais, le Théâtre de Londres ne possède-t-il pas actuellement un Pantomime,

* Ceci ne s'accorde pas avec ce qu'on a dit au mot *Danse*.

qu'on pourrait opposer à Pylade & à Bathylle ? Le fameux *Garrick* est un Acteur d'autant plus merveilleux, qu'il exécute également toutes sortes de sujets Tragiques & Comiques. Nous savons aussi que les Chinois ont des espèces de Pantomimes, qui jouent chez eux sans parler : les Danfes des Persans ne sont-elles pas des Pantomimes ?

Enfin il est certain que leur art charma les Romains dans sa naissance ; qu'il passa bientôt dans les Provinces de l'Empire les plus éloignées de la Capitale, & qu'il subsista aussi long-temps que l'Empire même. L'Histoire des Empereurs Romains fait plus souvent mention des Pantomimes que des Orateurs célèbres. Les Romains épris de tous les Spectacles du Théâtre, préféraient ceux-ci aux Représentations des autres Comédiens. Dans les premières années du règne de Tibère, le Sénat fut obligé de faire un Règlement, pour défendre aux Sénateurs de fréquenter les écoles de Pantomimes, & aux Chevaliers Romains de leur faire cortège en public. (*Tacit. Annal. L. I.*) Ce décret prouve assez que les professions chéries, dans les Pays de luxe, sont bientôt honorées, & que le préjugé ne tient pas contre le plaisir.

L'extrême passion que le Peuple & les personnes du plus haut rang avaient pour ce Spectacle, donna lieu de tracer des cabales pour faire applaudir les uns plutôt que les autres, & ces cabales devinrent des factions. Il arriva que les Pantomimes prirent des livrées différentes, à l'imitation de ceux qui conduisaient les chariots dans les courses du Cirque. Le Peuple se partagea donc aussi, & toutes les factions du Cirque dont il est si souvent parlé dans l'Histoire Romaine, épousèrent des Troupes de Pantomimes. Ces factions dégénéraient quelquefois en partis aussi échauffés les uns contre les autres, que les Guelfes & les Gibelins peuvent l'avoir été sous les Empereurs d'Allemagne. Il falait avoir recours à un expédient triste pour le Gouvernement, qui ne cherchait que les moyens d'amuser le Peuple, en lui fournissant du pain, & en lui donnant des Spectacles ; mais cet expédient devenu nécessaire, était de faire sortir de Rome tous les Pantomimes.

Cependant les Ecoles de Pylade & de Bathylle subsistèrent toujours, conduites par leurs élèves, dont la succession ne fut point interrompue. Rome était pleine de Professeurs, qui enseignaient cet art à une foule de Disciples, & qui trouvaient des Théâtres dans toutes les maisons. Non-seulement les

femmes les recherchaient pour leurs jeux, mais encore par des motifs d'une passion effrénée *. La plupart des passages des Poètes sont tels sur ce sujet, qu'on n'ose même les citer en Latin. *Galien* ayant été appelé pour voir une femme de condition, attaquée d'une maladie extraordinaire, il découvrit par les altérations qui survinrent dans la malade, quand on parla d'un certain Pantomime devant elle, que son mal venait uniquement de la passion qu'elle avait conçue pour lui.

Il est vrai que les Pantomimes furent chassés de Rome sous *Tibère*, sous *Néron*, & sous quelques autres Empereurs; mais leur exil ne durait pas long-temps: la politique qui les avait chassés, les rapelaient bientôt pour plaire au Peuple, ou pour faire diversion à des factions plus à craindre pour l'Empereur. *Domitien*, par exemple, les ayant chassés, *Nerva* les fit revenir, & *Trajan* les chassa encore. Il arrivait même que le Peuple, fatigué de ses propres desordres, demandait l'expulsion des Pantomimes; mais il demandait bientôt leur rappel avec plus d'ardeur.

Il est aisé de juger que l'enthousiasme des Romains pour les jeux des Pantomimes, leur fit négliger la bonne Comédie. En effet, on vit depuis le vrai genre Dramatique déchoir insensiblement, & bientôt il fut presque absolument oublié. Cette Nation guerrière, qui s'était vouée au Dieu Mars, & qui avait méprisé les Arts & les Sciences, perdit avec la liberté, toute son ancienne vertu. Les Romains ayant long-temps méconnu ce qu'il y avait de plus naturel & de plus agréable dans les occupations de l'âme, n'en acquirent que de plus grandes dispositions à passer à des excès opposés. Aussi ne doit-on pas s'étonner, si, sentant trop tard la nécessité des beaux Arts, les erreurs de leur esprit s'opposèrent souvent à la distinction exacte qu'ils auraient dû faire des expressions les plus essentielles, les plus vraies & les plus heureuses, d'avec celles qui ne pourraient avoir le même avantage. Cette ignorance de la délicatesse des sentimens fit sans doute la réputation des Pantomimes.

 [P]

PARADE, espèce de Farce, originairement préparée pour amuser le Peuple, & qui souvent fait rire, pour un moment, la meilleure compagnie.

* *Illis fœminæ, simulque viri, animas & corpora substituunt*
dit Tertullien.

Ce Spectacle tient des anciennes Comédies, (dont on a parlé Note COMÉDIE, nombre 8.) composées de simples Dialogues, & presque sans action, dont les Personnages étaient pris dans le bas-peuple; les Scènes se passaient dans les Places ou dans les Cabarets, suivant qu'elles étaient *Plataires* ou *Tabernaires*.

Les Personnages ordinaires des Parades d'aujourd'hui, sont le bon-homme *Cassandre*, Père, Tuteur, ou Amant suranné d'*Isabelle*; le vrai caractère de la charmante *Isabelle*, est d'être également faible, fausse & précieuse (une vraie Servante de Cabaret): celui du beau *Léandre* son Amant, est d'allier le ton grivois d'un Soldat, à la fatuité d'un petit-maître manqué: un *Pierrot*, quelquefois un *Arlequin*, & un *Moucheur* de chandelle, achèvent de remplir tous les Rôles de la Parade, dont le vrai ton est toujours le plus bas-comique.

La Parade est ancienne en France; elle est née des *Moralités*, des *Mystères*, & des *Facéties* que les Elèves de la *Bazoche*, les Confrères de la *Passion*, & la Troupe du *Prince-des-Sots* jouaient dans les Carrefours, dans les Marchés, & souvent même dans les cérémonies les plus augustes, telles que les entrées & le couronnement de nos Rois.

La Parade subsistait encore sur le Théâtre Français du temps de la minorité de Louis le Grand; & lorsque *Scarron*, dans son *Roman-comique*, fait le portrait du vieux Comédien *La Rancune*, & de mademoiselle de *La Caverne*, il donne une idée du jeu ridicule des Acteurs, & du ton platement bouffon de la plupart des petites Pièces de ce temps.

La Comédie ayant enfin reçu des loix de la décence & du goût, la Parade cependant ne fut point absolument anéantie: elle ne pouvait l'être, parce qu'elle porte un caractère de vérité, & qu'elle peint vivement les mœurs du Peuple qui s'en amuse: elle fut seulement abandonnée à la populace, & reléguée dans les Foires, & sur le Théâtre des Charlatans, qui jouent souvent des Scènes bouffones, pour attirer un plus grand nombre d'acheteurs.

Quelques Auteurs célèbres, & plusieurs personnes pleines d'esprit, s'amuseaient encore quelquefois à composer de petites Pièces dans ce même goût. A force d'imagination & de gaieté, elles faisaient ce ton ridicule; c'est en Philosophes qu'elles ont travaillé à connaître les mœurs, & la tournure de l'esprit du Peuple; c'est avec vivacité qu'elles les peignent. Malgré le ton qu'il faut toujours affecter dans ces Parades, l'invention y décèle souvent les talens de l'Auteur; une fine

plaisanterie se fait sentir au milieu des équivoques & des quolibets; les grâces parent toujours de quelques fleurs le langage de Thalie, & le ridicule déguisement sous lequel elles s'amusent à l'envelopper.

On pourrait reprocher avec raison aux Italiens, & beaucoup plus encore aux Anglais, d'avoir conservé dans leurs meilleures Comédies trop de Scènes de Parades; on y voit souvent régner la licence grossière & révoltante des anciennes Comédies, nommées *Tabernaircs* (ou de Taverne).

On peut s'étonner que le véritable caractère de la Comédie ait été si long-temps inconnu parmi nous; les Grecs & les Latins nous ont laissé des modèles, & dans tous les âges, les Auteurs ont eu la Nature sous les yeux: par quelle espèce de barbarie ne l'ont-ils si long-temps imitée que dans ce qu'elle a de plus abject & de plus defagréable?

Le génie perça cependant quelquefois dans ces siècles dont il nous reste si peu d'Ouvrages dignes d'estime; la Farce de *Pathelin* ferait honneur à Molière. Nous avons peu de Comédies qui rassemblent des peintures plus vraies, plus d'imagination & de gaiété. Quelques Auteurs attribuent cette Pièce à Jean de Meun, mais Jean de Meun cite lui-même des passages de *Pathelin* dans la continuation du *Roman de la Rose*; & d'ailleurs nous avons de bonnes raisons pour rendre cette Pièce à Guillaume de Lorris*.

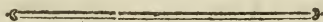
Si nous sommes étonnés, avec raison, que la Farce de *Pathelin* n'ait point eu d'imitateurs pendant plusieurs siècles, nous devons l'être encore plus que le mauvais goût de ces siècles d'ignorance règne encore quelquefois sur notre Théâtre: nous serions bien tentés de croire que l'on a peut-être montré trop d'indulgence pour ces espèces de recueils de Scènes isolées, qu'on nomme *Comédies-à-tiroirs*. *Momus-Fabuliste* mérita sans doute son succès par l'invention & l'esprit qui y règnent, mais cette Pièce ne devait point former un nouveau genre, & n'a eu que de très-faibles imitateurs.

Quel abus ne fait-on pas tous les jours, de la facilité que l'on trouve à rassembler quelques Dialogues, sous le nom de Comédies? Souvent sans invention, & toujours sans intérêt, ces espèces de Parades ne renferment qu'une fausse métaphysique, un jargon précieux, des caricatures ou de petites esquilles mal destinées des mœurs & de ridicules; quelque-

* C'est l'Auteur du *Roman de la Rose*, continué froidement par Jean De Meun.

fois même on y voit régner une licence grossière ; les jeux de Thalie n'y sont plus animés par une critique fine & judicieuse ; ils sont deshonorés par les traits les plus odieux de la Satyre.

Pourra-t-on croire un jour que dans le siècle le plus ressemblant à celui d'Auguste, dans la fête la plus solennelle, le manque de goût, l'ignorance & la malignité aient fait admettre & représenter une Parade de l'espèce de celles que nous venons de définir ? Un Citoyen, qui jouit de la réputation d'honnête-homme (M. R** de G....) y fut traduit sur la Scène, avec des traits extérieurs qui pouvaient le caractériser. L'Auteur de la Pièce, pour achever de l'avilir, osa lui prêter son langage. C'est ainsi que la populace de Londres traîne quelquefois dans le quartier de *Drury-lane*, une figure contrefaite, avec une bourse, un plumet & une cocarde, croyant insulter notre Nation. Un murmure général s'éleva dans la Salle, il fut à peine contenu par la présence d'un Maître adoré : l'indignation publique demanda la punition de cet attentat. Un arrêt flétrissant fut signé.... mais le Philosophe demanda la grâce du coupable. La Pièce rentra dans le néant avec son Auteur ; mais la justice du premier & la générosité du Philosophe passeront à la postérité. Rien ne corrige les méchants : l'Auteur de cette Parade (*Paliss... de M....*) en a fait une seconde, où il a embrassé le même Citoyen qui avait obtenu son pardon, avec un grand nombre de gens de bien, parmi lesquels on nomme un de ses Bienfaiteurs. Mais tel est le sort de ces Parades satyriques, elles ne peuvent troubler ou séduire qu'un moment la Société, & la punition ou le mépris suit toujours de près les traits odieux lancés par l'envie.



[Q]

PARODIE : Selon Chambers, ce mot vient du Grec *Parà* & *d'odès* (voie, carrefour) c'.-à-d. proverbe, maxime triviale & populaire : il se dit plus proprement d'une plaisanterie poétique, qui consiste à appliquer certains vers d'un sujet à un autre, pour tourner ce dernier en ridicule ; ou à travestir le sérieux en burlesque, en affectant de conserver, autant qu'il est possible, les mêmes rimes, les mêmes mots & les mêmes cadences. [Ceci n'est pas exact].

La Parodie a d'abord été inventée par les Grecs ; & ce mot dérive de *parà* (contre) & *d'odé* (chant) : on regarde la *Batrachomyomachie* d'Homère, comme une Parodie de quelques endroits de l'*Iliade*. Il y a deux genres de Parodie : I. la *Parodie*

narrative : elle comprend les espèces suivantes ; celle de *mors*, qui consiste, selon Cicéron (livre de l'Orateur) 1. soit à insérer avec grâce dans le discours, un vers entier d'un Poète, ou une partie de vers sans y rien changer, le sens que prend ce vers par l'apropos de la citation, suffisant pour la Parodie ; soit en y faisant quelque léger changement. 2. Une seule lettre changée dans un nom devient une Parodie : ainsi Caton parlant de *Marcus-Fulvius Nobilior*, dont il voulait censurer le caractère inconstant, l'appelait *M. F. Mobilior* ; & les Soldats de Tibère, pour marquer son penchant au vin, changeaient son nom *Tiberius-Nero*, & disaient *Biberius-Mero*. 3. Le changement d'un mot peut de même parodier un vers : tel est celui-ci qu'Homère met dans la bouche de Thétis :

Ephaisse, prouol' ôde Thetis nuît sei o chatizeï.

(A moi, Vulcain, Thétis implore ton secours.)

Platon, peu content de ses essais de Poésie, parodia ce vers en y changeant un seul mot, lorsqu'il eut résolu d'en faire un sacrifice à Vulcain (pris pour le dieu du Feu) :

Ephaisse, prouol' ôde Platôn nuît sei o chatizeï.

(A moi, Vulcain, Platon implore ton secours.)

4. Une quatrième espèce de Parodie de *mors*, consiste à faire des vers dans le goût & dans le style de certains Auteurs ridicules ; tels sont, dans notre langue, ceux où Despréaux a imité la dureté des vers de la *Fucelle* :

Maudit soit l'Auteur dur, dont l'âpre & rude veuve
Son cerveau tenaillant rima malgré Minerve,
Et de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchans vers douze fois douze cens.

II. La PARODIE-DRAMATIQUE, ordinairement faite sur une Pièce entière, peut réunir toutes ces espèces de Parodie, auxquelles elle en ajoute une nouvelle, la *Parodie des Habits* ; telle que celle dont ont fait usage Aristophane & Molière, en habillant leurs Acteurs comme la personne qu'ils voulaient jouer. Le Parodiste détourne donc à un autre sujet & à un autre sens une Pièce sérieuse, par le changement seul de quelques expressions, si c'est de la déclamation, ou de quelques expressions & de quelques airs, si c'est une Pièce chantante ; au moyen de quoi, il rend le grand & le pathétique, burlesque, ridicule, ou tout au moins bas & trivial. C'est de cette manière de parodier que les Anciens parlent le plus ordinairement : nous avons des Parodies Dramatiques qui ne le cèdent point à celles des Anciens.

Henri-Etienne dit qu'Hipponax, qui florissait vers la 9.^e Olympiade, a été le premier inventeur de la Parodie ;

& il nous donne Athénée pour son garant : M. l'Abbé Sallier ne croit pas qu'on puisse lui attribuer l'invention de toutes les sortes de Parodies ; Hégémon de Thafos qui parut vers la 88.^e Olympiade lui paraît incontestablement l'Auteur de la Parodie Dramatique, qui était à-peu-près dans le goût de celles qu'on donne aujourd'hui sur nos Théâtres ; comme *Agnès-de-Chailot*, Parodie d'*Inès-de-Castro* ; le *Mauvais-Ménage*, Parodie de la *Mariamme* ; les *Magots*, Parodie de l'*Orfelin-de-la-Chine*, &c. Le *Cyclope* d'Euripide, la seule Parodie des Anciens qui nous soit parvenue, est dans ce genre : on y voit des railleries sur Homère & sur les Poètes Tragiques, dont il parodie l'enflure par des expressions triviales & souvent dégoutantes, mais que la Langue Grecque rendait supportables. Une seconde espèce de Parodie Dramatique, est la *Parodie-d'imitation*, qui consiste à suivre pas-à-pas la marche d'un Ouvrage, à en rendre les situations par des Personnages d'un ordre inférieur, sans critique & sans ridicule. *Bastien-Bastienne*, *Raton-Rosette*, sont des Parodies d'imitation.

La Parodie est un mauvais genre en lui-même : elle est sur le Théâtre comme la médifance dans la Société, le fléau méfestimable des vices & des défauts. Il est à présumer qu'on ne donnera plus de Parodies satyriques dans le genre déclamatoire. Cependant ce genre a son utilité, sur-tout aujourd'hui, & je ne le bannirais pas absolument du Théâtre. Lorsqu'une Pièce, d'ailleurs estimable, a des taches que le grand nombre n'aperçoit pas, & qui peuvent nuire au bon goût, il est utile de les faire remarquer, & que la crainte du ridicule empêche les Auteurs de nous donner du clinquant pour de véritables beautés. Mais il faut, outre un talent & un sel particulier, avoir des vues utiles ; en un mot, il faut être homme-de-bien, pour faire une bonne Parodie. Un Auteur qui n'excite que le rire de la méchanceté, a manqué son but. Les Parodies de nos Opéras demandent moins de précautions que celles des Tragédies ; l'amour est ordinairement l'âme des premières ; l'héroïsme de la vertu s'y montre rarement, quoiqu'à tout moment on y voye des Dieux & des Héros : dans les dernières au contraire, à côté d'une fadeur, il peut se rencontrer une maxime sage, qu'il faudra bien se donner de garde de présenter sous une face ridicule, en fût-elle susceptible. L'Auteur honnête-homme doit toujours éviter de sacrifier la vertu à un bon mot.

Le Burlesque & la Parodie sont deux genres bien différens : la Parodie est une plaisanterie fine, capable d'amuser & d'inf-

truire les esprits les plus sensés & les plus polis ; le Burlesque est une bouffonnerie misérable, qui ne peut plaire qu'aux méchans. La manière de parodier qu'on peut laisser sur le Théâtre de la Réforme, sera, ou une imitation fidelle & bien calquée ; ou une critique, dont la plaisanterie sera bonne, vive & courte, & dans laquelle on évitera l'esprit d'aigreur, la bassesse d'expression & l'obscénité. ADELAÏDE. Restons-en là : nous achèverons ce cayer en présence de monsieur Des Tianges. J'observerai seulement, qu'on découvre, par le choix de ces Notes, que monsieur D'Alzan est beaucoup plus indulgent que nous pour le Dramatisme actuel.

[R]

CINQUIÈME ENTRETEN.

DES TIANGES. Achevons aujourd'hui, mon amie, de donner à ces aimables Enfans, une idée de tout ce qu'il y a de spectaculeux dans la Capitale. ADELAÏDE. Nous attendons plus encore ; vous nous avez promis un Projet.... DES TIANGES. Je tiendrai parole. Commençons. [*Il lit :*]

BALADINS ; COMBATS DE BÊTES ; CURIOSITÉS ; WAUX-HALLS. On comprend sous ces noms, les Spectacles des Boulevards ou des Foires, & les Salles de simple amusement.

I. Le premier Théâtre des Baladins est sans contredit celui de NICOLET : les Tours-de-force que l'on y voit, la Danse-de-corde, les Sauts-périlleux peuvent donner ce plaisir vif qui naît de la surprise, de l'étonnement, unis à la crainte du danger auquel le Baladin s'expose. Ce Spectacle est tout matériel, & n'entre pas dans mon objet : j'en laisse à d'autres la description. Les Parades qui suivent les Danses-de-corde sont une peinture, quelquefois assez vraie, des mœurs communes des gens de la plus basse condition. Je dis une peinture des mœurs communes ; parce que la Comédie-Ariette, qui peint les mêmes conditions, ne les envisage pour ainsi dire que dans leurs jours de fêtes : au lieu que les Parades du Baladin, prennent le Savetier, le Cordonnier, le Tailleur, le Cocher, &c. dans leur ménage, leur travail, dans leurs *ribotes*, dans leurs querelles, &c. Je ne doute nullement que ces Parades ne pussent devenir utiles, si des Auteurs moins libres que *Vadé*, mais aussi bons observateurs, daignaient donner quelques momens à ces peintures ; la manière & le faire honorent l'Artiste, quel que soit le genre qu'il ait adopté.

II. Les Théâtres de *Marionnettes* n'ont rien qui doive intéresser, si ce n'est le mécanisme : l'on trouve souvent à nos Foires & sur les Boulevards des merveilles de l'art dans le genre automatique ; tels étaient, il y a quelques années les *Fantoccini*, Marionnettes d'un mécanisme très-avant : c'était de petites figures hautes d'un pied, qui jouaient des Pièces, & faisaient sous les gestes analogues au sujet, avec une vérité que tout Paris admira.

III. Nos *Combats de Bêtes* sont une faible image de ceux qui se faisaient sur l'arène des Amphithéâtres Romains. On voit chez nous, un Taureau dont les cornes sont sciées, qui se bat, dans un enclos petit & mesquin, contre quelques chiens éclopés : on lâche quelquefois un Lion avec sa muélière : le *Peccata* brille encore, & partage les applaudissemens. Nous sommes loin de regretter les Spectacles sanglans des Romains, mais observons ici, que tout ce qui existait en grand parmi eux, n'est revenu parmi nous qu'en petit. J'en conclus que nous mûrissions, & que nous ne donnons plus à des jeux d'enfant, l'attention que méritent les choses sérieuses.

IV. Outre les Théâtres de Jeux, la Capitale offre encore un autre aliment à la curiosité : ce sont, ou des animaux étrangers, ou des Machines dont la construction savante & compliquée peut avoir un but estimable, en la tournant à l'avantage des arts & des métiers nécessaires ; des Optiques, qui présentent des Perspectives de Villes, de Ports-de-mer, de Batailles, &c. Rien de plus légitime, que le gain que fait un Artiste intelligent, inventeur d'un ouvrage au-dessus des vues communes ; & rien de plus naturel que la curiosité de l'homme qui cherche à s'instruire, à acquérir de nouvelles lumières : la vue d'une machine quelconque, inutile en elle-même, a souvent fait naître les idées les plus heureuses pour les commodités de la vie. Il n'est pas moins naturel, que nous désirions de voir les créatures auxquelles notre climat est étranger : tous les êtres ont entr'eux une espèce de fraternité ; je n'en voudrais pas d'autre preuve que le plaisir que nous ressentons en voyant pour la première fois un être vivant, & cette inquiétude qui nous porte à désirer de connaître ses qualités extérieures, ses inclinations, ses goûts, sa manière de se nourrir, son utilité ou sa nuisibilité pour nous, & pour les autres animaux, &c.

L'occupation qu'ont tous ces montreurs de Curiosités, & les Baladins des Foires, presque toujours misérables, prouve mieux que le raisonnement, que l'avidité de voir & d'être

amusé, est un sentiment inextinguible dans l'homme. *

V. Les *Waux-Halls* sont une mode anglaise francisée; c'est-à-dire affaiblie : le sieur *Torré* vient d'avoir une vogue étonnante; veut-on savoir ce qui faisait accourir les Français chez lui? Ses Fêtes? il n'en donne plus. La danse, la bonne chère? Il n'est pas du bel usage d'y danser, & d'y manger. Qu'est-ce donc qui les attirait? Le plaisir de se voir eux-mêmes. Heureux Peuple, qui pour s'amuser, n'a plus besoin ni des Arts, ni des Talens, ni même de la Musique, pour laquelle on croit qu'il se passionne; mais qui se contente du spectacle tout pur de ses ridicules! Aimable réciprocity, qui, par une convention tacite, fait qu'aux yeux des autres, chacun est ce qu'ils sont pour lui, un *Histrion*, ou même une espèce de *Polichinel* petit-maître, très-divertissant. O Français! avez-vous oublié les *Pantins*!

SEPTIMANIE. Je sens bien pourquoi l'on approuve les Machines, les Optiques, & l'on permet de montrer des Animaux étrangers: mais pourquoi tolère-t-on les Bateleurs? quelle est leur utilité? DES TIANGES. Quelle elle est, Mademoiselle? De réjouir, de récréer le Peuple: objet plus important qu'une jeune-personne ne peut le sentir. Il faut au Peuple des amusemens qui lui soient proportionnés, des Spectacles matériels comme les Danfes-de-corde, les Tours-de-force &c. tels qu'en donne l'*Archi-Baladin* de nos Foires: j'ai trouvé même que quelques-unes de ses Parades étaient au-dessus de la portée des Spectateurs ordinaires. ADELAÏDE. Vous n'approuvez donc pas ce que j'ai proposé, de donner aux Baladins nos Pièces de rebut? DES TIANGES. Pardonnez: mais c'est dans le Système que je vais vous lire.

SI l'on jugeait qu'une Réforme aussi entière que vous l'avez proposée, dût entraîner des difficultés dans l'exécution, qui en balançassent les avantages, & qu'on voulût continuer d'avoir des Comédiens de profession; il faudrait essayer de présenter un Système qui, dans ce dernier état du Comédisme, en prévint tous les inconvéniens actuels & avoués.

* L'on voit actuellement à Paris, 1. l'*Artifice Hydraulique*, Machine ouvrageuse, & très-estimée des Connaisseurs.

2. Différens Optiques assez médiocres.

3. Les *Fantoccini Français*; bien inférieurs à ceux dont l'Auteur vient de parler.

4. Quelques animaux étrangers, tels que le *Chameau*, un animal nommé *Subsylvania*, & un *Monstre marin*, pesant 500 liv.

Je ne m'arrête point à celui de régler des Comédiens pris au hasard; je ne crois pas qu'on réussît assez généralement: un homme qui s'est une fois cru deshonoré, qui l'a senti de sens-froid, ne s'honore plus lui-même que par miracle. D'ailleurs, vous avez indiqué la manière dont se décidait la vocation de ces Comédiens; le libertinage en est le motif: quel édifice peut-on élever sur un pareil fondement? La jeunesse des hommes & des femmes qui jouent la Comédie, s'écoule ordinairement dans une crapuleuse débauche: ce n'est que dans la Capitale, & d'autres grandes Villes, où l'on en voit quelques uns revenir, dans la maturité de l'âge, à l'honnêteté de mœurs. Loin de prétendre les régler, il faudrait au contraire que l'Autorité dissipât entièrement ces pestes publiques, qui ne portent que trop souvent le trouble & le désordre dans les Villes où ils séjournent.

Mais si l'on ne pouvait vaincre les obstacles que les préjugés opposent à la *civilisation* du Théâtre, à la *légitimation*, & à son anoblissement, je vois un moyen (triste, à la vérité, mais sûr) d'opérer en partie le bien que vous proposez. L'état actuel des Comédiens est un problème: (car n'en déplaise à ceux qui les rejettent hors du corps des Citoyens, ces sévères censeurs ne forment pas le général; il s'en trouve au moins autant qui les y admettent): décidons cet état. Ils ne seront pas Citoyens: ce seront des hommes & des femmes destinés à nous donner les plaisirs de l'imitation de la nature: ce seront des Esclaves publics, qui mettront en action, l'ouvrage d'un homme libre, d'un Citoyen distingué: on ne verra plus que l'Auteur dans le Drame; la vileté de l'Acteur & de l'Actrice ne préjudicieront en rien à la sublimité des maximes, au pathétique des situations, à la grandeur des Héros, à la noblesse de l'ensemble; parce que l'Acteur disparaîtra. La bassesse des nouvelles Actrices, empêchera que leurs charmes ne produisent de dangereux effets: d'ailleurs, elles seront inabordable: les hommes & les femmes auront des mœurs pures, & vivront sous la discipline la plus sévère. Ces nouveaux Acteurs rempliront tous les Théâtres, depuis celui de l'Opéra, jusqu'à la baraque du dernier des Baladins.

Mais qui choisirons-nous pour exécuter ces vues nouvelles? Il est certain que nous ne pouvons jeter les yeux sur aucun des Membres de l'Etat; depuis le Manœuvré qui sert d'aide au Masson, jusqu'au Bourgeois aisé, il n'y a personne, sous un Gouvernement comme celui des Français, à qui l'on puisse proposer de renoncer à la qualité d'homme libre. Je

ne vois que les *Enfans-trouvés*, qui, nourris par le Prince, n'appartenant qu'à lui, étant sans biens, sans famille, puissent être destinés à un état où l'on n'est pas à soi-même; où l'on ne vit, où l'on ne respire que pour plaire aux autres & les amuser. Cette Jeunesse, pourrait être préparée, dès l'enfance, aux Représentations Dramatiques, en même-temps qu'on interdirait, sous les peines les plus sévères, cette occupation à tous les Citoyens nés légitimes. Voici comme j'imagine que pourrait s'exécuter ce nouveau Projet.

I. On ferait, dans toutes les Maisons du Royaume où l'on élève des *Enfans-Trouvés*, un choix des Garçons & des Filles, qui, parvenus à l'âge de dix ans, seront bien conformés pour le corps, de la figure la plus agréable, & qui marqueront plus de pénétration: on les ferait instruire dans un des Colléges de la Capitale destiné pour eux uniquement: les Garçons occuperont une aîle du Bâtiment, & les Jeunes-filles une autre: les deux Sexes auront des Maîtres pour les mêmes Sciences, & recevront en tout la même éducation. Ce seront des femmes qui gouverneront les Filles: chaque jour elles s'assembleront dans une Salle commune, où deux de leurs Gouvernantes présideront toujours, pour y recevoir les leçons des Professeurs, de la même manière que les Garçons. On fera taire à ces Enfans les Exercices ordinaires; c'est-à-dire, qu'on leur enseignera le Latin & le Grec, parce que la Langue Française tient trop de l'un & de l'autre pour qu'on puisse la savoir parfaitement sans leur secours: les Etudes se continueront jusqu'à la Philosophie inclusivement.

II. Outre ces Exercices ordinaires, deux fois la semaine les Acteurs & les Actrices qui lors occuperont les Théâtres de la Capitale, viendront donner des leçons aux Elèves, sur un Théâtre construit à cet effet dans une des Salles du Collège: ce seront ces Acteurs qui décideront, d'après les dispositions des Sujets, à quel genre ils devront s'appliquer, & qui préféreront à chaque Elève la Pièce qu'il doit apprendre. Ainsi, après les Etudes ordinaires, il y aura tous les jours trois heures destinées à celle des Drames Comiques, Tragiques & Lyriques, & l'un des *Auteurs-Régens* & une des *Actrices*, se rendront au Collège pour faire répéter.

III. On pourrait, chaque année, élever dans la cour du Collège un Théâtre, où les Elèves donneraient des

Représentations publiques de Comédies & de Tragédies : ces Représentations dureront jusqu'à ce que tous les jeunes Acteurs & les jeunes Actrices eussent passé en revue. Ce serait après ces Exercices publics qu'on ferait un triage des Sujets qui ne seraient pas propres au Théâtre : les Garçons mis au rejet après la troisième année deviendraient Soldats ; & les Filles, Ouvrières dans des métiers utiles : on continuera l'éducation des autres , que le sort de leurs Camarades rendra plus ardens & plus attentifs.

IV. Les jeunes Acteurs seront traités avec douceur ; on leur formera un bon tempérament par les soins qu'on en prendra , & sur-tout par une nourriture saine & agréable. Tous les jours quatre Elèves des deux sexes assisteront aux Représentations publiques ; les Filles à l'Amphithéâtre, les Garçons au Parterre, afin qu'ils soient à portée de mieux voir , de mieux entendre , & de mieux connaître le goût & le sentiment du Public : ils rejoindront, en sortant, le Gouverneur & la Gouvernante qui les auront amenés. En outre, il y aura chaque semaine un jour de congé, & ce jour-là toutes les personnes de quelque considération qui se présenteront, pourront être admises dans le Collège, pour entretenir les Acteurs & les Actrices, en présence des Gouverneurs & des Gouvernantes ; & cette permission aura pour objet de donner aux Acteurs & aux Actrices la connaissance du monde & des usages, nécessaire au Théâtre [ADELAÏDE. Deux choses peu compatibles à réunir, mon ami, l'innocence de mœurs, & le commerce du monde ! DES TIANGES. Le Règlement rendra nul le danger de séduction.] On prendra un soin particulier de ceux & de celles qui auront des dispositions pour le chant, & l'on s'appliquera à former leur voix : ils seront séparés des autres ; & ces Elèves seront destinés pour l'Opéra.

V. A treize ans, le sort des jeunes Actrices sera décidé, puisqu'elles auront alors accompli les trois années d'Exercices propres à développer le talent : mais on attendra que les Garçons aient accompli seize ans, tant pour la voix que pour l'actricisme. A quinze, les Filles pourront monter sur le Théâtre de la Nation, & les Jeunes-hommes à dix-huit ; & les unes & les autres ne pourront le quitter que de l'ordre du Prince, ou des personnes préposées par lui, dans le cas où les Théâtres n'appartiendraient pas à la Ville ; ou de celui des Magistrats-municipaux, si les Villes font bâtir les

Théâtres à leurs dépens, & se chargent de la Direction :

VI. Les Théâtres seraient donc, ou immédiatement sous la direction de Personnes publiques préposées au nom du Prince, ou laissés aux Magistrats-municipaux ; il semble même que la partie des Spectacles publics regardant plus particulièrement ces derniers, le soin devrait leur en être confié : Dans ce cas, la Ville percevrait le produit des Représentations, & fournirait à la dépense, tant pour l'ordonnance générale des Spectacles, que pour l'entretien & l'habillement des Acteurs & Actrices.

VII. Les jeunes Elèves ne débiteront sur les Théâtres publics, qu'après en avoir été jugés dignes aux Exercices généraux qui se font chaque année : les Magistrats pourront retarder le temps du début ou l'avancer, suivant les circonstances, ou les talens des Elèves, ou le besoin du Théâtre, & la convenance de l'âge dans certaines Pièces. Mais dans le cas où malgré les précautions indiquées, l'Acteur débutant ne ferait pas goûté sur le Théâtre de la Capitale, il ira jouer sur ceux de la Province.

VIII. Les Villes de Province, assez considérables pour avoir un Théâtre où l'on jouerait toute l'année, ou seulement durant l'hiver, tireront leurs Acteurs du Collège Dramatique de la Capitale : on leur enverra les jeunes Elèves des deux sexes dont elles auront besoin, soit de ceux & celles dont il est parlé dans l'Article précédent, qui n'auront pas encore été jugés capables d'être admis au Théâtre de la Capitale, soit des autres, qui auront néanmoins achevé leurs Exercices, & qu'on réputera les plus formés. La Direction de la Capitale pourra, lorsqu'elle le jugera à propos, rappeler les Sujets qu'elle aura donnés à la Province, sans autre condition que de renvoyer des Elèves dans le même genre pour les remplacer. Mais ceux qui ne seraient pas non plus soufferts en Province par leur peu de talent, ou leur négligence, seront renvoyés à Paris, & relégués parmi les Baladins.

IX. Tous les Spectacles destinés à amuser la Populace, seront occupés par les *Acteurs-ensans trouvés*. Comme les talens sont moins nécessaires pour des Farces grossières, (où cependant l'honnêteté sera respectée) on gardera pour cet emploi les plus médiocres Sujets : ce pourrait être encore un châtement pour les bons Acteurs, qui auraient commis quelque faute. On obli

gerait même deux fois l'année, les meilleures Actrices des Théâtres relevés, à faire chez les Baladins, des Rôles ridicules & bas, afin de les avilir, & de prévenir les dangereux effets de leurs charmes.

X. Les Acteurs & les Actrices, une fois admis à l'un des Théâtres de la Capitale, y resteront attachés pour tout le temps qu'ils seront en état de remplir leurs rôles; ils y seront logés & entretenus: pour cet effet, on prendra un bâtiment convenable, ressemblant aux Cloîtres de nos Moines, où la Troupe en entier sera rassemblée, sous le gouvernement d'un Supérieur pour les hommes, & d'une Maîtresse pour les femmes. Toutes les visites que recevront & que rendront les Acteurs, seront réglées & permises par le Supérieur, qui en rendra compte à la Direction. Les Actrices ne pourront recevoir dans leurs chambres que des visites de femmes; mais elles seront libres de voir les hommes à des parloirs comme ceux de nos Religieuses. Les Acteurs & les Actrices ne pourront se marier que les uns avec les autres, sous le bon-plaisir de la Direction, qui se servira de ce moyen pour exciter l'émulation de la Troupe, en favorisant toujours le mérite, en cas de concurrence.

XI. Les Acteurs qui ne se formeront pas suffisamment, quoique d'ailleurs ils aient quelque mérite, resteront toute leur vie dans les Troupes de province, où ils feront les derniers rôles, ou aux Théâtres des Baladins. Ces Troupes, tant celles des Villes où le Spectacle sera permanent, que celles des Bas-Spectacles, suivront la même règle que ceux des grands Théâtres de la Capitale. Quant aux Comédiens-ambulans, destinés pour nos Villes de la seconde grandeur, ils s'arrangeront pour qu'ils passent l'été dans l'une, & l'hiver dans l'autre: ils seront par-tout astreints à une grande régularité, & soumis à un Supérieur & à une Maîtresse, qui répondront aux Magistrats des Villes & à la Direction de la Capitale, de la conduite des Sujets de la Troupe.

XII. Les Comédiens des Troupes ainsi composées, seront regardés comme des Esclaves publics, & comme tels, incapables d'aucune fonction civile, jusque'à leur affranchissement. On leur destinera par année des gages qui se monteront à trois cents livres: mais ils n'en disposeront pas: l'Administration retiendra ces sommes les fera profirer par le commerce, & s'en servira pour en former les établissemens des Affranchis qui auront obtenu la permission de quitter le Théâtre; ou, s'ils

meurent Acteurs, de leurs enfans. Dans le cas où les talens distingués d'un Acteur ou d'une Actrice les élèveraient à la perfection de l'art, & mériteraient l'attention du Prince & des récompenses de la part de la Direction, leurs gages pourront être augmentés; l'on pourra leur permettre de disposer de quelque somme &c.

XIII. Les enfans nés des Acteurs & des Actrices, seront libres, & ne seront point distingués des autres Citoyens. Ils hériteront du pécule de leurs pères & mères morts avant l'affranchissement, comme ils succéderont à leur fortune, lorsqu'ils auront été mis en liberté.

XIV. Après chaque Représentation, l'Actrice qui aura fait le principal Rôle, quittera ses habits de Théâtre, déposera tout ce qui pouvait l'embellir, & viendra sur le Théâtre avec des haillons de bure, en sabots, gros linge, &c. elle demeurera dans cet état debout sur le devant de la Scène jusqu'à ce que la petite Pièce commence. Il en sera de même pour l'Acteur qui fera l'annonce; après s'être incliné profondément, il se mettra à genoux pour apprendre au Public le nom des Pièces que l'on doit donner, & il ne se levera que lorsque les battemens de mains lui en donneront le signal.

XV. On procurera aux Comédiens & aux Comédiennes toutes les douceurs de la vie, hors la liberté, dont ils seront privés, comme on l'a vu plus haut, ne pouvant disposer ni de leurs biens, ni d'eux mêmes, ni même recevoir & rendre de visites, que sous le bon plaisir du Supérieur, qui ne les permettra, aux hommes seulement, que lorsqu'elles lui paraîtront utiles aux progrès de l'art. En outre, chaque année, les Acteurs & les Actrices paraîtront sur le Théâtre, enchaînés; & là, ils entendront, de la bouche de leur Supérieur, tous les reproches que l'on aura eu lieu de faire à chacun d'eux durant l'année; il reprendra publiquement leurs vices, quels qu'ils soient; il humiliera sur-tout, celles des Actrices à qui leur figure & leurs talens pourraient inspirer de la vanité, & dont on saura que les attraits auront fait quelque ravage parmi les Spectateurs. Ensuite, il prononcera tout-haut les peines que ces fautes méritent; à chaque sentence, le silence, ou le battement des mains, de la part du Public, signifiera *grâce* ou *justice*.

XVI. Les peines qu'on infligera aux Comédiens, selon la gravité des fautes, seront, à l'égard des hom-

mes, 1. Pour les fautes commises à la maison, telles que *la paresse, l'esprit de dispute &c.* de demander pardon à genoux, au Supérieur : en cas de récidive, envoyés aux *Baladins*, pour un temps. 2. Pour désobéissance, révolte, le fouet ; (cette peine sera infligée derrière la toile) ensuite aux *Baladins*. 3. Pour les *négligences dans le Jeu* ; le coupable demandera pardon au Public, qui pourra prononcer, aux *Baladins*. 4. Pour une *indécence publique* ; le fouet dans les Coulisses, la première fois ; les coupables seront rigoureusement punis à la seconde, & renfermés.

À l'égard des femmes, les peines qu'on leur infligera, seront très-humiliantes : on ne peut aller trop loin de ce côté-là : on en a fait pressentir les raisons : Pour des fautes légères, elles seront condamnées aux *excuses à genoux*, ou bien aux *Baladins* : Pour de plus graves, aux derniers emplois de la cuisine, & aux autres fonctions basses des Servantes, & à paraître avec les habits de ces états sur le Théâtre, après les Représentations, &c.

XVII. Lorsque les Acteurs & les Actrices mariés auront joué le temps convenable, ils seront enfin affranchis par la *Direction*, du consentement du Public, auquel cet affranchissement ne sera proposé que lorsque de bons Acteurs pourront remplacer les anciens : les Acteurs retirés jouiront, non d'une pension, mais de leurs gages accumulés, & des intérêts, qui leur procureront le moyen de finir dans une tranquille obscurité le reste de leurs jours : ils n'auront d'autre obligation, envers le Public, que celle de donner des leçons aux jeunes Elèves.

À plus d'un Article de ce Règlement, la rougeur vous est sous montée au visage ; & sans doute il excitait votre indignation. Je vous approuve, je pense comme vous. Eh ! quel Français aurait l'âme assez dure, pour voir avec plaisir la dégradation de ceux qui font nos plaisirs ! Mais, je le répète, voilà quels doivent être nos Acteurs, pour ne plus être dangereux, si nous ne voulons pas ennoblir & légitimer le Comédisme : il faut, ou qu'ils soient honnêtes, nos frères, nos égaux, nos amis ; bien plus, des Citoyens élevés au-dessus du vulgaire, par leur mérite, leurs grâces, leurs talens ; que leurs mœurs soient les plus honnêtes ; qu'ils soient réellement des modèles enchanteurs : ou que les Comédiens soient si bas, qu'on ne puisse sans rougir descendre jusqu'à eux ; qu'avec une pureté de mœurs volontaire ou forcée, les Actrices soient pourtant

avilies, & nous obligent, lors de la Représentation, à ne voir que l'Héroïne, parce qu'il serait trop désagréable d'arrêter ses yeux sur l'être dégradé qui lui prête son organe : en un mot, qu'on voye le Comédien & la Comédienne presque aussi déformément que s'ils étaient des automates.

L'on ne saurait disconvenir, que dans l'Etat actuel de nos Acteurs & de nos Actrices. le Théâtre n'est pas a beaucoup près l'école de la vertu. Eh ! qui fait si les mœurs efféminées de notre siècle n'ont pas leur source dans ces divertissemens, où des séductrices aimables font avaler le poison, en feignant de présenter des mets salutaires !

Mais ce nouveau Plan, que je viens de présenter, outre qu'il ne produirait pas l'avantage le plus précieux qu'on a lieu d'attendre de la Représentation par les Acteurs-Citoyens, aurait de plus mille inconvéniens, qui résulteraient de l'avilissement nécessaire de Comédiens-serviles. Des Esclaves représenteront des Héros ; les précautions infamantes & les punitions choqueront la délicatesse de la Nation &c. il ne convient donc pas à nos mœurs, & ne serait admissible qu'en Pologne, chez les Russes, en Turquie, & parmi toutes ces Nations barbares & demi-civilisées, qui aiment à faire rentrer dans le néant, d'un geste ou d'un regard, les objets de l'admiration publique.... Mais, pourra-t-on dire, en prenant ces Enfans-trouvés, d'où vient ne pas les traiter comme nos Acteurs d'aujourd'hui ? leurs mœurs étant pures, ne sera-ce pas assez ?.... Non : une Actrice d'une conduite déréglée, est, à la vérité, un scandale continuel ; sa vue seule réveille la lubricité : mais fût-elle la vertu même, elle est encore très-dangereuse ? n'excite-t-elle pas la passion, les desirs ? l'imagination ne se la représente-t-elle pas toujours charmante ? ne cause-t-elle pas la chute de mille Spectateurs, que ses traits ont enivré ?.... Si vous ne les faites rougir de s'être laissés surprendre, ils adoreront l'Actrice qui les a charmés dans la première Fille perdue qui frappera leurs regards, en sortant du Théâtre. Au lieu qu'en l'avilissant, on détruit cette espèce de vénération que l'homme a toujours pour l'objet de ses desirs, & qui en fait le charme le plus doux.

DES ARCS. Madame Des Trianges a fait entendre que les Actrices-Citoyennes ne causeront pas le mal que vous cherchez à prévenir, Monsieur. Des Pièces tendres, jouées par des femmes honnêtes, pourront bien disposer l'âme à la tendresse, mais ne la porteront ordinairement pas au libertinage :

ajoutez que des Pièces peu répétées captiveront toute l'attention du Spectateur. SEPTIMANIE. Je pancherais pour ce second Projet. HONORINE. Mon amie, le Français veut qu'autour de lui tout respire le plaisir & la joie; il ne goûterait dans les Acteurs ni l'esclavage ni la contrainte. ADELAÏDE. Vous avez raison, belle Honorine, & vous jugez la Nation d'après la bonté de votre cœur. SEPTIMANIE. Je ne veux pas dire.... ADELAÏDE. Est-ce auprès de moi que vous avez besoin de vous excuser?... Pour terminer tout ce que nous avons à dire sur les Spectacles, il faut vous faire part du jugement que monsieur D'Alzan porte des Acteurs du Théâtre Français: reprenons à l'endroit où j'intérompis hier monsieur Des Arcis.

Acteurs & Actrices qui ont paru avec éclat sur notre Théâtre.

1. *Jodelet*, (Julien Joffrin) célèbre Acteur dans le Comique (ADELAÏDE. Il commence par un Catalogue des anciens Acteurs. DES ARCIS continue de lire:)
2. *Belle-Rose*, (le Messier) en 1623, excellait dans les Rôles Tragiques & Comiques. (on lui reprochait de l'affectation).
3. *Floridor de Soulas*, Tragédien & Comédien, en 1640. Il était si fort aimé du Public, que la répugnance qu'on eut à lui voir faire le Rôle de Néron dans *Britannicus*, nuisit au succès de la Pièce? Il était *Gentilhomme*.
4. *Baron* ou *Boiron*, Père du fameux Baron, Tragédien en 1633.
5. *Mandori*, Tragédien.
6. *MOLIÈRE*, Auteur immortel, & très bon Acteur. Ses Pièces sont au nombre de 29: toutes ne sont pas estimées, quoique dans toutes on reconnaisse la main de maître.
7. *Baron*, le plus grand Acteur qui ait paru depuis la renaissance de la Tragédie. Il est Auteur de 6 Comédies. [Voyez, pour de plus grands détails le Dictionnaire Portatif des Théâtres; & la Collection des Calendriers des Spectacles, Paris, veuve DUCHESNE.]
8. *Hubert*, de la Troupe de Molière, pour les Rôles à manteau.
9. *R. Poisson*, Auteur-Comédien; excella dans les Rôles de Crispin qu'il inventa. Il a composé treize Comédies-farces. [Voyez les Ouvrages déjà cités.]
10. *La Torillière*, les rôles de Rois & de Paysans. *Gentilhomme*.
11. *Du Croisy*, le Rôle du Tartufe fut fait pour lui. *Gentilhomme*.
12. *Beaubourg*, débuta pour remplacer Michel Baron, en 1691.
13. *Raisin*, excellent Comique. On le nommait le petit Molière.
14. *Champmélé*, Auteur-Comédien, mari de la célèbre

Champmélé, a fait trois Comédies-farces.

15. *Sallé* : il avait été *Capucin*.
16. *Montfleury*, Auteur de la *Mort d'Asdrubal*, florissait en 1673.
17. Le fils du précédent, devint Avocat : il a composé 16 Comédies-Farces, & une Tragédie de *Didon*.
18. *Thuillerie*, dont on attribue les Pièces à l'Abbé *Abeille* : elles sont au nombre de quatre ; deux Tragédies, & deux Comédies.
19. *Dancourt*, Auteur-Comédien ; *Gentilhomme* : son Théâtre est le plus nombreux de tous : on y compte plus de cinquante Comédies-farces.
20. *Hauteroche*, Auteur-Comédien : on a de lui treize Comédies-farces.
21. *Brécourt*, Acteur Comique, Auteur de 7 Comédies-Farces.
22. *Clavareau*, en 1712 ou 1717.
23. *Ponteuil*, fils d'un Notaire, se distingua dans les Rôles de Rois & de Paysans : il rendit au Théâtre le naturel de la Déclamation, trop négligé avant lui (& après).
24. *P. Poisson*, fils de Raymond, Comédien-Auteur : son Théâtre est composé de huit Comédies.
25. *Berci*, retiré en 1733.
26. *Dangeville*, l'oncle : pour les Rôles de Niais. Son neveu, qui faisait les mêmes Rôles, a quitté le Théâtre en 1763.
27. *Du Boccage*.
28. *Quinaut* l'aîné : excellent Acteur, Auteur des *Amours des Déeses*, Opéra.
29. *Quinaut-Dufréne*, notre plus grand Acteur après *Baron*.
30. *Duchemin* père, jouait les Rôles de Financier & les Rôles à manteau dans la plus grande vérité.
31. *Duchemin* fils.
32. *Le Grand*, mort en 1728 : Auteur-Comédien : les Personnages de Rois & de Paysans, ainsi que les Rôles à manteau. Nous avons de lui quelques jolies Pièces : son Théâtre consiste en dix-huit Comédies.
33. *La Thorillière* fils, fameux Acteur dans le Comique : environ 1688.
34. *Dumirail*, retiré en 1750.
35. *Fierville*, retiré en 1741.
36. *Fleuri*, retiré la même année.
37. *Poisson*, fils de Paul ; mort à Saint-Germain.
38. *Le Grand*, débuté en 1719, retiré en 1758.
39. *La Thorillière*, petit-fils de M. Le Noir de la Thorillière,

& fils du fameux Acteur de ce nom ; jouait lui-même supérieurement les Financiers & quelques Rôles à manteau. 1722, mort en 1760.

40. *Poiffon*, petit-fils de Paul ; 1722, mort en 1753. Excellent Valet.
41. *Armand*, 1723, mort en 1765 ; brilla long-temps dans les Rôles de Valet. Les dons de la Nature & les talens perfectionnés en firent un excellent Acteur.
42. *Dubreuil*, en 1723, quitté en 1758.
43. *Grandval*, Acteur qui mérita sa célébrité : les Rôles de Petit-maître, d'Homme-du-monde, & ceux d'amoureux dans le Haut-comique. 1729 ; quitté en 1768.
44. *Sarrazin*, 1729 : les Rôles de Vieillard dans le Tragique, dans le Haut-comique & les Drames du genre moderne. Dans ses dernières années, la nature le seconda, & le fit bon Acteur : retiré en 1759.
45. *Dangeville*, les Rôles de Niais. 1730, retiré en 1763.
46. *Dubois*, les seconds Rôles & les Récits, dans le Tragique : & quelquefois de petits Rôles de Valet dans les Comédies. 1736 ; retiré en 1765.
47. *Baron*, cet Acteur fut une preuve que l'imitation servile des meilleurs modèles, ne peut former qu'un mauvais Comédien. 1741, retiré en 1755.
48. *Lanoue*, 1742 ; a quitté en 1757. On l'a nommé l'Acteur de la raison. Auteur de *Mahomet II*, Tragédie, 1739 ; de *Zélicca*, Comédie-Ballet, 1746 ; du *Retour-de-Mars*, au Théâtre Italien, 1735 ; & de la *Coquette-corrivée*, 1756. Il est un de ceux dont on peut citer la pureté des mœurs sur le Théâtre.
49. *Rosely*, 1742. Tragédien.
50. *Ribou*, Tragédien.
51. *Des Champs*, 1742 ; excellent Valet ; mort en 1754.
52. *Drouin*, figure noble & intéressante, 1744. Un accident lui fit quitter le Théâtre en 1754.
53. *Velaine*, Pensionnaire, mort en 1769.
- Actrices : Mesdemoiselles,*
1. *Béjart*, excellait pour les Soubrettes, & les Rôles ridicules.
2. *Béjart*, autrement mademoiselle Molière : on dit qu'elle jouait supérieurement le Comique noble, talent le plus précieux sans doute, & le plus rare. Elle jouait encore les Soubrettes & les Reines : assemblage bizarre, que rendait

- nécessaire l'incomplètement des Troupes; & dont on se corrige de nos jours, parce qu'il nuit trop à l'illusion.
3. *Duclos*: j'ai toujours entendu nommer cette Actrice avec transport par les Vieillards, amateurs du premier Théâtre du monde: elle a joué durant plus de 40 années, ayant débuté en 1693, par le Rôle d'*Ariane*, reçue le même jour, quitté en 1736: morte en 1748.
 4. *Le Couvreur*, les succès de cette admirable Actrice, sont, après l'exemple de Démosthène, une preuve, que le *travail opiniâtre surmonte la nature*: sa voix était sourde; elle sut la faire trouver douce & pathétique; elle n'était pas grande; la majesté de son air suppléa ce qui manquait à sa taille; & joignant à ces avantages, un jeu rempli d'intelligence & de naturel, elle acquit & conserva la réputation de la plus excellente Actrice qui ait paru au Théâtre Français. Débuté en 1717; morte en 1730. Tout le monde connaît les vers dont monsieur de Voltaire voulut honorer sa cendre; ils l'ont encore plus honoré lui-même aux yeux des hommes sensés, ils étaient le tribut légitime de la reconnaissance.
 5. *Baron de la Traverse*, Tragédienne; 1730-1733.
 6. *Dangeville*, Tante, 1701-1739.
 7. *Dangeville*, Mère, 1698-1712.
 8. *Deseine*, femme de Quinaut-Dufresne, Tragédienne; 1724-1735.
 9. *Deshaiés-Dancourt*, dite *Mimi*, 1699-1728.
 10. *Desmares*, Tragédienne, 1689-1731.
 11. *Du Boccage*, fille du Comédien de ce nom, les Rôles de Soubrette; 1723-1743.
 12. *Dubreuil*, femme du Comédien, 1721-1745. Les Rôles de Caractère.
 13. *Duchemin*, femme du Comédien; retirée en 1726.
 14. *Gautier*, 1716; quitté en 1726, morte Carmélite à Lyon en 1765. On a publié quelques-unes de ses Lettres, dans le Journal des Dames, 1767.
 15. *Jouvenot*, Tragédienne; 1718-1741.
 16. *Labatte*, Tragédienne, pour les seconds Rôles, les amoureuses dans le Comique; 1721-1733.
 17. *Lachaise*, 1712-1717.
 18. *Morancourt*, 1712-1715.
 19. *Poisson*, mère du dern. Coméd. de ce nom, retirée en 1680.
 20. *Poisson*, femme du même, 1730-1741.

21. *Quinault de Nefle* & *Quinault*, l'aînée, Tragédiennes.
22. *Quinault*, Cadette, dite, *Dufrène*, 1718-1741. Ces trois Actrices étaient filles du Comédien *Dufrène*.
23. *Lamotte*, 1722, débute pour le Tragique, prend les Rôles de Caractères quelque temps après : quitte en 1759 ; morte en 1769.
24. *Dangeville* fille ; excellente dans les Rôles de Soubrette : elle eut tous les talens de son état ; toutes les vertus de son sexe : Jeunes Actrices, qui nous charmez par vos attraits, prenez la pour modèle, si vous voulez que le bonheur & l'estime publique couronnent votre brillante carrière : début 1730 ; quitté en 1763.
25. *Gaussin* : dans son Printemps, ce fut la plus belle des Grâces ; c'était Cypris, durant son Été ; l'Hiver parut, elle ne fut plus que Pŷché enlaidie, succombant sous les coups de Tisiphone. Elle avait les Rôles tendres dans le Tragique & dans le Comique : le Ciel l'avait douée d'un organe propre à remuer les cœurs, avec une beauté qui se les attachait ; son nom signifie encore, tout ce que l'on peut imaginer de plus touchant. Mademoiselle *Gaussin* était bonne, trop bonne ; on en cite plus d'un exemple : début 1731 ; quitté en 1763.
26. *Grandval*, femme du Comédien : excellait dans les Rôles que fait aujourd'hui Melle *Préville* : début 1734 ; retirée en 1760.
27. *Lavoi*, 1739-1759 : quelques Rôles de Caractère, tels que ceux des Provinciales : elle avait débuté dans la Trag.
28. *Clairon*, Actrice célèbre dans la Tragédie, & l'honneur du Théâtre Français. Pour encourager celles qui lui ont succédé, disons qu'elle dut tout à son travail : la médiocrité suppose toujours un fonds de paresse, un manque de sentir & d'amour de la gloire. Dans ce dernier cas, pourquoi monter sur le Théâtre ? Quittez la Scène, fuyez, profanes, si vous ne voulez on ne pouvez exceller. Elle a débuté en 1743, & quitté en 1766.
29. *Brillant*, débuta en 1750 : faisait quelques Rôles d'amoureuses, & doublait quelquefois Melles *Gaussin* & *Grandval*.
30. *Guéant*, 1754, morte en 1758. Elle paraissait dans certains Rôles de mademoiselle *Gaussin*, où elle fit toujours le plus grand plaisir. Tels sont les Rôles d'amoureuse, dans les *Dehors-trompeurs*, la *Pupille*, l'*Oracle*, *Zénéide*, &c. Cette Actrice eut tout ce qu'il fallait pour produire une

illusion complete dans les Rôles de Jeune-fille , elle étoit timide & belle : elle a fait durant quelques années , avec mademoiselle *Hus* , l'ornement de la Scène Française.

31. *Camouche* , Pensionnaire , morte en 1761 , âgée de 19 ans.
 32. *Le Kain* , femme du célèbre Acteur : jouait les Soubrettes , 1761-1768.

*ACTEURS du Théâtre Français. MESSIEURS * ,*

54. **BONNEVAL**..... **ADELAÏDE**. Nous en sommes aux Comédiens actuels ! **DES ARCIS**. Serait-il sûr de donner son jugement devant ces Cabaleurs scéniques , dont on m'a parlé ? **DESTIANGES**. Oui , mon ami : les préventions Théâtrales sont aujourd'hui moins furieuses que du temps des *Pylade* & des *Bathylle* ; l'on peut dire son sentiment du Spectacle , des Acteurs , & même de notre Musique , sans crainte de se faire assommer.
Bonneval , a débuté le 9. Juillet 1741 : il fait les Rôles à manteau. Le Public pense que c'est un bon Comédien , auquel il ne manque communément que du naturel.
55. **PAULIN** , débuté le 5 Août 1741 : Bon Payfan , dit-on , mauvais Tyran.
56. **LEKAIN** , début en 1751 : excellent Tragédien : on trouve qu'il joue ses rôles parfaitement dans les mêmes apercevances , que l'Auteur doit avoir eues en composant le Drame. Depuis sa convalescence , il réunit tous les suffrages.
57. **BELLECOUR** , début le 21 Décembre 1750 : les rôles d'homme-à-la-mode : de l'aisance , l'usage du monde , le naturel embelli par l'art. Auteur des *Fausses-Apparences* , petite Comédie.
58. **PRÉVILLE** , début en 1753 : Il plaît toujours ; ses fautes même sont d'heureuses négligences , que le Public ne voit que du bon côté. Cet excellent Acteur rend supérieurement quelques rôles de fripon : mais dans ceux d'honnête bonhomme des Drames nouveaux , on sent qu'il joue d'après son cœur , & les larmes qu'il fait verser sont délicieuses.
59. **BRISARD** , en 1758 : Du feu , du feu , bon Vieillard , & vous serez adoré. Ses rôles d'honnête-homme , dans le Haut-Comique , sont d'une vérité qu'on ne peut qu'admirer & sentir.
60. **MOLÉ** , en 1761 : Pour vous , il faut vous modérer : moins de feu , plus de naturel ; il ne vous manque , pour être un parfait Acteur , que d'exciter plus le sentiment que l'admiration , & d'être moins applaudi. Si vous m'en croyez , vous fuirez la Tragédie , pour laquelle vous n'êtes pas fait , & vous vous ména-

* Je donne ces noms avec les apostilles que j'ai trouvées , sans y changer un mot.

gerez pour nous enchanter dans la Comédie : Votre jeu est à vous ; ne l'ourez pas, & bégayez moins.

61. D'AUBERVAL, 1761 : les seconds rôles dans les deux genres : son Jeu quelquefois est senti : mais sa démarche semble guindée, & son accourir pour les Récits est ridicule.
62. BOURET, 1763 : les rôles de Niais : Cet Acteur, inférieur entout à Dangeville, affecte un ton qui souvent empêche d'entendre ce qu'il dit.
63. AUGER, 1763 : Avec des yeux comme les siens, songer à la Tragédie ! Il devait attendre du moins qu'un nouveau Regnard chauffât le cothurne tout exprès pour lui. Il excelle pour jouer les valets fripons.
64. FEULIE : 1766 : Cet Acteur marche sur les pas d'Armand : Puisse-t-il atteindre son modèle !
65. BELMONT, o.... ou les rôles de Notaire.
66. PIN, Acteur laborieux, & meilleur qu'on ne croit dans les rôles à manteau ; mais à qui l'on devrait ôter les Confidens.
67. D'ALINVAL, 1769 : Quand on le voit, quand on commence à l'entendre, on espère..... Mais *parturient montes.....* Il fait les Tyrans, & quelquefois les Pères dans le Haut-comique.
68. CHEVALIER. Que sera-t-il ?..... Il faut attendre : tant-pis & pour nous & pour lui, s'il veut toujours imiter. Joue les amoureux & quelques rôles tragiques.
69. D'ALAINVILLE, 1769. On en dit du mal, on en dit du bien.... Et vous, que vous en semble ?... Oh ! si j'en savais du bien, je l'aurais dit. Les amoureux dans la Comédie, & (malheureusement) de grands rôles dans le Tragique.
70. NEUVILLE. Doublant pour les Petits-mâtres & quelques rôles du Tragique. Un Acteur dont l'état est de plaire, & qui n'est rien s'il ne plaît, doit réunir la convenance dans la taille, l'agrément de l'organe, la noblesse de la figure, à l'intelligence, aux *entrailles* : Si les dons naturels n'étaient en vous le talent, & ne lui donnent le lustre de l'amabilité, quittez un état où l'on paie de sa personne, & prenez un de ceux où la Société n'a droit de nous reprocher que nos vices.

A C T R I C E S. MESDEMOISELLES,

33. DUMESNIL, débuté en 1737 : Actrice sublime..... Lorsqu'on donne les Pièces de Corneille, de Racine, de Crébillon, de Voltaire, *Melpomène*, qui ne croit pas qu'une Mortelle puisse en rendre toute l'énergie, prend les traits de Dumesnil ; & ces éclairs qui nous éblouissent, ces coups-de-foudre qui nous terrassent, partent de la Fille de Jupiter.

32. DROUIN, 11 Juin 1742 : Cette Actrice joue (maintenant) les rôles de caractère, avec beaucoup de vérité.
35. BELLECOUR, en 1747 : Les rôles de Soubrette, avec cette facilité, cet enjouement propres à son genre.
36. HUS, 1753 : Elle joue les Amoureuses; & la beauté seule produit dans ces rôles une illusion flatteuse.
37. PRÉVILLE, 1757 : Les Coquettes, les Femmes-de-qualité, avec beaucoup de finesse; mademoiselle Grandval en mettait moins dans son jeu, & lui donnait peut-être plus de vérité.
38. DUBOIS, 1760 : Quelle majesté! que de grâces!.... Si vous l'aviez voulu, vous nous consoliez de la retraite de CLAIRON.
39. D'ÉPINAY ou MOLE, 1762 : les secondes Amoureuses dans le Comique, & les Recits dans la Tragédie; assez bien pour ces derniers rôles, médiocre dans les premiers.
40. DOLIGNI, 1764 : Divine Hébé, charmante adolescence, ne la quittez jamais... Cette aimable Actrice prend les rôles de mademoiselle Gauslin; mais elle ne la remplace pas encore.
41. LUZI, 1764 : minois séduisant, air fin, taille finie, voix délicieuse, débit aisé, jeu délicat, ensemble charmant.... Encore quelques pas, belle Mignone, & vous atteignez *Dangeville*.
42. FANIER, 1766 : Jolie Soubrette, pour laquelle nos Jeunes-gens marquent de la prédilection.
43. VESTRIS, 1769 : Cette Tragédienne a l'expression du sentiment; mais sur le Théâtre, elle est encore trop elle-même, & pas assez le Personnage : on lui reproche un peu de monotonic. Le Public, qui l'aime, en espère beaucoup.
44. SAINVAL, 1767 : Un geste forcé, des grimaces, peu d'organe, point de grâces; mais du feu, peut-être de l'âme. Elle parodie mademoiselle DUMESNIL, en voulant l'imiter.
45. DUGAZON, 1768 : Soubrette intelligente; mais dont on ne peut que soupçonner le talent.
46. LA CHASSAIGNE, 1769 : élève de mademoiselle LAMOTTE. Les rôles de caractère. Doublante.
47. DESMARES, grande femme ni belle ni laide, qui joue plus mal que bien. (Les rôles de Vieilles ridicules.)
48. BAGNOLI, Double Melle Drouin, & la fera regretter.

Auteurs & Actrices distingués, qui jouent sur les autres Théâtres.

AU THÉÂTRE ITALIEN. *Auteurs* : Messieurs,

CARLIN, arlequin, a su se créer un Jeu particulier, qui fait dédaigner tous ceux qui prétendent à le remplacer.

CAILLOT : Sa présence inspire la joie; son Jeu ravit; sa voix gracieuse & sonore renue les cœurs.

LARUETTE : Peu de jeu, point de gestes, & possédant l'art nouveau de savoir s'en passer.

CLAIRVAL,

CLAIRVAL: son abord est dur, mais il rend d'une manière intéressante.

NAINVILLE, timbre agréable & fort.

Actrices: Mesdemoiselles,

FAVART: Elle a fait durant plusieurs années toute la ressource du Théâtre des Ariettes, par les rôles dans *Ninette, la Bohémienne, la Servante-Maitresse*, &c.

LARUETTE, serait digne d'être admise au Concert des Dieux: ses accens répandent dans l'âme une douce ivresse; ce n'est plus une mortelle que l'on entend, c'est Euterpe chantant parmi les Muses; c'est une Divinité qu'on adore.

BEAUPRÉ: De la vivacité; de la finesse; l'air coquet; une jolie voix, mais déjà cessante.

MANDEVILLE: Cette charmante Actrice a la voix belle, son parler est enchanteur; elle joue dans le vrai les rôles d'ingénuité.

A L'OPÉRA. Acteurs.

[Tout est rayé de manière qu'on ne saurait lire! **ADELAÏDE**. Un mot dit à monsieur D'Alzan en fut la cause. §] **DES TIANGES**. Je vais y suppléer. Le Théâtre de l'Opéra est nombreusement fourni de sujets médiocres: quant aux bons...

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

C'est-à-dire, que la liste en est courte. Messieurs,

GÉLIN, (un jeu senti, de la chaleur, mais une voix cessante).

LARRIVÉE, (les mêmes qualités que le précédent, avec ce qui lui manque). * **DURAND**; * **CASSAGNADE**; * **DELASUZE**; * **PERÉ**. *Basses-tailles.*

PILOT; * **LE GROS**, (belle voix: il vient de se surpasser dans *Dardanus*); * **MUGUET**; * **TIROT**; * **CAVALLIER**; * **PEYRE**. *Hautes-contres.*

DES ARCIS. Il n'y a donc point de *Tailles* à l'Opéra? **DES TIANGES**. Non, mon ami: comme on n'y représente que des Dieux, des Héros, des Magiciens, des Forcenés, la voix humaine par excellence y conviendrait peu.

Actrices: Mesdemoiselles,

DUBOIS; * **LARRIVÉE** (Lemierre); * **RIVIER**; * **DUPLANT**; * **BEAUMÉNIL**; * **REICH**; * **DURANCI**, * **DUPUIS**; * **BESSE**; * **GARRUS**; * **CHATEAUNEUF**; * **FLOQUET**; * **DHAUTERIVE**; * **ÉMILIE**; * **DAILLI**.

§ L'Auteur a voulu qu'on supprimât quelques lignes d'Entretien; qui, en apprenant au Public une chose inutile pour lui, déchiraient le voile dont sa prudence a couvert l'Intrigue qui fait le sujet des Lettres.

Je ne dis rien des deux Troupeaux *maltriés* qui bordent les Coullises : ce sont des Jets-de-voix, fichés à demeure, qu'un ressort fait aller.

DESARCIS. Vous n'avez pas nommé cette Actrice célèbre dont on ne parle qu'avec admiration ? DES TIANGES. Vouliez-vous que je la confondisse avec des Chanteuses ? Mademoiselle ARNOULD est la LECOUVREUR de l'Opéra ; peut-être surpasse-t-elle la première des Tragédiennes.... Vous la verrez ; ce que j'en dirais se trouverait toujours au-dessous de la vérité.

L'aimable ROSALIE, que j'ai de même oubliée à dessein, se fait dernièrement l'Amour dans l'Acte de *Pfyché des Fêtes-de-Paphos* ; mademoiselle Arnould, le rôle de Pfyché : Jamais l'Amour ne fut si sûr de blesser les cœurs ; jamais Pfyché ne fut aussi touchante, aussi belle. *

* Le reste de cet Entretien roulait sur des objets étrangers au Théâtre ; l'Editeur l'a supprimé.

Amicus Socrates, amicus Plato ; magis amica Veritas.

F I N.



FAUTES A CORRIGER.

Page 68 , ligne 9 : Citoyens ; lisez , Citoyennes.

78 , ligne 12 : ôtez le second pas.

117 , ligne 6 : gémissemens ; lisez mugissemens.

122 , ligne 20 : § IV ; lisez § V.

149 , ligne 20 : ou ; lisez où.

145 , ligne 2 , après le mot Comédie , mettez un (*), & au bas de page , ajoutez en note :

(*) Il vient de paraître un second Volume du Nouveau Théâtre Anglais , par madame Riccoboni , contenant trois Pièces , la Fausse-délicatesse , la Femme-jalouse , & l'Il-est-possédé : les deux premières sont des chefs-d'œuvres dignes de notre Théâtre. J'ai ouï dire que monsieur Moore , auteur de la Fausse-délicatesse , avait écrit à son élégante Traductrice , qu'elle avait embelli sa Comédie , & qu'il allait la traduire de nouveau , pour la remettre au Théâtre. Quant à la Femme-jalouse , on ne peut se lasser de la relire : quel effet cette Pièce n'aurait-elle pas , si la Représentation l'animait ?

Ibid. avant-dern. l. mais jamais faire ; lis. mais qui ne saurait jamais faire.

156 , ligne 16 : ajoutez après Esope-à-la-cour , l'Embarras-du-choix. Et en note : Cette Pièce est une de celles dont on peut dire avec plus de vérité , Que la Bonne est sur le Théâtre , & les Enfants dans le Parterre.

159 , ligne 1 : l'Embarras-du-choix ; lisez les Engagemens-indiscrets.

168 , lig. dern. après le mot Pantomime , & à la marge , mettez le renvoi [O].

212 , ligne dern. avant la note : XXIX ; lisez XIX.

296 , l. antipén. se contentera-t-il ; lis. se contentera-t-elle.

426 , ligne 15 : on donne encore à ; lisez , on donne encore ce nom à.

448 , ligne dernière , à quelques exemplaires : après Subsilvania , ajoutez : 3108 livres ; & rayez après marin , 3500 liv.

ON trouve chez les mêmes Libraires , le Tome Premier des Idées singulières , ou LE PORNOGRAPHE.

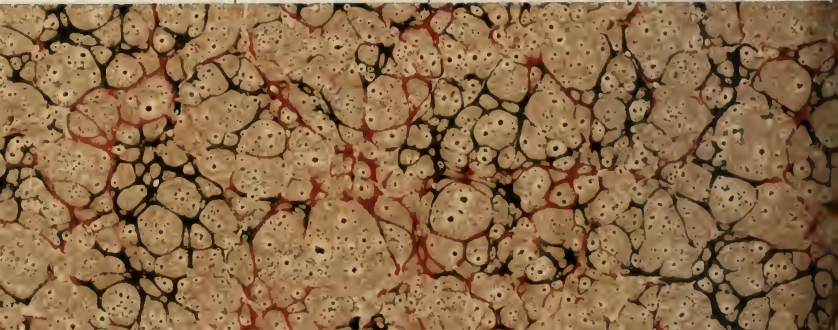
IDÉES SINGULIÈRES.

TOME SECOND.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--





a39003 009549618b

